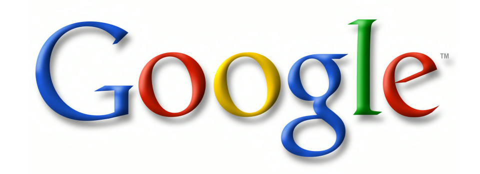




LA VIE ARABE

ET LA

SOCIÉTÉ MUSULMANE

MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS

OUVRAGES

DU

GÉNÉRAL E. DAUMAS

Format in-8°.

Format grand in-18.

Clichy. — Imp. M. LOIGNON, P. DUPONT et Cie, rue du Bac-d'Asnières, 12.

LA

VIE ARABE

ET LA

SOCIÉTÉ MUSULMANE

PAR

LE GÉNÉRAL E. DAUMAS

ANCIEN DIRECTEUR DES AFFAIRES ARABES EN ALGÉRIE
ANCIEN DIRECTEUR DES AFFAIRES DE L'ALGÉRIE
AU MINISTÈRE DE LA GUERRE



PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1869

2791

AVANT-PROPOS

Après avoir publié plusieurs ouvrages sur l'Algérie, ouvrages dans lesquels je m'étais proposé de faire connaître un peuple si différent du portrait que l'opinion s'en était formée, je voudrais encore faire un livre qui réunit les trois conditions suivantes :

1° D'arriver à ce résultat, qu'en apprenant l'arabe, on apprenne, en même temps, pour ne pas les froisser sans nécessité, la religion, les mœurs, les coutumes et même les préjugés du peuple vaincu.

Montesquieu a dit (*Esprit des lois*, livre X, chapitre XI) :

« Dans les conquêtes, il ne suffit pas de laisser à la nation vaincue ses lois : il est peut-être plus nécessaire de lui laisser ses mœurs,

parce qu'un peuple connaît, aime et défend toujours plus ses mœurs que ses lois. »

2° De contribuer, ne fût ce que pour une faible part, à vulgariser, je ne dis pas l'arabe écrit, mais l'arabe parlé suivant le génie spécial de la langue, c'est-à-dire avec des idées arabes et non avec des idées françaises exprimées par des mots arabes.

3° Et enfin d'être ainsi utile à notre armée, aux magistrats, aux administrateurs, aux colons, aux commerçants, aux voyageurs, aux explorateurs, à tous ceux qui, Français ou non, peuvent se trouver en rapport avec la société musulmane.

La langue arabe est composée de phrases toutes faites, de formules consacrées, de proverbes et de sentences dans lesquels le nom de Dieu joue toujours un très-grand rôle et qui ne sont, en définitive, que l'habillement des mœurs nationales. Ces formules, je vais essayer de les faire connaître. Tout le monde les sait ; il nous faut donc les savoir pour en tirer parti dans l'intérêt même de notre domination, ou vivre à jamais avec les Arabes, côte à côte, ennemis, étrangers, inconnus.

Sans la connaissance complète du peuple qu'on a la prétention non-seulement de gouverner,

mais encore d'administrer, on n'arrivera que très-difficilement, suivant moi, à un système qui permette de résoudre cette redoutable question de l'Algérie.

Pourquoi? parce que, sans le vouloir, et même avec les meilleures intentions du monde, on est alors fatalement conduit à commettre de ces fautes contre la religion et contre les mœurs que les vaincus ne pardonnent jamais.

Le livre que j'annonce, je ne l'ai pas trouvé dans d'autres livres, mais je l'ai rencontré sous les pas de mon cheval, pendant mon long séjour en Afrique, fragment par fragment, tantôt sous la tente, tantôt sous le gourbi ; un jour assis sur la natte du pauvre, un autre sur les tapis du riche. Je pourrais presque dire qu'il a été fait en collaboration avec le peuple arabe tout entier.

Je l'offre à l'armée.

Gal E. DAUMAS.

PRONONCIATION APPROXIMATIVE

EN FRANÇAIS

DES LETTRES ET DES MOTS ARABES

L'alphabet arabe se compose de vingt-huit lettres : les voici :

Alif.	ا	Dad.	ض
Ba.	ب	Tha.	ط
Ta.	ت	Dha.	ظ
Tsa.	ث	Aaîne.	ع
Djim.	ج	Ghine.	غ
Hha.	ح	Fa.	ڢ
Kha.	خ	K̲af.	ڧ
Dal.	د	Kaf.	ك
Dzal.	ذ	Lam.	ل
Ra.	ر	Mime.	م
Zine.	ز	Noun.	ن
Sine.	س	Ha.	ه
Chine.	ش	Ouaou.	و.
Sad.	ص	Ya.	ي

Sur ces vingt-huit lettres, cinq seulement représentent des sons que nous ne pouvons obtenir avec les lettres de l'alphabet français.

Le ح hha.
Le خ kha.
Le ع aaïne.
Le غ ghine.
Et le ق kaf.

Bien qu'aucun système de transcription ne puisse être rigoureusement exact, les signes de convention suivants feront reconnaître ces cinq lettres et indiqueront, si l'on observe exactement mes prescriptions, comment il faut faire pour arriver à les prononcer de manière à être compris des Arabes.

LE ح HHA

Toutes les fois que, dans un mot arabe, au commencement, au milieu ou à la fin, on trouvera pour signe de convention deux *hh,* il faut les faire sortir du fond du gosier par une expiration prolongée et en ouvrant la bouche, comme si, en français, il y avait deux *hh* dans le mot hommage.

Exemples :

Commencement du mot. *hhadid*, fer.
Milieu du mot............ *nehheb,* j'aime.
Fin du mot............ *sebahh,* matin.

Maintenant, n'allez pas confondre le *hha* ح, deux *hh,* avec le *ha* ه, une seule *h.* Cette dernière lettre, il faut la prononcer tout simplement comme notre *h* aspirée : héros, haine.

Exemples :

Commencement du mot. *hiya*, elle.
Milieu du mot........... *kahoua*, café.
Fin du mot............. *Allah*, Dieu.

On a, je le sais, montré souvent de la répugnance pour les lettres redoublées. Je me permets de ne pas être de cet avis. Suivant moi, leur secours est indispensable dans l'arabe parlé, notamment pour reproduire en français le ح, *hha*, et le ع, *aaïne*.

Exemples :

Ihheb ouldou, avec deux *hh*, cela veut dire : il aime son enfant.

Iheb ouldou, avec une seule *h*, cela voudrait dire : il souffle son enfant.

El aamer, avec deux *aa*, cela veut dire : la vie.

El amer, avec un seul *a*, cela veut dire : l'ordre.

En voilà assez sur ce sujet inépuisable.

LE خ KHA

Toutes les fois que dans un mot, au commencement, au milieu ou à la fin, vous trouverez le signe de convention *kh*, pour arriver à prononcer cette lettre, faites une expiration accentuée, brève, accompagnée d'un raclement de gosier, comme si vous vouliez cracher pour en expulser un corps étranger ; vous obtiendrez alors le *kh*, qui n'est au surplus que le *ch* des Allemands et le *j* des Espagnols.

Exemples :

Commencement du mot. *khéima*, tente.
Milieu du mot.......... *nekhalli*, je laisse.
Fin du mot............ *tobbakh*, cuisinier.

Pour le خ *kha*, qui est peut-être la lettre la plus difficile à prononcer de l'alphabet arabe, j'ai d'abord voulu adopter un autre signe conventionnel que le *kh*, mais j'y ai renoncé. Pourquoi? parce que tous ceux que l'on peut indiquer ont le grave inconvénient de provoquer des méprises regrettables, que le *kh* adopté par de savants orientalistes est connu depuis longtemps, et qu'après tout on ne peut détruire leur ouvrage qu'à la condition de faire mieux.

LE ع AAÏNE

Toutes les fois que, dans un mot, au commencement, au milieu ou à la fin, vous trouverez pour signe de convention deux *a*, à la suite l'un de l'autre, faites-les sentir en les prononçant, non du bout des dents, mais comme s'ils venaient du fond du gosier. Vous obtiendrez ainsi le *aaïne*, et on ne pourra plus le confondre avec l'*alif*, que je représenterai par un seul *a*. Cette dernière lettre peut, sans inconvénient aucun, être prononcée comme la lettre *a* de notre alphabet.

Exemples :

Commencement du mot. *aaïne*, œil.
Au milieu du mot...... *chaara*, cheveu.
Fin du mot............ *chemaa*, cire.

LE غ GHINE

Toutes les fois que, dans un mot, au commencement, au milieu ou à la fin, vous trouverez le signe de convention *gh*, prononcez-le comme la lettre *r* de notre alphabet, mais fortement grasseyée comme on le fait à Paris et à Marseille.

Exemples :

Commencement du mot. *ghira*, jalousie.
Milieu du mot......... *agha*, aga.
Fin du mot........... *sebogh*, il a teint.

L'observation que j'ai faite à propos du خ *kha*, est applicable en tous points au غ *ghine*, que nous continuerons à représenter par un *gh*.

LE ق KAF

Toutes les fois que, dans un mot, au commencement, au milieu ou à la fin, vous trouverez le signe conventionnel *k̲* barré en dessous, faites partir cette lettre du fond du gosier et vous obtiendrez le son arabe *k̲af*, dont le mot *coq* peut, à la rigueur, donner une idée.

Exemples :

Commencement du mot. *k̲adi*, juge.
Au milieu du mot..... *nek̲ra*, je lis.
A la fin du mot....... *menntok̲*, prononciation.

N'allez pas confondre le signe conventionnel *k̲* barré en dessous avec le *k* non barré en dessous, qui, au lieu de se prononcer comme *coq*, doit tout simplement se prononcer comme la lettre *k* de notre alphabet : kilogramme, kiosque, kilomètre.

Exemples :

Kafer, infidèle.
Netkellem, je parle.
Allah issellmek, que Dieu te sauve.

Dans certaines contrées, on remplace le *k̲* barré en dessous par un *g* dur.

Exemples :

K̲alli, il m'a dit, se prononce alors *galli*.

AUTRES DIFFICULTÉS

Dans la reproduction en français des sons représentés par les lettres de l'alphabet arabe, il y a encore d'autres difficultés; mais, comme, à tout prendre, on approche beaucoup de la vérité avec les lettres de notre alphabet, ne pouvant faire mieux, conservons-les. Avec de la bonne volonté, on nous comprendra encore.

Ainsi pour le ت *ta*, le ث *tsa*, qui n'est autre que le *th* doux anglais, et le ط *tha*, servons-nous de notre *t*; il suffira pour les commençants.

Pour le د *dal*, le ذ *dzal*, le ض *dad* et le *da* ظ, employons tout simplement notre *d*.

Pour le س *cine* et le ص *sad*, gardons notre *s* ou notre *c*, en attendant que la pratique nous apprenne que le *cine* doit être prononcé comme dans *maçon* et le *sad* avec un peu plus d'emphase que dans *sentiment*.

Et enfin, je représenterai le *chine* par *ch*, qu'il faut prononcer comme dans les mots : *cheval*, *chameau*.

Quand on apprendra l'arabe, et si l'on veut un jour le bien parler, il faudra donc se former, le plus tôt possible, l'oreille et le gosier à reproduire des sons justes : tronqués ou émis mal à propos, ils pourraient changer totalement le sens

du mot que l'on veut indiquer. Entre un nombre considérable d'exemples que je pourrais citer à l'appui de cette recommandation, je vais seulement en donner un, mais des plus saillants :

Lion se dit سبع *cebaa.*
Matin صباح *sebahh.*
Chapelet سبحة *cebhha.*
Sept سبعة *cebaaa*
Doigt صبع *sebaa.*

Dans ces mots, les nuances, au premier abord, paraissent insignifiantes, quand elles ont, au contraire, une grande importance. En effet, si vous ne les prononciez pas suivant l'orthographe qui leur est propre, ou si, par défaut d'attention, vous y glissiez une lettre à la place d'une autre, il pourrait parfaitement arriver que l'on comprît tout autre chose que ce que vous auriez voulu exprimer.

RÈGLES ADOPTÉES

Maintenant, je crois devoir prévenir que, dans le courant de cet ouvrage, j'essayerai toujours de représenter, en français, l'arabe, non comme on l'écrit, mais comme on le parle.

Partant de là, le mot *temps*, qui s'écrit *zeman* en arabe, doit se prononcer *zemane* :

Religion s'écrit *din*, et doit se prononcer *dine.*

Croire s'écrit *amen*, et doit se prononcer *amenn.*

Il est mort s'écrit *mat*, et doit se prononcer *mate*, etc., etc.

C'est même pour n'avoir pas connu ou suivi cette règle qu'il nous est arrivé d'estropier la plupart des noms arabes. Tout le monde sait aujourd'hui que :

De *amir el moumenine*, le commandeur des croyants, nous avons fait *le miramolin*.

Et de *salahh ed-dine*, le protecteur de la religion, le sultan *Saladin*, etc., etc.

Pour atteindre la plus grande exactitude possible dans la prononciation, il m'arrivera aussi, très-souvent, de réunir plusieurs mots au lieu de les séparer. Ainsi :

Au nom de Dieu, s'écrit en trois mots : *bi essem Allah ;* je n'en ferai qu'un seul : *bessemellah*.

S'il plaît à Dieu, s'écrit en trois mots : *an cha Allah ;* je n'en ferai également qu'un seul, *ennchaallah*, et ainsi de suite, toutes les fois que cela sera nécessaire.

OBSERVATION CAPITALE

Après tout ce que je viens de dire sur la manière de prononcer l'arabe parlé, il me reste encore une observation capitale à faire : c'est qu'outre les mots, il y a les gestes, et que ceux-ci modifient, augmentent, diminuent, remplacent même complétement la parole. Ainsi, sans parler, on dit : « Oui, non, bon, mauvais, viens, pars ; » on exprime la confiance en Dieu, l'admiration, le dédain, le doute, et, par un reniflement très-prononcé, le mépris, la bravade et le défi.

Ces gestes, je ne puis les représenter ici ; mais qu'on observe, et la pratique les apprendra. En attendant, tenez pour

certain que la langue arabe comporte une mimique très-développée.

ARABE LITTÉRAL, ARABE VULGAIRE

Maintenant, dans la langue parlée, y a-t-il un arabe savant et un arabe vulgaire ? Non.

De même qu'il y a en France un français que l'on parle mieux dans certaines provinces que dans d'autres, il y a un arabe que l'on prononce et que l'on parle mieux dans certaines contrées que dans d'autres.

Il n'existe donc qu'une seule langue arabe, avec une prononciation parfois différente et avec une tendance indiscutable à faire souvent plus de fautes, contre les règles, ici qu'ailleurs. N'en est-il pas de même partout ?

Cette opinion que, dans l'arabe parlé, il n'y a pas de distinction à faire entre l'arabe littéral et l'arabe vulgaire, est aussi celle de M. Bresnier, professeur d'arabe à la chaire publique et à l'École normale d'Alger.

Dans son excellent ouvrage : *Principes élémentaires de la langue arabe*, 1867, il a dit avec un grand sens, suivant moi :

« Une différence très-explicable d'expressions et de prononciation chez les Arabes, a fait croire à des personnes peu habituées à la pratique qu'il existait plusieurs langues arabes. Sans réfléchir que des incorrections tolérées ou arbitraires, dans le langage comme dans l'orthographe, ne constituent jamais que des altérations de principes, et non un

LA VIE ARABE

CHAPITRE PREMIER

LES ANCIENS ARABES

Religions diverses. — Les idoles. — La Kaaba et la pierre noire.—Le pèlerinage. — La Mecque. — L'âme après la mort. — Le prix du sang. — Diya. — Les ogres et les démons. — Les devins, les sorciers. — La science des races. — La science des traces. — Le Fal. — Le corbeau de la séparation. — La seconde vue. — Préjugés divers. — Anathèmes. — Immolation des filles. — Défenses formelles du prophète. — Les dix usages conservés par Mahomet. — Usages disparus.

Dans ce livre, je veux essayer de faire connaître les Arabes de l'Algérie, je désire révéler les traits distinctifs de leur caractère ; mais, avant d'appeler l'attention sur ce qu'il peut avoir d'extraordinaire, d'original ou même de poétique pour nous autres Européens, il me paraît indispensable de dire quel était l'état social des enfants d'Ismaël avant l'apparition de leur prophète Mohhammed, de celui qu'ils appellent l'envoyé de Dieu. *Rassoul Allah.*

En comparant ce qu'ils sont aujourd'hui avec ce qu'ils étaient autrefois, on pourra, je crois, mieux se rendre compte d'une foule de pratiques, d'usages plus ou moins bizarres conservés ou tombés en désuétude, on pourra mieux comprendre enfin ce peuple aussi étrange que peu connu.

Tout le monde s'accorde à reconnaître que la loi imposée par Mohhammed aux Arabes, ou plutôt qu'il sut leur faire accepter, est un progrès sur l'état religieux, moral et social qui existait avant sa venue.

Au polythéisme, au fétichisme, à l'idolâtrie, il substitua le culte d'un seul Dieu. Il restreignit la polygamie, adoucit l'esclavage, améliora la condition des personnes.

A ce pêle-mêle de tribus aussi différentes que nombreuses, dont les esprits étaient mobiles et les habitudes nomades, et qui ne reconnaissaient d'autre gouvernement que celui de leurs chefs, d'autres lois que celles de la force, il donna la communauté des croyances, la conformité des lois civiles et politiques, en les rattachant toutes par le lien commun d'une même tradition.

S'il ne réussit que pour un temps à faire une nation de ces peuplades, nation qui fut un moment, et fort peu d'années après lui, la plus puissante et la plus éclairée et qui a laissé des empires redoutables pendant longtemps, imposants encore, il parvint cependant à faire des Arabes, en quelque lieu qu'ils vivent, un peuple dont la vitalité distincte et caractéristique ne semble pas près de disparaître.

Aussi les indifférents, les ennemis mêmes, comme les amis, concèdent-ils tous au prophète arabe le titre de civilisateur.

Quel était le degré de la sauvagerie que Mohhammed a remplacée par l'islamisme? on le saura par tout ce que les croyances populaires, les chroniques et les récits légendaires

vont nous apprendre de l'Arabie antique; et, si je n'ai pas la prétention de faire ici une œuvre d'érudit et de critique, j'ai du moins celle de rester un narrateur curieux et aussi fidèle que possible de l'inconnu.

J'entre en matière.

Du temps de leurs aïeux, les Arabes allaient faire leurs dévotions dans un temple situé à la Mecque. Il avait été construit par notre seigneur Abraham, qui lui avait donné le nom de *Kaaba*, et il renfermait la fameuse pierre noire que l'ange Gabriel était censé lui avoir apportée du ciel pour sanctifier la maison de Dieu. *Bite Allah*. On voyait dans ce présent la preuve que la race arabe était privilégiée entre toutes.

On aimait à la trouver aussi dans cette source miraculeuse que Dieu fit jaillir sous les pieds d'Ismaël pour apaiser sa soif quand, par suite de la jalousie tyrannique de Sarah, femme légitime de son père Abraham, il fut chassé et abandonné avec sa mère Agar, *Hadjer*, dans les environs de la Mecque, qui était alors un lieu complétement désert. Cette source, contenue et aménagée, prit plus tard le nom de *Byr Zem-Zem*, le puits de *Zem-Zem*, et, aujourd'hui, nul ne revient encore du pèlerinage sans rapporter dans sa famille au moins un flacon, *Zem-Zemiya*, de cette eau sacrée. On l'emploiera à purifier le linceul des morts.

La pierre noire, dans le principe, était un rubis, *yakoute*, mais les péchés des hommes l'ont noircie. Elle a des yeux et une langue, elle voit, elle entend, et, au jour du jugement dernier, elle rendra témoignage pour ceux qui l'auront baisée, contre ceux qui l'auront dédaignée.

Il est curieux de considérer que la représentation de la Divinité par une pierre noire a été de tout temps, en Asie Mineure, admise et reconnue. Elle arriva en Grèce sous le nom de Cybèle; à Rome, sous celui de la Grande Déesse, amenée

en procession par Héliogabale, empereur et prêtre de ce culte. On l'avait connue dans l'ancienne Lydie, elle avait pénétré en Asie, en Phénicie : Hérodote en parle, et aussi tout l'Orient grec l'adorait. Qui peut savoir pourquoi des peuples de races différentes et, à certains égards, de même civilisation, représentaient, sous cette forme primitive et presque sacrée, la Divinité ? Pour moi, qui n'ai point à entrer dans le fond d'une question de ce genre, je serais tenté de donner pour origine à ce culte quelque pierre d'aérolithe devenue bientôt, comme les boucliers de Numa, des emblèmes mêmes de la Divinité.

Suivant certaines traditions, la Kaaba existait mille ans avant le premier homme ; les anges et les démons y allaient en pèlerinage, et, quand Adam fut chassé du paradis, c'est devant la Kaaba qu'il s'arrêta.

Pendant longtemps, on y adora le vrai Dieu, le Dieu unique, proclamé par Abraham ; plus tard, ce culte pur fut remplacé par une idolâtrie confuse, et une grande diversité de religions et de superstitions régnait dans les familles, dans les tribus qui constituaient le peuple arabe et en faisaient une espèce de république composée de fiefs héréditaires.

Un certain nombre d'entre elles, nous citerons les *Rabéaa*, les *Ghossane* et les *Koddaa*, professaient la religion chrétienne.

La religion juive était suivie à *Houmayr* par les *Beni-Kenanate*, les *Beni-Hared*, les *Beni-Kaab* et *Koudate*.

Les *Tamime* pratiquaient la religion dite *Madjouciya*. Ils se prosternaient devant les arbres et le feu.

C'est chez eux que vivait *Alaay*, fils de *Zérara-ben-douss*, qui épousa sa propre fille.

Une sorte de polythéisme, connu sous le nom de *Zendaka*,

avait fait invasion chez les *Koraïche*. Cette tribu, à laquelle appartient Mohhammed, était, par son habitation sur le territoire de la Mecque, par la possession de la Kaaba et par les fonctions sacrées qui lui étaient dévolues, désignée aux respects et aussi aux jalousies des autres tribus.

La religion la plus répandue sous diverses formes était l'idolâtrie. On adorait des plantes, des animaux, le cheval, le chameau, le palmier, etc., etc.

Au nombre des tribus idolâtres, se trouvaient les *Beni-Khelifa*, qui avaient pris ce culte des *Aamelek*. Un nommé *Ben-Yahya* la leur avait apportée de Syrie, où ils voyageaient. Ils pensaient que les idoles pouvaient leur donner de l'eau, quand ils en avaient besoin, et c'est à elles qu'ils s'adressaient dans toutes les circonstances de la vie.

Les premiers adorateurs des pierres furent les *Beni-Smaïl* — Ismaël. Voici comment:

Forcés de quitter les environs de la Mecque, il se dispersèrent en emportant chacun une pierre du *Hharam*. Dans le principe, leur intention ne fut que de continuer un honneur traditionnel rendu à ce temple, rappelé par les pierres qu'ils déposaient là où ils s'établissaient et autour desquelles ils pratiquaient des cérémonies religieuses. Ces cérémonies se transformèrent plus tard en une adoration véritable, de sorte qu'après plusieurs générations, les enseignements des ancêtres furent complétement oubliés et que les Beni-Smaïl n'eurent plus pour toute Divinité que des statues.

Les Koraïche se donnèrent aussi une idole et l'érigèrent auprès d'un puits, au centre de la Kaaba. Elle se nommait *Habel*. Puis deux autres, *Assaf* et *Naïla* lui furent adjointes et placées auprès du Byr Zem-Zem.

Assaf était un homme, et Naïla une femme; ils avaient

souillé la Kaaba du spectacle de leurs amours impurs et avaient été changés en pierre.

Les Beni-Kenanate possédaient également une idole, *El Aazza*, que conservaient les *Beni-Chibane*.

Les *Toukaïs* habitaient *El Taye:* ils adoraient *El Lata*, qui était placé chez les *Beni-Mouguite*. — A côté d'eux, d'autres tribus vénéraient la lune et les étoiles.

Manate était le nom de l'idole honorée par les *Aouss* et les *Khezrodj*.

On le voit, l'idolâtrie était partout chez les Arabes; leur superstition était telle, qu'ils n'entreprenaient jamais un voyage sans consulter leur idole et qu'au retour, avant de revoir leur famille, ils s'empressaient encore à lui rendre hommage.

J'ai dit l'origine qu'on assigne aux idoles des Beni-Smaïl et des Koraïche; les traditions variaient pour les autres.

Voici les légendes les plus répandues: on prétend que les enfants d'Adam se nommaient *Yakoute*, *Ydouk* et *Nesrane;* ils étaient religieux, adoraient le vrai Dieu, Dieu l'unique. Un des trois frères mourut, les deux autres portèrent son deuil. Le démon, voyant leur douleur, vint les trouver et leur persuada de mettre dans le temple l'effigie de celui qu'ils pleuraient. Ils suivirent son conseil.

Un second frère étant venu à mourir, son effigie, exécutée en cuivre et en plomb, fut également placée dans le temple, ainsi que celle du troisième frère lorsqu'il trépassa. L'exemple fut imité. C'est ainsi que, le démon ayant détourné l'esprit des hommes du culte de Dieu, ils perdirent peu à peu les traces de la vraie religion.

Les hommes adorèrent donc les représentations de leurs aïeux jusqu'à *Sid-na Nohheu*, notre seigneur Noé, qui s'efforça vainement de les faire renoncer à cette coutume. Le

déluge vint; il détruisit les idolâtres et enfouit les idoles sous la terre; mais le démon les déterra et les fit encore accepter par les peuples nouveaux.

Une autre version assigne pour origine à l'idolâtrie l'amour des populations pour *Yakoute*, *Yaouk*, *Nesrane*, *Ouddenn* et *Souaane*, gens de bien qui ont vécu dans la période comprise entre Adam et Noé.

Conseillées par le démon et mues par le désir de conserver l'image de ces hommes afin de mieux rappeler leurs préceptes, elles en auraient d'abord dressé l'effigie; puis serait venue une génération ignorante qui, tout en maintenant des noms vénérés, aurait fait des dieux de ces vains simulacres.

Yakoute était représenté sous la forme d'un lion; Yaouk, sous celle d'une jument; Nesrane, sous la forme d'un aigle; Ouddenn, sous celle d'un homme, et Souaane, sous celle d'une femme. Le culte des idoles serait donc né du regret des vivants pour les morts.

Il faut qu'il y ait du vrai dans cette assertion. Salomon a dit dans le livre de la Sagesse :

« Un père affligé de la mort prématurée de son fils, fit faire l'image de celui qui lui avait été ravi sitôt, et il commença à adorer, comme son dieu, celui qui, comme homme, venait de mourir; il lui établit, parmi ses serviteurs, un culte et des sacrifices.

» Avec le temps et l'habitude, cette erreur se changea en loi, et l'ordre des princes fit adorer des morceaux de bois sculptés.

» Et pour ceux qui étaient bien loin et absents, et qui manquaient à l'affection des proches, on en fit des portraits qu'on honora comme la personne même.

» Et le peuple ignorant, séduit par la beauté des sculptures, fit vite un dieu du portrait d'un homme honoré. »

Maintenant, Salomon a-t-il emprunté cette idée aux Arabes, les Arabes l'ont-ils prise de lui, ou bien encore est-elle commune à tous les peuples de ce temps-là ? C'est là une question importante que je me déclare hors d'état de résoudre.

Quoi qu'il en soit, la Kaaba, cet oratoire d'Abraham et d'Ismaël, en était venue à recevoir dans son sein trois cent soixante idoles dont les traditions étaient chères à tous les Arabes. Ils en avaient fait un lieu de pèlerinage remarquable par son luxe, par ses richesses, et tous professaient un profond respect pour ce lieu sacré.

Mohhammed conserva ce pèlerinage et ce fut un coup de génie. Créateur d'une religion nouvelle, il se donnait ainsi l'avantage de la tradition, l'autorité du passé, et le concours des populations elles-mêmes, dont il paraissait maintenir les usages. Mais il changea tout et agrandit tout. La Mecque, avant lui, réunissait les seules tribus de la péninsule arabique : elles y venaient plus pour le commerce que pour la religion, et plus pour la religion que pour la politique ; une sorte de fête fédérale en l'honneur des dieux locaux de chaque peuplade, quatre mois de trêve aux guerres civiles pour laisser à la foire commune le temps et le moyen de se tenir ; puis chacun s'en allait, et rien de général ne sortait de cette assemblée qui, composée de tribus trop éloignées les unes des autres, bien qu'avec le même genre de vie, ne donnait pas le résultat politique atteint ailleurs par des fêtes pareilles chez les Latins et chez les Grecs. L'idée commune et l'intérêt commun manquaient à la fois aux Arabes. Dans le grossier panthéon des idoles rassemblées à la Kaaba, aucune divinité ne dominait les autres ; ainsi la force reli-

gieuse était perdue, détruite par des demi-forces égales. Les dieux particuliers de chaque fraction de territoire avec ceux des étrangers voisins étaient confondus dans ce temple : pierre noire, divinités phéniciennes et chananéennes, importation du commerce étranger arrivé de Sidon par les Amalécites, — *Hobal, Late,* etc., etc., — probablement aussi quelques idoles égyptiennes ou nubiennes qu'amenaient la proximité d'Adulis et d'Axoum, de l'autre côté de la mer Rouge, et enfin, formant la part de l'élément véritablement sémitique, le Dieu d'Abraham unique et jaloux. De ce polythéisme de la Kaaba, Mohhammed fit l'unité de la foi musulmane ; d'une réunion de quelques tribus exclusivement arabes, le point central et permanent des idées, des lois et des croyances d'une foule de nations différentes de langues et de races ; d'une habitude des populations, le fondement de sa religion même, et, si je puis parler ainsi, l'appareil vital du mahométisme. — On n'a peut-être pas assez, en Europe, remarqué comment vit et respire le monde de l'islam. Pendant que nos États occidentaux, chacun avec sa capitale, ses coutumes, ses codes, sa constitution sociale, s'administrent eux-mêmes et que le jeu des institutions se développe en dedans des frontières, ayant chacun pour centre sa capitale, tous les États musulmans n'ont ensemble qu'une capitale d'où tout part et où tout revient, et elle est placée de telle sorte, qu'elle paraît, étant commune à tous, n'appartenir exclusivement à personne. A travers les hordes de *Turkomans,* les déserts des *Touaregs*, les mœurs et les coutumes de la Perse, peuple de race indo-européenne, l'empire des Turcs, peuple de race mongole et tartare, les Berbères, les Nègres, les Chinois et les Arabes de Tunis, de Tripoli, d'Algérie et du Maroc, à travers des nations de climats, langues, caractères et degrés de civilisation inégaux, la

circulation de l'idée musulmane s'accomplit à la fois pour tous comme le sang parti du cœur y revient pour s'en éloigner encore. La Mecque est donc le cœur de l'islamisme, et le pèlerinage à la Mecque, exécuté chaque année par des milliers de fidèles venus des quatre coins du monde mahométan, est le mouvement artériel qui le fait vivre. C'est pourquoi, en le conservant et en l'étendant, le Prophète créa vraiment son empire. Tout croyant, pour être sauvé, doit venir à la Kaaba au moins une fois en sa vie ; c'est son premier devoir après celui de la guerre sainte. Les femmes, auxquelles la loi défend pourtant les voyages, doivent se rendre aussi à la Mecque si elles le peuvent. Les mosquées dans les villes, les zaouyas dans les tribus, chacune dépositaire d'une copie du Koran, de ce livre d'où proviennent la loi et la constitution politique, fournissent en grand nombre des aaoulamas, des tolbas et des cheikh qui vont entendre la lecture du texte original, que la Kaaba doit posséder jusqu'à la fin des siècles. On sait que c'est un point capital dans la religion de ne traduire le Koran dans aucune langue : ainsi, Turcs, Persans, Indiens-mahométans, Kabyles, royaumes Nègres, qui ont chacun leur idiome et leur littérature nationale, ne peuvent avoir qu'en arabe le texte primitif de leurs lois civiles et administratives, ainsi que les formules de leurs prières. Dieu — *Allah* — est Arabe, et tout musulman doit d'abord l'être avant toute nationalité. La nécessité de ne pas traduire, de n'altérer en rien le texte écrit dans une langue, d'ailleurs très-difficile, fait de la Mecque un concile permanent de fidèles, une académie de législation, de littérature et de théologie, et, par une suite naturelle d'idées, une assemblée toujours ouverte aux questions de politique et de guerre contre les chrétiens. C'est dans ces assises de la foi musulmane que le fanatisme se consulte, se juge, se

compte, s'examine et s'interprète lui-même chaque année. Ainsi, pour le fidèle en particulier, le voyage de la Mecque est une condition de salut éternel ; pour le marabout, une affirmation de son origine religieuse ; pour le guerrier chef de tribu, la consécration morale de sa noblesse et de son pouvoir. Voilà le point vers lequel se tournent tous les regards, d'où partent tous les mots d'ordre, d'où s'élance pour aller partout l'idée musulmane, politique, religieuse, littéraire et civile : c'est le cœur et le cerveau de l'islamisme.

Maintenant, je vais reproduire les diverses croyances des Arabes sur l'âme et ses destinées après la mort.

Quand un Arabe perdait la vie, on plaçait sa chamelle préférée à côté de lui : elle devait y mourir de faim et lui servir de monture dans l'autre monde.

Suivant les uns, l'âme résidait dans le sang ; suivant les autres, dans la respiration de l'homme ; les premiers trouvaient la preuve de leur opinion dans ce fait que le cadavre ne contient pas de sang, tandis qu'il y en a dans l'homme vivant, et que la chaleur et la moiteur disparaissent du corps de l'homme mort, qui devient alors sec et froid.

Les seconds assuraient que l'âme était un oiseau qui abandonnait le corps de l'homme au moment où il expire.

Ces opinions, entre lesquels a flotté l'antiquité entière, ont laissé des traces partout. Dans les langues sémitiques, l'âme et le sang veulent dire l'âme et le souffle : il en est ainsi en hébreu. Dans les langues indo-européennes, les mêmes mots expriment la même idée. Je rappellerai sur cette question le onzième chant de l'*Odyssée* montrant Ulysse descendu chez les Ombres, dont aucune ne peut le voir ni lui parler avant d'avoir bu le sang des victimes. Dans l'incantation, il voit sa vieille mère, lui parle, l'appelle ; elle ne le reconnaît ni ne l'entend qu'après qu'elle a bu.

» Elle est assise muette près du sang et de son fils ;

» Elle ne le voit ni ne lui parle.

» — Dis-moi, ô roi, comment je pourrais faire pour » qu'elle me reconnût.

» — Celui des morts que tu laisseras approcher du sang et y boire,

» Il te verra et te parlera.

» Je demeurai et j'attendis, et ma mère revint et but dans le sang noir.

» Aussitôt elle me reconnût. »

(HOMÈRE, *Odyssée*, liv. XI.)

Dans cet ordre d'idées rentrent les croyances de ceux qui prétendaient que du crâne de l'homme assassiné, sans vengeance, sortait un hibou qui s'en allait criant au-dessus de la tombe du défunt : « Désaltérez-moi, désaltérez-moi, » jusqu'à ce qu'on eût puni le meurtrier.

Ce hibou était d'abord petit, puis il grandissait, imprimait partout la tristesse ; il se logeait de préférence dans les maisons inhabitées, sous les voûtes sépulcrales, et enfin dans les lieux où étaient inhumées les personnes mortes de mort violente. Toujours il appelait, annonçait ou révélait le malheur. N'est-il pas curieux de voir que, de l'Arabie à l'Europe entière, la superstition humaine se soit donné la main pour investir le hibou d'un sacerdoce de terreur ? La croyance est générale et l'on ne sait vraiment comment expliquer cette conformité de préjugés entre des races si différentes.

La guerre et la violence étaient pour ainsi dire l'état permanent des Arabes. Ils considéraient la vengeance comme un devoir sacré, et, dans leurs idées, le sang voulait du sang. Le meurtre ne pouvait être satisfait que par un autre meurtre, ou par une compensation en têtes de chameaux de na-

ture à désintéresser la famille de la victime. Se soustraire à cette obligation, c'était vouloir, de tribu à tribu, se jeter dans des guerres aussi longues que terribles. On appelait cette coutume la *diya* ou prix du sang. Celui qui, le premier, réglementa la diya fut *Aabd-el-Mettaleb*, l'aïeul du prophète ; voici dans quelles circonstances :

« Seigneur, avait-il dit, si vous me donnez dix enfants, je vous jure de vous en immoler un en actions de grâces. »

Dieu l'entendit et le fit père neuf fois encore. Aabd-el-Mettaleb, fidèle à sa promesse, remit au sort à décider quelle serait la victime, et le sort désigna *Aabd-Allah*, jeune homme âgé de vingt-quatre ans ; mais, la tribu s'élevant contre ce sacrifice, il fut arrêté, sur l'avis d'une devineresse, *Aarrafa*, qu'Aabd-Allah serait mis d'un côté et dix chameaux de l'autre ; que le sort serait de nouveau consulté jusqu'à ce qu'il se prononçât pour l'enfant, et qu'autant de fois qu'il se prononcerait contre lui, dix chameaux seraient ajoutés aux premiers.

Aabd-Allab ne fut racheté qu'à la onzième épreuve, et cent chameaux furent immolés à sa place.

Quelque temps après, Dieu manifesta qu'il avait accueilli favorablement cet échange, car il fit naître d'Aabd-Allah notre seigneur Mohhammed, et, depuis, le prix du sang — *diya* — fut fixé légalement à cent chameaux.

Mille superstitions terribles et sinistres troublaient l'imagination des Arabes.

Ils avaient de longs récits sur les ogres qu'ils désignaient sous le nom de *El Ghilane* et *Taghoul*. Les ogres hantaient les solitudes, prenaient toute sorte de formes et entraient en communication avec l'homme.

Pour d'aucuns, l'ogre était une espèce d'animal hideux, tenant de l'homme et de la bête, habitant loin de tout être

tihheu, étaient seuls capables de lui donner satisfaction. Il les fit mander et dit à Satihheu :

— J'ai fait un rêve qui m'inquiète vivement; si vous pouvez, ainsi qu'on le prétend, le connaître sans que je l· raconte, faites-moi le plaisir de me l'expliquer.

— Vous avez vu, répondit Satihheu sans hésiter, une tête lumineuse se détacher dans les ténèbres les plus noires, puis rouler sur une terre féconde, et toutes les créatures portant crâne s'empresser d'en manger.

— Vous avez parfaitement deviné, reprit le prince ; mais, à présent, donnez-moi l'explication de ce songe.

— Eh bien, ajouta Satihheu, les *Hhabach* feront invasion dans vos terres et s'empareront de tous les pays compris entre *Abiienn* et *Hhadjer*.

— La nouvelle est alarmante! Ces événements auront-ils lieu sous mon règne ou après ma mort?

— Longtemps après votre mort, dans soixante ou soixante et dix ans. Plus tard, on fera un grand massacre des Hhabach, le peu qui en survivra n'aura échappé à la mort que par la fuite.

— Après moi, quel prince gouvernera?

— *Armadi Yensser*, et c'est lui qui, marchant à la tête de Adeur sur les ennemis, les chassera tous de l'Yémen.

— Cet état de troubles durera-t-il longtemps?

— Non.

— Qui le terminera?

— Un prophète, le meilleur des prophètes envoyés par Dieu.

— De quelle origine sera ce prophète?

— De race arabe, de la souche des *Oulad-Adnane*, *Benn-Tahar*, *Benn-el-Malek*, *Benn-el-Nader*, et ses descendants commanderont jusqu'à la fin des siècles.

— Est-ce que les siècles auront une fin?

— Certainement, il arrivera un jour où seront réunis les premiers et les derniers, où ceux qui auront fait le bien recevront récompense, et où les méchants seront punis.

— Ce que tu dis là est-il vrai?

— Je le jure par *Chafaki* et *El Hhamary*.

Le prince étonné fit ensuite appeler *Chak*, et sa stupéfaction redoubla quand ce dernier, qui n'avait point entendu parler Satihheu, lui fit absolument la même réponse.

On raconte encore que *Oumiya-benn-Aabd-echam*, voulant savoir qui était de plus noble origine, de lui ou de *Hhachem-benn-Aabd*, *Mounafek* prit pour arbitre *El Khouzaï-el-Hhachem*, qui passait pour être très-versé dans la science des races. Le vaincu devait immoler dans la Mecque cinquante chamelles noires.

Avant de se soumettre au jugement, les deux rivaux voulant éprouver les connaissances de Khouzaï, cachèrent un objet, puis lui dirent :

— Si vous devinez ce que nous avons caché, vous serez notre arbitre; si vous ne devinez pas, nous nous adresserons à un autre.

— Vous avez caché telle chose, répondit immédiatement Khouzaï.

— C'est vrai ; prononcez maintenant entre nous.

— Eh bien, puisque vous le voulez, reprit Khouzaï, voici la vérité :

« Je jure par la lune brillante, par l'étoile étincelante, par le nuage orageux, par tout ce qui nage dans la mer, par tout ce qui vole dans l'air, et par l'expérience que le voyageur doit acquérir, que Hhachem l'emporte en noblesse sur Oumiya; il est noble dès le commencement et sera noble jusqu'à la fin : le Prophète est sorti plus tard de sa lignée. »

Ce jugement prononcé, Oumiya, conformément aux termes de la gageure, immola les cinquante chamelles noires et donna un grand festin aux assistants. Puis il partit sur-le-champ pour la Syrie, où il resta dix ans sans reparaître; on assure même que c'est de cette contestation que naquit l'inimitié qui divise encore les Hhachem et les Oumiya.

Hinnd-bennt-Aatiya-bennt-Rebéaa était la femme de *El-Fouak-benn-Meguira* des Koraïche; voici l'aventure qui lui arriva. Son mari eut un jour la pensée d'aller coucher dans une petite chambre d'ordinaire réservée à ses hôtes; vers le matin, il se leva, s'absenta pendant un instant, et vit en rentrant un homme qui en sortait. C'était un étranger qui, après avoir fait quelques pas dans cette pièce, avait vu Hinnd endormie et s'était discrètement retiré.

Benn-Meguira, furieux, s'avance dans la chambre, frappe sa femme du pied et lui demande brutalement :

— Quel est l'homme qui sort d'ici?

— Je n'ai vu personne, répond-elle, et je ne me suis réveillée que parce que vous m'avez frappée.

— Allez chez votre père; c'est indigne! reprend Benn-Meguira sans vouloir rien entendre.

Tout le monde se mit à parler de cet événement.

Quelques jours après, le père de Hinnd, désolé, dit à sa fille:

— Le monde jase sur ton compte, il faut en finir. De deux choses l'une, ou tu es coupable, ou tu es innocente. Dis-moi la vérité : si tu es coupable, je ferai tuer l'auteur de tous ces bruits; mais, si tu es innocente, si ton mari est un calomniateur, je le ferai confondre par un devin.

— Je vous assure, répondit Hinnd, qu'on n'a pas raconté la vérité sur mon compte.

Rassuré, le père de Hinnd s'en alla trouver Benn-Meguira et lui dit :

— Vous avez mis ma fille dans une triste position, je vous cite devant un sorcier de l'Yémen.

Ils se mirent en route, accompagnés de quelques témoins des *Beni-Mahzoun,* des *Beni-Menaf* et de Hinnd, suivie de plusieurs personnes de sa compagnie.

Arrivés dans l'Yémen, le père de Hinnd crut remarquer une altération dans les traits de sa fille :

— Je vois que ta figure est changée, lui dit-il ; faut-il en augurer quelque chose de mal ?

— Non, mon père, ne concevez aucune mauvaise opinion sur mon compte ; je suis tout simplement chagrine de voir que je vais être jugée par une simple créature de Dieu dont je ne connaîtrai les talents qu'après les avoir éprouvés.

— Ne crains rien, nous allons en avoir le cœur net : je vais sonder ton juge, nous saurons bientôt à quoi nous en tenir à cet égard.

Il siffle alors son cheval qui s'empresse d'accourir, et il cache un grain de blé dans l'endroit le plus secret de l'animal.

Le lendemain, ils abordent le sorcier qui les reçoit convenablement. Après le repas, le père de Hinnd lui fit la communication suivante :

— Nous sommes venus vous voir pour une affaire très-importante ; mais, avant de vous l'exposer, nous voulons savoir si vous êtes capable de la décider. Puisque vous savez tout, qu'avons-nous caché hier ?

— Vous avez caché, répondit sans hésiter le sorcier, un grain de blé dans telle partie du corps de votre cheval.

— C'est vrai ; voyez ce que veulent ces femmes.

Le sorcier se dirige alors vers les femmes venues avec Hinnd, se rend de l'une à l'autre et leur frappe sur l'épaule.

Arrivé près de Hinnd :

— Levez-vous sans crainte, lui dit-il, vous êtes lavée de

tout soupçon d'inconduite, et vous mettrez un jour au monde un prince nommé *Maouya*.

Le mari de Hinnd voulut alors la prendre par la main, mais elle la retira vivement et lui cria :

— Éloignez-vous, vous avez voulu me flétrir ; je jure par Dieu le maître du monde que le prince dont on m'annonce la naissance ne vous aura pas pour père.

Ils divorcèrent. *Abou-Sefiyane* épousa plus tard Hinnd et elle mit au monde l'émir des croyants Maouya.

La polygamie était permise chez les anciens Arabes, mais aucune borne ne lui était imposée, c'était un désordre dont on ne peut se faire une idée. Mohhammed y mit fin en réduisant à quatre le nombre de femmes légitimes, et ce qui nous paraît encore monstrueux fut cependant une amélioration morale considérable. Dans ce temps-là, pour punir l'adultère, on élevait un mur autour des coupables, et on les laissait mourir de faim. Le Prophète remplaça cet horrible supplice par celui de la lapidation, qui lui parut moins cruel. Il ordonna, en outre, qu'aucune condamnation ne pourrait avoir lieu si le crime n'était prouvé par quatre témoins, sains de corps et d'esprit et de mœurs irréprochables.

On lit dans le Koran chapitre XXIV, versets 6, 7, 8 et 9.

« Ceux qui accuseront leurs femmes et qui n'auront d'autres témoins à produire qu'eux-mêmes, jureront quatre fois devant Dieu qu'ils disent la vérité.

» Et une cinquième fois pour invoquer la malédiction de Dieu sur eux, s'ils ont menti.

» On n'infligera aucune peine à la femme si elle jure quatre fois devant Dieu que son mari a menti.

» Et une cinquième fois, en invoquant la colère de Dieu sur elle, si ce que le mari a avancé est vrai. »

Les Arabes de ce temps prétendaient encore posséder les

sciences qu'on appelait *kiyafate-el-bacher*, la science des races, et *kiyafate-el-aakter*, la science des traces.

Ils entendaient par kiyafate-el-bacher le résumé des indications que peuvent fournir les os et la construction de l'homme. Les *Beni-Madledj* s'en occupaient particulièrement. On faisait comparaître un individu devant eux, et, fût-il au milieu de vingt autres d'origine différente, ils se faisaient fort de désigner ses ancêtres.

On raconte que le fils d'un négociant, voyageant à cheval, précédé d'un serviteur et passant auprès de la tribu citée, entendit dire tout haut : « Mais c'est frappant, regardez donc comme ce cavalier ressemble à l'homme qui marche devant lui ! » Il fut si courroucé de ce propos, que, de retour dans ses foyers, il ne put s'empêcher de le raconter à sa mère. Elle lui répondit : « Votre père était vieux, et, craignant que sa fortune ne m'échappât, car nous n'avions pas d'enfants, je me suis, en effet, donnée à l'homme qui conduisait votre cheval, et je vous ai mis au jour. Je ne puis vous le cacher, car, si je ne vous divulguais pas ce secret aujourd'hui, vous le sauriez dans l'autre monde. »

Quant au kiyafate-el-aater, c'est l'étude des traces que laissent les pieds des hommes ou des animaux. Les Arabes, habitants des pays sablonneux y ont excellé et y excellent encore, dit-on.

Aucun voleur ne pouvait leur échapper, et ils en étaient venus au point de pouvoir dire, à l'inspection de l'empreinte des pieds sur le sol, si les traces appartenaient à un homme jeune ou vieux, à un homme ou à une femme, à une vierge ou à une femme mariée, à un étranger ou à un homme du pays.

On comprend que cette science ne constituant pas un empiétement sur les droits de Dieu, qui, seul, devance et embrasse l'avenir, et n'étant qu'une certaine habileté à tirer

des inductions de signes existants et visibles à tous, n'a pas été prohibée par le réformateur des Arabes. Aussi à *Kafiya*, à *Teguer* et dans beaucoup d'autres contrées, on trouve encore des habitants du désert très-savants dans le kiyafate-el-aater. On en cite même dans notre Sahara algérien, où il n'est pas rare de rencontrer des Arabes doués d'une finesse de sens prodigieuse. Nous admettons facilement en principe que l'habitude d'une vie errante dans des plaines monotones où rien ne rappelle, au retour, la route que l'on a suivie, que la nécessité de veiller des oreilles et des yeux, d'étudier à la fois sans cesse, et l'horizon où l'ennemi vous attend peut-être, et les plis du terrain qui peuvent le cacher; nous admettons que cette lutte incessante développe d'une manière extraordinaire, chez un individu, les facultés de l'ouïe, de l'odorat et de la vue : tous les voyageurs l'ont constaté; mais, nous l'avouons, nous n'avons jamais accueilli sans défiance les merveilleux exemples qui nous ont été cités mille fois, et nous ne les donnerons qu'en faisant nos réserves.

Un habitant de l'Ouad-souff, district situé dans le désert à l'extrémité orientale de nos possessions d'Afrique, me disait un jour: « Nous sommes les marcheurs les plus intrépides du Sahara et nous faisons facilement trente lieues par jour; moi, je passe pour n'avoir pas une très-bonne vue et cependant je distingue parfaitement un chameau d'un cheval à un jour de marche. J'ai des amis, ajoutait-il, qui, à vingt-cinq lieues dans le désert, éventent la fumée du tabac ou de la viande grillée. Nous nous reconnaissons tous à la trace de nos pieds sur le sable, et, quand un étranger traverse notre territoire, nous le suivons à la piste, car pas une tribu ne marche comme une autre; une femme ne laisse pas la même empreinte qu'une jeune fille. Quand un lièvre nous

part, nous savons à son pas si c'est un mâle ou une femelle, et, dans ce dernier cas, si elle est pleine ou non. En voyant un noyau de datte, nous reconnaissons le dattier qui l'a produit. »

Et, comme nous ne semblions pas ajouter une foi naïve à ce qu'il nous racontait, il se retira mécontent en s'écriant : « Pourquoi donc cette incrédulité ? Vos médecins ne prétendent-ils pas reconnaître la maladie d'un homme, rien qu'à le voir et à le toucher ? »

Quoi qu'il en soit, le kiyafate-el-aater faillit être funeste à Mohhammed lui-même. Les Koraïche, en effet, le possédaient à un très-haut degré, puisqu'ils arrivèrent jusqu'à l'entrée de la caverne où s'étaient refugiés Abou Boker et le Prophète, dont ils avaient pu suivre les traces, lors de leur fuite de la Mecque, quoique ceux-ci n'eussent cessé de marcher sur des pierres dures et des rochers polis.

Heureusement, une araignée, en faisant sa toile sur l'ouverture de la caverne où les fugitifs s'étaient retirés, leur rendit le double service de les cacher à leurs ennemis, et de persuader que personne n'était entré dans la grotte depuis un certain temps.

Un jour, entre la Mecque et le désert, deux Arabes étaient d'avis différent sur les traces d'un quadrupède. « C'est un chameau, disait l'un. — Non, c'est une chamelle, » disait l'autre. Ils convinrent de suivre l'animal jusqu'à ce qu'ils l'eussent trouvé. Arrivés à *Chaabet-beni-Amer :* « Enfin le voilà ! s'écrient-ils ; examinons. » Le chameau était hermaphrodite. Ceci rentre évidemment dans le cadre des exagérations arabes.

A la science des races et des traces, les Arabes joignaient encore celle des généalogies : les femmes la possédaient comme les hommes. On racontait d'une manière certaine

l'origine des tribus, des fractions de tribu, et même celle des familles illustres.

On parlait aussi de gens qui précisaient les événements au moyen de figures tracées sur le sable. Ceux-là trouvaient des incrédules et des railleurs ; cependant, ils disaient vrai très-souvent.

Aomar benn-Aabd-Allah, partant un jour avec *Malek-ould-harrach-el-Khouzaï* pour aller tenter une razzia, vit une femme qui traçait des figures sur le sable. Malek se mit à rire et la tourna en ridicule. « Vous avez tort, lui dit-elle ; je vous jure que je sais ce qui doit vous arriver : vous ne reverrez plus votre tente, et Aomar, qui est avec vous, épousera votre femme. » En effet, Malek fut tué, et le reste de la prédiction s'accomplit.

Les Arabes accordaient encore à quelques individus la puissance de pronostiquer, d'après des faits qui se passaient sous leurs yeux, certains événements éloignés.

Ainsi l'on citait sur la route de Bagdad un *aarraf*, devin, qui disait la bonne aventure aux passants et qui avait la réputation de ne jamais se tromper.

Un jour, un homme lui demanda si son ami qui était prisonnier serait mis en liberté :

— Oui, répondit l'aarraf, sans hésiter, et même on lui fera des présents.

— Comment pouvez-vous le savoir ?

— Lorsque vous m'avez interrogé, j'ai tourné la tête à droite et à gauche, et j'ai vu un homme qui portait une outre pleine d'eau, la vider, puis la recharger sur ses épaules. J'ai comparé l'eau au prisonnier, son versement à la mise en liberté, et le replacement de l'outre sur ses épaules aux honneurs réservés à votre ami.

La chose se passa comme l'aarraf l'avait annoncé.

Ils avaient encore confiance au *fal*. Ils entendaient, ils entendent encore aujourd'hui par ce mot, l'augure que l'on peut tirer de certaines paroles prononcées inopinément.

Ainsi, un malade entendait-il appeler un domestique: *Ya salem, Ya mebrouk*, c'était un fait heureux : *salem* veut dire le sauvé, *mebrouk*, l'heureux.

Entendait-il au contraire une parole désagréable, malhonnête, injurieuse, comme *Allah inaalek!* Que Dieu te maudisse! c'était un fal malheureux.

Le Prophète aimait le fal et le conserva. Un jour, se rendant à Médine, il descendit chez *Emkeltoum* : à peine entré dans la maison, il entendit cet homme appeler deux de ses serviteurs en criant : « *Ya fatahh, Ya merzoug!* Mais venez donc. » Le Prophète, joyeux de ce fal, se tourna vers Abou-Boker et lui dit : « Sans nul doute, cette maison nous sera un refuge assuré. » *Fatahh* et *Merzoug* signifient : le premier l'ouvreur de la porte du bien, et le second l'enrichissant.

Lorsqu'on entend un pauvre crier : *Ya rebbi, Ya louadjeb*, en demandant l'aumône, c'est un fal heureux; il invoque le nom de Dieu.

On parlait beaucoup du corbeau et on l'appelait *hatem;* sa vue, suivant les Arabes, annonçait inévitablement la séparation. Ils le nommaient aussi *el aaouer*, le borgne, parce que, prétendaient-ils, il ne prend pas son essor comme les autres oiseaux, et qu'il n'ouvre bien les yeux que lorsqu'il est en train de voler. Un de leurs poëtes a dit :

« Si le corbeau de la séparation allait se faire entendre, criez-lui :

« Que Dieu vous éloigne de nous!

» Vous êtes pour les amoureux plus hideux que la tombe :

» Par votre marche chancelante,

» Ainsi que par votre noir vêtement de deuil,

» Vous annoncez toujours la misère et le chagrin ;

» Quand on vous voit, il n'est plus d'espoir :

» Vous êtes le précurseur des larmes et des regrets. »

Il était admis que celui qui tirait un pronostic quelconque d'une chose obtenait les résultats qu'il avait prédits.

Abou-el-Chemmakh se mit en route avec *Khaled-benn-Yazid*, qui venait d'être nommé gouverneur de Moussoul. En entrant dans la ville, la hampe du drapeau, emblème du pouvoir, se brisa. Khaled en conçut un mauvais présage, mais Abou-el-Chemmakh improvisa sur-le-champ ces vers :

« Le drapeau ne s'est pas brisé dans une affaire malheureuse,

» Le bâton avait perdu sa force,

» Il s'est brisé parce qu'il se sentait indigne du vaillant gouverneur de Moussoul. »

Khaled, complétement rassuré, combla son ami de bienfaits.

Ce trait de présence d'esprit ne rappelle-il pas : « Afrique, je te tiens ! » de César tombant sur le rivage au moment de son débarquement ?

On croyait alors que certains individus avaient le don de voir avec la lumière de Dieu, *el ferara*, seconde vue. La ferara fut conservée par le Prophète, car Aliya dit :

« Personne ne peut rien cacher, tout se décèle à certains individus, soit par une parole indiscrète, soit par le jeu des traits du visage. »

Apparemment, le Prophète n'a pas non plus prohibé *el aatifate*, c'est-à-dire la pensée qu'en se mettant en route, on ne devait se retourner pour aucun motif, sous peine de malheur. Dans ce cas, ne pas renoncer au voyage, c'était s'exposer à un grave accident. En effet, maintenant encore, et je l'ai dit ailleurs, on évite de rappeler un homme qui s'est mis en chemin.

Plusieurs autres croyances ont également semblé inoffensives au Prophète; elles étaient fortement enracinées chez les Arabes, il ne les a ni sanctionnées ni défendues.

Ainsi, lorsqu'ils voulaient entreprendre un voyage, ils sortaient pendant la nuit, tâchaient de découvrir des oiseaux endormis sur les arbres et les effrayaient pour qu'ils s'envolassent. Si les oiseaux prenaient à droite, le lendemain le voyageur se dirigeait vers la droite, et vers la gauche, au contraire, si les oiseaux avaient pris à gauche.

En route, venait-on à s'égarer, pour retrouver son chemin il suffisait de retourner ses habits.

En Vendée et dans plusieurs autres provinces de la France, le paysan croit encore qu'en retournant ses habits à une croisée de chemin, il voit infailliblement apparaître le diable qui le remet dans la route quand il est égaré. Ceci me rappelle que, chez les Romains, on croyait se rendre invisible en employant le même procédé. (Voir l'*Ane d'or d'Apulée*.)

Pour éviter les maladies qui pouvaient régner dans un village, on commandait de s'arrêter avant d'y entrer, et de braire comme les ânes.

Pour se préserver du mauvais œil, *aaïn*, et des sortiléges, on avait soin de porter sur soi l'osselet de la femelle du lièvre. Le démon fuit la femelle de cet animal, parce que, d'après une croyance très-ancienne, elle aurait ses menstrues comme la femme.

Lorsqu'un Arabe voulait s'absenter, il nouait la branche d'un arbre appelé *retem*—genêt. A son retour, trouvait-il intact le nœud qu'il avait fait, sa femme lui était restée fidèle; la branche était-elle dénouée, elle l'avait trompé.

Mais ce qui a subsisté malgré les défenses formelles de Mohhammed, c'est la magie et la sorcellerie. Sorciers, magiciens et imposteurs de toute espèce sont encore nombreux,

quoique maudits par les Arabes. Maintenant, il y en a encore qui se chargent de faire passer un homme de l'amour le plus violent à l'indifférence la plus complète, en lui faisant avaler le jus d'une herbe appelée *selouane*.

Jadis ils étaient aussi persuadés que, pour avoir de bonnes dents, il suffisait de jeter au soleil celles qui tombaient, en disant : « Donnez-m'en de plus belles. »

D'autres pratiques n'étaient pas moins superstitieuses ni plus motivées. Ainsi les chameaux sont souvent la proie d'une maladie qu'on nomme *el ennser;* elle ressemble à la gale. Les Arabes enduisaient de goudron un chameau sain, prétendant ainsi guérir le chameau galeux.

Lorsqu'un Arabe possédait mille chameaux, il s'emparait du plus vieux et lui crevait un œil. Si le troupeau s'augmentait, il lui crevait l'autre. Cette opération, nommée *taamiya*, devait porter bonheur, c'était un sûr préservatif contre le mauvais œil.

On disait que, pour faire taire une chamelle qui fatiguait par ses beuglements, il n'y avait qu'à nommer sa mère.

Un troupeau se refusait-il à boire, les Arabes frappaient les taureaux, et les vaches obéissaient.

Toutes ces superstitions populaires n'avaient pas de bien graves conséquences : aussi le Prophète ne s'y arrêta-t-il pas. Mais il se garda bien de donner la sanction de son autorité à tous les désordres de l'imagination, tels que l'ivr. sse, les jeux du hasard, l'adoration des objets inanimés et l'interrogation du sort avec des formules religieuses. Ils ne pouvaient avoir été engendrés que par le démon : Mohhammed mit un soin d'autant plus grand à interdire ces sacriléges aux Arabes de son temps, qu'ils y étaient plus attachés.

Les anathèmes les plus formels ont donc été prononcés par l'envoyé de Dieu contre :

El khamer,
El misser,
El annsab,
Et enfin *el azlam*.

El khamer, c'est toute liqueur fermentée qui peut troubler la raison et rendre l'homme semblable à la bête.

Je demandais un jour à un Arabe pourquoi il ne buvait pas de vin ?

— Tu vas le savoir, me répondit-il.

Et il me raconta l'histoire suivante :

Le *Chytane* — le démon — se présenta un jour à un homme sous la forme la plus effrayante, et lui dit :

» — Tu vas mourir ; cependant, je puis te faire grâce à l'une des trois conditions suivantes : Tue ton père, couche avec ta sœur, ou bois du vin.

« — Que faire ? pensa cet homme. Donner la mort à qui m'a donné le jour, c'est impossible. Violer ma sœur, c'est monstrueux. Je boirai du vin.

» Il but du vin ; mais, s'étant enivré, il tua son père et outragea sa sœur. »

El misser, ce sont les jeux de hasard qui peuvent déshonorer les familles ou les réduire à la misère.

El annsab, on appelait ainsi les pierres ou les statues qu'on adorait alors.

El azlam, c'était une espèce de sabre sur la lame duquel étaient écrits ces mots, d'un côté : « Dieu l'a ordonné ; » et de l'autre : « Dieu l'a défendu. »

Lorsqu'un Arabe avait un projet en tête, ou méditait un voyage, avant de prendre une décision, il consultait le sort au moyen de ce sabre. Il le jetait en l'air, et, si la lame laissait lire en tombant à terre : « Dieu l'a ordonné, » il l'entreprenait plein de confiance ; mais si, au contraire, elle laissait appa-

raître: « Dieu l'a défendu,» il s'abstenait jusqu'à nouvel ordre.

Les Arabes idolâtres interrogeaient encore l'avenir au moyen de flèches qui étaient conservées avec soin dans le temple de la Kaaba.

Ce n'est pas tout.

Il était des coutumes impures, tolérées, autorisées même par la religion.

On cite l'histoire d'*Alaaï*, fils de *Zerara-ben-Aadouss*, qui épousa sa propre fille. Ce ne fut là qu'une exception, j'y consens; mais que dire de l'usage suivant, consacré par une pratique universelle ? Quand un homme mourait, son fils aîné jetait un vêtement sur la femme du défunt, et il pouvait alors succéder à son père pour les droits conjugaux. Ne se souciait-il pas de cette union : moyennant une nouvelle dot, il cédait son privilége à l'un de ses frères.

Annonçait-on à un Arabe la naissance d'une fille, sa figure se contractait de dépit et se rembrunissait comme un nuage orageux. Il n'était pas rare alors de voir des pères tuer leurs filles avec la pensée de leur épargner la honte, la misère ou les malheurs attachés à leur sexe.

On montre encore, près de la Mecque, une montagne que l'on nomme *Bou-Dalamate*, le Père-des-Injustices, où les Koraïche conduisaient leurs filles pour les enterrer vivantes; on ne pouvait les racheter de la mort qu'en sacrifiant à leur place deux chamelles pleines et un chameau. Mohhammed condamna et fit supprimer cette horrible coutume.

Un Arabe des *Beni-Oumiya* prétendait que son père avait eu le pouvoir de rappeler les morts à la vie; on contesta le fait, mais il répliqua : « Dieu a dit que celui qui sauvait une personne de la mort en la rachetant, était censé l'avoir ressuscitée, et mon père a sauvé ainsi les filles de *Mouddate*. — En ce cas, lui répondit-on, votre prétention est juste. »

Quoi qu'il en soit, suivant les Arabes, c'est notre seigneur Abraham, le chéri de Dieu, — *Sid-na Brahim Khalil-Allah*, qui, le premier, a mis en pratique les dix usages suivants ; le Prophète n'aurait fait que les conserver :

1° La circoncision, *tahara ;*

2° Les ablutions, *el oudou ;*

3° Se couper les ongles ;

4° Couper ses moustaches à hauteur de la lèvre supérieure, ne laissant s'allonger que les coins ;

5° Épiler les aisselles ;

6° Épiler les autres parties du corps ;

7° Le *hhenna ;*

8° Le *kohhel ;*

9° Le *souak ;*

10° Le *tibe,* etc., — les parfums.

On cherche à le prouver en établissant que Sarah et Agar — femmes d'Abraham — se teignaient les mains avec du *hhenna* bien longtemps avant l'islamisme.

De tout temps, le *kohhel* a été employé soit comme remède, soit comme ornement ; suivant *Abou-Boker-es-Sadik*, la première femme qui en fit usage, fut une femme de l'Yémen, nommée *Sedjaha*. Elle en acquit une vue si forte, qu'à la distance d'un jour de marche, elle pouvait distinguer un homme d'une femme.

On faisait le *souak* avec la branche d'un arbuste très-commun dans le *Yrak*. Cet arbuste venant à manquer, on l'a remplacé par de l'écorce de noyer ou de noix. Cette écorce donne aux lèvres une couleur brune qu'on regarde comme une beauté. On prétend aussi qu'elle conserve les dents.

Il me paraît encore juste d'attribuer aux anciens Arabes le goût très-prononcé d'une poésie qui savait s'habiller des couleurs les plus vives, et au sommet de laquelle on était

toujours certain de retrouver la femme et les combats. En effet, ils aimaient à peindre par la parole tout ce qui frappait les regards, tout ce qui pouvait inspirer le goût des belles actions. Ne sachant, pour la plupart, ni lire ni écrire, ils chantaient d'inspiration, l'amour, l'hospitalité, la guerre, les hauts faits, la gloire de la tribu. A certaines époques, les improvisateurs se réunissaient devant une assemblée nombreuse, composée de gens distingués de tous les pays, et y luttaient d'enthousiasme et de talents. Celui qui avait remporté le prix était comblé d'honneurs, et son poëme, reproduit en lettres d'or, était suspendu à la Mecque, dans la Kaaba, où les voyageurs et les pèlerins venaient l'étudier, l'admirer, et souvent l'apprendre par cœur avec l'intention de le propager plus tard sous leurs tentes. On voit, par ce qui précède, que, si l'on peut reprocher à l'Arabie païenne une foule de coutumes barbares et de superstitions ridicules, on doit cependant lui concéder des mœurs très-chevaleresques qui, sans disparaître entièrement, ont, en général, depuis l'islamisme, cédé la place au fanatisme religieux.

Maintenant, j'aurai esquissé le tableau des mœurs et des coutumes arabes avant Mohhammed, quand j'aurai rappelé un usage général qu'on nommait *oufada*, et signalé encore quelques pratiques bizarres dont les unes ont été supprimées dans le nouvel ordre légal, et dont les autres, qui n'étaient que singulières, sont simplement tombées en désuétude.

On entendait par *oufada* un tribut payé par les Koraïche à chaque fête du pèlerinage. Ce tribut consistait en provisions destinées aux pèlerins qui étaient trop pauvres pour pouvoir se nourrir. *Kossaï* avait dit aux Koraïche : « Pour être les voisins de l'habitation de Dieu, vous êtes fixés dans le Hharam, les pèlerins sont les hôtes de Dieu ; ils viennent le visiter ; à ce titre, ils sont plus dignes d'une bonne

réception que les hôtes ordinaires ; pourvoyez donc à leurs besoins jusqu'à ce qu'ils quittent notre pays. »

Le premier qui se soumit à ce tribut fut le fameux *Aabd-el-Mettaleb*, qui creusa Byr Zem-Zem, le puits de Zem-Zem. Il y trouva deux gazelles en or, ornées de pierres fines et précieuses ; plus, cinq sabres et cinq cuirasses complètes. Les sabres et les cuirasses servirent à confectionner les ferrures de la maison de Dieu ; les gazelles furent fondues : on en fit des ornements pour la Kaaba.

C'est probablement de l'Oufada que sont sorties, pour tous, les traditions de cette touchante hospitalité — *difa* — que l'on admire encore aujourd'hui chez les Arabes. Dans ces temps reculés, on ne devait déjà plus rien craindre quand on avait eu le bonheur, soit d'arriver à la tente de son plus cruel ennemi, soit de toucher le manteau, *aabaya*, de l'une de ses femmes. Il vous devait asile et protection. Le Prophète, au lieu d'abolir ces coutumes généreuses, leur donna au contraire la plus éclatante des consécrations en les faisant entrer dans le dogme.

La *saaïba*, c'était l'action par laquelle un maître affranchissait son esclave en lui disant : « Va-t'en, tu es libre. » Il n'y avait point alors d'autre formule d'affranchissement, et, cependant, si l'esclave ainsi libéré venait à mourir, son ancien maître, dans aucun cas, ne pouvait en hériter.

On appelait *ouassila* la réglementation de la brebis ; si elle mettait bas une femelle, celle-ci appartenait au maître du troupeau, tandis que, si elle produisait un agneau, il était consacré aux dieux ; si elle donnait jour à deux jumeaux, un mâle et une femelle, on disait de cette dernière : « Elle a racheté son frère ; » celui-ci n'était pas sacrifié.

Bahira était la chamelle qui, ayant mis bas cinq fois, avait fini par produire un mâle. En commémoration de ce fait

heureux, on fendait l'oreille à cette chamelle, qui ne pouvait plus être immolée ; on ne la tondait plus, elle restait libre de prendre sa nourriture partout où cela lui plaisait, on en avait le plus grand soin.

Quant au *hham*, c'était le chameau qui avait servi dix années de suite à la reproduction. On disait de lui : *Hhami daharo*, son dos est protégé. Il était dispensé de porter les fardeaux et on le laissait paître à sa convenance.

Dans certains cas, on concédait aussi des immunités aux brebis quand, par leur fécondité, elles avaient augmenté la fortune et le bien-être de leurs maîtres.

Par tous ces soins et tous ces priviléges accordés au chameau et à la chamelle, on peut juger maintenant de l'amour des Arabes pour un animal qui, vivant ou mort, leur rend les plus grands services, qu'ils appellent les vaisseaux — *gouareb e berr* — de la terre et qui, disent-ils, les portent, eux, leurs familles et leurs biens, du pays de l'oppression dans celui de la liberté.

Retem, mot que nous avons déjà vu dans une autre application, était le nom donné à la chamelle que l'on conduisait sur le tombeau de son maître, où, les yeux bandés, elle était condamnée à mourir de faim, et devait servir de monture au décédé.

Toutes les coutumes qui précèdent provenant de l'ignorance et du paganisme, Dieu, dans le Koran, les a désapprouvées. Elles constituaient des œuvres d'idolâtres et privaient les croyants des avantages que les animaux peuvent procurer.

Pour en finir avec les usages disparus, il ne me reste plus qu'à dire ce qu'on entendait par le *kheddab en-nhhar ;* le *nassib-er-raya* et le *djaz el nouassy*.

Le *kheddab-en-nhhar* était l'action d'oindre de sang le

poitrail du cheval qui marchait en tête des cavaliers partant pour la chasse ou pour la guerre. Ce signe indiquait l'exercice auquel on voulait se livrer, il portait bonheur.

Les chefs arabes plantaient toujours un étendard devant leurs tentes; cet usage avait pour but de les faire reconnaître de loin. On le nommait *nassib-er-raya*.

Ils n'accordaient jamais la liberté à un prisonnier sans lui couper la mèche de cheveux qui se trouve au-dessus du front dans la partie de la tête correspondante à l'intervalle des sourcils. Ce traitement était la preuve d'une défaite et constituait une humiliation; on l'appelait le *djaz el nouassy*.

On a maintenant une idée des difficultés que Mohhammed rencontra pour construire son édifice, et, sans vouloir entrer dans des considérations plus longues, je ferai seulement remarquer avec quelle habileté il marcha vers le but qu'il voulait atteindre, et de combien de ménagements pour la tradition il entoura sa tendance opiniâtre vers une réforme radicale.

N'est-ce pas le cas de citer le proverbe attaché à son nom : « La montagne ne veut pas venir à moi, j'irai vers la montagne. »

Ainsi, tout ce qu'il voulait obtenir, il l'obtint, parce qu'il sut se faire un moyen de tout ce qui lui semblait être un obstacle. On continue d'aller en pèlerinage à la Mecque; mais ce n'est plus le temple des idoles, c'est, d'après les Arabes, le temple du vrai Dieu, du Dieu unique. Des pierres qui étaient adorées comme des fétiches subsistent encore, mais elles ne sont plus visitées que comme des monuments commémoratifs, et les superstitions grossières, les coutumes barbares ont disparu. Au point de vue purement religieux, l'islamisme a donc sa grandeur que nul ne peut mécon-

naître ; après treize siècles, pas un de ses sectateurs n'est différent. C'est même là ce qui fait que nous avons à contenir en Algérie une population toujours hostile et sur laquelle, malheureusement, nous n'exercerons, pendant longtemps encore, d'autre prestige que celui de la force.

CHAPITRE DEUXIÈME

LES ARABES DE L'ISLAMISME

Religion; le bouillon du chrétien et le bouillon du musulman; la queue du lévrier. — Écriture arabe. — Correspondance. — Visites. — Salutations. — Le titre de monseigneur, sidi. — Salamalec. — Adieux.

I

RELIGION.

Les Arabes qui occupent l'Algérie sont les descendants de ceux qui l'ont conquise vers le VIII[e] siècle, et qui venaient de l'Orient. Ils font remonter leur origine jusqu'à Ismaël, fils d'Abraham et d'Agar, sont aujourd'hui musulmans, se montrent très-fiers de ce que Mohhammed — Mahomet — le chef de leur doctrine, est sorti de leur sein, et ils l'appellent l'envoyé de Dieu, *Rassoul-Allah*. La religion qui leur a été imposée par ce Prophète au nom de l'Être suprême est renfermée toute entière dans le Koran, livre écrit en arabe, descendu du ciel, suivant eux, et que, pour cette raison, personne ne peut se permettre de blâmer, de modifier, ni même de discuter. Le Koran règle cependant

jusqu'aux moindres détails de la vie civile, politique et religieuse.

Le Koran, que l'on prononce en arabe *el Korane*, veut dire la lecture ; on l'appelle aussi le livre de Dieu, *Ketab-Allah*, ou le livre chéri, *Ketab el Aaziz*, et, pour qu'on ne puisse en altérer le texte, il est partout surveillé avec le plus grand soin.

On professe un tel respect pour le Koran, que personne n'oserait le toucher avant de s'être purifié par une ablution.

La religion musulmane se divise en quatre sectes orthodoxes dont les différences ne consistent que dans le rite. Les voici : La secte *Maleki*, la secte *Hhannafi*, la secte *Hannbeli*, et la secte *Chafaaï*. Les Arabes suivent le rite *Maleki*. Ces quatre sectes sont soumises au dogme résumé dans le verset suivant du Koran (112ᵉ chapitre) :

« Dieu est un.

» C'est le Dieu à qui tous les êtres s'adressent dans leurs besoins.

» Il n'a point enfanté, et n'a point été enfanté.

» Il n'a pas d'égal en qui que ce soit. »

Leur profession de foi est aussi la même :

« Il n'y a point d'autre Dieu que Dieu, et Mohhammed est l'envoyé de Dieu. » *La ilah ha il Allah*, ou *Mohhammed Rassoul Allah*.

Mohhammed veut dire : le glorifié, le très-loué.

Et toutes elles reconnaissent les cinq prescriptions suivantes comme obligatoires :

La profession de foi — *chahada*.

La prière — *es-salate*.

L'aumône — *ez-zakate.*
Le jeûne — *es-siyam.*
Le pèlerinage — *el-hhedj.*

Pour que la prière soit agréable à Dieu, le musulman doit préserver de toute souillure les oreilles, les yeux, la langue, les mains, les pieds, le ventre et les parties sexuelles. Il y parvient par l'ablution, le lavage et la lotion — *el oudou.* — Les cas d'impureté sont prévus et minutieusement réglés. Le Prophète a dit :

« Quand vous priez, tournez votre visage vers le temple de la Mecque. »

Le Koran autorise l'esclavage et la polygamie. Chaque musulman peut épouser quatre femmes légitimes et posséder autant d'esclaves — *djariyate* — que sa fortune lui permet d'en nourrir. La répudiation et le divorce lui sont permis, tout en étant assujettis à des formalités que l'on croit capables d'en corriger l'abus, mais qui, malheureusement, ne l'empêchent pas.

La loi permet d'épouser une juive ou une chrétienne, mais elle s'oppose absolument à l'union d'un infidèle avec une musulmane. La raison de ces prescriptions est facile à comprendre : les enfants du musulman seront musulmans, ceux de l'infidèle seront infidèles comme lui.

Au point de vue religieux, les Arabes ne tiennent aucun compte de nos divisions géographiques ; à leurs yeux, la terre, à quelque race qu'elle appartienne, ne doit se partager qu'en deux parties :

1° *Dar el islam:* le pays, littéralement, la maison de l'islamisme. C'est celui qui est soumis aux princes musulmans et aux lois du Koran ;

2° *Dar el hharb* : le pays, littéralement, la maison de la

guerre. C'est celui qui est soumis aux princes et aux lois des infidèles et des idolâtres;

3° Et enfin les savants, chez les Arabes, appellent *Berr el aadjem* tous les pays, quels qu'ils soient, où l'on ne parle pas arabe. La croyance qu'ils sont supérieurs à tous les autres hommes est tellement enracinée dans leurs cœurs, que le mot *aadjemi* — étranger — ne peut être à leurs yeux qu'un terme de dédain ou de mépris.

Tout homme qui nie l'existence de Dieu, qui lui donne des associés et qui rend un culte à des statues ou à des images, est un infidèle ou un idolâtre (*kafer, djahel, madjouss, zenndek*), et la guerre contre les infidèles, *djahad*, est ordonnée par Dieu lui-même. Il la faut permanente, implacable ; elle doit durer jusqu'à ce qu'il n'y ait plus dans le monde d'autre religion que celle du vrai Dieu. Tant que ce but n'aura pas été atteint, toute paix avec les impies est sévèrement défendue. La loi tolère tout au plus que l'on fasse avec eux des trêves, des traités à durée limitée, et encore, cela ne doit-il avoir lieu que lorsque la communauté des croyants peut en retirer de grands avantages, soit pour réparer ses pertes, soit pour réunir ses ressonrces, se mieux préparer enfin à mener plus fructueusement la guerre sainte.

Dieu annonce aux croyants qu'elle finira par l'anéantissement des impies. Tout musulman, sans exception, est astreint à la faire, à moins d'impossibilités morales ou physiques, et la mort dans le *djahad* est encore plus agréable à Dieu que le pèlerinage à la Mecque et la visite au tombeau du Prophète.

Le Koran met donc hors la loi tous les infidèles : on y lit, chapitre II, verset 189 :

« Combattez les infidèles jusqu'à ce que la vraie reli-

gion reste à Dieu seul, sans que Satan y ait aucune part. »

On y lit encore, chapitre IX, verset 184 :

« Croyants, combattez ceux des infidèles qui sont vos plus proches voisins, qu'ils trouvent en vous dureté et persévérance à les attaquer. »

Et enfin, on y trouve, chapitre XLVII, verset 4 :

« Lorsque vous rencontrerez les infidèles, tuez-les jusqu'à ce que vous en ayez fait un grand carnage, et serrez fort les entraves des captifs[1]. »

Dans le pays de l'islamisme, *Dar el islam*, on peut cependant tolérer des non musulmans habitant avec les musulmans, conservant leur religion, et protégés dans leurs mœurs, dans leurs biens et dans leurs vies, mais à la condition expresse et comme constatation de leur infériorité, de payer un tribut spécial que l'on nomme *djeziya* — capitation. — Ils sont alors considérés comme des sujets *raayas*, d'où nous avons fait le mot français *raja*.

Cette protection s'accorde surtout aux gens des livres *hhal el kitabe*, c'est-à-dire appartenant à une religion révélée dont ils auraient à la longue changé ou altéré les textes, comme les chrétiens et les juifs qui ont reçu l'Évangile — *Enndjil*, le Pentateuque, le *Tourate* et le *Zabour* — psaumes de David. Tout le monde sait que, dans la religion musulmane, on considère comme de grands pro-

[1] Bien qu'il soit question des infidèles contemporains de Mahomet, et en partie des Mecquois, ce passage est appliqué, depuis Mahomet, à tous les infidèles et fait partie du droit de guerre musulman (voir la savante traduction du Koran, par M. Kasimirski).

Voir encore, pour plus amples détails au sujet de la guerre sainte, l'excellent ouvrage sur la législation musulmane, par M. du Caurroy, secrétaire interprète au ministère des relations extérieures.

phètes Moïse — *Sid-na-Moussa* — et Notre-Seigneur Jésus-Christ — *Sid-na-Aaïssa.*

Il me serait facile de pousser plus loin ces citations, mais en voilà assez pour nous éclairer largement sur les sentiments qui doivent animer les Arabes à l'égard des chrétiens; leurs devoirs sont, pensent-ils, très-nettement et très-rigoureusement tracés; ils ne peuvent s'en écarter que sous peine d'encourir la damnation éternelle. Partant de là, il n'est pas un seul d'entre eux qui ne croie faire une action méritoire en tuant un infidèle, comme en s'appropriant sa personne et ses biens. C'est à nous de nous tenir pour bien avertis. Vainqueurs, on les trouverait impitoyables; vaincus, ils sauront dissimuler jusqu'au moment où ils se croiront en état de secouer un joug que la religion leur rend intolérable. Voilà la vérité. Les uns, avec des arguments plus ou moins spécieux, la nieront au nom du progrès et de la civilisation, et les autres me blâmeront peut-être de l'avoir dite. Pourquoi, cependant? Au lieu de frapper dans le vide et d'errer à l'aventure, ne vaut-il pas cent fois mieux savoir à quoi s'en tenir, ne fût-ce que pour proportionner nos moyens aux difficultés que nous rencontrons en Algérie? Elles sont grandes, mais je ne les crois pas insurmontables.

On a, je le sais, prétendu que les idées musulmanes, soit par le contact avec les chrétiens, soit par une connaissance plus complète des bienfaits de notre civilisation, étaient déjà fortement entamées sur certains points, à Alger, à Tunis, à Tripoli, à Alexandrie, à Smyrne, à Constantinople, etc., etc. Examinons donc ce qu'il peut y avoir de vrai dans cette assertion et ne l'acceptons que sous bénéfice d'inventaire. Tout ce qui concerne les sectateurs de Mahomet doit être vu de très-près.

Dans les grandes villes où le déréglement des mœurs ne peut être que difficilement empêché, où des populations nombreuses sont forcément mélangées et composées d'aventuriers de toutes les nations, il n'est pas rare de voir, dit-on, des gens qui boivent du vin, des liqueurs fortes et s'enivrent, qui fréquentent des lieux de débauche, les maisons de jeu, et se livrent à tous les excès imaginables, foulant aux pieds les préceptes de leur religion. Cela peut être vrai, mais pénétrez dans l'intérieur du pays que vous voulez juger et vous serez grandement étonné d'apprendre qu'on y méprise souverainement ceux qui donnent aux fidèles des exemples aussi déplorables. Vous les trouverez tous flétris par l'opinion publique. Et puis qu'arrive-t-il en dernière analyse?

Je vais vous le dire.

Un jour, cet homme qui vous a paru plus éclairé que ses coreligionnaires parce qu'il a pris tous nos vices, qui est devenu tolérant en apparence parce qu'il ne va plus à la mosquée, qui a vécu sans répugnance avec des chrétiens que le Koran lui ordonne de haïr, qui les a même aidés à asservir ses frères, cet homme, dis-je, vieillit, sa santé décline, il s'aperçoit que sa barbe grisonne. Oh ! alors, les enseignements de sa jeunesse lui reviennent à l'esprit, la peur de l'enfer s'en empare, il déplore son passé, va trouver le représentant de sa foi et lui dit avec humilité :

— O monseigneur, je me repens, je viens faire ma soumission à Dieu ! *Ya sidi enndemt ou tebt lellahh.*

Faut-il repousser le pécheur qui se convertit? Non. On lui accordera son pardon, et, redevenu blanc comme neige, il se montrera dans l'avenir d'autant plus passionné, d'autant plus fanatique, que son contact avec les infidèles l'aura davantage compromis et signalé au mépris de

ses coreligionnaires. Pour plus de sécurité encore, et si sa fortune le lui permet, il fera le pèlerinage de la Mecque, car il n'a point oublié ces paroles du Prophète :

« Celui qui entrera dans la Mecque en sortira pur comme l'enfant qui vient de naître. »

Maintenant, si l'on a voulu parler des progrès compatibles avec l'esprit et les exigences de la religion musulmane, je crois aussi qu'il y en a beaucoup de possibles.

Ainsi, les musulmans, bien que leur orgueil souffre toujours de se traîner à la remorque des chrétiens, vous emprunteront au besoin tout ce qui pourra être utile à la communauté des croyants, votre organisation militaire, votre tactique, votre armement, votre discipline ; ils s'efforceront de mettre de l'ordre dans leurs finances ; plus que par le passé, ils s'occuperont d'améliorer le sort des masses, ils vous feront quelques concessions insignifiantes dans les formes diplomatiques, peut-être même dans les règles habituelles de leur société, mais tout cela dans quel but ? Dans un but parfaitement déterminé. Le voici, exprimé d'une façon aussi nette que concise :

En vue de la guerre sainte. *Be niyete el djahad.*

C'est-à-dire avec la pensée, non de vous plaire en quoi que ce soit ; au contraire, de se mettre en état de lutter victorieusement contre les chrétiens, qu'ils craignent et qu'ils détestent.

A l'appui de cette opinion, je citerai les passages suivants d'un livre curieux qui vient d'être publié par un musulman très-capable, très-intelligent, qui a longtemps habité la France et que j'ai beaucoup connu. Voici comment il s'exprime :

Page 8. — « En second lieu, j'ai écrit mon ouvrage pour détromper certains musulmans fourvoyés qui, fermant les yeux sur tout ce qu'il y a de louable et de conforme aux enseignements de notre propre loi théocratique chez les peuples d'une religion différente de la nôtre, se croient, par suite d'un funeste préjugé, dans l'obligation de le dédaigner et de ne pas même en parler, considérant comme suspects ceux qui approuvent ce qu'il y a de bon comme système ou comme institution chez les non musulmans. Cela pris dans un sens absolu est la plus grande des erreurs ; car, si ce qui vient du dehors est bon en soi et conforme à la raison, particulièrement s'il s'agit de ce qui a déjà existé chez nous et nous a été emprunté, non-seulement il n'y a pas de raison pour le repousser et le négliger, mais, au contraire, il y a obligation de le recouvrer et d'en profiter. »

Page 11. — « Ce qui doit rendre plus précieux pour nous l'enseignement de nos écrivains militaires, c'est qu'il est conforme aux instructions données par le kalife *Abou-Boker* à son général *Khaled benn-Oulid*, chargé du commandement d'une armée.

» — Je vous recommande, lui dit-il, la crainte de Dieu, le soin de vos subordonnés et les plus grandes précautions lorsque vous serez sur les terres de l'ennemi. Si vous rencontrez son armée, combattez-la avec les mêmes armes dont elle se servira ; opposez l'arc à l'arc, la lance à la lance, le sabre au sabre.

» Et si c'était aujourd'hui, il aurait mentionné sans aucun doute les canons rayés, les fusils à aiguille, et, au besoin, les navires cuirassés, car, parmi les devoirs qu'impose la défense nationale ordonnée par la loi, se trouve celui de connaître la position, la force, les moyens de l'ennemi, pour *pouvoir égaliser les chances et le combattre avec succès.* Or,

pourrait-on, de nos jours, exécuter tout cela sans être à la hauteur du progrès actuel [1] ? »

Quoi qu'il en soit, dans le cours de cet ouvrage, par leur religion, par leurs mœurs et leurs usages, par leurs sentences, leurs proverbes et leurs dictons, les Arabes se peindront eux-mêmes ; ils nous éclaireront largement sur tout ce qui les sépare de nous, et chacun pourra ensuite, en pleine connaissance de cause, aborder et résoudre à son gré, cette fameuse question, posée depuis si longtemps, et depuis si longtemps controversée : La fusion avec ce peuple est-elle possible, oui ou non ? Quant à moi, sans chercher à influencer personne, je tiens pour exacte et pour sincère la réponse faite à l'illustre maréchal duc d'Isly par le vieux Moustapha-ben-Ismaël, cet agha si célèbre qui, rallié l'un des premiers à notre cause, en haine d'Abd-el-Kader, a été nommé général, commandeur de la Légion d'honneur, et s'est fait tuer à notre service, à l'âge de quatre-vingts ans, par ces incorrigibles Flittas que l'on est certain de trouver dans toutes les révoltes.

— Tu me demandes, disait le vieil agha au duc d'Isly, si, au lieu de nous entre-détruire éternellement, vous ne pourriez pas, au moyen de concessions mutuelles et en développant un grand bien-être parmi les masses, parvenir, un peu plus tôt, un peu plus tard, à vivre en bonne intelligence, côte à côte et sur le même sol, avec les Arabes, qui entreraient ainsi dans la voie du progrès. Veux-tu que je te dise, à cet égard, toute la vérité ? Et, si je te la dis, ne m'en voudras-tu pas ?

[1] *Réformes nécessaires aux États musulmans*, par le général Khérédine (Kher-ed-Dine), ancien ministre de la marine, à Tunis, et ancien membre du grand conseil tunisien. — Paris, 1868.

— Non, je te le jure ; tu me rendras, au contraire, un grand service.

— Eh bien, écoute-moi avec attention, je vais te parler aussi sincèrement que si j'étais au jour du jugement dernier, quand nous aurons Dieu pour kadi et les anges pour témoins.

— Parle.

— Les Arabes ont en horreur toutes les innovations de quelque part qu'elles viennent, et rester exactement dans les mœurs, dans les coutumes, dans la religion de leurs pères leur paraît le suprême bonheur. Quand on leur vante ces progrès qui vous séduisent tant, ils répondent invariablement :

» — *Ahna tabaaïne*, ou *machi badaaïne*. Nous sommes des gens qui suivent et non des gens qui inventent.

» Et ils ajoutent :

» — Nos aïeux seuls ont eu cette mission ; ils étaient plus près de la création que nous, nous ne saurions donc rien faire de mieux que ce qu'ils ont fait. Vous vivez comme si vous ne deviez jamais mourir, et nous vivons, nous, comme des gens qui savent qu'il faut mourir un jour. Faites-donc de cette terre votre paradis ; le nôtre est dans l'autre monde.

» Partant de là, continua Moustapha-ben-Ismaël, prends un Français et un Arabe, mets-les dans une marmite et fais-les bouillir ensemble à gros bouillon, pendant vingt-quatre heures. Au bout des vingt-quatre heures, tu reconnaîtras encore le bouillon du chrétien et le bouillon du musulman. Ils ne se seront pas plus mêlés que leurs idées ne peuvent se confondre.

— Quel parti prendre alors ?

— Ah ! tu es sultan, et tu en sais plus que moi ; seulement,

rappelle-toi que, si, un seul jour, on te trouve faible, tu es perdu. Pour des étrangers tels que vous, l'Arabe est comme l'amande: quand on veut en manger le fruit, il faut en briser l'écorce. »

Je puis donner ce qui précède comme certain, en ma qualité de directeur des affaires arabes de l'Algérie, j'étais présent à l'entretien.

Cette opinion était, du reste, tellement enracinée dans l'esprit du général Moustapha-ben-Ismaël, que, dans une autre occasion et à propos du même sujet, il a dit encore ce qui suit à un officier général qui a servi pendant longtemps en Afrique, qui parle très-bien l'arabe et qui mérite la plus entière confiance :

— Tu n'ignores pas que le lévrier (*selougui*) porte la queue en trompette?

— Non.

— Eh bien, cette queue, pour la redresser, enferme-la dans un fourreau solide, laisse-l'y pendant un an si tu veux, puis sors-la de son étui, et tu seras tout étonné de la voir reprendre sa forme première. L'Arabe, c'est la queue du lévrier. Jamais tu ne pourras rendre droit ce que la nature a fait tortu.

Voilà l'avis du vieux Moustapha-ben-Ismaël ; ses paroles sont aussi vraies aujourd'hui qu'il y a trente ans ; ne méritent-elles pas d'être méditées par les théoriciens de la civilisation des Arabes ?

Mais, me dira-t-on, vous nous donnez là l'opinion d'un chef arabe très-expérimenté, sans doute, mais qui, à cause de son âge avancé, de son éducation première, du milieu dans lequel il a vécu et des préjugés de sa race auxquels il obéit sans s'en douter, n'est véritablement pas en état de décider la question. Que sait-il des prodiges opérés par notre

civilisation? C'est bien, je comprends : la jeune branche se redresse sans grand travail, tandis que le gros bois ne se redresse jamais.

Vous voulez un autre exemple, que penserez-vous de celui-ci :

En 1836, les officiers du 2e chasseurs d'Afrique, auquel j'avais l'honneur d'appartenir, se lièrent avec un jeune Arabe d'une grande naissance : trouvé spirituel, brave et beau, on voulut essayer de le gagner à notre cause. Sous notre patronage, il pénétra dans les salons de nos généraux, dans nos réunions, dans la société française. On le conduisit partout, partout il se montra très-intelligent et fit, sans répugnance, ce qu'on voulut. Il apprit même le français, nos usages, et on le croyait parfaitement acquis à notre civilisation, quand, le rencontrant, dix ans après, dans les rues d'Alger, et désirant juger par moi-même des résultats obtenus, je lui offris ma maison, ma table, mes chevaux, l'hospitalité la plus complète, enfin. Sa réponse détruisit toutes mes illusions.

— Je te remercie, me dit-il avec politesse : tout cela me faisait plaisir quand j'étais jeune et inexpérimenté; mais le Tout-Puissant vient de m'envoyer un avertissement (il me montrait en même temps sa barbe déjà parsemée de quelques poils blancs), et, plein de confusion et de repentir, je rentre dans le chemin de ma sainte religion pour n'en plus sortir, s'il plaît à Dieu.

On le sait maintenant, vieux ou jeunes, barbes blanches, barbes poivre-et-sel et barbes noires, tout le monde chez les Arabes est du même avis sur la question qui nous occupe. Après cela, devra-t-on dire pendant longtemps encore : *Aures habent et non audient, oculos habent et non videbunt?* et que faudrait-il de plus pour prouver jusqu'à l'évidence

que c'est errer complétement que de compter sur des progrès sérieux, avec des populations qui, nous regardant comme des étrangers et des oppresseurs, nous sont de plus en plus antipathiques par les mœurs, ainsi que forcément hostiles par la religion?

Cependant, on aurait tort de trop en vouloir à ceux qui, ne partageant pas les idées que je viens d'émettre, se font des illusions sur ce que nous pouvons attendre des Arabes. Je les crois de bonne foi; mais, n'ayant eu, la plupart du temps, affaire à eux que dans ces moments de transition où ce peuple, passé maître dans l'art de dissimuler, jugeait utile à ses intérêts de ne pas nous contrarier, de nous plaire, au contraire, par ses prévenances et sa facilité, tout en nous séduisant par une apparente bonhomie, ils en ont été cruellement trompés.

En pouvait-il être autrement? Vous allez en juger.

Nos voyageurs, en pays arabe, soit avec une mission, soit pour leur plaisir, chaudement recommandés par l'autorité militaire, ont été l'objet des plus délicates attentions. On leur a fourni des chevaux, des mulets pour porter leurs bagages, on leur a donné des guides, une escorte, on leur a tenu compagnie, on a répondu à toutes leurs questions. Pour les distraire et tout en cheminant, on leur a fait tuer un lièvre, une outarde et quelques perdreaux qui, le soir, pourront encore améliorer leur souper. Arrivés au gîte, ils ont été installés dans une bonne tente de campagne — *guitoun* — bien orientée, dressée sur un terrain sec, à l'abri du vent et pourvue de ces chauds et épais tapis que l'on nomme *ferach ;* puis, le moment venu, on leur a servi un excellent *kesskessou*, une fricassée de poulet très-appétissante — *mekheter*, — un agneau rôti — *kherouf*, — accompagné de *regag* ou de *messemmenn*, pâtes feuilletées délicieuses, le

tout arrosé par un lait aussi frais qu'abondant, quand un pauvre officier des bureaux arabes placé sur la lisière du désert, entre le ciel et le sable, bien loin de sa famille, bien loin de ses amis, ne leur aura pas, ce qui arrive souvent, offert la dernière bouteille de Bordeaux ou de Champagne qu'il conservait précieusement pour fêter, au besoin, l'arrivée d'un compatriote. Et enfin, à la tombée de la nuit, on aura poussé l'attention jusqu'à établir autour d'eux une garde de dix ou douze hommes que personne ne rétribuera, mais qui auront la mission de les protéger contre les entreprises possibles des fanatiques, des voleurs ou même des ennemis de la tribu (ces derniers seraient bien heureux s'ils pouvaient la compromettre). On ne saurait être plus aimable, vous en conviendrez.

Pendant ce temps, la conversation a été mise sur toute sorte de sujets, sur les récoltes, sur les chevaux, sur le commerce, sur la chasse, et l'on a cru devoir terminer en parlant aussi de la paix et de la guerre, du civil et du militaire. Alors, les Arabes, profitant avec habileté de l'occasion et sachant que cela irait haut et loin, auront chaleureusement protesté de leur dévouement à la France, ils se seront félicités *du bonheur que nous leur apportions*, et, le lendemain, nos touristes auront continué leur route parfaitement convaincus que ces gens-là nous adorent, que leurs cœurs s'ouvrent au progrès, qu'ils sont mûrs pour la civilisation, et que le seul obstacle à une colonisation puissante et sérieuse, c'est l'insatiable ambition de l'armée. « Diminuez l'armée ! » publieront-ils en rentrant en France, cette armée dont la protection et le prestige leur a permis d'arriver sans accident jusqu'au désert, et la question sera résolue.

Voilà pourtant comme on écrit l'histoire.

Non, l'obstacle à l'installation, sur le sol, d'une nombreuse

population européenne ne vient pas, comme on se plaît à le répéter, de l'insatiable ambition de l'armée ; il vient du climat, des mœurs, du pays, et surtout d'un sultan très-puissant à qui tous les Arabes obéissent les yeux fermés, et qui, vous l'avez vu plus haut, leur ordonne de faire aux chrétiens une guerre permanente et implacable. Ce sultan, vous le connaissez tous, il se nomme « le Koran » , et, d'après eux, le Koran est la parole même de Dieu.

Sans doute, quelques-uns prétendront que nous sommes le peuple dominateur, et que c'est au peuple vaincu à apprendre notre langue, à adopter notre religion, à se plier à nos mœurs, à nos idées, à nos usages. Montesquieu se chargera encore de leur répondre, et voici sa réponse :

« C'est la folie de tous les conquérants de vouloir donner à tous les peuples leurs lois et leurs coutumes, et cela ne sert à rien, car dans tous les gouvernements on est capable d'obéir. »

Suivant Montesquieu, il ne s'agit donc que de savoir bien commander.

Maintenant, je fais mes réserves : si, après avoir lu ce qui précède, on en inférait qu'eu égard à la religion dans laquelle a été trempé le caractère des Arabes, je regarde la question de l'Algérie comme insoluble, on serait dans une erreur complète. Je pense toutefois que l'une des premières conditions pour la résoudre sera, sans aucun doute, de ne nous bercer d'aucune illusion, de connaître à fond les difficultés qu'elle nous oppose.

Partant de là, puisque ce peuple immobile ne croit qu'à la orce, renonçons à faire les Arabes à notre image ; laissons-les à leur religion, à leurs mœurs, à leurs coutumes ; mais soyons toujours grandement en mesure de réprimer le moindre de leurs écarts, et sachons en tout temps nous faire

craindre et respecter par une fermeté inébranlable. Cette fermeté, je la veux, bien entendu, fondée sur la justice, la bienveillance et l'humanité.

Déjà, je ne crains pas de le dire, nous nous sommes montrés, pour le peuple vaincu, plus grands, plus généreux que tous les gouvernements musulmans qui nous ont précédés. Vous allez en juger.

Nous avons respecté ses croyances ; il peut suivre sa religion en toute sécurité. On a réparé ses mosquées, ses zaouyas, ses chapelles — *goubba ;* — on a encouragé, soutenu ses écoles ; on a même facilité ses voyages à la Mecque, d'où, malheureusement, il revient plus fanatique et plus intolérant que jamais.

Voilà pour la religion ; qu'avons-nous fait pour la justice ? Eh bien, la loi musulmane régit encore aujourd'hui toutes les conventions et toutes les contestations civiles et commerciales entre indigènes, et, quand il s'agit d'un crime ou d'un délit intéressant la société française, et, pour ce motif, déféré aux tribunaux français, le tribunal appelé à prononcer s'adjoint deux assesseurs musulmans choisis parmi les plus instruits et les plus recommandables. Ces assesseurs ont voix délibérative sur les questions de culpabilité. (Décret du 31 décembre 1859.)

Passons à l'instruction publique.

On a créé des colléges arabes impériaux à Alger, à Oran et à Constantine.

On a ouvert, pour les enfants arabes des deux sexes, des écoles primaires gratuites et des écoles d'adultes. On en compte maintenant plus de deux cent cinquante en Algérie, abstraction faite des écoles libres, des salles d'asile et des ouvroirs d'apprentissage, où l'on enseigne aux jeunes filles pauvres les travaux à l'aiguille. — Comme complément de

cet ensemble de dispositions libérales, le 1er octobre 1863, on a fondé une inspection des établissements d'instruction publique ouverts aux indigènes, et, le 4 mars 1865, l'œuvre a été couronnée par l'organisation d'une école normale d'instituteurs.

On a été plus loin : pour faire connaître aux indigènes les actes du gouvernement qui les intéressent, ainsi que pour éveiller chez eux le goût de l'instruction, on a créé un journal officiel arabe-français : il porte le titre de *Mobacher* — *le Nouvelliste*, — et il est envoyé à tous les kadis et à tous les chefs de tribus. N'est-ce point encore là une preuve de notre sollicitude pour les Arabes et des tentatives que nous avons faites pour les jeter dans la voie du progrès.

Ce n'est pas tout : à la date du 26 mai 1865, on a institué dans la province d'Alger une ferme-école arabe-française, dans laquelle on reçoit et les enfants envoyés volontairement par leurs familles, et les orphelins indigènes. Ces enfants doivent avoir dix ans au moins et quinze ans au plus.

Qui ne trouvera dans cette mesure un moyen puissant de civilisation ?

Ce n'est pas tout encore : en 1855, pour donner du pain et un état à une foule d'enfants délaissés dans les villes du littoral, lesquels devenaient, pour la plupart, de fort mauvais sujets, on a fondé à Alger une école de mousses — à bord de *l'Allier*,— et cette institution a déjà formé un grand nombre de mousses et de novices qui servent à bord des bâtiments de l'État ou du commerce.

Examinons maintenant ce qui a été fait pour la propriété.

Par un sénatus-consulte, en date du 22 avril 1863, inspiré, nous aimons à le croire, par une grande pensée de justice et d'utilité, on a transformé les simples droits de jouissance des

tribus en titres incommutables de propriété en se donnant la lourde tâche :

1° De procéder sans retard à la délimitation territoriale de huit à neuf cents tribus (sans compter la Kabylie), qui ont été reconnues ainsi propriétaires des terres dont elles n'avaient qu'une jouissance traditionnelle ;

2° De délimiter encore et de répartir d'une manière collective ces mêmes territoires de tribus entre toutes les fractions de tribus, et Dieu sait si elles sont nombreuses ;

3° De constituer la propriété individuelle dans chaque douar de toute tribu, c'est-à-dire en mettant la Kabylie en dehors, — chez trois cent mille familles à peu près, — soit sur la demande des indigènes, soit à la volonté du gouvernement quand il le jugera convenable;

4° Enfin d'assurer immédiatement la liberté complète des transactions entre Européens et indigènes, pour les propriétés, aussi bien en territoire militaire qu'en territoire civil. En vue de favoriser cet état de choses, les terres distribuées aux Arabes ont été déclarées insaisissables pour dettes. (13 décembre 1866.)

Nous avons ainsi donné en toute propriété 12 millions d'hectares à 1,500,000 Arabes qui, jusqu'ici, n'avaient jamais pu en cultiver plus de 2 millions au maximum.

Pouvait-on se montrer plus généreux, je le demande?

J'arrive à l'état des personnes.

Aux termes d'un sénatus-consulte en date du 14 juillet 1865, sur l'état des personnes et la naturalisation en Algérie, l'indigène musulman est Français et il peut être admis à servir dans les armées de terre et de mer : dans ce cas, il est régi par les lois civiles et politiques de la France.

Les troupes indigènes, tant dans l'armée de terre que dans l'armée de mer, font partie de l'armée française ; l'Arabe

reconnu apte à entrer à l'École militaire de Saint-Cyr y est admis, et en sort officier au même titre que tout Français.

Quant aux indigènes qui ne veulent pas servir dans l'armée, ils peuvent être revêtus de fonctions et d'emplois civils qui leur donnent droit à une pension de retraite, conformément à la loi qui régit la matière.

Je ne terminerai pas cette longue énumération de mesures toutes empreintes d'une rare bienveillance, sans faire remarquer aussi que le commerce des Arabes a reçu une large extension de la sécurité et des facilités créées par nos routes, nos lignes de fer, les ponts et les ports que nous avons construits ou améliorés, ainsi que par les autres travaux publics dont nous avons doté le pays. La valeur de leurs produits en a certainement décuplé; et si, malgré nos efforts, ils se sont trouvés dernièrement en proie à la plus affreuse misère, c'est que Dieu leur a envoyé des fléaux que personne ne pouvait conjurer: tremblements de terre, sauterelles, sécheresse prolongée, disette, choléra, typhus, etc., etc.

En résumé, nous n'avons rien négligé pour améliorer la condition des Arabes. Nul ne peut le contester. S'en montreront-ils reconnaissants? Peu importe; cette conduite nous honore aux yeux du monde entier. Persévérons donc; mais en même temps, organisons, avant tout, un bon et solide gouvernement des indigènes qui paralyse leur mauvaise volonté à notre égard et les réduise à l'impuissance.

Réprimons sévèrement toutes les tentatives de révolte,

Et, quand, dans l'intérêt de la France, nous aurons quelque chose de raisonnable à exiger du peuple vaincu;

Quand, enfin, le moment sera venu de placer à côté de lui une nombreuse population européenne dans de bonnes conditions de succès et de complète sécurité, seul moyen de diminuer un jour notre armée et nos dépenses;

Parlons haut et ferme, agissons, s'il le faut, avec énergie, et il se résignera parfaitement, en se consolant par cette maxime favorite de ses pères:

C'était écrit chez Dieu! *Mektoub rebbi!*

Un dernier mot.

Je ne quitterai pas un sujet aussi controversé, je ne crains pas de l'avouer, par des esprits très-éminents, sans ajouter que si, malgré une assez longue expérience, je me suis trompé dans les appréciations qui précèdent, je me suis certainement trompé de bonne foi, sans aucune pensée de dénigrement et mû par le patriotique désir de dire à mon pays ce que je crois être d'utiles vérités. Pourquoi ne me servirais-je pas du mot *vérités* quand, j'en ai des preuves matérielles entre les mains, ma manière de voir, à cet égard, est partagée par les hommes les plus pratiques et les plus éclairés? Je pourrais, au besoin, citer des noms très-autorisés.

Quoi qu'il en soit, l'étude qu'on va lire est le résumé de longues observations, de travaux consciencieux, dont je désirerais faire profiter tous ceux qui, après moi, voudront aborder d'une manière utile la question si importante pour notre pays de la société arabe.

Le peuple arabe a pour traits distinctifs dans son caractère une susceptibilité ombrageuse et fanatique, une dignité exagérée peut-être, parfois même un peu farouche, mais qui certainement n'est pas sans grandeur. Il serait aussi injuste de la méconnaître que de la froisser sans nécessité.

Il existe pour cette nation tout entière des règles de conduite parfaitement tracées, nettement définies, elles reposent sur des principes acceptés par tous : personne ne les discute, les chefs de famille et les vieillards se plaisent à les ensei-

gner, et elles ont certainement leur origine dans des motifs qu'une philosophie sérieuse doit étudier.

Ce sont ces règles, indispensables pour qui veut pénétrer dans le labyrinthe des mœurs arabes, que nous voulons faire connaître aujourd'hui. Il en est de ce nouveau travail comme de tous ceux qui l'ont précédé. Il ne s'agit pour nous d'engager aucune controverse, d'établir aucune comparaison, d'amener le triomphe d'aucun système, mais tout simplement d'appeler l'attention des hommes pratiques sur une question où se confondent un intérêt philosophique et un intérêt national.

II

ÉCRITURE ARABE

Les savants, chez les Arabes, assurent que l'écriture, *el khott*, fut inventée par Adam, qui, après avoir déterminé les caractères, les traça sur de l'argile très-épaisse, durcie par le feu, ce qui, d'après eux encore, explique comment ils ont pu être retrouvés après le déluge. Cela ne supporte pas la discussion. Certains auteurs accordent à l'écriture une origine moins ancienne et en font honneur à *Idriss*.

Ils en comptent douze principales :

1° *La khemïariti,*	7° *L'hébraïque,*
2° *L'arabe proprement dite*	8° *La grecque,*
3° *La persane,*	9° *La latine,*
4° *L'égyptienne,*	10° *L'indienne,*
5° *L'éthiopienne,*	11° *La tartare,*
6° *La syriaque,*	12° *La chinoise.*

La première des écritures connues est, disent-ils, la *khemïariti.* L'arabe n'y fut substitué que longtemps après, et ils en font remonter l'origine à trois frères de la tribu de *Thaï.* Le premier, nommé *Morar*, imagina les lettres; le second, nommé *Aselam*, leur assigna des figures différentes suivant qu'elles sont liées ou isolées, et enfin le troisième, *Aamer*, y joignit les points diacritiques.

La plus ancienne écriture arabe est celle de la Mecque; vient ensuite celle de Médine, puis celle de Bassora, puis celle de *Koufa* et, en dernier lieu, celle qui est aujourd'hui généralement usitée en Orient. Elle est due à *Benn-Mokla ;* on l'appelle *el nesskhi.*

De cette dernière, que se sont appropriés les Turcs et les Persans, dérivent plusieurs autres qui prennent les noms de *taalik, rihhani, tulth, roka, dïouani* et *chikti*, suivant qu'elles diffèrent entre elles par la forme plus ou moins arrondie, plus ou moins effilée des lettres, comme aussi par leur enjambement ou leur entrelacement.

La *moghrebi* est celle qui est usitée dans toute l'Afrique. Les princes et les musulmans lettrés font un très-grand cas d'une belle écriture; ce talent est indispensable à quiconque aspire à de hautes fonctions; aussi nomme-t-on chez les Arabes la profession d'écrivain une profession d'or.

Benn-Kheldoun a dit:

« L'écriture peint la parole aux yeux comme la pensée peint la parole à l'ouïe. »

On trouve des calligraphes d'une habileté incroyable. Dans leurs écritures illustrées, les Arabes varient à l'infini et les dessins et les dorures.

Ces écritures illustrées portent le nom de *taadime el khott.* On les emploie ordinairement en tête des manuscrits de luxe ou pour mieux faire ressortir aux yeux des lecteurs

les divers chapitres du livre saint que les fidèles tiennent en grande vénération. Il n'est pas rare en pays arabe de voir des Korans qui, par le grand soin mis à l'écriture, ainsi que par la richesse des dorures, arrivent au prix de cinq à six mille francs.

Le *taadime el khott* est aussi en usage pour reproduire des sentences ou maximes élevées dont les*a aoulamas* et les *tolbas* — lettrés — ornent les mosquées, les écoles ou les prétoires des kadis. Nous avons plus d'une fois admiré, dans les établissements religieux ou dans les anciens palais des souverains, l'élégance et le goût apportés soit en sculpture, soit en écriture, aux pensées et aux versets du Koran qu'on avait, à dessein, mis en évidence.

Les Arabes, à l'opposé de nous, écrivent de droite à gauche et lisent forcément de droite à gauche. Chez eux, la première page d'un manuscrit ou d'un livre est toujours la dernière d'un livre français. J'ajouterai qu'ils ne peuvent écrire ni avec des plumes d'oie ni avec des plumes de métal. Il écrivent avec des plumes taillées dans de petits roseaux bien secs, — *kelem*, *kelouma*.

III

CORRESPONDANCE

Toutes les lettres écrites en arabe commencent par la formule sacramentelle :

« Louanges à Dieu l'unique ! »
El hhamedou lellah ouahhédaou !

suivie d'un complément qui peut varier, mais dont les plus usités sont les suivants :

« Que Dieu soit propice à notre seigneur Mohhammed !
« Il n'y a d'éternel que l'empire de Dieu,
« Et il n'a pas d'associé. »
Salla allah aala sid-na Mohhammed.
Oua la idoum ila melkou.
Oua la charik la-hou.

Ces formules, on le voit, sont par elles-mêmes une profession de foi musulmane, profession de foi dans laquelle se trouvent mêlés et le nom de Dieu et le nom du Prophète. Ne point tenir en grand honneur ces noms respectés, c'est insulter à la religion. Partant de là, quand il ne doit pas conserver les lettres qu'il a reçues, l'Arabe les déchire en petits morceaux, les cache dans un endroit où ils n'ont à craindre aucune impureté, ou bien les enfouit dans la terre. L'une des plus grandes énormités aux yeux d'un musulman, c'est d'affecter une lettre à un usage quelconque. La salir par une souillure devient une véritable profanation.

Le cachet — *tabaa,* — pour les Arabes, remplace la signature. Ce peuple en est encore au temps où nos ancêtres déclaraient ne pas savoir signer en leur qualité de gentilshommes. Le gentilhomme arabe, même lettré, est toujours accompagné d'un secrétaire — *khodja,* — chargé de sa correspondance ; quant à lui, son rôle se borne à apposer son cachet sur la lettre quand elle est écrite.

Le cachet ne peut être employé que par les personnes qui sont au pouvoir. Il contient en général la désignation de l'emploi du fonctionnaire avec une phrase religieuse qui rime avec son nom. Voici celui que les lettrés m'avaient fait quand, directeur des affaires de l'Algérie, j'étais obligé de

correspondre chaque jour avec les indigènes, au nom du gouverneur général, M. le maréchal duc d'Isly :

« Celui qui s'appuie sur le Dieu de tout le monde,
» Monsieur le colonel Daumas,
» Chargé de toutes les affaires arabes, — 1841. »
El ouatek bi rebb en nass,
Sid el kourounil Doumass,
Metoulli bi kafet aamour el aareb.

J'ai eu un moment entre les mains le fameux cachet de l'émir *Aabd-el-Kader* : les inscriptions s'y trouvaient disposées autour des angles d'un hexagoxe, figure que l'on rencontre souvent sur les monuments arabes. On y lisait au milieu :

Aabd-el-Kader, fils de *Mahhi-ed-Dine*, — 1248.

Dans les triangles aigus formés par l'hexagone, en commençant par le haut et en marchant de droite à gauche, on trouvait :

Allah, *Mohhammed*, *Abou-Boker*, *Aomar*, *Aathman* et *Aaly*.

Ces six noms, dont les quatre derniers désignent les quatre premiers kalifes, sont les plus vénérés des diverses sectes musulmanes.

Les six angles obtus renfermaient ces mots :

« Notre maître, le prince des croyants, qui a reçu la victoire du Dieu vivant et tout-puissant. »

Et enfin la légende consistait dans ces vers du poëme intitulé *le Borda :*

« Celui qui met son appui dans l'envoyé de Dieu, s'il est surpris par les lions, ceux-ci restent stupéfaits. »

L'émir Aabd-el-Kader ne se servait de son grand cachet

que pour les affaires gouvernementales. Il avait un cachet plus petit pour les affaires confidentielles. Quand il écrivait à sa famille, à ses parents, à ses amis, il le faisait sans cachet, son écriture leur étant connue.

De supérieur à inférieur, le cachet se place en tête de la lettre, après la formule qui la commence.

D'inférieur à supérieur, le *tabaa* doit, au contraire, être apposé immédiatement après le dernier mot. Agir autrement serait plus qu'une impolitesse, ce serait une insolence.

IV

VISITES

Nous dirons bientôt ce qu'il convient de faire et ce qu'il convient d'éviter quand on se trouve en rapport avec les Arabes ; mais, auparavant, une première question est à résoudre.

A qui et par qui les visites sont-elles dues dans la société musulmane ?

La principale règle à laquelle les Arabes ne manquent jamais de se conformer est commune à tous les peuples. L'inférieur doit le premier rendre visite à son supérieur. Cette obligation ne soulève aucune difficulté lorsqu'elle s'applique à des fonctions dont les titulaires sont subordonnés les uns aux autres ; il n'en est pas de même quand il s'agit de hiérarchies différentes, ou de cette noblesse religieuse que nous avons comprise sous le nom de *chérifs* et de *marabouts*.

En principe, le marabout ne doit de visite ni au chef de la tribu, ni à aucun des dépositaires du pouvoir. *Houa mes-*

serrahh — il est libre. C'est, au contraire, à l'autorité, aux hommes du *makhzen* — du gouvernement — à aller le visiter, ne serait-ce que par politique, et pour prouver à leurs administrés combien ils honorent le caractère de sainteté dont il est revêtu. En agissant autrement, on s'expose aux critiques de tous.

Une considération analogue, cependant déjà moins grande, s'attache aux personnages qui appartiennent au culte, à la justice ou à la science. Ce n'est plus à eux à attendre la visite des chefs de la tribu ou de la ville, c'est à eux à la leur faire les premiers ; mais cette visite doit leur être promptement rendue, car tout représentant de l'autorité doit un hommage à la religion, à la justice et à la science, trois choses qui se touchent de bien près chez les Arabes.

A côté de cet ordre de préséance, il est des règles accessoires qui sont également observées. Par exemple, lorsqu'une personne reçoit la visite d'une autre personne moins élevée en dignité, mais qu'elle veut cependant honorer d'une manière particulière, il convient qu'elle quitte sa place pour la céder au visiteur, auprès duquel elle ira s'asseoir dans une position inférieure.

Dans le cas où le supérieur juge convenable d'accorder un honneur moins significatif, il se borne à faire placer son hôte à côté de lui.

Enfin, s'il s'agit d'un visiteur auquel il est dû une certaine considération, sans qu'il soit nécessaire de lui montrer une déférence aussi grande que dans les deux premiers cas, le visité se bornera à se lever pour le recevoir et, après les compliments d'usage, lui fera signe de s'asseoir à l'une des places disponibles.

Le marabout seul n'est tenu à se lever devant qui que ce soit ; mais le marabout est homme, et il sait toujours, et

surtout quand son intérêt le lui commande, allier le respect de sa dignité avec celui qu'il doit aux puissants de la terre.

On voit donc que chez les Arabes, comme chez nous, la question des devoirs du visité et du visiteur est une question de tact et d'appréciation des positions respectives. Maintenant, quelles sont les formules de politesse employées dans les visites, les voici :

Sois le bienvenu.	*Marhhaba bik.*
Tu nous as honoré.	*Chereft-na.*
Tu as honoré notre place.	*Chereft medrob-na.*

Une bénédiction est venue nous visiter.
Zaret-na el baraka.

En fait de visite, cependant, il est toujours convenable de se conformer aux préceptes contenus dans le dicton suivant :

Que Dieu accorde sa bénédiction à celui qui a fait visite et n'a pas été long.
Allah irhham menn zar ou khoff.

Quand un Arabe entre dans un appartement ou dans une tente, il ne manque jamais d'ôter ses souliers — *sebbate* — ou ses pantoufles — *belgha.* — Cet usage lui est commandé par la propreté et par la religion.

Par la propreté, parce qu'il n'y a pas une maison, une tente, où l'on ne trouve un tapis ou une natte.

Par la religion, parce qu'il est toujours ainsi prêt à faire, sans gêne aucune, les ablutions qui doivent précéder les prières ordonnées par la loi.

S'il descend de cheval, l'Arabe ôte ses bottes en maroquin

— *temague,* — et chausse tout de suite les *sebbate* ou *belgha* qu'il a placés dans sa *djebira,* espèce de sabretache très-commode, plus ou moins riche, plus ou moins ornée, suivant sa fortune, et qui l'accompagne dans tous ses voyages.

V

SALUTATIONS

Il est inutile de déduire ici tout au long le prologue du code de la politesse, ces litanies interminables de formules toujours les mêmes que les Arabes se renvoient mutuellement et imperturbablement lorsqu'ils se rencontrent. Cependant, comme l'étiquette officielle est rigoureuse et que chaque signe en est noté scrupuleusement, j'en parlerai avec quelques détails.

L'inférieur salue son supérieur en lui baisant la main, s'il le rencontre à pied, le genou s'il le trouve à cheval.

Les marabouts et les tolbas, les hommes de la religion, à quelque titre qu'ils lui appartiennent, savent concilier la fierté qu'au fond du cœur ils ont pour la sainteté de leur caractère, l'orgueil de leur caste, avec leur pieuse humilité.

Ils retirent vivement la main, mais ne la dérobent au baiser qu'après que le simple fidèle s'est mis en posture de le donner.

Ils se prêtent à une respectueuse accolade, ou se laissent seulement effleurer soit la tête, soit l'épaule. Cette déférence n'a plus rien de commun avec l'orgueil des salutations exigées par les puissants de ce monde.

Quand un inférieur à cheval aperçoit sur sa route un

homme tout à fait considérable, il met pied à terre de loin pour lui embrasser le genou.

Deux égaux s'embrassent sur la figure, ou, s'ils ne sont pas liés par l'amitié, se touchent légèrement la main droite, et chacun se baise ensuite l'index.

Un Arabe ne se découvre jamais la tête pour saluer. Les musulmans n'y sont point tenus, même devant les sultans, et ils ne l'exigent pas des étrangers. Le chapeau de paille — *medoll* — fait cependant exception, on ne le garde pas en parlant à un supérieur ; mais remarquez que, quand on l'a ôté, la tête reste encore couverte par la *chachiya*, le *hhaïk* et la corde de chameau. Le *medoll* ne se porte que pendant les grandes chaleurs de l'été ; il est très-haut, ses bords sont très-larges ; il préserve admirablement du soleil. On en voit, dans le désert principalement, qui sont entièrement couverts de plumes d'autruche ; à cheval, c'est joli, malheureusement c'est fort lourd. De loin, vous jureriez un énorme bonnet à poil de sapeur auquel on aurait ajouté des bords démesurés.

Dans les grandes occasions, pour saluer une entrée triomphale, le retour d'une heureuse et longue expédition, ce que nous appellerions enfin une cérémonie publique, les femmes et les jeunes filles poussent avec ensemble des cris de joie sur un ton aigu qui ne manque pas d'un certain charme : *Tezegherite*.

Le mot *salamalec*, que nous avons pris aux Arabes et qui vient sans aucun doute de la formule *salam-aalik*, que le salut soit sur toi, suffit à montrer combien les musulmans tiennent aux formules d'urbanité, de quel prix ils estiment cette monnaie courante de la politesse, qui, suivant le mot d'un gentilhomme français, est celle qui coûte le moins et qui rapporte le plus.

Personne, en effet, mieux qu'un Arabe, ne sait entourer son abord de ces caresses de langage qui facilitent l'accès et préparent un accueil favorable ; personne ne sait mieux encore se conformer aux exigences respectueuses des positions sociales, en traitant chacun suivant son rang.

On vous donne ce qu'on vous doit, rien de plus, mais rien de moins.

Tout est gradué, tout aussi est, en quelque sorte, réglementé et fait l'objet d'une théorie traditionnelle dont les préceptes sont répétés avec soin par les pères et pratiqués par les enfants avec l'attention qu'ils accordent respectueusement à toutes les leçons de la sagesse des ancêtres.

L'ignorance dans laquelle on se trouve généralement, même en Afrique, des principes de civilité admis par la société musulmane, expose trop souvent les Européens à manquer aux règles tracées par l'usage, ou à se placer, vis-à-vis des indigènes, dans un état d'infériorité dont ceux-ci ne manquent pas de se prévaloir.

C'est ainsi que nous avons entendu maintes fois prodiguer par des Français revêtus du pouvoir les qualifications de *sidi* — monseigneur — au moindre *kaïd*, nous dirons plus, à de simples *mekhaznis* — cavaliers.

Sans doute nous devons aux Arabes l'exemple de l'urbanité; nous le devons, et comme peuple dont la civilisation est plus parfaite et comme peuple dominateur ; cependant, ne leur accordons que ce qu'il est convenable de leur accorder.

Pour nous guider en cette matière difficile, voyons à qui l'Arabe donne la qualité de sidi :

Il la donne :

1° Aux fonctionnaires du gouvernement : *kalifas*, *aghas*, *kaïds*.

2° Aux chefs de la justice et du culte : *muphtis*, *kadis*, *imam*, *aadel*.

3° A la noblesse religieuse : *marabouts*, *cherfaa*.

4° Aux personnages considérables, soit à raison de leur fortune, soit à raison de leur origine. *Djouad* — noblesse d'épée.

Ils donnent seulement le titre de *si* — monsieur, — contraction de *sidi*, aux individus lettrés — *tolbas*, — ainsi qu'à tout musulman qui a fait le voyage de la Mecque. Dans ce cas, si c'est un homme, on fait précéder son nom de la qualification de *sid-el-hhadj*, monsieur le pèlerin, et, si c'est une femme, de *lalla hhadja*, madame la pèlerine. C'est là encore une preuve de la considération qui s'attache à tout ce qui touche à la religion.

Quant à ceux qui ne sont ni nobles, ni fonctionnaires, ni lettrés, on les appelle simplement par leur nom, *Aabd-Al-lah*, *Mohhammed*, *Bachir*, etc.

Un jour, j'offris un cigare à un chef arabe et je lui dis : « Veux-tu fumer? prends ce cigaro (c'est le nom estropié qu'ils donnent au cigare). » Il me répondit : « J'accepte ton garo, mais je ne vois pas pourquoi tu lui appliques le titre de *si* — de monsieur ; — *garo* tout court, c'est bien assez pour lui.

Ces renseignements préliminaires donnés, j'arrive aux salutations proprement dites :

JUSQU'A MIDI :

Que ton jour soit heureux !	*Youmek saaïd !*
Que ton jour soit béni !	*Nharek mebrouk !*

Que ta matinée soit avec le bien !
Sebahh le khér !

Que Dieu rende heureux ton matin !
Allah issaad sebahhak !

Que ton jour soit pur comme le lait !
Nharek ki lhhalib !

APRÈS MIDI :

Que ta soirée soit avec le bien !
Messa le khér !

Que Dieu vous fasse passer la soirée avec le bien !
Allah immessi-koum bel khér!

Que Dieu rende fortunée ta soirée !
Allah issaad messak !

A TOUTE HEURE :

Sois le bienvenu.	*Marhhaba bik.*
Sois avec ta santé.	*Aala selamtek.*
Sois avec la paix.	*Aal selama.*
Comment toi?	*Ouach ennta?*
Comment ton temps?	*Ouach hhalek?*
Comment es-tu fait?	*Ki rak dair?*
Comment es-tu?	*Ki rak?*
Comment vas-tu?	*Kifennek?*
Les enfants vont-ils bien?	*Li chachera be khér.*

Tu trouveras ici la famille et du large.
Halenn ou sahalenn.

Chez les Arabes, le mot *temps* revient à chaque instant dans la conversation. Au lieu de dire : « Comment te portes-tu ? » on dit : « Comment va ton temps ? » c'est-à-dire : « Comment

te trouves-tu pendant le temps que Dieu t'a donné à passer sur cette terre. »

Il est une nuance moins marquée, moins connue, qu'on ne saisit pas tout d'abord quand on n'a pas une grande habitude des usages arabes. Je veux parler du détour au moyen duquel ils s'informent de l'état de la femme de leur interlocuteur.

La nommer, fût-elle à la mort, serait une haute inconvenance ; aussi l'intérêt qu'on veut lui témoigner se manifeste-t-il par des désignations indirectes, par des allusions.

Comment va ta tente?	*Ki rahi khéïmtek?*
Comment vont tes gens?	*Ki rahoum nassek?*
Comment va ta famille?	*Ki rahi aayalek?*
Comment vont tous les tiens?	*Ki rahi djemaatek ?*

Comment vont les enfants d'Adam?
Ki rahoum banou Adem?

Comment vont ceux qui t'aident?
Ki rahoum el aaouana?

Toute désignation trop claire éveillerait la jalousie : Il a donc vu ma femme, il la connaît donc, qu'il s'inquiète d'elle?

A moins d'une très-proche parenté, il est défendu aux femmes de se montrer aux hommes et aux hommes de regarder les femmes. Ceci explique pourquoi les hommes seuls peuvent aller au marché quand il s'agit de pourvoir aux besoins de la famille. Dans l'intimité, on ne peut voir que ses sœurs, ses belles-sœurs, ses tantes, et encore, pour cela, faut-il montrer une grande discrétion. Que voulez-vous ! la jalousie est dans le sang du peuple arabe. Un poëte a dit :

« Je t'aime tant, ô *Safiya* — la pure — que je suis jaloux

de moi-même, de l'affection que je te porte, de ta grâce, de ta beauté, du milieu dans lequel tu vis, de l'air que tu respires. Si, pour être sûr de te posséder seul, je pouvais te placer dans la prunelle de mes yeux, cela ne m'empêcherait pas d'être encore jaloux de toi jusqu'au jour du jugement dernier. »

Le tutoiement, qui est pour ainsi dire exclusivement employé par les Arabes, cesse souvent dans les conversations de mari à femme. Un homme bien élevé ne parle d'habitude à la mère de ses enfants qu'à la deuxième personne du pluriel. Il y a dans ce fait une certaine déférence.

RÉPONSES AUX SALUTATIONS

Je vais bien, très-bien.	*Rani be khér, be khér nezha.*
Bien, je suis reposé.	*Be khér, rani metarahh.*
Je ne fais que gazouiller.	*La nedenndenn.*
Je ne fais que dire.	*La negoul.*
Il ne me manque que ta société	*Ma khoss-ni ghér djemaatek,*
Bien, j'ai pris respiration.	*Be khér, rani meriahh.*

Je vais bien et je remercie Dieu.
Rani be khér, nhhamed Rebbi.

Je vais bien avec la tranquillité.
Rani be khér, ou aafya.

Quand tu es bien, je suis bien,
Menine ennta be khér, ana be khér.

Bien, je suis sur mon contentement.
Be khér, rani aala kifi.

Nous ne faisons que louer Dieu.
Ghér nechekkĕrọu Allah.

Je vais bien, nous sommes dans l'abondance.
Be khér, rana kafiine.

Bien, il ne nous manque rien.
Be khér, ma khossna chaaïn.

Je vais bien, il ne me manque que ta figure et le prolongement de ton existence.
Rani be khér, ma khoss-ni ghér oudjhek ou toulane aamrek.

Je loue Dieu et je déchire la créature.
Nhhamed Rebbi ou necherreg el aabd.

Je suis réglé comme une horloge.
Rani aala hhassab el magana.

Nous ne demandons que de vos nouvelles.
Ghér nessalou aali-koum.

Nous allons tous bien, jusqu'aux chiens de la tente.
Rana be khér, hhatta be kelab el khĕïma.

Je vais bien, que Dieu te bénisse.
Rani be khér, Allah ibarck fik.

Je vais bien, que Dieu te sauve.
Rani be khér, Allah issellmek.

Je vais bien, louanges à Dieu.
Rani be khér, lhhamedou lellah.

Nous ne demandons à Dieu que sa protection et le prolongement de la vie.
Ghér netlobọu Rebbi fi ceterr ou toulane el aamer.

Tout le bien est étendu (autour de nous).
Koull khér bassott.

Dans la conversation, les formules pieuses, le nom du Prophète surtout, interviennent fréquemment; mais il peut se trouver, parmi ceux que l'on salue, des gens d'une religion étrangère, et par conséquent ennemie ; pour ne pas blesser ces personnes, qu'après tout il faut ménager, par des souhaits auxquels elles n'accorderaient aucune valeur ; pour ne pas, d'un autre côté, compromettre des mots sacrés en compagnie d'infidèles, la formule est plus vague, plus générale.

On dit, par exemple :

Salut à mes gens.	*Salam aala hali.*

Vous trouverez même de nombreux fanatiques dont la conscience farouche et timorée ne s'accommode pas d'un pareil compromis, et qui se croiraient damnés s'ils n'établissaient pas une séparation bien marquée entre eux mêmes et des mécréants.

Ceux-là, quand ils entrent dans une réunion où se trouvent des chrétiens ou des juifs, ne manquent jamais de dire :

Salut aux gens du salut!	*Salam aala hal es-salam.*

Salut à ceux qui suivent la bonne direction.
Saalam aala menn tabaa lhouda.

On comprend néanmoins que, dans les pays soumis à notre domination, la prudence fait taire le fanatisme, et qu'on ne se hasarde pas à froisser des gens qui, parlant arabe, sauraient ce qu'on veut dire, et pourraient faire payer assez cher une impolitesse.

Dans tous les cas, la conduite la plus simple à tenir avec ces grossiers personnages, c'est de ne paraître s'apercevoir de rien, ou de leur répondre très-froidement :

Sur toi, comme tu as dit.	*Aalika ma goult.*

Quand un Arabe aborde un Israélite, un membre de cette population si longtemps et si rudement asservie par les sectateurs de l'islam, s'il consent à lui adresser la parole le premier, s'il croit devoir être gracieux avec lui, il lui dit:

Que Dieu te fasse vivre!	*Allah ïaaïchek!*
Que Dieu te soit en aide!	*Allah ïaaounek!*

Et ce simple mot de politesse exceptionnelle accordée à un juif, serait, dans le cas spécial, une insulte pour un musulman.

Un Arabe ne passera jamais devant une réunion de ses égaux ou de ses supérieurs, sans dire, en mettant la main droite sur son cœur :

Que le salut soit sur vous!	*Salam ou aalikoum!*

Que le salut soit sur vous avec la miséricorde de Dieu !
Salam ou aalikoum ou rahhmet Allah !

On lui répond toujours :

Sur vous soit le salut!	*Aalikoum es-salam!*

Même en parlant à un ami que l'on rencontre seul, on dira toujours : « Que le salut soit sur vous ! » au pluriel.

Pourquoi ? Parce que cet homme que vous voyez seul est accompagné de son ange gardien que vous ne voyez pas, et qu'il faut les saluer tous les deux.

Au surplus, pour les salutations en plein air, voici les principes invariables :

Quelle que soit sa naissance, son état ou la dignité dont il est investi, celui qui est à cheval doit, le premier, envoyer le salut à l'homme qu'il rencontre marchant à pied ou arrêté.

Celui qui marche à pied doit en faire autant pour l'homme assis près duquel il vient à passer.

Celui qui est monté sur un cheval, doit aussi saluer le premier tout individu qui n'a pour monture qu'un mulet.

Il en est de même pour l'homme monté sur un mulet, quand il trouve sur sa route un pauvre voyageur cheminant sur un âne.

Il ressort de ces règles minutieusement posées et scrupuleusement observées, que, par esprit d'humilité, le salut doit toujours partir d'en haut pour aller en bas, et non d'en bas pour aller en haut.

Cependant, si deux hommes d'une condition égale, viennent à se croiser soit à pied, soit à cheval, c'est le plus jeune qui, le premier, doit saluer le plus âgé. Cette exception a pour but de consacrer le respect pour la vieillesse.

Les saluts sont prononcés d'une voix grave et solennelle, qui fait contraste avec notre habitude de nous aborder en riant.

Demander à quelqu'un de ses nouvelles d'un ton léger, presque narquois, le saluer à l'étourdie, prendre une attitude qui ne soit pas en harmonie avec cette sérieuse parole: « Que le salut de Dieu soit sur vous ! » paraît aux Arabes la chose la plus choquante du monde ; ils ne tarissent pas en reproches sur cette façon d'agir. « C'est donc bien risible, disent-ils, que de demander à son parent ou à son ami : « Comment vous portez-vous ? »

On ne peut se faire une idée des plaisanteries qu'inspire aux Arabes notre manière de saluer. Ils disent que nous portons une espèce de vase de nuit sur la tête, et que, quand on se rencontre, on se l'offre le plus gracieusement possible, en se demandant réciproquement si l'on n'a pas quelque besoin pressant à satisfaire.

Les salutations, chez les Arabes, sont interminables. Toujours une conversation sur la paix, le commerce, la guerre ou la chasse, etc., etc., est interrompue par un retour subit aux formules avec lesquelles on s'aborde : « Comment es-tu ? — Bien. — Comment va ton temps ? — Très-bien. — Comment va ta tente ? — Tout le monde va bien. » Et, après avoir épuisé ce vocabulaire, on reprend la conversation au point, à peu près, où elle était restée.

Ces alternatives de causeries, avec intermède de politesses, se renouvellent à diverses reprises ou se multiplient en raison de l'amitié qu'on porte à l'interlocuteur, ou du temps qu'a duré l'absence. J'en ai été souvent témoin, et je ne suis pas étonné que des Français leur aient donné le nom de *salamalec*.

En résumé, jamais des salutations ou des compliments ne doivent rester sans réponse, et, si l'on vous en apporte de la part d'un ami ou d'un étranger, ayez soin de dire au messager :

Qu'il y en ait encore davantage pour toi !
Ketir lek !

Ou bien :

Bienvenus tes compliments.	*Marhhaba be selamek.*
Salue-le sur ma langue.	*Sellem aalih aala lessani.*
Salue-le de ma part.	*Sellem aalih menn aandi.*

VI

ADIEUX

Après les salutations viennent tout naturellement les adieux que l'on adresse, soit pour quitter une tente où l'on a été reçu, soit pour se séparer de ses amis, ou bien encore lorsqu'on veut entreprendre un voyage.

Un Arabe entre dans une compagnie, salue, parle à son tour et s'en va sans rien dire ; mais, s'il est de bon ton de ne pas attirer l'attention de son hôte lorsqu'il a plusieurs personnes chez lui, ce serait une grande impolitesse que de ne pas lui faire ses adieux lorsqu'il est seul, ou quand il est impossible qu'il ne s'aperçoive pas de votre départ.

Les formules usitées en pareil cas sont celles-ci :

Je pars, restez avec le bien.
Rani machi, bkaou aala khér.

Je vous laisse avec le bien.
Khallite-koum aala khér.

Je vous laisse dans la main de Dieu.
Khallite-koum fi idd Rebbi.

S'il plaît à Dieu, nous entendrons toujours dire que vous êtes bien.
Ennchaallah, daïm nessmaaou aalikoum el khér.

Que votre soirée soit avec le bien !
Messa le khér aalikoum !

Que ta soirée soit avec le bien ! Dors avec la paix.
Temessa aala khér ! Ergoud be selama.

Prends soin de la famille.
Tehalla fel khéïma.

Je pars, et je vous laisse mon cœur.
Mechite ou galbi khallite.

RÉPONSES AUX ADIEUX

Que ton voyage soit heureux,	*Sofra mebrouka,*
Avec la protection de Dieu !	*Fy amane Allah !*
Que Dieu soit avec toi !	*Allah ikoun maak !*

Va, avec la paix.
Rohheu be selama.

Que Dieu te fasse rencontrer le bien !
Allah idjaalek telka el khér !

Tu pars et tu emportes mon cœur.
Mechite ou galbi editt.

Rencontre le bien et la tranquillité.
Maared khér ou aafya.

Nous ne sommes pas rassasiés de ta société.
Maranach chebaanine menn djemaatek.

Que Dieu n'allonge pas ton absence !
Allah la itououell aalik, el ghaïba !

Que demain ta matinée soit avec le bien et la tranquillité !
Tessebahh be khér ou aafya !

Que Dieu te fasse arriver avec le bien et te ramène avec le bien !

Allah yousselek aala khér ou idjibek aala khér !

Que Dieu nous réunisse dans une heure fortunée !

Allah idjemaa-na fi saa mebrouka !

S'il plaît à Dieu nous nous rencontrerons dans une belle heure.

Ennchaallah netlakaou fi saa zina.

Quand un Arabe se met en voyage, eût-il omis des choses importantes, ne le rappelez jamais. Ce serait d'après ses idées, lui porter malheur. Cependant, si vous le faites, au moment où il se retournera, dites-lui :

Que ton chemin soit avec le salut !

Trék selama !

et tout danger sera conjuré.

Lorsqu'un enfant quitte sa famille, dans la pensée que cela lui portera bonheur et le ramènera au pays, avant son départ, on lui fait boire de l'eau puisée à la source la plus voisine. Cet usage n'est-il pas touchant?

Heureux celui qui prend la route un samedi. Pourquoi ? Parce que le Prophète préférait ce jour à tous les autres.

Les Arabes croient encore au fal, c'est-à-dire à l'augure que l'on peut tirer de certains faits qui se produisent inopinément.

Ainsi, voir un chacal en se levant, présage heureux. Mais voir un corbeau voler seul et comme égaré dans le ciel, présage malheureux. Si, au contraire, deux corbeaux, l'heureux et l'heureuse, *messaaoud et messaaouda*, paraissent jouer

ensemble dans les airs et te faire compagnie, pars avec confiance.

En un mot, chez les Arabes, tout ce qui est beau, jeune, éclatant et riche porte bonheur, tandis que tout ce qui est vieux, infirme, pauvre et déguenillé porte malheur. Ceci admis, si, en sortant de chez toi, tu rencontres une femme laide ou vieille, une jument décharnée, mal équipée, une esclave, un homme estropié, garde-toi bien de quitter ta tente ou ta tribu.

Mais ce qui peut arriver de plus heureux à un voyageur, ainsi qu'à un parti de cavalerie sur le point d'entrer en campagne, c'est de trouver, au départ, une jeune et jolie femme, resplendissante de santé et richement vêtue, qui, dénouant sa ceinture, vous regarde et en agite les deux extrémités en vous souriant avec grâce et bienveillance. Elle appelle sur vous la bénédiction de Dieu.

A propos de voyage, je dirai que l'émir Aabd-el-Kader ne contrevenait jamais à l'usage universel, qui veut que, lorsqu'on va monter à cheval pour une longue excursion, la femme, une négresse ou bien encore un serviteur, jette un peu d'eau sur la croupe ou sur les jambes de la monture. C'est un souhait et à la fois un heureux présage. Souvent c'est le cafetier qui répand du café sur les pieds des chevaux.

A ce même ordre d'idées appartient la superstition qui fait considérer une averse au départ comme de bon augure. L'eau est toujours la bienvenue dans un pays où souvent elle manque. De là aussi ce compliment fréquent que l'on adrésse aux hommes du pouvoir, lorsqu'il leur arrive de se mettre en route par une pluie battante :

O monseignenr, ton éperon est vert !
Ya sidi, chabirek kheder !

C'est-à-dire : Tu nous portes bonheur, car tu nous amènes l'eau qui produit la verdure, l'eau qui est toujours si propice à la moisson et à nos troupeaux.

Telles sont, dans leur ensemble, les règles de la politesse ordonnée par Dieu lui-même. On trouve dans le Koran, chapitre XXIV, verset 61 :

« Quand vous entrez dans une maison, saluez-vous réciproquement (celui qui entre et celui qui reçoit), en vous souhaitant de par Dieu une bonne et heureuse santé. C'est ainsi que Dieu vous explique ses signes afin que vous les compreniez. »

Maintenant, pour entrer, pour sortir, pour interroger ou pour répondre, on n'a plus qu'à choisir, parmi celles que j'ai données, les formules qui conviendront à l'esprit ou au rang de l'interlocuteur. Dans la plupart des cas, on fera bien de les mettre au pluriel.

CHAPITRE III

Remercîments et souhaits. — Supplications. — Serments. — Injures. — Imprécations. — Consolations. — Félicitations.

I

REMERCIMENTS ET SOUHAITS.

Je crois avoir déjà soulevé un coin du voile qui, avant la conquête de l'Algérie, se plaçait entre les Européens et les Arabes pour nous cacher leurs mœurs, leur caractère et leurs pensées intimes; mais ce que, sous peine de lasser la patience la plus robuste, il serait très-difficile de dérouler tout au long, c'est la kyrielle des remercîments, des souhaits, des prières et des instances que prodigue ce peuple souple, liant, abondant en amabilités verbeuses, lorsqu'il veut en venir à ses fins, demander un service, implorer une grâce, solliciter une faveur. Je vais cependant essayer de le faire.

Quand un Arabe est en présence d'un sultan, d'un che ou d'un protecteur quelconque qu'il a besoin de ménager, il saura toujours, si l'on veut tolérer l'expression, amadouer

son homme, ainsi que le lui commande du reste le proverbe suivant :

A celui que tu vois monté sur un âne, dis :
« O monseigneur, que ton cheval soit heureux ! »
Le tessibou rakeb aala hhemar, goullou :
Ya sidi, mebrouk el aaoud !

Et puis ne faut-il pas encore se conformer à ce sage principe des aïeux :

Baise le chien sur la bouche,
Jusqu'à ce que tu en aies obtenu ce que tu veux.
Bouss el kelb menn foum-hou,
Hhatta tekdi messaltek menn-hou.

Pour comprendre l'énergie de ce dicton, il faut savoir que, le chien étant un animal impur aux yeux des musulmans, ils méprisent souverainement ceux qui passent leur vie à le caresser et à l'embrasser.

Quand un Arabe a touché un chien, il ne peut plus prier sans s'être purifié par une ablution.

Ils sont nombreux, les baisers à donner au chien, les compliments à faire au corbeau qui tient un fromage, et je sais plus de cent phrases différentes, concernant ce sujet, depuis :

Que Dieu augmente ton bien !

Jusqu'à :

Que ton ventre n'ait jamais faim !

A mettre en regard de notre éternel : « Dieu vous assiste ! Dieu vous le rende ! »

En voici quelques-unes :

Que Dieu te sauve !	*Allah issellmek !*
Que Dieu te le remplace !	*Rebbi ikhelef aalik !*
Que Dieu prolonge ta vie !	*Allah itouel aamrek !*
Que Dieu te bénisse !	*Allah ibarek fik !*
Que Dieu te couvre !	*Allah istor aalih !*
Que Dieu te chérisse !	*Allah yaazek !*
Que Dieu te favorise !	*Allah ihhafedek !*

Que Dieu augmente ton bien !
Allah iketter khérek !

Que Dieu ajoute à ton bien !
Allah izid fi rezkek !

Que Dieu te fasse gagner !
Allah idjaalek terbahh !

Que Dieu accomplisse ton désir !
Allah ikemmel moradek !

Que Dieu te donne tout ce que tu désires !
Allah ïaatik koull ma tetemenna !

Que Dieu se rappelle tes parents !
Allah irhham onaldik !

Que Dieu te rougisse la figure !
Allah ihhammer lek oudjhek !

Que Dieu ajoute à ta considération !
Allah izid fi hhermetek !

Que Dieu te conserve ta place !
Allah la iguelaalek medrobek !

Que Dieu te pardonne tes péchés !
Allah ighefor denoubek !

Que Dieu te fasse mourir couvert!
Allah imiitek mestour!

Que Dieu te récompense avec le bien!
Allah ikafik bel khér!

Que Dieu te conserve la santé!
Allah icheddlek fi sahhatek!

S'il plaît à Dieu, tu prospéreras!
Ennchaallah terbahh!

Que Dieu te rende heureux!
Allah issaadek!

Que Dieu te donne toute espèce de bien!
Allah ïaatik koull khér!

Que Dieu ne te fasse voir aucun mal!
Allah la ïourrilek bass!

Que Dieu te préserve de l'enfer et des enfants du péché!
Allah isellkek menn en-nar ou menn oulad lhharame!

Que Dieu embellisse ton temps!
Allah iziyenn hhalek!

Que Dieu accorde sa miséricorde aux auteurs de tes jours!
Allah irhham oualdik!

Que Dieu fasse durer ton heure!
Allah idoum saatek!

Que Dieu fasse réussir tes enfants!
Allah issedji ouladek!

Que Dieu soit miséricordieux pour le ventre où tu as bouilli!
Allah irhham el kerch faïne ghellite!

Sur toi la protection de Dieu !
Aalik amane Allah !

Que Dieu te donne cent et une chamelles !
Allah ïaatik myate naga ou naga !

Que Dieu soit miséricordieux pour le ventre dans lequel tu t'es remué !
Allah irhham el bethonn li etkhebott fih !

Que Dieu te place dans le paradis après ta mort !
Allah imiitek, fel djenna !

Que Dieu fasse réussir tout ce qui t'appartient !
Allah issedji ma aandek !

Que Dieu te compte au nombre des amis du Prophète !
Allah idjaalek menn sahhab en-nebi !

Que Dieu te rende tout facile !
Allah issahel aalik koull-chi !

Que Dieu te compte au nombre des amis de la Mecque et de Médine !
Allah idjaalek menn sahhab Mekka ou el Madina !

Que Dieu te contente avec le bien !
Allah idjazik bel khér !

Que Dieu t'accorde la tranquillité !
Allah ïhennik !

Que le mal soit loin de toi !
Baaïd el bela aalik !

Que Dieu remplisse ta tente !
Allah ïaammer-lek el khéima !

Que Dieu éloigne de toi les dettes et les malédictions des auteurs de tes jours !

Allah ibaad aalik ed-dine ou daa el oualdine !

Que Dieu vous préserve de tout malheur pendant la durée de votre vie !

Allah yaafi-koum menn koull moussiba be toul hhayatekoum !

Que Dieu te fasse mourir sur un lit de soumission !

Allah immiitek aala ferach taa !

Que Dieu rende notre fin meilleure que notre commencement !

Allah idjaale akher-na khér menn oueul-na!

Que Dieu te rende comme un poisson savonné : on le touche sans pouvoir le prendre !

Allah idjaalek ki lhhouta metliya be saboune: tenmess ou ma-tenhhakemch !

Que Dieu aplanisse tout derrière et devant toi !

Allah ïouttihalek men ourak ou kouddamek!

Que Dieu ne laisse jamais ton ventre avec la faim,
Et ton corps dans la nudité !
Allah la idjouaalek bethenn,
Ou la ïaarilek bedenn !

Que Dieu te rende facile toute affaire difficile !

Allah issahel aalik koul amer saaïb !

Que Dieu te rende comme l'eau : on la prend, mais elle s'échappe !

Allah idjaalek ki le ma : tenhhakem ou teflet !

S'il plaît à Dieu, tu réussiras et tu gagneras !
Ennchaallah tendjahh ou terbahh !

Que Dieu te fasse mourir dans la guerre sainte !
Allah imiitek fel djahad !

Que Dieu te fasse mourir avec le témoignage, sur un bon cheval et kaïd de ta tribu !
Allah immiitek aal chahada, ou rekoub el khér, ou le kiyada !

Que celle qui t'a fait, en fasse encore cent comme toi !
Li ouldatek, tezide mennek mya !

Dieu te récompensera dans ce monde et dans l'autre !
Allah ikafik fi hadi ou fi lakhéra !

On pousse la politesse plus loin encore : on ne s'en tient pas aux paroles, et l'on sait flatter par des actes.

Dans une course de chevaux, un kaïd et un puissant agha se trouvaient en présence ; le kaïd fit tous ses efforts pour se laisser battre, il y réussit. Quiconque connaît l'amour-propre d'un Arabe pour la réputation de son cheval appréciera la grandeur du sacrifice.

La course finie, l'agha dit au kaïd : « Ton cheval est excellent ; tu l'as retenu, il n'est pas possible qu'il en soit autrement. — Ah ! monseigneur, répondit le kaïd d'un air de bonhomie, jamais, dans mon pays, le cheval d'un kaïd n'a battu celui d'un agha. »

Entre Arabes, ces gracieusetés se payent de la même monnaie, c'est-à-dire avec des paroles ; mais, quand elles nous sont adressées, à nous autres chrétiens, nous ne nous y attendons guère et nous pouvons nous y laisser prendre, tandis que, loin de faire quelque fond sur ces compliments, nous

devrions peut-être les regarder comme un avertissement et nous tenir en méfiance.

Nous n'avons besoin pour cela que de nous rappeler l'intolérance ombrageuse de ce peuple, qui, après nous avoir combattu vainement par les armes, a recours à la parole. Lutter contre un chrétien avec toutes les ressources que Dieu fournit doit être agréable à l'Être suprême. Que sera-ce donc si l'intérêt s'en mêle et vient à l'appui de la piété.

Il existe quelques exceptions, mais elles sont rares, et le mieux, en définitive, est de rester toujours sur ses gardes.

Il faut même se prémunir contre ces allusions que se permettent vos compagnons habituels, ceux que vous croyez vos meilleurs amis : profitant de votre inexpérience, ils ne laissent échapper aucune occasion de faire rire à vos dépens, par quelque mot à double entente compris seulement de ceux qui vous entourent. La langue arabe en est très-riche ; il pourrait vous arriver de prendre une assez grossière injure pour une gracieuseté.

II

SUPPLICATIONS

Pour l'amour de Dieu.	*Fi sabillah.*
Tu es notre père.	*Ennta baba-na.*

Je suis entré chez toi par Dieu.
Dakholt aaltk bellah.

Je n'ai que toi et Dieu.
Maandi ghér ennta ou Rebbi.

Monseigneur, je suis ton chien.
Ya sidi, ana kelbek.

Monseigneur, je suis ton serviteur.
Ya sidi, ana khedimek.

Je suis une plume de tes ailes.
Ana richa menn djenahhak.

Ne me jaunis pas la figure.
Ma tasseferliche oudjhi.

Donne-moi un peu de ce que Dieu t'a donné.
Aaténi menn li aatak Rebbi.

Je suis compté sur Dieu et sur toi.
Rami mahhassoub aala Rebbi ou aalik.

Monseigneur, ne réjouis pas mes ennemis.
Ya sidi, matecheffiche fiya el aada.

Donne-moi la considération devant ma famille.
Aaténi lhherma kebal laamoumiya.

Monseigneur, fais-moi cette grâce, et cette grâce restera dans ma tête.
Ya sidi, djemmel aaliya ou djemilek fi rassi.

Au nom de ton amour-propre, et l'amour-propre vaut cent.
Dekhil aala aardck ou laard issona mya.

Pense à moi, je suis nommé chez toi et chez Dieu.
Khemmem fiya : rani messemmi aala Rebbi ou aalik.

J'ai patienté, mais le sabre est arrivé jusqu'à l'os.
Sebertt, ou sekkine oussel el aadom.

Tu es le couteau et moi la chair, tranche comme tu voudras.
Ennta le khodmi, ou ana el lhham, guetaa ki ma bghite.

Je suis un enfant de grande tente, seulement le temps m'a trahi.
Ana ould khéima kebira, ghér tahh biya lhhal.

Je suis un maître du bras, et, au jour de la poudre, mes amis, mes enfants et moi, tous nous mourrons devant ton cheval.
Ana moula deraa, ou nhar le baroud, be oulidati ou sahhabi, gaa nemoutou gouddam aaoudek.

O monseigneur ! il y a longtemps que je suis entré sous les ailes de ton bernouss.
Ya sidi ! menn zemane dekholt thhatt djenahh bernoussek.

O monseigneur ! je suis sous ton ombre.
Ya sidi ! rani thatt dollek.

Si tu ne me rends pas justice, je me plaindrai de toi à Dieu.
Ila mataaténich cheraa nechteki bik aand rebbi.

Je suis entre tes mains.
Rani bine iddik.

On le voit, l'Arabe est prodigue de paroles touchantes quand il veut demander et obtenir quelque faveur ; mais, si les positions respectives du protecteur et de l'obligé sont

changées, s'il n'a plus besoin de vous, si les rôles sont intervertis, l'homme naguère humblement pressant, pourrait bien vous dire un jour avec insolence :

Mon cheval te connaît; quant à moi, je ne te connais plus.
Aaoudi yaarfek ; ou ana manaarfek-chi.

Cela s'est vu, bien que, pour rendre hommage à la vérité, cela ne soit pas général. Partout il y a de nobles caractères ; néanmoins, de chrétien à musulman, si vous ne voulez éprouver de cruelles déceptions, sachez toujours à qui vous avez affaire. N'oubliez pas que vous traitez avec un peuple qui n'a jamais manqué de paroles mielleuses pour en venir à ses fins, mais qui est condamné fatalement à la haine, par sa religion, à l'égoïsme, par le genre de vie qu'il mène.

III

SERMENTS

Je n'ai parlé jusqu'à présent que des remercîments, des souhaits et des supplications : chez un peuple qui n'en est point avare, ce sont peut-être là des paroles de peu de valeur. En est-il de même des serments ? Jusqu'à quel point engagent-ils celui qui les prononce ? Nous le dirons plus tard.

Par Dieu !	*Bellah ! Ouallah !*
Par la figure de Dieu !	*Aala oudjh Allah !*
Par la croyance de Dieu !	*Be amane Allah !* *Amanate Allah !*

Par ma tête et par mes yeux! | *Aala rassi ou aaïni !*
Par la bénédiction du pain ! | *Berkete en-naama !*
Par la tête de ton père! | *Aala rass babak!*
Par ma tête et par la tienne! | *Ou rassi ou rassek !*
Que Dieu vide ma selle! | *Allah ikhelli serdji !*

Par la tête du Prophète de Dieu!
Be ras rassoullah !

Par la bénédiction de Dieu !
Berkete Rebbi !

Par la vérité du Dieu très-haut!
Ou hhak Allah taala !

Par la bénédiction du Prophète !
Berkete en-nebi !

Par mon cou et par ton cou!
Aala rokebti, ou aala rokebtek !

Que je ne sois pas un musulman !
Rani manichi messlem !

Que je sois un enfant du péché !
Rani menn oulad el hharam !

Par la vérité des cieux créés par Dieu !
Ou hhak samaouate Allah !

Que ma religion soit un péché pour moi!
Hharame dini !

Que j'accepte la religion des juifs !
Rani aala dine el ihoude !

Par Dieu qui ne dort et qui ne rêve !
Ou hhak Allah li ma-irgoud ou la inoum !

Que Dieu me maudisse comme un juif!
Allah inaalni ki lihoudi !

Par la vérité, demain jour où l'on payera les dettes du jugement dernier!
Bel hhak, ghedoua youm eddine!

Si je t'ai menti, que Dieu me coupe la langue!
Ida kedebt aalik Allah iktaa-li lessani!

Que mes femmes soient un péché pour moi!
Hharam nessaya !

Par la vérité de Dieu, le maître du monde, et du Prophète, le généreux !
Ou khak rebb el aalamine, ou ennabi el karim !

Que mes femmes soient séparées de mon cou!
Rahoum nessaya maazouline menn oongui!

Que ma femme soit un péché pour moi au troisième divorce!
Hharam marti fi talak talate !

Que Dieu rende ma religion comme la tienne!
Allah idjaal dini aala dinek!

Le divorce est permis chez les musulmans. Ils en usent et ils en abusent.

On sait déjà qu'ils peuvent épouser quatre femmes légitimes et posséder autant d'esclaves qu'ils en peuvent nourrir.

Quand la femme esclave devient enceinte du fait de son maître, elle ne peut plus être vendue et elle prend le titre de *oum el oulid* — la mère de l'enfant. — Cet enfant a le droit d'hériter de son père.

Cependant, une esclave qui ne serait pas enceinte d'au moins six mois pourrait encore être vendue.

Dans tous les cas, la loi défend le mariage entre le propriétaire et l'esclave.

Par ma tête, le jour du jugement dernier, quand Dieu sera kadi et les anges témoins !

Be rassi, ghedoua youm el kiyama menine ikoun rebbi kadi ou le melaïka chehoude !

Que Dieu me fasse perdre le témoignage au moment de ma mort !

Allah itellef aaliya echahada ouakt el ma mate !

Tout musulman, en danger de mort, est tenu de prononcer la Chahada. S'il a perdu la parole, il doit lever un doigt vers le ciel, en témoignage de l'unité de Dieu ; s'il ne lui reste pas assez de force pour faire de lui-même ce signe symbolique de la croyance dans laquelle il a vécu et dans laquelle il meurt, un des assistants lui prend la main droite, en soulève l'index et l'aide ainsi à accomplir ce dernier devoir.

Que Dieu me fasse témoigner avec le pied !
Allah idjaalni nechahad be keraaïya !

Que Dieu envoie un accident sur ma tête !
Allah ibaatli moussiba aala rassi !

Par la bénédiction de Dieu qui m'a fait et qui t'a fait !
Berkete Rebbi li khellok-ni ou kholkek !

Par la grille du Prophète !
Be chebbak en-nebi !

Le tombeau du Prophète est à Médine ; il est entouré d'une grille. Quand deux Arabes veulent faire un serment d'une grande importance, ils entrelacent leurs doigts de la

main droite en disant : « Je le jure, par la grille du Prophète. » Dans leur pensée, il arriverait malheur à celui qui manquerait à sa parole.

Que je devienne amoureux de ma sœur, sur la noble Kaaba !

Rani nezeni Kheti fel Kaaba cherifa!

La Kaaba est un édifice carré de trente à trente-cinq pieds de long sur trente ou trente-cinq pieds de large, situé à la Mecque, au centre d'une grande place également carrée, dont les quatre murailles supportent des minarets du haut desquels les *moudden* — crieurs des mosquées — appellent les fidèles à la prière.

Le mot *kaaba* signifie : cheville du pied.

Que Dieu m'enterre debout comme un juif !

Allah idfen-ni be loukaf ki lihoudi!

C'est une calomnie, on n'enterre pas les juifs debout ; mais c'est encore une preuve de l'aversion que les musulmans ont pour les israélites. Les juifs honorent les morts, les lavent, prient sur eux, et, comme les autres peuples, ne les enterrent qu'étendus dans leur tombeau, où ils doivent être revêtus d'un habillement blanc complétement neuf, ou qui, du moins, n'ait jamais servi. Pour les pauvres comme pour les riches, ce vêtement funèbre se compose d'un pantalon très-long qui recouvre les pieds, d'une chemise et d'une pièce de cotonnade roulée autour de la tête. Le croirait-on ? les israélites qui sont établis dans les villes que nous occupons en Algérie, ont trouvé très-commode de remplacer cette espèce de turban par notre populaire bonnet de coton.

Par ma tête et par la tienne, et ma tête sauvant la tienne !
Ou rassi ou rassek, ou rassi feda rassek !

Par ta vie et par celle de tes enfants !
Be hhayatek, ou be hhayate ouladek !

Par le serment de Dieu et par le serment de notre seigneur Brahim, le chéri de Dieu !
Aahad Allah ou aahad sid-na Brahim, khalil Allah !

Par la bénédiction de sidi Hamed ben Youssef, le maître de Milianah, qui a pris un lion pour cheval et un serpent pour bride !
Berkete sidi Hhamed benn Youssef, moula Meliana, li dar laaoud sebaa ou lhhanech el djam !

Sidi Hamed ben Youssef est un marabout célèbre en Algérie : il a beaucoup voyagé et laissé des dictons sur tous les pays qu'il a parcourus. On lui concède un grand talent d'observation ; ses appréciations, nous les rencontrerons plus tard. Son tombeau est à Milianah.

Que Dieu me rende semblable à la selle d'un cavalier : siége pendant le jour et coussin pendant la nuit !
Allah idjaal-ni ki serdj le mekhazeni : fennar megaada, ou fel lille ousada.

Que demain Dieu ne me fasse pas voir le matin !
Allah la issebbahh-ni !

Si je t'ai menti, que Dieu me donne pour père celui qui a bâti Paris.
Ila kedebt aalik, Allah idjaal bouya li bena Barize.

Ce serment singulier prouve que, si, depuis notre occupa-

tion de l'Algérie; tous les Arabes n'ont point encore vu Paris, ils en ont du moins beaucoup entendu parler, et surtout qu'ils le détestent instinctivement, comme étant la tête d'une nation ennemie.

Que Dieu me condamne à frapper la danse (à me promener sans motif), comme un chrétien!
Allah idjaalni nedrob eddansa kif er-roumi!

O monseigneur! si j'ai volé, que Dieu me fasse répandre de l'eau debout comme les infidèles!
Ya sidi! ida khouent Allah injaalni nezerreg ki le kafara!

Les Arabes portent la plus grande attention à ce que la moindre goutte d'urine ne vienne à toucher leurs vêtements. Elle suffirait à les rendre impurs pour la prière. Afin d'éviter cette souillure, ils s'accroupissent en étendant avec soin leur bernouss autour d'eux.

Par celui qui est le Dieu unique, le demandeur et le vainqueur, je te tuerai comme un chien!
Fa belladi la ilaha ella houa, et-taleb, el ghaleb, nektelek ki le kelb!

Que Dieu ne me donne pas ce que je désire,
Et ne me fasse pas entrer au paradis!

Allah la ïaaténi ma-netemenna,
Ou la iddekholni lel djenna!

Par Dieu qui a créé la terre, les sept cieux, le trône, le paradis et l'enfer!
Bellah li khelok el arde, ou sebaa semaouate, ou le koursi, ou le djenna, ou en-nar!

Si je t'ai menti, que Dieu me fasse porter un chapeau comme les chrétiens!

Ila kedebt aalik Allah idjaal-ni nelbess el barreta kif en-nessara!

Je le répète, les Arabes ont pour notre chapeau, *baretta*, une aversion incroyable. Il aiment bien l'argent, et cependant on ne pourrait décider, n'importe pour quel prix, même un homme de la plus basse extraction, à paraître dans un lieu public, avec notre coiffure. Il craindrait de passer pour un renégat, et son témoignage ne serait plus reçu en justice.

Voilà les serments les plus usités, non pas dans les villes, mais dans les tribus: un Arabe prudent et qui garde une arrière-pensée, évitera de prononcer certaines de ces paroles sacramentelles devant témoins. Appelé devant la justice, où les caractères civils et religieux sont confondus, il serait peut-être forcé de s'exécuter, s'il n'avait la ressource de se faire relever de son langage aventureux par un *taleb* complaisant. Il est facile d'en trouver qui ne sont pas très-scrupuleux, mais il en coûte toujours quelque présent.

Quant aux femmes, on n'est pas non plus très-sévère à leur égard, s'il faut en croire les vers suivants:

« Si elles jurent qu'elles vous aiment et que jamais elles ne vous trahiront,

» Rappelez-vous que celles qui mettent du kohhel à leurs paupières,

» Et qui se teignent les doigts avec du henna,

» Ne se croient pas obligées de garder leurs serments. »

Les Arabes, surtout les gens de guerre, se font quelquefois sur l'avant-bras des brûlures très-visibles avec le fourneau d'une pipe allumée. J'en ai demandé la raison, on m'a

répondu que, le plus souvent, c'était pour ne pas perdre le souvenir d'un serment d'amour ou de haine. La cicatrice devait le leur rappeler incessamment.

IV

INJURES

Chien, fils de chien.	*Kelb benn el kelb.*
Infidèle, fils d'infidèle.	*Kafer benn el kafer.*
Impie, fils d'impie.	*Khardji benn khardji.*
Maudit, fils de maudit.	*Meskhoute benn meskhoute.*
Voleur, fils de voleur.	*Khaïne benn khaïne.*
Juif, fils de juif.	*Ihoudi benn ïhoudi.*
Nazaréen, fils de nazaréen.	*Nessrani benn nessrani.*
Fils de la prostituée.	*Ould el kahhba.*
Enfant du péché.	*Ould el hharam.*
Enfant de la rue.	*Ould zennka.*
Charogne, fils de charogne.	*Djifa benn djifa.*
Traître, fils de traître.	*Gheddar benn gheddar.*
Démon, fils de démon.	*Chytane benn chytane.*
Intrigant, fils d'intrigant.	*Khellate benn khellate.*
Mendiant, fils de mendiant.	*Sassi benn sassi.*
Fils de l'extraordinaire.	*Ould el aadjeb.*
Dégoûtant, fils de dégoûtant.	*Aaïfa benn aaïfa.*
Enfant de l'injustice.	*Benn delam.*
Fils de l'adultère.	*Ould zena.*
Bâtard, fils de bâtard.	*Hharami benn hharami.*
Enfant de la débauchée.	*Ould charmouta.*
Religion de rat.	*Dine el far.*

Religion de bois.	*Dine el hhatob,*
Religion de moineau.	*Dine ezaouche.*
Menteur, fils de menteur.	*Keddab benn keddab.*
Lâche, fils de lâche.	*Djayahh benn djayahh.*
Avare, fils d'avare.	*Bekhil benn bekhil.*
Injuste, fils d'injuste.	*Dalem benn dalem.*
Enfant de la chienne.	*Ould el kelba.*
Gâté, fils de gâté.	*Fassed benn fassed.*
Druse, fils de Druse.	*Derzi benn derzi.*
Cochon, fils de cochon.	*Hhallouf benn hhallouf.*
Baladin, fils de baladin.	*Zeffane benn zeffane.*
Révolté, fils de révolté.	*Derkaoui benn derkaoui.*
Coupeur de route.	*Kttaa ettrék.*
Ennuyeux, fils d'ennuyeux.	*Samott benn samott.*
Grossier, fils de grossier.	*Khechine benn khechine.*
Animal, fils d'animal.	*Behim benn behim.*
Poltron, fils de poltron.	*Khouaf benn khouaf.*
Fils de charogue.	*Ould djifa.*
Puant, fils de puant.	*Fayahh benn fayahh.*

Va-nu-pieds, fils de va-nu-pieds.
Zoukti benn zoukti.

Enfant de celle qui n'a jamais dit non.
Ould li aamer-ha ma galet: la-la.

Banqueroutier, fils de banqueroutier.
Faless benn faless.

Mangeur de cochon et buveur de vin.
Oukal el hhallouf ou chareb echerab.

Désireux de barbe, puant de la bouche, figure de vieille femme.
Mechetak el lahhya, khanez el foum, oudjh el aadjouza.

Il existe encore d'autres injures, mais la pudeur et les convenances me défendent de les reproduire.

Imbécile, fils d'imbécile.
Boudjadi benn boudjadi.

Porteur de triques, fils de porteur de triques.
Haraoudji benn haraoudji.

Fumeur de hhachich, fils de fumeur de hhachich.
Hhachaïchi benn hhachaïchi.

On entend par hhachich, et quelquefois par *tekrouri*, les feuilles, les fleurs et les graines d'une espèce de chanvre que l'on fait sécher et que l'on fume ensuite dans des pipes très-petites. Cette substance a le pouvoir de causer une ivresse assez forte et d'amener une gaieté factice extraordinaire. On prétend même qu'elle procure des songes délicieux et un état d'extase plein de charme; cependant, tout le monde s'accorde à dire que l'usage n'en est pas très-dangereux. Ceux qui ont l'habitude de fumer cette graine peuvent tomber dans le délire, compromettre gravement leur santé, et, à la longue, perdre la raison.

Il y a une infinité de manières d'employer le hhachich : on le fume souvent mélangé avec du tabac fort, on le prend en boisson ou on le mange. Dans certaines villes de l'Algérie, on prépare, avec les différentes parties de cette plante, des confitures qu'on appelle *maadjoun*. Les femmes en font usage quand elles veulent se mettre en gaieté.

Quoi qu'il en soit, le hhachich est presque un poison, qui use, en peu de temps, le corps et l'intelligence : on méprise généralement ceux qui s'en servent. Dans tout l'Orient, il est connu ; les souverains musulmans l'ont défendu.

En Égypte, l'émir *Chikh Khouni*, vers l'an 700 de l'hé-

gire, fit arracher les dents à ceux qui furent convaincus d'en avoir usé, et le général Bonaparte, à son arrivée dans le même pays, sur les conseils des médecins et des savants tels que Berthollet, Desgenettes et Larrey, le prohiba sévèrement. Il fit fermer les cafés, ainsi que les établissements dans lesquels on permettait de l'employer (1).

En arabe, le mot hhachich signifie herbe : c'est sans doute par extension que le chanvre a été ainsi désigné.

Quand on veut fumer le hhachich, on dit : « Allons faire notre kif; » c'est-à-dire : « Allons nous livrer au plaisir d'une douce ivresse. »

V

IMPRÉCATIONS

Après les injures, il me semble utile de faire connaître aussi les imprécations les plus usitées. Elles nous feront voir à leur tour ce que la haine peut inspirer à un peuple qui, bien que religieux, passe, avec raison, pour très-rancunier.

Que Dieu maudisse ton père, le chien !
Allah inaal babak el kelb !

Que Dieu te maudisse autant de fois que tu as de cheveux sur la tête !
Allah inaalek kodma menn chaara fi rassek !

(1) Voir, pour plus amples renseignements sur le hhachich et le kif, le vocabulaire d'histoire naturelle par le savant docteur Lagger. On le trouvera dans *le Grand Désert*, du général Daumas, et Ausone de Chancel.

Que la malédiction de Dieu soit sur toi!
Naalate Allah aalik !

Que Dieu maudisse les auteurs de tes jours!
Allah inaal oualdik !

Que Dieu disperse ta famille !
Allah ichettet chemelek !

Que Dieu maudisse le portier qui t'a fait entrer !
Naalate Allah aal bouab li dekholek !

Que Dieu maudisse ta religion de bois !
Allah inaal dinek, dine el hhatob !

(Ceci se rapporte à la croix des chrétiens.)

Que Dieu maudisse ta mère qui n'a jamais dit non !
Allah inaal immak li aamer-ha ma galet : la, la !

Que Dieu maudisse la femme qui t'a mis au monde!
Allah inaal el mra li ouldatek!

Que Dieu fasse que tu te couches pour ne plus te relever!
Allah idjaalek tergoud ou ma tenaude !

Que l'enfer soit pour toi!
Djahennem aalik !

Que Dieu efface ta trace de ce monde et qu'il détruise ta tente!
Allah immedi djerrtek, ou iterek khéimtek.

Que Dieu diminue ta respiration!
Allah ikollel nefssek!

Que Dieu te laisse, comme l'urine du chameau, toujours en arrière !

Allah idjaalek ki boult el djemel, daïm menn loura !

Que Dieu te conduise à Malte : tu n'auras ni lit pour te coucher, ni habits pour te couvrir, et on y jouera aux cartes sur ton dos!

Allah iddik el Malta : la ferache, la gheta, ou ilaabou aalik el karta !

Les hommes comme il faut jouent aux dames et aux échecs, mais jamais aux cartes. Ce plaisir n'est guère connu que des simples cavaliers, des mauvais sujets et des routiers. L'habitude en est méprisée.

Que Dieu fasse de toi un juif : tu n'auras ni ce monde ni l'autre!

Allah idjaalek ihoudi : la hadi ou la akhéra !

Dans le cours de cet ouvrage, on trouvera souvent des injures et des imprécations proférées contre les juifs, même contre les chrétiens. Elles sont aussi injustes qu'imméritées; mais j'ai dû les reproduire, ne fût-ce que pour faire connaître, et le fanatisme des Arabes, et les préjugés violents qu'ils conservent encore contre tous ceux qui ne suivent pas les lois de Mahomet.

Avant l'arrivée des Français en Algérie, les israélites y vivaient dans un état d'abjection vraiment déplorable pour l'humanité : moyennant une capitation — *djeziya* — qu'ils étaient forcés de payer au gouvernement, ils avaient bien leurs synagogues, leurs cimetières, et ils pouvaient suivre librement leur religion ; mais, dans la pratique, on ne leur épargnait aucune espèce de vexation.

Ils étaient contraints d'habiter un quartier isolé; ils ne

pouvaient jamais passer devant une mosquée ou devant une école où l'on récitait le Koran, sans se déchausser, et, venaient-ils à rencontrer un musulman dans la rue, ils devaient lui céder la droite et passer à gauche.

Le cheval leur était impitoyablement interdit : ils ne pouvaient monter que sur des ânes ou sur des mulets, bâtés, mais jamais pourvus d'une selle.

La calotte rouge (chachiya), le bernouss blanc et les draps de couleur éclatante, mais principalement ceux de couleur verte qui est celle des descendants du Prophète, leur étaient absolument défendus.

On ne leur tolérait que le bernouss noir et les vêtements de couleur sombre ; d'un autre côté, leurs femmes ne pouvaient ni se voiler, ni porter aucun bijou approchant de ceux en usage chez les musulmans.

Dans les provinces, quand les chefs israélites allaient payer le tribut, ils devaient, en le faisant, prendre une attitude suppliante et attendre ainsi un léger soufflet, ou, tout au moins, le simulacre d'un léger soufflet de la part du musulman collecteur de l'impôt.

Dans les villes de l'intérieur, quand des criminels devaient subir le supplice de la pendaison, on prenait de force les deux premiers juifs que l'on trouvait, et on les obligeait à remplir le rôle d'exécuteur des hautes œuvres. D'après les idées musulmanes, on reportait ainsi sur leurs têtes l'horrible péché qui s'attache à quiconque donne la mort à son semblable.

Mais le plus grand signe du mépris que les musulmans professaient pour les israélites, c'est celui-ci. Quand l'un des membres de ce peuple entrait dans une maison turque ou mauresque, ou dans une tente arabe, les femmes, contrairement à leurs habitudes, pouvaient paraître devant lui la fi-

gure découverte. Pourquoi ? Ce n'était pas un homme, c'était un juif ; il partageait ce privilége avec les esclaves.

Sans entrer dans de plus grands détails, telle était à peu près la situation détestable des israélites au moment de la conquête. La France ne pouvait la tolérer ; aussi, malgré les difficultés politiques que cela devait nous susciter, a-t-elle, dès le principe, montré par ses actes combien les préjugés invétérés des Arabes lui paraissaient injustes et barbares.

On a connu des chefs arabes fanatiques qui ne venaient plus dans nos villes qu'avec une extrême répugnance, pour ne pas être exposés, disaient-ils, à y être traités par les juifs sur le pied de l'égalité. C'était quelquefois embarrassant, mais nous nous devions à nous-mêmes de faire taire toutes ces considérations devant un grand acte de justice et de civilisation.

Les juifs, aujourd'hui, sont citoyens français en Algérie comme en France ; toujours haïs des Arabes, c'est vrai, mais hors de leur domination.

Que Dieu brûle ton père !
Allah ihharek babak!

Que Dieu noircisse ton bonheur !
Allah issoued saadek!

Que Dieu te rende semblable au coq : il s'en va content et revient le cou coupé !
Allah idjaalek kif ed-dik : yemchi mecherohheu ou ïoulli medebohheu !

Que Dieu te punisse par la maladie, par la pauvreté et par l'absence de ceux que tu aimes!
Allah ibellik bel mord, ou le fekerr, ou le gherba !

Que Dieu te condamne au chagrin, à la tristesse, au mépris et au peu en tout!

Allah issellot aalik el hhem, ou le ghebina, ou le dell, ou le koll fi koul-chi!

Que Dieu te place dans le paradis d'Abrouk!—des juifs,—
Tu auras le feu par-dessous et le bois par-dessus.
Allah idjaalek menn djennet aabrouk;
Nar nenn thhate, ou lhhatob menn fouk.

Que Dieu te rende comme un bœuf de boucherie!
Tu entreras sur quatre et tu sortiras sur sept.
Allah idjaalek ki ferd el djezzarine.
Tedkhol aala arbaa ou tekhrodj aala sebaa.

Que Dieu te rende comme le tambour d'un jour de fête!
Tu auras la voix haute et le ventre creux.
Allah idjaalek ki tebel nhar el aaïd!
Hhessek aali, ou kerchek khali.

Que Dieu ne fasse rien sortir de toi ni de ta postérité.
Allah la idjaal mennek ou la menn derritek!

Que Dieu te laisse étendu entre deux partis de cavalerie!
Allah ibekkik memdoud bine el goumm ou le goumm!

Que Dieu te rende comme la poignée de la porte: tu coucheras toujours dehors!
Allah idjaalek ki khorset el bab: daïm tebate barra!

Que Dieu ne me montre ta figure, figure de chien, ni dans cette maison ni dans l'autre!
Allah la iouri-ni oudjhek, oudjh el kelb, la fi had ed-dar ou la fi dik!

Dieu fasse qu'au jour du gain tu sois toujours absent !
Allah idjaalek youm rebahh, tekoun dima ghaïb !

Que Dieu te rende comme la terre d'une montagne ; elle peut descendre, mais elle ne remonte jamais !
Allah idjaalek ki trabe el djebel : thabot ou ma tetlaa !

La mer et un sac pour toi !
El bhhar ou chekara aalik !

Que Dieu égare ton tombeau au moment de ta mort !
Allah ittellef keberek ouakt el mout !

Que Dieu ne fasse sortir de toi ni grains ni semences !
Allah la idjaal mennek la zeraa oula zeréaa !

Que Dieu noircisse ton cœur !
Allah ikahhal galbek !

Que Dieu ne fasse pas paraître ton fusil au-dessus des autres fusils !
Allah la ibiyenn mouqhhaltek bine el meqhhal !

Que Dieu fasse que tes yeux ne jouent plus jamais dans ta tête !
Allah idjaal aaïnik aamer-houm ma ilaabouche fi rassek !

Que Dieu maudisse le conducteur qui t'a amené !
Allah inaal el hhammar li djabek !

VI

CONSOLATIONS

Les renseignements que nous venons de donner peuvent servir à guider l'Européen dans ses rapports avec les Arabes, mais ils ne suffisent pas à ceux qui, habitant le pays et mêlés à l'administration ou aux affaires, sont appelés par cela même à s'initier davantage à la vie des indigènes. Sous peine d'être souvent embarrassé dans la pratique, il faut encore savoir comment on console et comment on félicite.

Lorsqu'on aborde une personne dont le deuil tout récent a été causé par la mort d'un parent, ou d'un ami, les consolations les plus usuelles sont celles-ci :

Mort d'un homme.

Que Dieu fasse descendre sa bénédiction sur ta tête !
Allah idjaal el baraka fi rassek !

Élargis ton intérieur, nous devons tous mourir ; Dieu seul reste.
Oussaa khatrek : gaa nemoutou, ma ibka ghér Rebbi !

La mort est une contribution frappée sur nos cous ; nous devons tous la payer !
El moute ferd aala rekab-na : labed nekhallessou-ha !

Vois : notre seigneur Noé a vécu quinze cents ans, et il a fini par mourir !
Chouf : sid-na Nohheu aach khamssetach mïate sena, ou nhar el tali mate !

Vois encore un tel ou un tel, qui disaient et qui disaient, et cependant, au dernier jour, rien n'a pu les sauver, ni le pouvoir, ni les richesses !

Chouf tani felane ou felane li kane igoul ou igoul, ou el hhassoul, ma enfaa-houmch la mal oula hherma.

La terre est comme un pont : on y entre par un côté et on en sort par l'autre.

Eddenya mettel el kanntera : tedkhol menn djiha ou tekhrodj men djiha lokhra.

Si Dieu n'avait pas inventé la mort, nous nous mangerions les uns les autres.

Loukane Rebbi ma-dairchi le moute, loukane nakoulou baad-na baad.

Nous avons été faits avec de la terre et nous retournerons à la terre.

Ahhna mekheloukine menn et-trab ou nerdjaaou le trab.

Dès le jour où il était dans le ventre de sa mère,
Sa mort était écrite sur son front.
Menn nhar li kane fi kerch oummou,
Elmoute mektouba fi djebinou.

La mort, c'est le chemin de tout le monde.
El moute, trék ennass el koull.

Il avait fini son temps. Il est mort en son temps.
Oufaa adjelou. Mate fi ouaktou.

Il faut que chacun goûte à la mort.
Koull nefss labed idouk el moute.

Les pleurs, les lamentations sont sévèrement défendus

par la religion musulmane. Le Prophète a dit : « Ne suivez les morts ni avec des pleurs ni avec du feu. »

Dieu a promis d'immenses récompenses à ceux qui seront résignés.

Cependant, il n'a jamais pu anéantir complétement les signes extérieurs de la douleur, soit à cause de leur antiquité, soit parce qu'ils ont leur source dans les faiblesses du cœur humain. Lui-même, lorsque son fils Ibrahim mourut, n'eut pas la force de retenir ses larmes en présence de ses disciples. Ils lui dirent : « O prophète de Dieu ! ne nous as-tu pas défendu de pleurer ? — C'est vrai, leur répondit-il ; mais, si mon œil pleure, mon cœur est profondément soumis, et je ne me révolte pas contre l'ordre de Dieu. »

Mort d'une femme.

Les compliments de condoléance pour la mort d'une femme sont les suivants :

Tiens ton âme : la vie est dans la main de Dieu.
Chedd rohhak : el aamer fi idd Rebbi.

C'était sa limite : Dieu l'a apportée, Dieu l'a enlevée.
Hadak hhad-ha : Rebbi djab-ha, Rebbi dda-ha.

C'est l'ordre de Dieu : c'était tout ce qu'elle avait à vivre.
Hhakoum Rebbi : hadak ma djabet fi aamer-ha.

Tu n'a pas de mal : la femme se remplace.
La bass aalik : el mra mekheloufa.

Nous ne sommes que de la poterie, et le potier la façonne comme il lui plaît.

Ahhna ghér fekhar, ou moul fekhar issenaa ki ma bgha.

Remercie Dieu, elle t'a laissé tes enfants déjà grands.
Hhamed Rebbi, khellate ouladek kebar.

Que Dieu accorde sa bénédiction à tes enfants.
Allah idjaal el baraka fi ouladek.

S'il plaît à Dieu, tu la trouveras devant toi, dans le paradis.
Ennchaallah tedjeber-ha kouddamek fel djenna.

Ta tête est sauve, dis : je remercie Dieu.
Selamt rassek, goull: lhhamedou lellah.

Quand il le peut, un Arabe ne manque jamais d'assister aux funérailles de ses parents, de ses amis. Le Prophète a dit :

« Conduire un mort à sa dernière demeure, c'est une action méritoire qui compte pour une bonne action dans l'autre monde : en le portant, ou en aidant à le porter, pendant l'espace de quarante pas, on peut obtenir la rémission d'un grand péché. »

Cependant, on empêche les femmes d'assister aux enterrements. Leur présence, disent les Arabes, y est au moins inutile : d'abord, par leurs gémissements, elles empêchent de suivre et d'entendre la prière des funérailles : — *Salate el djenaza ;* — puis la vue de leurs charmes peut jeter l'inquiétude et le trouble dans le cœur des fidèles. Le cimetière est un lieu de réflexions sérieuses, où rien ne doit détourner l'homme de cette pensée que, venu de la poussière, il doit retourner à la poussière.

Pour un blessé.

Personne n'est aussi heureux que toi : Dieu t'a accordé une blessure dans la guerre sainte.

Makane hhad kifek: endjerahht fel djahad be amer rebbi.

Dieu t'a marqué pour ne pas t'oublier.

Rebbi rechemek bach ma ïnssakche.

Dans ce monde, tu seras heureux ; dans l'autre, tu seras compté pour un martyr.

Fi hadi saaïd, ou fel akhra chihid.

Seulement, ne laisse pas entrer tes femmes, et supporte la sonde avec patience.

Ghér, balék idkolou en-nessa, ou seberr ed-delile.

Ne ménage pas le beurre rance, prends garde à l'air, couvre-toi selon le temps, et permets au médecin de faire ce qu'il voudra.

Keterr dehane, ou balék erréhh ; balék el ma, ou berber aal zemane, ou khalli sanaa issenaa ki ma bgha.

Dans leurs traitements pour les plaies d'armes à feu, les Arabes versent du beurre rance dans les blessures, et recommandent par-dessus tout d'éviter l'air et l'eau. Ils prétendent se trouver très-bien de ce régime.

S'il plaît à Dieu, tu guériras, et tu remonteras à cheval pour combattre les infidèles.

Ennchaallah, tebra ou terkeb tani, ou toulli teddague el kafara.

Pour un malade.

Ne te chagrine pas, les jours de la maladie sont comptés chez Dieu.

Ma tetghobenn-chi : yame el mord maadoud aand Allah.

La maladie allége les péchés.

El mord tekhefif menn el denoub.

Comment vas-tu ? La maladie, c'est de l'or ; ce ne sera rien, s'il plaît à Dieu.

Kif rak ? Echorr deheb, maandek bass, ennchaallah.

Que Dieu place ta maladie en augmentation dans la balance de tes bonnes actions !

Allah idjaal mordek ziyada fi mizane hhassanatek.

Ta couleur est bonne, bientôt tu seras debout.

Lounek meléhh, delouakt tenaude.

Ce ne sera rien, Dieu te guérira.

La bass aalik : Allah ichefik.

Aie confiance dans le médecin : Dieu guérit par l'intermédiaire de la créature.

Admenn fe tebib : Rebbi idaoui ou laabd sebbab.

Pour la bastonnade.

La compassion que l'on témoigne à un camarade qui a reçu la bastonnade ne va pas sans un peu de raillerie, et l'on glisse toujours quelques gaillardises dans les paroles qu'on lui adresse. Ainsi, on lui dit :

Élargis ton intérieur : la trique est faite pour les hommes et non pour les femmes.

Oussaa khatrek : el aassa mtaa redjal, machi mtaa nessa.

Les hommes sont faits pour la trique, pour l'amour, pour la misère comme pour toute espèce d'accidents.

Redjal enndarou aala khater laassa, ou louchk, ou temermid, ou aala khater koul moussiba.

Qu'importe ! dans les nuits du vingt-quatrième du mois, quand règne l'obscurité et que les chiens sont endormis, les jeunes gens ne font que dire et dire, et ils entrent chez leurs maîtresses, l'eau vînt-elle à tomber du ciel comme une corde.

La bass ! fel liyali mtaa arbaa ou aacherine, ouakt delame ou le kelab raguedine, el chachera ghér issououlou ou igoulou, ou idokhelou aala khouatet-houm, ou ennau khéite menn sema.

L'Arabe ne se croit pas déshonoré pour avoir reçu la bastonnade : offrez-lui le choix, il la préférera à la prison. En me privant de ma liberté, dit-il, vous m'empêchez de pourvoir aux besoins de ma famille ; tandis qu'en me gratifiant de quelques coups de bâton, vous m'occasionnez seulement une douleur passagère qui ne m'empêchera nullement de travailler pour nourrir mes femmes et mes enfants.

Les Arabes ne donnent pas la bastonnade comme les Turcs, sur la plante des pieds, ce qui peut estropier. Ils l'appliquent tout simplement sur les parties les plus charnues du corps, recouvertes d'ordinaire par un épais bernouss qui amortit les coups. Après une centaine de coups de bâton, j'ai vu des Arabes se relever et courir comme des sangliers dans la forêt.

La bastonnade est le plus souvent administrée par un *chaouch*, espèce d'agent de police, muni à cet effet d'une baguette d'olivier sauvage, et c'est probablement la manière dont il s'acquitte de ses fonctions qui a fait dire en pays arabe :

Le père de l'olivier guérit même les estropiés.
Bou zeboudja iberri zhhaf.

Perte d'argent ou d'esclave.

Enfin, quand un homme a fait une perte d'argent ou qu'un esclave lui a été enlevé, la politesse commande de lui dire :

Dieu t'en apportera un autre qui te sera plus heureux.
Idjiblek rebdi maberek mennou.

Dieu te couvrira de tes pertes.
El khessara mekheloufa menn aand Rebbi.

Si Dieu allonge ton existence, tes richesses s'augmenteront.
Ila Rebbi itouel el aamer, tedir keter menn had-chi.

Quand la tête est sauve, ne t'inquiète pas de la chachiya-fessy.
Ila aach errass matekhemmem fe chachiya.

VI

FÉLICITATIONS

—

Pour un succès de guerre,

Louanges à Dieu pour la victoire !
El hhamedou lellah aalel nesser !

Que Dieu fasse triompher notre seigneur et maître !
Allah innsorr sid-na ou moula-na !

Que Dieu fasse que tu sois une épine dans l'œil de ton ennemi !
Allah idjaalek chouka fi aaïn aadouk !

Que Dieu fasse triompher notre seigneur et le rende toujours victorieux !
Allah innsorr sid-na, ou daïm ikoun ghaleb !

Que Dieu fasse triompher les soldats de Mohhammed !
Allah innsorr laasker el Mohhammadi !

Nous remercions Dieu qui ne nous a appris que du bien sur le compte de notre seigneur et maître.
El hhamedou lellah li smaa-na aala sidna ou moula-na ghér le khér.

Pour un mariage.

Dis-moi : as-tu été un homme ?
Khobarek : kount radjel ?

Qu'elle entre chez toi avec la protection de Dieu !
Tedkhol aalik be ceteurr Allah !

Que Dieu vous accorde un temps heureux, et qu'il prolonge votre existence !
Allah yaatıkoum zemane meléhh ou itououel aamerkoum !

Que Dieu fasse durer votre joie !
Allah idoum ferahhkoum !

Dieu fasse qu'elle remplisse ta tente !
Allah idjaal-ha taamer-lek el khéima !

Que Dieu t'accorde une postérité vertueuse !
Allah ïaatik derriya salahh !

Que Dieu vous fasse vivre en bonne intelligence !
Allah ïouffek bine-koum !

Dieu fasse qu'elle te donne cinq garçons !
Allah idjaal-ha touled khamsa dekoura !

Maintenant, pourquoi ce nombre de cinq plutôt qu'un autre ? Parce que, d'après les idées arabes, c'est un nombre qui porte bonheur, qui rappelle les cinq doigts de la main droite, et qui a le pouvoir de rendre nuls tous les dangers du mauvais œil — *aaïn.* —Voilà les raisons pour lesquelles, dans les villes, on voit souvent imprimées sur les portes des mains à doigts ouverts, peints en rouge ou en vert, et que, partout, chez les citadins comme chez les campagnards, les riches se plaisent à attacher sur la calotte qui couvre la tête de leurs enfants — *chachiya* — une main en or ou en argent. Les pauvres y placent seulement à côté l'une de l'autre, et sur le même rang, cinq pièces de monnaie.

Pour la naissance d'un garçon.

Que le nouveau-né soit heureux, et que Dieu allonge son existence !

Mebrouk el mouloud, Rebbi itououel aamrou !

Que Dieu le fasse réussir !

Allah issedjih !

Il vous est né un garçon : que Dieu vous accorde sa bénédiction !

Zadkoum ichir : Allah idjaal fikoum el baraka !

S'il plaît à Dieu, il portera un jour un fusil, il montera à cheval et il frappera la poudre avec toi.

Ennchaallah irfed-lek el mouqhhala, irkeb-lek el aaoud, ou idrob maak el baroud.

Les Arabes procèdent d'une manière toute différente de celle des peuples chrétiens dans l'appellation de leurs enfants. Chez nous, le nom que le père a reçu de ses aïeux, il le transmet à ses descendants, qui se distinguent à leur tour par un nom spécial et variable, celui de leur baptême.

Chez les musulmans, au contraire, le nom de famille n'existe pas, excepté dans quelques familles très-illustres ; il est remplacé par un nom de désignation, et notre prénom devient chez eux un surnom — *agnomen.*

Un enfant vient de naître : sept ou huit jours après, le père, ainsi que je l'ai dit plus haut, réunit dans une fête ses parents et ses amis, prend le nouveau-né, convoque ou fait convoquer à la prière — *izzane,* — et l'appelle ensuite tout haut par le nom qu'il veut lui donner — *nomen.*

S'il s'agit d'un garçon, ce nom — *aalam*, mot qui signifie désignation — sera tantôt celui du Prophète ou de l'un des compagnons du Prophète, tantôt il consistera dans le mot *Aabd* — serviteur — suivi de l'une des épithètes données à Dieu.

Aabd-el-Kader, serviteur du puissant.

Aabd-er-Rahhmane, serviteur du miséricordieux.

Aabd-el-Kerim, serviteur du généreux.

S'il s'agit d'une fille, l'aalam qui lui sera donné sera de préférence emprunté à l'une des femmes de Mohhammed: *Khedidja*, *Zohra*, *Aaïcha*, à sa fille *Fatma*, ou à l'une des qualités de la femme, comme *Aaziza* — chérie — *Saaïda* — heureuse — *Loulou* — perle.

Mais, comme il est facile de le concevoir, le nom des aalam est excessivement restreint.

Une immense quantité d'individus porteront donc le même nom, celui de Mohhammed par exemple; dès lors, comment distinguer le Mohhammed qui appartient à telle famille du Mohhammed qui appartient à telle autre?

Les musulmans arrivent à établir cette distinction en ajoutant à l'aalam donné à l'enfant le mot *benn*, fils, ou *bennt*, fille, suivi du nom du père.

C'est ainsi que l'on dit:

Aali benn Mohhammed. — Aali, fils de Mohhammed.

Aali benn Moustafa. — Aali, fils de Moustapha.

Aali benn Hhamed. — Aali, fils de Hhamed.

Aaïcha bennt Hhassane. — Aaïcha, fille de Hhassane.

Fatma bennt Smaïl. — Fatma, fille d'Ismaïl.

Kkéra bennt Kaddour. — Khéra, fille de Kaddour.

On ne pourra donc plus confondre les individus portant le même aalam.

Remarquons en passant que la femme mariée ne perd pas l'aalam qu'elle portait étant jeune fille. Avant comme après le mariage, elle continuera à s'appeler du nom qu'elle a reçu de son père, elle sera toujours Aaïcha, fille de Hhassane.

Nous ne parlerons ici des surnoms *kounya* — que pour faire remarquer qu'ils varient à l'infini. Ils se rapportent à une qualité, à un défaut, à un fait particulier, ou bien encore à l'origine. En voici quelques exemples :

Moustafa bou mezrag. — Moustapha, le père de la lance.

Mohhammed bou maza. — Mohhammed, le père de la chèvre.

Aabd-el-Kader, bou chelagham.— Aabd-el-Kader, le père aux moustaches.

Zina el messerara. — Zina la gracieuse.

Sept jours après la naissance d'un garçon, il est d'usage de donner une grande fête — *oulima ;* — les gens pieux, au lieu de régaler leurs amis, font manger les pauvres.

Pour la naissance d'une fille.

Que le tout soit béni, s'il plaît à Dieu !
Koul-chi mebrouk, ennchaallah !

Ce qu'a donné le bon Dieu est bon !
Li aata el melehh, mellehh !

La sécheresse de ce compliment fait comprendre que l'on s'adresse à un père qui vient d'éprouver un mécompte.

Paraît-il chagrin d'avoir une fille au lieu d'un garçon, on essaye de le consoler ainsi :

« Ne te tourmente pas, Dieu la préservera des tentations du diable. Elle donnera le jour à des musulmans, et ses enfants seront des saints ou des guerriers de la foi—*Moudjahadine.* »

Un chef arabe de haute naissance, nommé *Djilali*, ayant un jour à ses côtés deux de ses petits-fils, l'un issu de son fils et l'autre de sa fille, demanda comment ils se nommaient. Le premier répondit : « Je me nomme *Aabd-el-Kader*, fils de Mohhammed, petit-fils de Djilali ; » mais le second ayant indiqué, comme cela devait être, d'autres noms, le grand-père s'écria avec émotion : « Décidément, les enfants de nos fils sont nos véritables enfants, ceux de nos filles ne sont que des étrangers. »

Si les Arabes désirent avoir des enfants mâles, c'est, disent-ils, à cause de l'utilité qu'ils peuvent en retirer. Il est fort rare que ce peuple soit complétement soumis à l'autorité d'un souverain, et placé, par conséquent, dans la situation qui met sur le même niveau l'homme qui a une famille nombreuse et l'homme qui n'en a pas. Dans cet état d'indépendance où le plus courageux et le plus fort impose presque toujours sa volonté, celui qui a des oncles, des frères, des fils et des cousins pour l'entourer, le soutenir et le défendre, est à l'abri de la tyrannie et de l'oppression, tandis que celui qui vit pour ainsi dire isolé, se voit chaque jour en butte à l'insulte et au mépris. Eh bien, les hommes sont aptes à se servir des armes aussi bien pour secourir leurs parents et leurs alliés que pour conserver leur liberté ; mais les femmes ne peuvent ni l'un ni l'autre : joignez à cela que le fils hérite ordinairement du rang de son père, que le père ait été sultan, vizir, guerrier, savant, agriculteur, commerçant ou pasteur, et terminez en pensant que l'homme qui, à sa mort,

est remplacé par un enfant mâle s'en va, dans l'autre monde, avec la satisfaction de voir son nom vivre encore parmi les hommes. Les Arabes disent :

Celui qui ne laisse pas d'enfant mâle
Ne laisse pas de souvenir.
Li ma ikhalliche deker
Ma ikhalliche deker.

(L'émir Abd-el-Kader.)

Pour une circoncision.

Que la circoncision de ton enfant soit bénie !
Mebrouk ettahara!

Tu lui as donné aujourd'hui le signe de l'islamisme !
Elyoum aatitou aalamet el isslam !

Que Dieu te fasse mourir dans le paradis !
Allah imiitek fel Djenna !

La circoncision est de pratique *senna*, c'est-à-dire obligatoire. Au lieu d'y procéder comme les juifs, dans les premiers jours qui suivent la naissance, les musulmans ne l'opèrent que lorsque l'enfant a déjà accompli sa septième année. Dans certains cas et pour certains motifs, on peut attendre jusqu'à la dixième année ; mais on ne peut jamais la dépasser.

Les opinions sont partagées au sujet de l'infidèle qui a embrassé l'islamisme et qui craint de se faire circoncire. Les uns veulent qu'il le soit, les autres qu'on l'en dispense. Cela peut dépendre, disent les savants, de l'âge, de la santé, du rang ou des services que le nouveau converti peut rendre à la cause de Dieu.

La circoncision, c'est le baptême des musulmans.

Pour la naissance d'un poulain de race.

Dieu a augmenté vos richesses.
Allah ketter khér-koum.

Répondez, à votre choix :

Avec toi la vérité, c'est un enfant qui vient de vous naître.
El hhak maak : zad-na ould.

Que Dieu le protége et vous fasse gagner avec lui.
Allah idjaalou be ceterr ou rebahh.

Pour un habit neuf.

Quand un ami revêt un habit neuf, complimentez-le de la manière suivante :

Avec ta santé, l'habillement.
Be sahhatek el kessoua.

S'il plaît à Dieu, il te sera comme une robe du paradis.
Ennchaallah tekoun aalik kif toub el djenna.

S'il plait à Dieu, tu le porteras et tu le renouvelleras.
Ennchaallah, telbess ou tedjedded.

Il répondra :

Que Dieu te récompense avec du bien !
Allah ikafik bel khér !

L'Arabe, quand il le peut, est toujours propre et convenablement vêtu, dût-il pour cela s'imposer des privations. En voulez-vous la preuve ? lisez le proverbe suivant :

Mange à ta fantaisie, mais habille-toi au goût du monde.
Koul be ghardek, ou lebess be ghard ennass.

Et le goût de son monde, en pareille occurrence, n'est pas d'inventer des modes nouvelles dont il a horreur, tant il veut rester, par conviction, stationnaire et immobile, mais tout simplement de suivre les errements de ses pères qui lui ont donné un costume élégant, commode et parfaitement approprié au climat qu'il habite. Il ne le changerait certes pas pour le nôtre, qui excite son hilarité.

Maintenant, en disant que l'Arabe, dès que sa fortune le lui permet, tient à être propre et convenablement vêtu, je me suis exposé, je le sais, à recevoir de nombreux démentis. Ils n'auront aucune valeur à mes yeux. En effet, chez les musulmans, les habits peuvent être sales, mais le corps est, d'ordinaire, irréprochable.

N'oublions pas que les ablutions prescrites par le Koran avant chaque prière, et dans d'autres cas, prévus par la loi, veulent qu'il en soit ainsi. Les Arabes ont, du reste, un dicton qui prouve la vérité de mes assertions. Le voici :

O le bien peint à l'extérieur ! comment es-tu fait à l'intérieur ?
Ya mezouok menn barra ! ouach hhalek menn dakhol.

Pour le retour d'un pèlerin.

Quand un Arabe de quelque importance revient de la Mecque, c'est l'occasion d'une grande réjouissance dans la famille, dans son douar, quelquefois dans sa tribu. On se porte à sa rencontre, on brûle de la poudre en son honneur — *fantazia ;* — les femmes mêmes l'accueillent avec

leurs cris de joie des grands jours — *You! you!* — Dès qu'il paraît, de toutes parts on lui crie :

O monsieur le pèlerin, que ton pèlerinage soit béni !
Ya sid el hhadj, mebrouk el hhadja!

S'il plaît à Dieu, ce sera notre tour.
Ennchaallah noubet-na.

Que ton pèlerinage soit accepté,
Et tes péchés pardonnés !
El hhadj messerour,
Ou lhharam meghefour!

On répond :

Que Dieu vous compte un jour parmi les amis de la Mecque !
Allah idjaal-koum menn sahhab mekka!

Que Dieu ne vous empêche pas d'aller le visiter !
Allah la ïhharem-koum men ziyartou!

Ou bien :

Je demande à Dieu et au Prophète que vous fassiez partie du premier pèlerinage.
Netlob Rebbi ou en-nebi idjaal-koum menn lhhadja lououla.

Ces compliments terminés, le pèlerin tire ou fait tirer d'un sac de voyage quelques kilogrammes de terre qu'il a pieusement rapportée de la Mecque, puis il en fait la distribution à ses parents, à ses amis, à ses voisins. C'est alors une joie dont on n'a pas d'idée. Cette terre sanctifiée, c'est le bonheur, on l'enferme dans de petits sachets brodés en or ou en argent, et on la porte sur soi comme un précieux talisman.

Le pèlerinage de la Mecque est au nombre des pratiques

d'institution divine — *ferd ;* — il est obligatoire au moins une fois dans la vie. Nul croyant, homme ou femme, ne peut s'en dispenser : homme, à moins qu'il ne soit pauvre, fou, esclave, mineur ou maladif, encore un mineur doit-il l'accomplir s'il peut trouver un guide ; femme, à moins qu'une sainte famille ou qu'un homme craignant Dieu ne se trouve point pour lui donner protection dans le voyage.

Terminons les félicitations par la *bechara.* La bechara c'est le prix de la bonne nouvelle ; on vous la demandera pour tout ce qui peut être un sujet de joie, pour la naissance d'un garçon, pour celle d'une pouliche, pour un succès, pour un avénement au pouvoir. Donnez-la sans vous faire tirer l'oreille, mais n'acceptez la nouvelle que sous bénéfice d'inventaire. Il faut être généreux tout en se gardant d'être dupe.

— Donne-moi la bechara, dit un jour un Arabe à son chef.

— Pourquoi ?

— Eh ! tout simplement parce que, cette nuit, dans un songe, tu m'es apparu, placé sur le sommet d'un palmier tellement haut, que, de là, tu dominais le pays tout entier. Cela veut dire évidemment que tu vas arriver à la richesse, aux honneurs, au pouvoir, et que tes vœux les plus chers ne tarderont pas à être exaucés.

— Au pied du palmier, y avait-il beaucoup de monde ?

— Certainement, la foule était grande, et déjà plusieurs individus, après avoir fait de grands efforts, étaient sur le point de te rejoindre.

— Puisqu'il en est ainsi, s'écria le grand seigneur arabe, ami, cours demander la bechara à ces gens-là : ils doivent arriver ; quant à moi, tu m'as vu dans une position si élevée, que, ne pouvant plus monter, je dois fatalement descendre.

CHAPITRE QUATRIÈME

MORT DE LA FEMME ARABE

Soins pendant la maladie. — Provisions pour la dernière heure. — Recommandations de la mère. — Demande de pardon. — Profession de foi. — La mort. — Ablutions. — Les linceuls. — La réponse à l'ange interrogateur. — Chant des pleureuses. — Prières des tolbas. — Chant de la gouala. — La prière des funérailles. — Inhumation. — Le fadaoua. — Le deuil. — Note de l'émir Aabd-el-Kader!

Peut-être un jour dirai-je la naissance de la femme arabe, l'accueil qui lui est fait à son entrée dans la vie, les jeux de son enfance, les enseignements de sa jeunesse, les devoirs qui lui sont imposés, la place qu'on lui accorde dans le monde, ainsi que ses occupations d'épouse et de mère. Mais, aujourd'hui, pressé par le temps, et pour compléter les études qui précèdent, je me bornerai à raconter ses derniers moments, à décrire sa mort.

Quand une femme est atteinte d'une maladie grave, son mari ne néglige rien pour éloigner le danger, pour la sauver.

Il appelle d'abord le médecin — *tebib*, — qui, le plus souvent, n'est qu'un vulgaire empirique.

Il passe ensuite aux recettes surnaturelles, dont les vieilles femmes — *adjaïze* — ont seules le secret.

Puis il a recours aux savants — *tolbas*, — à ceux qui, sur cette terre, passent pour être les privilégiés de Dieu ; si la mort n'est pas décrétée, ils obtiendront peut-être la guérison au moyen de formules religieuses — *khott*, — talismans qu'ils feront porter sur différentes parties du corps, ou brûler, pour qu'on puisse en absorber la cendre délayée dans certaines boissons.

Et enfin, en désespoir de cause, il fait aux pauvres d'abondantes aumônes.

« L'aumône, a dit le Prophète, peut, parfois, prolonger une existence. »

Mais la malade ne se rétablit pas; loin de là, son état s'aggrave ; la famille a perdu tout espoir ; l'époux fait alors venir son plus proche parent ou son meilleur ami, et il lui dit :

— Ce qui est écrit sur le front, la main de l'homme ne saurait l'effacer ; j'ai usé de tous les moyens, aucun ne m'a réussi :

» Ni les fumigations de l'*acheb* (1),

» Ni les décoctions du *farouni*,

» Ni les applications du *bou nafaa*,

» Pas même le feu — *el kii*.

(1) *El âcheb*, *el farouni* et *bou nafaa*, plantes connues pour leurs propriétés médicinales.

» Pas même les talismans de nos marabouts les plus vénérés !

» Rien, je le répète, n'a pu chasser le froid qui la tue.

» Le Seigneur m'est témoin que, pour nos *zaouyas* et les pauvres de Dieu, je n'ai ménagé ni mes agneaux, ni mon blé ;

» J'ai sacrifié des poules noires, des poules rouges et des poules blanches ;

» J'ai même immolé des chamelles ;

» Tout a été inutile :

» Sa couleur n'est pas bonne, et je vois bien que le moment fatal approche.

» Rendez-moi le service de convoquer nos parents, nos alliés, nos amis.

» Au reste, je suis prêt pour ce cruel événement :

» J'ai rapporté de la ville des linceuls ;

» J'ai du musc, du camphre, de l'encens, de l'aloès, du bois de sandal, du benjoin et même de l'eau du *byr Zem-Zem* dont mon oncle m'a fait présent à son retour du saint pèlerinage.

» Mes provisions sont abondantes :

» J'ai des moutons, du beurre et du *keskessou*—kouskoussou ;—le lait ne me manque pas ; j'ai des figues, des raisins secs, des dattes et, Dieu merci, *beaucoup de sel et beaucou de poivre* (1).

» Dites à tous que je ne veux rien épargner; car, si le Tou Puissant m'a largement pourvu des ordures de ce monde — *zoubiyet ed-denya*—de richesses,—j'entends en user pour le plus grand honneur de la famille.

(1) Le poivre — *felfel*, — c'est le vin des Arabes ; il joue un grand rôle dans leur cuisine et dans leur hygiène.

» Vous m'aimez, je le sais, d'une sincère affection ; veuillez m'en donner une nouvelle preuve en vous chargeant aujourd'hui de tous ces pénibles détails,..

La famille entière ne tarde pas à se réunir autour du lit de douleur. Quand la malade se voit ainsi entourée de tous les siens, elle comprend que sa dernière heure est arrivée. Sans plainte, sans murmure, elle se résigne courageusement.

On lui amène ses enfants les uns après les autres ; les plus grands lui demandent sa bénédiction, elle donne aux plus jeunes le dernier baiser maternel.

Si elle ne les reconnaît pas, on les lui nomme.

Elle les recommande à ses proches, aux personnes les plus considérées :

— Veillez sur eux, ce sont des orphelins ; je les laisse devant votre figure, souvenez-vous que le bien fait dans ce monde nous est toujours rendu dans l'autre. — Et vous, mes chers enfants, adieu, restez sur le bien — *ebakou aala khér ;* — je vais quitter cette maison — la demeure terrestre ; — ne soyez pas affligés : votre père ou, à son défaut, un tel veillera sur vous.

Si l'accord n'a pas toujours régné entre la femme et le mari, ce dernier, d'ordinaire, au moment suprême, vient lui dire :

— Au nom de Dieu, devant qui vous allez paraître, pardonnez-moi le passé.

L'Arabe qui se refuserait à cette démarche encourrait la réprobation générale, on s'écrierait :

— Il a vu sa femme mourir et ne lui a pas même demandé pardon.

La mourante, elle, ne demande pardon à personne, elle n'a de grâce à implorer que de Dieu, aussi bien pour elle

que pour ceux qu'elle va laisser dans cette vallée de misères.

Les derniers moments approchent : c'est l'instant de confesser la foi, de rendre le témoignage à Dieu — *chahada.*

Un des assistants prononce plusieurs fois de suite et sans paraître y mettre d'intention :

« Il n'y a de Dieu que Dieu, et notre seigneur Mohhammed est l'envoyé de Dieu. »

D'autres personnes répètent ensuite ces paroles jusqu'à ce que la malade dise à son tour, et sans y avoir été invitée, la phrase sacramentelle, ou, si elle ne peut plus parler, place devant sa bouche l'index de la main droite, levé vers le ciel, ce qui suffit pour indiquer qu'elle reconnaît et proclame l'unité du vrai Dieu.

On ne doit pas brusquer ni forcer la récitation du témoignage. Il n'y a que les gens mal élevés et grossiers qui le fassent. Si la mort vient sans que la profession de foi musulmane ait été prononcée, les hommes croient que la malheureuse a quitté cette terre sans être en état de grâce, *mais Dieu est le plus savant.*

La femme rend enfin le dernier soupir ; aussitôt un vieillard ou une parente s'empresse de lui fermer les yeux et la bouche ; les amis essayent de consoler ainsi le mari consterné :

« Dieu vous l'avait donnée, Dieu l'a reprise. »

« Nul ne peut avancer ni retarder le terme de la vie. »

On éloigne tout le monde de la chambre mortuaire ; on emmène les enfants ; les proches sortent en gémissant.

A peine sont-ils partis, que deux femmes âgées, connues pour leur piété et leur dextérité à accomplir les ablutions suivant le rite, arrivent en toute hâte.

Elles prennent du savon, de l'eau chaude, des lanières de laine, ou simplement un morceau d'étoffe de coton, et procèdent au lavage de toutes les parties du corps, qu'elles essuient d'abord et habillent ensuite avec un soin religieux.

Dans cette toilette funéraire, le camphre n'est point oublié. On met à la défunte une chemise de coton très-longue, elle couvre la poitrine, les bras et les genoux ; puis un pantalon qui descend jusqu'à la cheville. Par-dessus la chemise, on place une large *gandoura*, espèce de robe flottante.

La figure est cachée par un voile léger — *khemar*, — et la partie supérieure de la tête disparaît sous un énorme bonnet nommé *koufiya*.

On termine ces détails en enveloppant le tout d'un grand drap — *kecher*, — et on le lie au-dessus de la tête, à hauteur du cou, de la poitrine, des hanches et au-dessous des pieds, à cinq reprises différentes enfin, parce que Dieu, étant unique, aime l'unité et l'imparité.

Pendant toutes ces opérations, on asperge le linceul avec des eaux de senteur et de l'eau du puits Zem-Zem.

Les gens riches couvrent le cadavre de quatre chemises, quatre *gandouras* et quatre *kechers*.

Pour exprimer qu'une femme appartenait à une grande famille, on dit :

« Elle a été ensevelie dans quatre linceuls! »

Quelquefois, ces objets sont en soie ou en étoffes précieuses ; mais alors ils doivent être de couleur verte.

L'or et les pierreries sont interdits à la femme dans la tombe. Les boucles d'oreilles, les colliers lui sont enlevés, on peut lui laisser les anneaux qu'elle portait à sa dernière heure.

Le mari qui vient de perdre une épouse bien-aimée, ne néglige jamais de lui faire placer sur la tête un écrit qu'il s'est fait délivrer par un marabout réputé pour sa sainteté. Cet écrit porte le nom de *berate el soual,* la réponse à l'interrogation ; il est destiné à l'ange qui doit régler le compte de la vie passée, il a pour but de conquérir sa bienveillance.

Voici ce que demande invariablement l'ange du dernier jour:

« O toi, qui fus si présomptueuse pendant ta vie !
Quel est ton Dieu?
Quelle est ta religion ?
Quelle est ta kebla ?
Quel est ton guide ?
En qui as-tu placé ton espoir ? »

Et la défunte doit répondre:

« Mon Dieu est le Dieu unique,
La religion musulmane est la mienne,
La Mecque est ma kebla,
Le Koran est mon guide,
Et j'ai mis mon seul espoir dans la miséricorde de Dieu.»

Pendant qu'on s'occupe de laver le corps, on entend les plaintes des parentes et amies de la famille qui expriment leur douleur en jetant des cris et en se déchirant la figure avec leurs ongles. Suivant le temps et la saison, elles sont placées en plein air ou dans une tente voisine.

Ces lamentations sont dominées par les chants funèbres des pleureuses — *neddabate* — qui, s'accompagnant du *toubila* — tambourin, — vantent les qualités et les vertus de celle qui vient de mourir.

« Qu'est devenu l'appui de notre tente?
Qu'est devenu l'orgueil de nos enfants?

» C'était une terre féconde,
C'était la providence du voyageur,
C'était la mère du pauvre,
C'était l'anneau d'une chaîne d'or.
Elle savait enflammer les guerriers,
Et faire briller, par ses chants, la gloire de la tribu.

» Et maintenant, qui soignera les invités de Dieu — hôtes,
Qui tissera nos beaux bernouss,
Qui s'occupera de nos chamelles,
Qui nourrira nos juments nobles?
Le tison ardent peut briller comme le rubis,
Mais le tison s'éteint, et le rubis reste toujours rubis.

» Qu'est devenu l'appui de notre tente?
Qu'est devenu l'orgueil de nos enfants? »

Le corps une fois purifié, on allume des cierges et l'on fait entrer dans la chambre mortuaire les *tolbas* qui ont été convoqués pour y réciter des invocations et pour y débiter de mémoire des fragments du Koran, quelquefois le Koran tout entier. Ce devoir accompli, ils prononcent le *fatahh*, le *tekbir* et enfin le *daa* — les vœux; — car sidi Khelil a dit que la prière ne peut profiter aux morts, qu'elle est utile seulement à ceux qui la font, et que la véritable prière pour les trépassés ne doit consister qu'en vœux adressés en leur faveur à Celui qui ne meurt pas.

Les *tolbas* sortent après avoir terminé leur mission; ils sont remplacés par une *gouala* — improvisatrice —mandée, quelquefois de très-loin, par la famille. Seule elle est étran-

gère, les femmes qui l'entourent sont des parentes ou des amies. Chacune s'applique à retracer à son esprit ou des chagrins antérieurs, ou la perte récente qu'elle déplore, et bientôt on n'entend plus qu'un concert de plaintes et de gémissements, entrecoupé par les stances de la *gouala*. Celle-ci marque une mesure régulière sur son tambourin et donne cours à des paroles qu'elle prononce avec exaltation, d'un air inspiré et qui rappelle les anciennes pythonisses.

La *gouala* est toujours une femme renommée pour son talent ; elle improvise une série de louanges en l'honneur de la morte. Ces sortes d'hymnes se psalmodient à peu près comme nos litanies ; en voici un spécimen :

« Crie, ô fils de la gazelle,
Le maître de l'heure est arrivé — *moul sâa*,
Crie du haut de ces montagnes,
Notre colombe s'est envolée.

» Elle était belle, elle était bonne,
Jamais sa main n'était fermée ;
Les malheureux priaient pour elle,
Et cependant elle a dû nous quitter.

» C'est qu'il n'y a dans ce monde
D'éternel que le vrai Dieu ;
C'est que les richesses de la terre
Ne valent pas l'aile d'un moucheron.

» Voyez cette femme d'origine ;
On la pleure dans nos tribus ;
Si notre amour pouvait la racheter,
Elle ne serait point dans ce linceul.

» Allons, architectes du mensonge,
Agitez-vous, bâtissez des palais ;
Mêlez-y l'or au marbre et au porphyre ;
Vous partirez et vous les laisserez.

» Pour moi, je ne désire que la voûte des cieux,
Nos troupeaux, nos pays sauvages.
Quand j'ai soif, je bois du lait,
Cela suffit à ceux qui savent.

» Il n'y a pas d'autre Dieu que Dieu,
Et Mohhammed, prophète de Dieu ;
Il n'y a qu'un seul Dieu,
Et Mohhammed le généreux. »

La *gouala*, secondée par les assistants, continue ainsi pendant une heure ou deux, jusqu'au moment des funérailles qui ne tarde pas à arriver, parce que, chez les Arabes, l'enterrement se fait d'ordinaire le jour même du décès, ou le lendemain matin, de très-bonne heure, si le décès a eu lieu au commencement de la nuit.

Dieu a dit :

« Hâtez-vous d'inhumer vos morts, afin qu'ils jouissent promptement de la félicité éternelle s'ils sont morts vertueux, et afin d'éloigner de vous des créatures condamnées au feu si leur vie a fini dans le mal et dans le péché. »

En conformité de ce précepte religieux, tous les parents, amis et voisins ont été prévenus à temps.

On s'est dit, dans les environs, à dix lieues à la ronde : « Un tel ensevelit sa femme, aujourd'hui à telle heure ; » hommes, femmes et enfants, riches ou pauvres, arrivent de tous les côtés à pied, à cheval, sur des mules ou des chameaux. L'as-

sistance est toujours nombreuse, car conduire un mort à sa dernière demeure, est une action méritoire qui compte pour une bonne œuvre dans l'autre monde.

La loi défendant la prière funèbre dans les mosquées, on conduit les morts directement, de la maison ou de la tente, dans les cimetières publics.

Une litière — *naache* — reçoit le corps; elle est portée par quatre hommes de bonne volonté qui sont remplacés, de distance en distance, quand ils sont fatigués. Si l'on n'a pas de litière sous la main, ce qui est fréquent dans les tribus, on place tout simplement la défunte sur un brancard improvisé avec les montants d'une tente.

Le Prophète a dit :

« Il est méritoire de porter un mort ; celui qui le porte l'espace de quarante pas se procure l'expiation d'un grand péché. »

Les pleureuses suivent en silence, elles ne doivent commencer leurs gémissements que hors du douar et cesser un peu avant d'arriver au cimetière.

Lorsque le convoi est parvenu à la hauteur de la fosse qui a été préparée à l'avance, il s'arrête ; toute l'assistance se range en cercle dans le plus profond recueillement, et alors le plus savant et le plus respecté des *tolbas* prononce à haute voix la prière des funérailles. C'est ordinairement un beau vieillard dont la barbe blanche commande à tous la confiance et le respect.

Élevant les mains vers le ciel, les abaissant alternativement, il s'exprime ainsi :

« O mon Dieu ! elle était votre esclave, fille de l'une de vos esclaves et membre de votre peuple.

» Elle avait pour profession de foi : « Il n'y a de Dieu que

» Dieu, et notre seigneur Mohhammed est l'envoyé de Dieu. »

» O mon Dieu ! si elle a fait de bonnes œuvres, doublez-en le nombre, et, si elle a failli, pardonnez-lui : vous êtes miséricordieux.

» C'est vous qui l'avez créée ;

» C'est vous qui lui avez donné ce qu'elle a possédé ;

» C'est vous qui l'avez fait mourir ;

» C'est vous qui devez la ressusciter ;

» Qu'elle soit auprès de vous un heureux intercesseur pour sa famille et les auteurs de ses jours.

» O mon Dieu ! en pesant un jour leurs œuvres, faites entrer dans la balance les bonnes œuvres de leur fille ; faites qu'elle soit une des causes du mérite qu'ils acquerront à vos yeux.

» Nous vous le demandons par notre seigneur et maître Mohhammed votre envoyé ; que la prière et le salut soient sur lui ! *Amine* — ainsi soit-il.

» — *Amine,* » répètent à la fois tous les assistants.

La prière est terminée ; on approche le cadavre de la fosse, on le descend avec précaution et on l'y place la tête tournée vers l'Orient, en prononçant ces paroles :

« Au nom de Dieu et au nom du peuple soumis au Prophète de Dieu ! »

On le couvre ensuite de pierres juxtaposées, puis l'iman donne, ainsi, le signal de combler la fosse. Trois fois de suite, il remplit ses mains de terre, et trois fois de suite il les vide sur la tombe.

A la première, il dit :

« Vous en avez été créée ; »

A la seconde :

« Nous vous y faisons retourner ; »

A la troisième :

« Nous vous en ferons sortir. »

Chacun imite son exemple ; on place à la tête et aux pieds du tombeau deux pierres plates assez hautes pour dominer le sol, ce sont les *chouahed* — témoins, — puis on reprend, dans le recueillement, le chemin de la tribu. Celui qui a conduit le convoi se met en évidence, et tous ceux qui ont suivi les funérailles passent devant lui en disant :

« Dieu est tout puissant, qu'il t'enrichisse de sa résignation ! »

D'une voix mélancolique, il leur répond :

« Que Dieu vous maintienne en santé et vous comble de ses grâces ! »

On arrive à la tribu : là, on trouve préparée par les soins de la famille, ou des voisins, une large hospitalité pour tout le monde, mais principalement pour les pauvres et les orphelins de la contrée. Pendant trois jours consécutifs, d'abondantes provisions sont offertes à qui veut s'arrêter et manger.

Cette hospitalité est distincte de celle nommée *difa :* suivant les localités, elle prend tantôt le nom de *sadaka* — aumône, — tantôt celui de *fadaoua* — rachat, — toujours dans la pensée que, par cette bonne œuvre, on peut racheter des peines de l'autre vie la personne qu'on a perdue.

Les pleureuses doivent aller se lamenter au cimetière le lendemain, le quinzième et le quarantième jour après le décès.

A chaque fois, on rassasie encore les malheureux.

La dernière visite au cimetière se nomme *ferak el keber* — la séparation de la tombe.

Le deuil, chez les hommes, consiste à ne pas se faire raser la tête pendant quarante jours, comme à ne pas changer de vêtements pendant le même laps de temps. On s'interdit les

habillements neufs et les couleurs éclatantes durant trois ou six mois, suivant le terme que, dans sa douleur, on s'est fixé.

Les six premiers mois, les femmes ne s'habillent que de noir, en affectant, dans leur toilette, la plus complète négligence. C'est dire qu'elles renoncent absolument au *hhenna*, au *souak*, au *kohhel*, aux parfums et aux bijoux. Les six mois suivants, elles portent un deuil moins sévère.

Voilà comment se passent, à peu près, dans leur ensemble et dans l'usage, toutes les cérémonies des funérailles. Je dis dans l'usage, parce que les pleurs, les lamentations et tout signe extérieur de douleur, sont, je l'ai déjà fait remarquer plus haut, sévèrement défendus par la religion.

NOTE

Voulant m'éclairer d'une manière complète sur l'exactitude du tableau que je viens de présenter, et dont j'avais entendu, parfois, contester la véracité, j'ai posé la question suivante à l'émir Aabd-el-Kader, si profondément versé dans tout ce qui concerne la religion et la vie musulmanes :

« On assure que, chez les musulmans, quand une femme vient à mourir, on ne lui rend pas les mêmes honneurs funèbres qu'à l'homme. Pourquoi ? »

Voici sa réponse :

« Le fait n'est pas exact : c'est le contraire qui est vrai ; chez nous, on n'établit aucune différence dans les honneurs funèbres rendus aux deux sexes. Dieu a placé la véritable égalité dans la mort.

Il est du devoir des survivants de laver les corps de ceux qui ont perdu la vie, de les entourer de linceuls, de prononcer sur eux les prières usitées, et de les inhumer ensuite. Voilà une obligation à laquelle nul ne peut se soustraire, soit qu'il s'agisse d'un homme, soit qu'il s'agisse d'une femme. Il est même permis d'ensevelir les femmes dans des vêtements de soie, tandis que cela est interdit pour les hommes. Les riches peuvent, s'ils le veulent encore, parer les femmes des étoffes les plus somptueusement brodées. On leur permet, en outre, de les placer dans des cercueils, tandis que le corps de l'homme sera tout simplement mis en contact avec la terre d'où il est venu. Il en résulte que les frais de sépulture sont, en général, plus élevés pour la femme que pour l'homme.

Quant aux cérémonies religieuses, aux prières et aux aumônes, je le répète, dans les villes comme dans les tribus, elles sont absolument identiques.

On raconte qu'un Arabe issu d'une famille très-riche, se voyant, par suite de malheurs immérités, réduit à une profonde misère, se décida à faire ouvrir les tombeaux de ses ancêtres. Arrivé à ceux des femmes, ses parentes, il en retira une telle quantité d'étoffes précieuses, qu'en les faisant brûler, il obtint assez d'or et d'argent pour passer le reste de sa vie dans une grande aisance.

Un tel fait suffit à prouver la vérité de mes assertions.

A la mort de son mari, l'excès de la douleur chez la femme, la porte à se déchirer la figure avec les ongles, bien que la loi religieuse lui défende expressément de se livrer à de semblables démonstrations. Pour prouver qu'après la perte de son époux, elle ne veut plus avoir aucun souci de sa beauté, elle revêt des vêtements grossiers, d'une couleur sombre, et, pour que le deuil matériel de sa maison lui rap-

pelle, sans cesse, sa douleur, elle dépouille son intérieur de tous les meubles et objets de luxe qui peuvent s'y trouver; se condamnant ainsi, quand elle a du cœur, de la sensibilité et de l'affection, à vivre dans la tristesse et dans l'isolement.

Chez l'homme, qui est doué d'une plus grande force de caractère, et qui possède à un degré supérieur le sentiment du calme et de la patience, le chagrin, à la mort de la femme, se traduit d'une manière moins ostensible. Il ne se déchire ni ne se frappe le visage, il ne prive pas sa demeure des embellissements qui peuvent s'y trouver réunis, il se soumet, enfin, avec plus de résignation aux décrets de la Providence, tout en pleurant, sans se cacher, d'abondantes larmes, et en conservant profondément gravé dans son souvenir le deuil de sa compagne. Il va visiter pieusement sa tombe, fait dire et dit lui-même de nombreuses prières à son intention, et distribue de nombreuses aumônes propitiatoires.

Il ne faudrait pas conclure de cette différence dans l'expression apparente de la douleur, que l'homme ne ressent pas aussi vivement la perte de sa femme, que la femme, la perte de son mari. On serait dans une erreur d'autant plus profonde qu'on a vu beaucoup d'Arabes ne pas vouloir se remarier après la mort de l'épouse qu'ils aimaient et, cela, en témoignage du souvenir affectueux qu'ils lui conservaient, aussi bien que par attachement pour les enfants qu'ils en avaient eus.

J'ajouterai que les mérites spirituels que l'on recueille en suivant le convoi d'une femme, sont aussi grands que ceux que l'on obtient en accompagnant le convoi d'un homme.

Louange à Dieu qui fait mourir et qui fait vivre; c'est à lui seul qu'appartiennent la puissance et le commandement.

Qu'il soit donc exalté, Celui qui a placé l'égalité dans la mort de ses créatures !

Que la prière soit aussi sur notre seigneur Mohhammed, l'envoyé de Dieu, sur ses parents et sur ses amis !

L'émir Aabd-el-Kader.

CHAPITRE CINQUIÈME

Phrases applicables aux hommes. — Phrases applicables aux femmes. — Phrases applicables aux chevaux. — Phrases applicables aux armes.

La guerre, les femmes, la chasse, les armes et les chevaux, ont de tout temps joué un grand rôle dans la vie des Arabes. Partant de là, à force d'en parler sous la tente, en campagne, dans les réunions intimes où, sans y penser, on contracte une grande habitude de la parole, il s'est, à la longue établi une foule de phrases plus ou moins pratiques, plus ou moins pittoresques, toutes empruntées à la nature ; mais qui ont l'avantage de résumer l'opinion générale sur ces sujets intéressants. Elles sont à peu près les mêmes partout, et il ne peut y avoir que profit à les connaître pour s'en servir au besoin, ne fût-ce que pour bien comprendre par la forme qu'il donne à ses idées, et l'esprit et les mœurs du peuple que nous voulons dominer. Elles nous apprendront en outre que, la mythologie dont nous avons fait souvent abus lui étant tout à fait étrangère, c'est dans les objets qui l'environnent qu'il va chercher ses comparaisons. A ce point de vue, ce sera encore du nouveau.

Chacun en prendra suivant ses besoins ou suivant son goût.

I

PHRASES APPLICABLES AUX HOMMES

En bien.

C'est un noble parmi les nobles.
Djiyed bine le djouad.

Djiyed, pluriel *djouad,* membre de la noblesse d'épée. Les djouad constituent la noblesse militaire en Algérie ; ce sont eux qui mènent les Arabes au combat. Plus ils sont braves, généreux, hospitaliers, plus le nombre de leurs clients augmente.

C'est un homme généreux, sa tente est celle du pauvre.
Radjel kerim, khéimtou khéimt el guellil.

C'est un homme pauvre, mais son cœur est riche.
Radjel fakir, ou galbou ghani.

C'est un homme généreux : il nourrit celui qui a faim,
Et il habille celui qui est nu.
Kerim : itaam el aaryane,
Ou iksi el uryaane.

Il sait ce qu'a dit Dieu, et le Prophète.
Iaarf ach gal Allah ou errassoul.

Jamais il n'a questionné l'étranger.
Aamrou ma souel el berrani.

Sa tente est la tente de la sûreté.
Khéimtou khéimt el amane.

Jamais il n'a mangé seul.
Aamrou ma kela ouahhédou.

S'il ne mange pas, il fait manger.
Ann lemm yaakoul, youkkel.

Dans sa tente, on appelle le pauvre : un invité de Dieu.
Fi khéimtou, el guellil itssemma : dif Rebbi.

Il nourrit de ses troupeaux et protége de ses armes.
Youkkel be malou, ou ihharem be selahhou.

Le malheureux, chez lui, peut rassasier son ventre.
El guellil fi khéimtou, ma kane la ichebaa kerchou.

Au jour du malheur, il dissipe les chagrins.
Nhar eddiyek, iguelaa lé ghebaïne.

Il est comme la pluie ; il convient à tout le monde.
Ki cheta : innfaa gaa lel nass.

C'est un homme adroit.
Radjel chater.

C'est un démon, fils de démon, pour les chevaux.
Djenn benn el djenn fel khéil.

C'est un berger de chevaux, — excellent cavalier.
Raaï le khéil.

Ces éloges me fournissent l'occasion de dire que, si vous voyez sur les jambes nues d'un Arabe, un peu au-dessus du cou-de-pied, des exostoses avec épaississement de la peau, vous pouvez être certain que vous avez affaire à un cavalier

de naissance. Ces grosseurs se nomment *maaziyate ;* elles proviennent du contact permanent de l'œil de l'étrier avec la partie inférieure du tibia, et on en souffre jusqu'à ce que, par une longue habitude, la partie du corps que je viens d'indiquer, soit devenue tout à fait insensible. Ceux qui ne sont pas porteurs de cet indice, dont on tire généralement vanité, regardez-les comme des gens de religion, ou des gens pauvres qui n'ont pas pratiqué le cheval.

Après une insurrection, un bey de la province d'Oran fit mettre à mort tous les révoltés qui lui tombèrent entre les mains, chez qui l'on reconnut les *maaziyates* dont je viens de parler.

Les regardant comme des ennemis peu dangereux, il fit mettre en liberté ceux qui en étaient dépourvus. C'étaient des fantassins.

Quand il galope ventre à terre, on dit :
« Il est cloué sur la selle. »
Menine ïedji talok, tegoul : ra messemmer.

Il pense à son cheval avant de penser à lui.
Ikhemmem fi aadou kebel ma ikhemmem fi nefssou.

S'il te dit : « Va-t'en, » tu peux être tranquille, pars sans crainte.
Menine igoullek : rohheu, rak mahnni, ghér rohheu.

Il raye son cheval depuis le nombril jusqu'à la colonne vertébrale.
Idjebed el aaoud menn serra hhatta el sennssoul.

Les éperons arabes ne comportent qu'une seule et longue tige pointue, sans molettes. Il est très-difficile de s'en servir : un maladroit peut piquer son cheval à la rotule et l'estro-

pier. Suivant les Arabes, les éperons, quand on sait les employer avec talent, ajoutent un quart à l'équitation du cavalier et un tiers aux moyens du cheval.

Dès son enfance, il a chassé avec son père.
Menn seghorou, kane isstad maa babah.

Quand il tue un sanglier, il est heureux.
Menine iktel el hhallouf, ifrahh.

Un grand plaisir des chefs arabes, c'est de se réunir le vendredi — *nhar el djemmaa*—qui est le dimanche des musulmans, et d'aller chasser le sanglier avec une douzaine de beaux lévriers dressés à cet effet. Ils en font des hécatombes et les donnent à leurs chiens. La chair du cochon étant défendue par la religion, ils se garderaient bien d'y toucher. Depuis quelque temps, cependant, les pauvres quand ils ont tué un sanglier, viennent le vendre aux chrétiens dans les villes; mais ce commerce est tenu pour méprisable.

Il est toujours prêt à mourir pour celles qui se teignent les doigts avec du henna, et mettent du noir à leurs paupières.
Li isseboghou sebaaï-houm; ou ikahhalou aaïni-houm ma kane la imoute aali-houm.

C'est un fils de grande tente.
Ould khéima kebira.

C'est un enfant de bonne famille.
Benn ennass.

C'est un maître de la respiration.
Moula nefss.

Pour la maîtresse des bagues, il sacrifierait sa vie.
Aala moulate el khouatem, issebbel aamrou.

Les Arabes disent :
Toujours la colombe a fait soupirer la colombe,
Et de tout temps la lionne a fait rugir le lion.

Quand les jeunes filles poussent leurs cris de joie, il ne sait plus où est son âme.
Menine el ichirate izeghrtou, itellef rohhou.

On appelle *tezegherite* les cris de joie : *You ! you !* poussés sur un ton très-aigu et très-élevé par les femmes et les jeunes filles dans les réjouissances publiques ou privées. Lorsqu'ils les entendent, les cavaliers s'animent, les chevaux dansent ; on serait tenté de croire que c'est là pour eux une musique sans pareille.

C'est un homme sage et courageux.
Radjel aakel ou rakeba.

C'est un maître du fusil, un maître de la poudre.
Moula mouqhhala, moula baroud.

Il vit de son fusil.
Iaaïch aala mouqhhaltou.

C'est un maître du bras ; un fils de son bras.
Moula deraa ; benn deraaou.

C'est un maître du nez.
Radjel moula nif.

Ici, le nez représente l'amour-propre.

C'est un homme malin.
Radjel khéili.

C'est un bon tireur, il ne quitte jamais la mouche.
Radjel derrab, ma iferokchi nichane ed-debana.

Il ne lâche que celui qui a la vie longue.
Ma itlog ghér li aamrou touil.

Ne s'arrête devant lui que celui dont Dieu a raccourci la vie.
Ma ïougueff koubaltou ghér li Rebbi guesser aamrou.

Il ne frappe que dans l'œil, sa balle ne tombe jamais à terre.
Idrob ghér fel aaïn, ressasstou aamer-ha ma tetéhh fi larde.

Quand la poudre tousse, il conserve toujours son sang-froid.
Menine el baroud ikohheu, ma ikhhrodj menn aakelou.

C'est lui qui porte le drapeau dans les jours de danger.
Irfed etterada, nhar el kaïna.

Il ne tire jamais de loin, sa batterie ne s'allume que lorsqu'il chatouille les capuchons avec le canon de son fusil.
Ma idrob menn el baad, ghér ila doghdogh bine el guelamine, ou zenad ichaal.

Quand il vise un homme, et que le chien de son fusil aboie, il le jette à terre comme s'il était mort depuis l'année dernière.
Menine iched fi benn adem, ou le kelb innbahh, idjibou fi larde miyete menn aam louel.

Tu ne t'en tireras avec lui que si la batterie de son fusil te fait grâce.
Ma tesselek mennou, ghér ila djemmel aalik zenad.

C'est un philosophe.
Radjel felafssi.

C'est un brave : dans les jours néfastes, il ne frappe qu'avec le sabre.
Rakeba : nhar echoum ma idrob ghér be sekkine.

On le voit toujours soutenant la retraite du goum : il allonge les rênes, tire par-dessus la croupe de son cheval, et, quand son fusil vient à mentir — rater, — il met le pistolet à la main.
Ichedd aala aagab el goum ; rakhef seraa, idrob aalel kefel, ou ida kedebete mouqhhaltou idjebed redif.

Quand il entre en campagne, les vautours le suivent tout joyeux.
Kif izemmel, ennessoura itebaaou fih bel ferahh.

C'est un homme de bonne compagnie.
Radjel moula miyaad.

C'est un homme expérimenté.
Radjel khebir bel oomour.

C'est un homme de bonne foi.
Radjel moula niya.

C'cst un homme de bon conseil.
Radjel moula mechououra.

Jamais il ne déchire sa bouche — il ne médit pas.
Ma icherreg-chi foummou.

Il a la langue douce.
Lessanou hhalou.

C'est un homme de bonne réputation.
Radjel moula chïaa.

Il dit du bien ou se tait.
Itekellem bel khér oulla iskoût.

C'est un homme de tête. — Il est sûr comme un compas.
Radjel koumbass.

C'est un homme intelligent.
Radjel kenabsi-fahim.

Il fait manger le kouskoussou.
Oukal taam.

C'est un homme d'action.
Radjel khessal.

Il possède la patience de notre seigneur Job.
Saber ki sid-na ïoubb.

Sa parole, c'est la tête de son bien.
Kelemtou, rass malou.

Sa parole passe — a du poids.
Kelemtou djaïza.

Quand sa parole est partie, elle ne revient plus.
Ila enntok kelemtou, matoullich.

Il déteste le mensonge à l'égal de la peste.
Ikerah le kedeb ki lhhabouba.

Sa culotte est propre : il suit le chemin de Dieu.
Seroualou neki : itebaa trék Rebbi.

Il jeûne, il prie, il fait ses ablutions, il pratique l'aumône et ne pense qu'à faire le pèlerinage.

Isoum, isalli, itououdaa, iseddok le guellaline, ou moradou lhhedj.

Jeûner, prier, faire ses ablutions, donner aux pauvres et visiter la maison de Dieu, voilà, en effet, avec la profession de foi — *chahada*, — les bases fondamentales de l'islamisme ; celui qui, chez les Arabes, s'appuie rigoureusement sur elles, est certain d'obtenir la considération générale et de passer pour un vrai croyant.

Le jeune — *siyam* — consiste à ne rien manger ni boire, comme à ne fumer ni priser pendant toute la durée d'un mois lunaire, qu'on appelle *ramadane,* depuis le moment où l'on peut distinguer un fil noir d'un fil blanc, jusqu'au coucher du soleil. C'est là un jeûne très-sévère et surtout très-fatiguant quand on doit s'y soumettre pendant les grandes chaleurs de l'été. On le rompt néanmoins rarement, et, quand on le rompt, pour cause de maladie par exemple, on doit, plus tard, remplacer par autant de jours de jeûne ceux où il a été suspendu. Après le coucher du soleil et la nuit arrivée, on recouvre la liberté de manger et de boire, de fumer et de priser tant qu'on le veut, mais à la condition de reprendre l'abstinence au point du jour.

Les prières.— Elles sont au nombre de cinq :

Prière du point du jour.— *Salate el fedjer.* — Elle oblige, on le voit, le musulman à se lever de très-bonne heure, été comme hiver.

Prière de midi. — *Salate el aalam — eddohor.*

Prière de trois heures. — *Salate el aasser.*

Prière qui précède le coucher du soleil. — *Salate el moghreb.*

Prière qui précède le souper, environ huit heures du soir. — *Salate el aacha.*

Ces prières, bien entendu, sont un peu avancées ou retardées, suivant la saison.

On invite les fidèles à la prière au son de la voix humaine, et non au son des cloches, que les musulmans ont en horreur, probablement parce que les chrétiens s'en servent. Voici la formule invariablement employée par les *mouddenn*, ou gens chargés de cette convocation.

Dieu est le plus grand.
Allahou akber.

Préparez-vous à la prière.
Hheyya aal salate.

Préparez-vous au bonheur.
Hheyya aalel falahh.

Ils doivent la répéter deux fois, en la faisant précéder, comme en la faisant suivre, de la profession de foi — *chahada*.— que j'ai déjà citée.

Ablutions. — *El oudou :* elles se divisent en grandes et petites. La petite ablution doit précéder chacune des cinq prières que je viens de signaler. On l'appelle : *oudou es seghir*, et la grande, *oudou el kebir*, n'est pratiquée qu'après des cas exceptionnels, prévus par la loi, et dont il est au moins inutile de parler ici. L'ablution qui se fait au point du jour n'aurait, je crois, rien de bien attrayant pour des Européens.

L'aumone. — *Sadaka :* elle est aussi très-recommandée par la religion musulmane. L'aumône faite en secret et sans ostentation apaise la colère de Dieu et préserve des morts

violentes. Dieu n'accordera sa miséricorde qu'aux miséricordieux.

Le pèlerinage — *el hhedj:* j'en ai déjà parlé. C'est là, je ne dirai pas l'unique, mais le plus important voyage des musulmans, à qui il est formellement interdit de parcourir le pays des infidèles, surtout avec leurs femmes. Il est très-dangereux, très-fatigant, et, pour nos Arabes, quand il s'accomplit par terre, ne dure pas moins d'un an.

C'est un savant ; il lit le Koran sans s'asseoir.
Radjel aalem : ikra le Korane be louakfiya.

On passe pour un homme savant, et même très-savant chez les musulmans, quand on sait :

1° Lire couramment, ce qui est déjà si difficile que l'on voit rarement un *taleb* déchiffrer du premier coup une lettre ou un manuscrit rédigé en arabe élevé.

Écrire, ce qui demande aussi beaucoup de temps, non pour la calligraphie, qui, d'ordinaire, laisse peu à désirer; mais pour arriver à un style correct, ainsi qu'à un bon choix d'expressions. L'Arabe est un puits sans fond: *byr bela kaa.*

2° Le texte du Koran, jusqu'à le réciter intégralement sans une faute, et avec la psalmodie et l'intonation convenables qui servent à maintenir la pureté du langage.

3° La grammaire arabe — *djaroumiya.*

4° Les diverses branches de la théologie — *touhhid el tassouef.*

5° Le droit, c'est-à-dire le commentaire du Koran au point de vue légal, par *sidi Khelil,* qui fait foi dans tout le rite *maleki,* par conséquent chez les Arabes.

6° Les conversations du Prophète : — *Hhadite sid-na Mohhammed.*

7° Les commentaires sur le Koran, *tefessir el Korane*, c'est-à-dire l'interprétation du livre saint : on compte sept à huit commentaires faisant autorité ; celui de *El Khazine* est le plus estimé.

8° L'arithmétique — *hhassab el ghobari ;* la géométrie — *hhassab el mennberr*, et l'astronomie — *œulm el falek*.

9° La versification — *œulm el aaroud ;*— presque tous les *tolbas* se croient poëtes.

10° Et enfin l'histoire, non-seulement de son pays, mais de sa nation.

Voilà, à peu près, toute la science chez les Arabes, ce bagage peut nous paraître léger ; il n'en est pas de même à leurs yeux. Ils prétendent qu'il faut toute la vie d'un homme pour l'acquérir, et l'on a vu chez eux des princes faire grâce de la vie à de grands criminels par cette seule raison qu'ils les regardaient comme des flambeaux théologiques tellement rares qu'on ne pouvait les remplacer. Si j'ai bonne mémoire, cela est arrivé à l'émir *Aabd-el-Kader*.

Il a toujours la main allongée,
Le sabre tiré,
Et une parole qu'on ne renvoie pas.
Iddou memdoud,
Sifou medjeboud,
Ou kelemtou bela meredoud.

Son plus grand désir est de mourir dans la guerre sainte.
Moradou imoute fel djahad.

Il a toujours le chapelet à la main.
Tessbéhh dima fi iddou.

Le chapelet arabe compte quatre-vingt-dix-neuf grains,

sans doute pour rappeler constamment au fidèle les quatre-vingt-dix-neuf noms qu'on a donnés à Dieu.

Par ma tête, c'est un chérif, on doit le compter au nombre des amis du Prophète.

Be rassi, houa cherif, menn sahhab rassoul Allah.

Cherif — pluriel, *cherfa* — noble d'origine. Ce titre ne peut être donné qu'aux descendants du Prophète par sa fille Fatma. Le peuple professe un grand respect pour les cherfa, qui, seuls, ont le droit de porter la couleur verte dans leurs vêtements.

Dans les jours noirs, le chérif se découvre la tête et crie à son monde :

A la nage — au galop, — les jeunes gens, à la nage !
Les balles ne tuent pas ;
Il n'y a que la destinée qui tue.
Fi nharate el kohhel, ïaari rassou ou izgui lel nassou :
Aaouam ya le chachera, aaouam!
Ed-doun ma iktelche ;
Ma iktel ghér ladjel.

Les Arabes ont toujours un triple besoin de gloire, de vengeance et de butin. Pour le satisfaire, ils ont trouvé un procédé très-expéditif et très-efficace ; c'est la *razia*, envahissement par la force ou la ruse du lieu occupé par l'ennemi, ou du dépôt de tout ce qui lui est cher, famille et fortune. Chez eux, la gloire n'est pas de la fumée.

Quand tous les renseignements sont recueillis et qu'on est tout près de la tribu à envahir, il faut tomber sur elle dès la pointe du jour, à l'heure où l'on trouve :

La femme sans ceinture	*El mra bela hhazam*
Et la jument sans bride.	*Ou laaouda bela ledjam.*

Un de leurs poëtes a dit :

A la pointe du jour, les combats ;
A la tombée de la nuit, les festins ;
Le matin, l'ennemi ;
Le soir, les hôtes, les pauvres et les amis.

C'est un maître dans l'art de la *blaga*.
Radjel maallem fel blaga.

Chez les Arabes, la blaga est l'art de se servir habilement de mots qui, non compris par ceux qui ont peu d'intelligence, comportent un autre sens pour ceux qui sont doués d'une vive compréhension. Il en existe de nombreux traités.

Il me paraît certain que notre expression *blague* vient du mot arabe *blaga*. Comment ? Est-ce par l'Espagne, l'Algérie, ou est-ce encore un souvenir des croisades ? Je laisse aux savants le soin de décider la question. Le mot *blague* est généralement pris en mauvaise part ; c'est le contraire chez les Arabes. Si j'ai écrit *blaga* avec un *gaf*, c'est que c'est bien là le son roproduit à mon oreille. On devrait peut-être l'écrire avec un *ghine*, parce que, dans le désert et dans le Maroc, de tous les *ghine* on fait des *gaf*.

Il n'a pas son pareil dans le siècle.
Ma kane-chi metelou fel korn.

En mal.

C'est un homme difficile.	*Radjel ouaar.*
C'est un homme grossier.	*Radjel khechine.*
C'est un gourmand.	*Radjel melhouf.*
C'est un père du ventre.	*Bou kerch.*
C'est un coureur de femmes.	*Radjel merioul.*

Les Arabes font très-peu de cas de l'homme qui boit et mange beaucoup. S'il devient obèse, ils le considèrent comme hors d'état de faire la guerre, et ils disent de lui :

« Voilà un malheureux qui porte un vêtement tissu par ses dents. »

Suivant l'émir Aabd-el-Kader, l'homme a été fait avec de la soie et du fer. S'il s'habitue au luxe, à la mollesse, à la bonne nourriture, la soie domine, et bientôt il n'est plus bon à rien; si, au contraire, il tient son âme en bride, et s'il repousse impitoyablement toutes les jouissances de la vie, le fer l'emporte, et il reste apte à supporter les plus grandes fatigues, à exécuter les plus grands travaux.

Personne ne pouvait tenir ce langage avec plus d'autorité que ce chef illustre des Arabes. En effet, pendant la guerre de la conquête, et dans un pays dénué de ressources, il lui est souvent arrivé d'accomplir à cheval des courses fabuleuses, sans manger autre chose, dans le cours d'une journée, que deux ou trois poignées de blé bouilli dans de l'eau salée — *cherchem*. — Cette incroyable sobriété, partagée du reste par beaucoup d'autres Arabes, lui avait permis d'arriver à une mobilité telle, qu'il paraissait quelquefois dans une province, quand, peu de temps auparavant, on l'avait vu dans une autre.

C'est un ignorant.	*Radjel djahel.*
Ce n'est qu'un moineau.	*La zaouch.*
Il procure sa femme.	*Ichekemm martou.*
C'est un fou.	*Radjel mahboul. Mesegooeu.*
C'est un avare.	*Radjel bekhil. Yabess.*
C'est un peureux.	*Radjel khouaf.*

C'est un homme possédé du démon.
Radjel medjennoun.

Il ne vaut rien, il n'est bon à rien.
Ma issoua, ma isselahh.

Toute la journée, il joue aux cartes.
Nhar kamel ilaab el Karta.

Sa tente est la tente du mensonge.
Khéïmtou, khéïmt, le kedeb.

C'est un homme haineux ; le poison lui coule par le nez.
Radjel mebghoud; essemm issil men nifou.

Sa tente est la tente de la viande salée.
Khéïmtou, khéïmt le kheléaa.

Ceci veut dire que les hôtes de cet homme ne mangent jamais de viande fraîche. Le *kheléaa*, nous l'avons déjà dit, est une viande cuite dans l'huile, salée et séchée au soleil. On ne s'en sert pas ordinairement pour donner l'hospitalité, mais seulement comme ressource dans un cas pressé ou quand on est en expédition.

Il passe sa vie à dire du mal des femmes.
Daïm idjedeb fe nessa.

C'est un carottier.	*Radjel temmaa.*
C'est un homme sauvage.	*Radjel khelaoui.*

C'est comme un chien : il n'a ni parole ni considération.
Ki le kelb : la kelma, la hherma.

Ce n'est qu'un marchand de sucre — épicier.
La sekakri.

Il n'a pas d'autre métier que celui de se chauffer au soleil.
La semmache.

C'est un gros serpent.	*Taabane kebîr.*
C'est un gros ogre.	*Ghoul kebir.*
C'est un grand diable.	*Aafrite kebir.*

Il est courageux comme sa femme.
Rak̲eba ki martou.

Pour la poudre, sa femme vaut mieux que lui.
Martou fel baroud khér mennou.

Le jour du combat, il reste sur les mamelons.
Nhar el baroud ioogouf fe lhhamamir.

C'est comme une femme,
Il passe sa vie à se regarder dans un miroir.
Kifou kif le mra.
Daïm ichouf oudjhou fel meraya.

Jamais l'Arabe ne se regarde dans un miroir ; d'après lui, c'est une faiblesse indigne de l'homme, il le laisse aux femmes avec l'usage des parfums.

Mais, s'il ne s'en sert pas, en revanche il emploie souvent le peigne pour soigner sa barbe à laquelle il tient beaucoup et qu'il doit porter jusqu'à sa mort sans qu'elle ait été rasée une seule fois.

Il rend son fusil chargé et armé.
Imedd mouqhhaltou maamera ou metallaa.

Aux jours de la poudre, son cheval est toujours boiteux.
Fi nharate el baroud, daaïm aaoudou dalaa.

C'est comme une jeune fille, il n'est bon à rien pour la poudre.
Kifou ki lichira, ma isselahhch fel baroud.

Quand un homme tourne le dos, il commence à en dire du mal.

Menine radjel iderreg aalih, ibda idjebed fih.

Dans les réunions, il déchire sa bouche et pour l'action ce n'est plus qu'un juif.

Fel djemaa icherreg foummou, ou fel khessela la ki lihoudi.

Il n'a jamais ramené un cheval de prise.

Aamrou madjab gueléaa.

Il ne suit pas sa religion, il boit des liqueurs fermentées.

Ma itehbaach dinou, ichrob el khemer.

Toute liqueur fermentée pouvant troubler la raison et rendre l'homme semblable à la bête, est sévèrement prohibée par la religion musulmane. Maintenant, sur le littoral et dans les villes que nous occupons en Algérie, il y a beaucoup d'Arabes qui boivent du vin, de la bière, des liqueurs, etc.; nous les regardons comme étant en progrès, mais, pour ce fait, ils sont souverainement méprisés par leurs coreligionnaires.

C'est un grand voleur : attache le cheval avec dix entraves en fer et il l'enlèvera tout de même.

Khaïne kebir : ou loukane el aaoud be aachera hhadaïd, makane la irfedou.

L'adresse des voleurs de chevaux est telle, que très-souvent, malgré nos grand'gardes, nos petits postes et nos sentinelles avancées, on est venu nous en enlever au milieu de nos camps. Ils profitaient des nuits sans lune et sans étoiles, et ceux que nous avons tués, nous les avons toujours trouvés tout nus, munis seulement d'une ceinture de course à la-

quelle étaient suspendus un pistolet et un petit couteau — *mouss*.

Ce n'est qu'un criard et un bavard.
La zeggaye ou fedouli.

Les Arabes ont les bavards en horreur.
Ils disent :

Tout bavard est ennuyeux ;
Il appelle le mal sur sa tête,
Et il mérite un coup de rasoir
Qui lui mette les molaires à découvert.
Koul douaye messouss,
Idjib el helika fi rassou ;
Ou istahel derba be mouss,
Hhatta ibanou derassou.

Ce n'est qu'un buveur de tabac — fumeur.
La chareb edokhane.

N'allez pas croire que tous les Arabes fument. La pipe fait partie du bagage des gens de guerre ; mais les hommes de science et de religion, c'est-à-dire les tolbas et les marabouts ne fument pas. Le pauvre aussi ne fait point usage du tabac, il est trop cher pour sa bourse.

Les chefs et les riches qui fument ont un esclave préposé aux soins que réclame cette habitude ; c'est lui qui est chargé de nettoyer la pipe, de la bourrer, de la présenter et de l'allumer avec un charbon ardent, ce qui, d'après les raffinés, est la meilleure manière de le faire. En campagne, on garde le culot de la pipe qui finit, pour le placer sur la surface de la pipe qui va commencer. Il faut que cette ma-

nière de faire ait de grands avantages, puisqu'elle a donné naissance au proverbe suivant :

Le culot d'une pipe sur une pipe
Vaut une jeune fille dans un fauteuil.
Tofla foug sebsi,
Ou tofla foug kersi.

Dans ce dicton, les Arabes ont fait un accroc à la raison en faveur de la rime.

J'ai rencontré des Arabes qui chiquaient, quoi ? le croirait-on, du tabac à priser.

Le tabac n'était pas connu du temps du Prophète, il n'a donc pu le prohiber. Partant de là, les savants disent qu'il est seulement haïssable — *mekrohheu.* — Si l'on s'en abstient, cela vaut mieux, parce que toute privation d'une chose agréable acceptée en vue de Dieu, ne peut qu'être utile au salut.

Ce n'est qu'une peau de lion sur le dos d'une vache.
La djeld sebaa aala dahar el begra.

On a cru pendant longtemps qu'une haute stature et la force corporelle produisaient une vive impression sur les peuples orientaux. C'est une erreur ; ce qu'ils estiment, c'est l'adresse, l'agilité et le courage ; peu leur importe qu'on soit grand ou petit, et souvent même on entend les Arabes dire en regardant quelqu'un que l'on vante devant eux : « Que nous fait la taille et que nous fait la force ! voyons le cœur. *Ce n'est peut-être là qu'une peau de lion sur le dos d'une vache.* »

II

PHRASES APPLICABLES AUX FEMMES

En bien.

Fatma — nom d'une fille du Prophète — est une fille de grande tente. Ses cheveux sont noirs comme les plumes de l'autruche mâle.

Fatma bennt khéima kebira : chaar-ha kohhel kif rich ed-delim.

Ses sourcils sont des arcs venus du pays des nègres, et ses yeux, vous diriez deux pistolets armés, prêts à faire feu et chargés avec de la poudre chaude.

Hhaouadjeb-ha kouass essoudane, ou aaïni-ha tegoul zouidja kouabess metallaaïne lel hhatta, moudjoudine ou rafedine le baroud el hhami.

Sa bouche, dis : c'est un rubis monté sur une bague.

Foum-ha, goul : yakout mebeni aala khatem.

Ses dents sont blanches comme le lait de la chamelle.

Senane-ha kif hhalib ennaga.

Son cou, c'est comme le cristal.

Kokebt-ha kif el bellar.

Ses bras ressemblent à deux sabres montés en argent.

Deraaï-ha ki siyouf maamerine bel fodda.

Sa poitrine, c'est comme la neige de nos montagnes.

Zouazi-ha ki teldj djebal-na.

Et sa taille élancée rappelle le palmier du désert.
Ou toul-ha ki nekhol es-sahhara.

Son souvenir me vient toujours quand je vais m'endormir.
Menine nergoud daïm nekhemmem fi-ḥa.

Louanges à Dieu qui l'a créée !
Sebahhane allah li khelok̲-ha!

Chez les Arabes, les femmes ne procurent pas la noblesse aux hommes. Ceux-ci ne la tiennent que d'eux seuls. Un homme de grande origine peut donc, si cela lui plaît, acheter une esclave, l'épouser après l'avoir affranchie et en avoir des enfants, sans que pour cela, aux yeux du monde, sa lignée soit entachée. Dans le mariage musulman, l'égalité du sang n'est une obligation que pour la femme ; si elle appartient à une classe élevée, elle ne peut se mésallier. L'homme, au contraire, sans déshonneur pour son nom, est libre de s'unir à qui bon lui semble.

Djamila — la Parfaite — est belle de loin, gracieuse de près ; sa vue guérirait un malade. Elle aime le *k̲ohhel*, les parfums et les bijoux.

Djamila chabba menn el baad, ou messerara menn le gorb: li merid ou ichouf-ha ma kane la ibra. Tehheb el k̲ohhel, tehheb el bekhour ou tehheb es-siagha.

On fait le k̲ohhel avec du sulfure d'antimoine, de l'alun — *toutiya*, — du musc quand on peut s'en procurer, et un peu de noir de fumée. Il donne aux yeux plus d'éclat et passe pour préserver des ophtalmies, arrêter l'écoulement des larmes et fortifier la vue en la préservant des rayons trop éclatants du soleil. Tous les peuples musulmans en font usage ; en serait-il ainsi s'il n'avait aucune propriété bienfaisante ? Évidemment non.

En outre du kohhel qu'elles emploient, ainsi que beaucoup d'hommes, du reste, on peut le dire, avec amour, les femmes arabes se teignent encore les doigts avec du hhenna, et les lèvres avec du souak, qui n'est autre chose que l'écorce du noyer.

Le *hhenna* produit la couleur rouge-orange, et le *souak* amène une couleur d'un rouge beaucoup plus foncé. Ce dernier contribue, dit-on, à faire ressortir la blancheur des dents.

Quant aux parfums, ils sont aussi très-recherchés. Ceux qu'on emploie de préférence sont :

L'essence de rose — *aater el ouarde.*

L'essence de jasmin — *aater el ïassmine.*

L'essence d'acacia à fleurs jaunes — *aater el lebane.*

L'essence de sandal — *aater essanndel.*

L'essence de géranium — *aater echahh.*

L'eau de fleur d'oranger — *ma zahar.*

Une essence composée avec du sandal, du kaskari, de l'ambre gris — *aannber*, — du musc — *messk* — et de la liqueur tirée de la civette ; on l'appelle *el mekhannbel.*

On fait encore des chapelets très-estimés avec du musc et de l'ambre gris — *tessbéhh.*

Les femmes du peuple aiment beaucoup l'odeur des clous de girofle — *kronnfel.*

Les bijoux sont aussi en grand honneur chez les femmes arabes ; celles qui sont riches s'en surchargent. Elles portent des boucles d'oreilles en haut et en bas, au nombre de quatre, quelquefois de six — *khoss* — *menaguech* — *mekfoul.* — On emploie à ces joyaux, depuis le diamant jusqu'aux pierres les plus communes, depuis l'or jusqu'au cuivre le plus vulgaire. Ils sont d'ordinaire très-lourds, et, pour que l'oreille n'en soit pas déchirée, on les maintient par une petite chaîne qui vient s'accrocher sur le front en for-

mant une espèce de diadème — *el aassaba.* — On donne au goût de la femme arabe pour les boucles d'oreilles, une origine curieuse et peu connue ; la voici :

Sara, femme de notre seigneur *Brahim* — Abraham, — étant devenue très-jalouse de *Hadjer* — Agar, — servante de son mari, lui fit, dans un moment de colère et autant pour s'en venger que pour l'humilier, percer cruellement les oreilles ; mais Hadjer passa des anneaux d'or dans ses blessures et son affront fut effacé. Toutes les autres femmes trouvant cet ornement de leur goût, s'empressèrent d'imiter son exemple.

Les colliers sont de toutes les formes, de tous les prix et de toutes les dimensions — *cherka* — *kelada.*—Les femmes riches en font avec des pierres précieuses, des perles, des pièces d'or, du corail, de l'ambre, et pour les jours de fête, en fleurs d'oranger, ce qui est très-gracieux — *aaked mtaa ezahar;* les femmes pauvres en font avec des pièces de monnaie, des boutons de nos soldats, des coquillages, ou bien encore de très-volumineux en clous de girofle — *mekhanga.* —Joignez à cela des bracelets de mains de tous les métaux — *messaïss* — et des bracelets de pied — *kholkhal* — façonnés comme un fer à cheval. Ils ont plutôt l'air d'un signe d'esclavage que d'un ornement.

Enfin ce sont des quantités de bagues en or, en argent ou en cuivre — *khatem* — *berim.*

Aaïcha — la Vie — est une femme de religion ; elle s'effraye même de son ombre.

Aaïcha mra diina ; tekhaf menn khïal-ha.

Nedjema — l'Étoile — a des yeux déchirés jusqu'à l'oreille, elle dit à la lune : « Brille ou je vais briller. »

Aaïni-ha mecherreguine hhatta lel oudenn ; tegoul el guemera : Guedi oula neguedi.

Les Arabes, quand ils veulent parler d'une jolie femme, ne manquent jamais de la comparer à la lune. La lune, disent-ils, éclaire d'une clarté plus douce que celle du soleil ; elle amène le calme, la fraîcheur et dispose aux rêveries amoureuses.

Djohar — la Perle — est une femme noble : elle rougit rien qu'en voyant un coq. Que Dieu me fasse la grâce d'en être aimé.

Mra hhorra : tesstahhi menn serdouk. Allah idjaal-ha tebghini.

Safya — la Pure — marche comme un bey ; il ne lui manque que le commandement et des tambours.

Tetemecha ki el baye : ikhoss-ha ghér, lhhakoum ou teboul.

Yamina — la Prospère — n'a qu'une seule parole ; quand elle dit à son frère : « Attends-moi là, dans un instant je vais venir, » elle vient, quand bien même on devrait lui couper la tête.

Aand-ha kelma boufa : il a galett khou-ha : ogood temm, delouakt nedji, ma kane la tedji, oua loukane inketaa rass-ha.

Soultana — la Sultane, — c'est une maîtresse de la fantazia ; elle marche en se balançant comme le pigeon sauvage.

Moulâte el fantaziya : tederrodj ki lhhmam.

N'épousez jamais une femme pour son argent, les richesses peuvent la rendre insolente ; ni pour sa beauté, sa beauté peut la perdre ; épousez-la pour sa piété.

O Rahhma — la Miséricorde ! — contente-moi ou déteste-moi, ou dis-moi : « Dieu t'en apportera d'un autre côté. »

Ya Rahhma ! ferrahhini ou kerahhini, ou goul-li : idjiblek Rebbi menn djiha okhra

Aafya — la Paix — ne ferait pas une chose honteuse : c'est une fille de bonne famille et d'une grande tente ; si ses parents en entendaient parler, ils la couperaient en morceaux et la jetteraient aux chiens.

Aafya ma taamelch el aaïb : bennt ennass ou bennt khéïma kebira ; oualdi-ha loukane issmaaou bi-ha, iktaaou-ha traf ou yaatou-ha lel kelab.

Hhâlima — la Douce — sourit avec délicatesse, et c'est par onces qu'elle lâche les gracieusetés.

Tetbessem be drafa, ou tetlok es-serr bel oukiya.

Zhora — la Fleur — aime la guitare, les fleurs et la poudre dans les fêtes. C'est une femme qui porte bonheur.

Tehheb el kouitra, ou ennouar, ou le baroud fel ouadaa. mra mebrouka.

Chez un peuple qui proclame sans cesse que tout vient de Dieu, le bien comme le mal, il existe une foule de superstitions et de préjugés qui peuvent être funestes même à la femme la plus vertueuse. Il est donc indispensable qu'à toutes les autres qualités, elle joigne le bonheur. Est-elle pour son mari une cause vraie ou supposée de fortune, on l'appelle la bénie, l'heureuse et on la comble d'honneurs et de bons procédés. Mais, si au contraire, dès les premiers jours de son union, un Arabe n'a jamais vu qu'une diminution dans ses biens ou dans sa position sociale, s'il a été contrarié dans toutes ses entreprises, il ne peut s'empêcher de croire que sa femme lui porte malheur ; il en est troublé, et

quelquefois il la rend à ses parents. On donne le nom de *hhercha* à la femme qui passe pour porter malheur.

Les Arabes croient reconnaître la femme qui porte malheur à ce signe que le tendon de sa jambe, en arrière de la cheville du pied, est toujours sec, tranchant et bien détaché. Ils disent :

Celle qui, avec son tendon, peut couper le cou à un oiseau,
Fuis-la ; elle ne renferme aucun bien.
Li be aargoub-ha tedebahh et-tair,
Horob menn-ha ; mafi-ha khér.

J'ai parlé à l'émir Aabd-el-Kader de ce sot préjugé ; voici ce qu'il m'a répondu :

« C'est là une superstition qui existait du temps de l'idolâtrie ; la loi musulmane en a fait justice. Les Arabes croyaient autrefois que le profit et la perte étaient attachés à la chevelure des femmes, à celle des enfants ou à la crinière des chevaux ; aujourd'hui, nous repoussons ces influences occultes et nous disons tout simplement :

» La femme malheureuse est celle qui est stérile ou affligée d'un mauvais caractère.

» Le cheval malheureux est celui qui est lent à la course ou dont on ne se sert que pour entreprendre des expéditions injustes et déloyales.

» On trouve bien encore chez quelques Arabes grossiers et ignorants, cette croyance profane que la femme, suivant qu'elle est née heureuse ou malheureuse, apporte en dot à son mari le bonheur ou le malheur ; mais les hommes sages et qui connaissent bien leur religion la repoussent avec dédain et pensent que Dieu seul fait ce qu'il veut de ses créatures. C'est lui qui est le souverain appréciateur et maître : il leur envoie la prospérité ou l'adversité, comme

bon lui semble, et il ne dépend ni de la femme, ni de l'enfant, ni du cheval pas plus que d'aucune autre chose créée, d'empiéter sur les attributions du Créateur. Celui, donc, qui possède une croyance sincère jointe à une foi profonde ne peut, je le répète, attacher aucune importance à des superstitions aussi vulgaires que ridicules. »

Khéra — le bien — est belle : son visage resplendit comme la pleine lune.

Khéra chabba : oudjh-ha iguedi ki le bederr.

Aarbiya — l'Arabe — vous ensorcelle par sa beauté et par sa parole.

Aarbiya tesshherr be djemal-ha, ou lessann-ha.

Djenna — le paradis — a fait le pèlerinage de la Mecque : elle ne sort que voilée, ne s'occupe que des pauvres de Dieu, et ne pense qu'à l'autre monde.

Hhedjete : tekhroddj ghér mennkeba, teched aalel guellaline ou tekhemmem fel akhéra.

Les femmes arabes ne peuvent aller au marché, tenir boutique, vendre ou acheter dans les rues ; les hommes seuls sont chargés de ces soins. Lorsqu'elles sortent pour visiter des parentes, des amies, des lieux sanctifiés, pour assister aux fêtes des marabous vénérés, — *el ouadaa,* — pour se rendre au bain, elles se revêtent d'un *hhaïk* dont la finesse est en rapport avec leur fortune, ou tout simplement d'une pièce de calicot — *melhhafa* — dont elles s'enveloppent tout entières, à l'exception d'un œil indispensable pour se conduire, ce qui leur donne un aspect si mystérieux. C'est là une des prescriptions de la pudeur, recommandée à la femme arabe par la religion et consacrée par la pratique.

En résumé, la femme ne doit pas regarder l'homme, ni

être vue de lui, de manière à exposer son cœur aux dangers de la tentation. Les regards énervent l'âme et affaiblissent les facultés. Cependant, dans les tribus, les femmes de noble origine font seules, à la jalousie des hommes, ces rigoureux sacrifices ; les femmes du peuple, obligées de vaquer aux mille travaux de la tente, sortent d'habitude le visage découvert.

La loi islamique n'empêche pas la femme d'aller prier dans les mosquées ; toutefois, les jurisconsultes et les docteurs sont d'avis qu'il est plus convenable qu'elle reste dans son intérieur pour y accomplir ses devoirs religieux. Il faut, disent-ils, qu'elle aime et respecte son mari, qu'elle s'efforce de lui être agréable et qu'elle ne le trahisse jamais ni dans ses biens ni dans son honneur. Si, en outre, elle ne sort jamais de chez elle qu'avec son consentement et le visage voilé afin de dérober ses traits aux regards étrangers ; si, dans la rue ou dans tout autre lieu public, elle évite la foule et se tient rigoureusement à l'écart ; si, au dehors, elle ne rit point aux éclats et ne fait jamais entendre le son de sa voix, de manière à être remarquée ; si elle apporte tous ses soins au bien-être de son ménage, et place toujours l'intérêt de son époux avant le sien ; si elle s'attache à être très-propre sur son corps et sur ses vêtements ; et si, enfin, elle chérit, soigne et élève bien ses enfants, il importe fort peu qu'elle fasse ses dévotions à la mosquée ou dans sa maison, pourvu qu'elle les fasse régulièrement.

L'émir Aabd-el-Kader.

Saadiya — l'heureuse. — Elle remplit d'enfants mâles la tente de son mari. Que Dieu lui accorde sa bénédiction !

Taamer el khéïma be dekoura. Allah ibarek fi-ha !

Auprès de Dieu, le maître du monde, une fille vaut un

garçon. Ainsi s'exprime, dans un proverbe, la sagesse musulmane; mais, comme il arrive d'ordinaire, ici-bas, la théorie et la pratique sont loin de s'accorder en cette matière. Les hommes, en pays arabe, se chargent de faire la différence que, suivant eux, Dieu ne fait pas. Tandis que le garçon reste avec sa famille, ajoutant à la force de la tribu, dont il soutient la fortune et l'honneur, la jeune fille, aussitôt qu'elle est parvenue à l'âge nubile, suit la destinée d'un mari, elle quitte ses parents et va devenir quelquefois, sous une tente lointaine, une femme étrangère à sa tribu.

Zina — la jolie. — N'a pas de sœurs dans les quatre coins du monde : elle chante les malheurs ou la gloire de sa tribu. Que Dieu la préserve du mauvais œil !

Maand-ha khouatate fed-denya : fel khér ou fe chorr teghenni aala aarch-ha. Allah ihhadjeb-ha menn el aaïn !

Ce sont les femmes qui, dans les tribus et concurremment avec les trouvères, augmentent la popularité des chants qui sont faits par les *tolbas* — lettrés — pour perpétuer sous la tente le souvenir des combats glorieux ou des revers affligeants. Nous autres, chrétiens, nous y sommes la plupart du temps très-maltraités ; cela entretient la haine qu'on nous porte.

De nos jours, on voit encore des femmes arabes, montées sur des chamelles ou sur des mules richement caparaçonnées, assister aux combats livrés par les tribus. Leur présence relève le courage des faibles et surexcite l'énergie des forts. Si un homme vient à fuir, elles l'accablent d'injures, et, quand elles le peuvent, dans le but de le signaler à tous comme un lâche, elles répandent du *hhenna* liquide sur ses habits.

Meryem — Marie. — Dès qu'elle a pu porter une cruche à sa bouche,

Elle a porté ce qu'a porté sa mère.
Menine refedett el hhalab el foum-ha,
Refedett ma refedett imma-ha.

Cette assertion ne paraîtra pas trop empreinte d'exagération quand on saura qu'il n'est pas rare de voir, en Afrique, une jeune fille arriver à la nubilité vers l'âge de dix ans.

J'ai entendu citer l'exemple d'une mère qui avait onze ans à peine de plus que sa fille. Elle était grand'mère à vingt-deux ans.

Chez les Arabes, on ne veut pas qu'une jeune et jolie fille soit soustraite longtemps aux liens conjugaux. Tandis que sa beauté s'accroît, on craint que sa réputation ne diminue.

O Richa! — la Plume, — par ta douce beauté, donne-moi seulement un coup d'œil, cela rafraîchira mon cœur.

Ya Richa! be zinek el hhalou, chouf fiya ghér choufane; iberred galbi.

Prends une femme de noble origine,
Et dors sur une natte.
Khodel mra el assila,
Ou naam aalel hhassira.

Quel dommage que les chrétiennes ne connaissent pas Dieu!

Khessara er-roumiyat maïaarfouch Rebbi!

Leurs yeux sont les yeux de la gazelle.
Aïni-houm ki aaïnine le ghezal.

Et leurs flancs sont serrés comme ceux des chevaux du Sahara.

Ou djenab-houm ki khéil es-Sahhara.

Celui qui aime la beauté, qu'il prenne une géorgienne;

Celui qui aime la ruse, qu'il prenne une juive;

Celui qui aime la tranquillité, qu'il prenne une chrétienne;

Celui qui aime l'orgueil, et la *fantaziya*, qu'il prenne une turque;

Et celui qui aime la noblesse et la générosité, qu'il prenne une femme arabe.

Li sahhab ez-zine, ïakhod gourdjiya;
Li sahhab el hhéila, ïakhob ïhoudiya;
Li sahhab el aafya, ïakhod roumiya;
Li sahhab en-nefkha ou le fantaziya ïakhod terkiya;
Ou li ihheb el djoud ou el kerem, ïakhod mra aarbiya.

La femme, pour être belle aux yeux des Arabes, doit avoir quatre parties de son corps noires, quatre blanches, quatre rouges, quatre larges et quatre petites.

Les noires sont les cheveux, les sourcils, les paupières et la pupille des yeux.

Les blanches sont le teint, les dents, les ongles et la cornée opaque de l'œil.

Les rouges sont les joues, les lèvres, la langue et les gencives.

Les larges sont le front, les yeux, la poitrine et les hanches.

Les quatre petites sont les oreilles, la bouche, les mains et les pieds.

En mal.

Fetima — la petite Fatma — est une femme laide.
Fetima, mra china.

Ce n'est plus qu'une rose flétrie.
La ouarda medebala.

Lila, — la Nuit, — le premier venu est son maître.
Lila, menn ouala-ha, moula-ha.

Quand bien même ma chair se rencontrerait avec sa chair, dans un chaudron, je me sauverais encore d'elle.
Baadema lhhammi itlagaa maa lhhamm-ha fel guedra, ma kane la nherob menn-ha.

Rien qu'en la voyant, mon feu s'éteint.
Ghér nechouf fi ha ou tetefaa nari.

Aaziza — la Chérie — est une femme stérile. Quel dommage !
Mra aaguer. Khessara !

Les Arabes ne pardonnent pas la stérilité aux femmes. Chez eux, c'est presque toujours un sujet de répudiation.

Elle dit : « Mon enfant est endormi dans mon sein. »
Hiya tegoul : Ouldi ragued fi kerchi.

En pays arabe, il existe une opinion très-extraordinaire : on y croit qu'un enfant peut être endormi pendant plusieurs années dans le sein de sa mère, avant de voir le jour. Ce préjugé peut sauver l'honneur des familles, empêcher les répudiations, ou raviver la tendresse d'un mari pour sa

femme. C'est probablement dans ce but qu'il a été inventé et propagé.

Une telle sent mauvais.
Felana fi-ha réhha china.

Elle exhale une odeur fétide.
Mekhenana.

C'est une femme malpropre.
Mra moussekha.

C'est une femme vieille.
Mra charefa. — Aadjouza.

C'est une femme débauchée : elle danse devant le monde.
Mra fasseda : tergouss gouddam en-nass.

Les danseuses publiques font un métier peu estimé. Leur danse est, en général, dépourvue de toute pudeur : elle consiste à remuer, avec mollesse d'abord, puis avec plus de vivacité, les reins et les hanches, sans que les pieds et les jambes prennent pour ainsi dire part au mouvement. C'est une succession de scènes lascives qui, si elles ne portaient plutôt au dégoût, pourraient, à la longue, agir sur l'imagination.

Une telle est une servante du démon.
Felana, khedimett echitane.

Kheroufa — Petit-Agneau. — Le jour où son mari l'a battue, est celui qu'elle choisit pour rencontrer son frère — amant, — et cela en plein soleil.

Nhar li souett-ha radjel-ha, dak elyoum telka khou-ha, ou el gaïla hhamya.

Le savant Benn Toumy a dit :

Dans la ruse des femmes, il y a toujours deux ruses,
Aussi de leurs malices me suis-je toujours éloigné ;
Elles se *ceinturent* avec des vipères,
Et elles s'épinglent avec des scorpions.
Kid en nessa fi kidine,
Ou menn kid-houm djit hareb,
Ithhazemou be lefaa,
Ou ithhallelou be laagareb.

La soumission aux femmes fait entrer dans l'enfer.
Taat en-nessa iddekhol lel nar.

III

PHRASES APPLICABLES AUX CHEVAUX

En bien.

C'est un bon cheval.	*Aaoud merkoub.*
C'est un joli cheval.	*Aaoud zine.*
C'est un fort cheval.	*Aaoud metine.*
C'est un cheval ramassé.	*Aaoud koummiti.*
C'est un bon marcheur.	*Aaoud ciyar.*
C'est un cheval obéissant.	*Aaoud meddoub.*
C'est un caracoleur.	*Aaoud hhammach.*
C'est un coureur.	*Aaoud djerraye.*
C'est un cheval en bon état.	*Aaoud makharouz.*
C'est un trotteur.	*Aaoud khozaz.*
C est un cheval très-doux.	*Aaoud guellil.*

Il tire la larme de l'œil.	*Ittayer demaa menn el aaïn.*
C'est un cheval sage et adroit.	*Aaoud aakel ou chaterr.*
C'est la tête des chevaux.	*Aaoud rass el khéil.*
C'est un cheval de race.	*Aaoud hhorr.*
C'est un cheval près de terre.	*Aaoud mekouer.*
Il a le tambourin dans la tête.	*El guellal fi rassou.*
Il atteint la gazelle.	*Ilhhag el ghezal.*
Il est pur comme l'or.	*Safi ki deheb.*
Il devance l'amorce.	*Issebok telhhaïk.*
Il devance le vent.	*Issebok erréhh.*
Il danse sur sa queue.	*Ichetahh aala kaaltou.*
C'est un cheval rapide.	*Aaoud sabok.*
C'est un cheval complet.	*Aaoud kamel.*
Il porte bonheur à son maître.	*Issaad moulah.*
C'est un cheval sur la parole.	*Aaoud aalel kelma.*

C'est un cheval qui se nourrit bien.
Aaoud aallaf.

Personne n'a possédé son pareil.
Ma kessbou hhad.

Il saute le saut d'une gazelle.
Ineguezz tennguizzete el ghezal.

Pour lui, le loin est toujours près.
El baaïd aandou guerib.

Il est plus vite que le coup d'œil.
Ikhetof el œurmach.

Aucun bridé ne peut courir avec lui.
Hatta meldjoum ma idjeri maah.

C'est un cheval sans défaut.
Aaoud khaless menn koull aaïb.

Il a l'épi du sultan.
Aandou nekhelete es-soultane.

Aucun prince n'a possédé son pareil.
Ma kessbou malik.

Je compte sur lui comme sur mon cœur.
Nedonn aalih ki galbi.

Découvre son dos et rassasie ton œil.
Aari daharo, ou chebaa aaïnek.

Ne dis pas que c'est mon cheval, dis que c'est mon fils.
Mategoulch aaoudi, goul ghér ouldi.

Il a la vue si bonne, qu'il voit un cheveu pendant la nuit.
Aaïnih melahh, ichouf chaara fel lill.

Au jour de la poudre, il se réjouit du chant des balles.
Nhar el baroud, iferahh menn tezegherite er-ressas.

Il dit à l'aigle : « Descends, ou je monte vers toi. »
Igoul el aagab : Hhabote oula netlaalek.

Il est amoureux comme son maître.
Meryoul ki moulah.

Quand il entend les cris de joie des jeunes filles, il se met à hennir de plaisir.
Menine issmaa tezegherite el ichirate inahhnahh.

C'est un cheval des jours noirs, quand la fumée de la poudre obscurcit la lumière du soleil.
Aaoud mtaa nharate el kohhel, menine toulli echemsse makannch, ou ghér dokhane el baroud.

Il écoute ses flancs et observe toujours les talons de son cavalier.

Isennote djenabou, ou aaïnou aalel guedam.

Quand il entend le bruit des éperons, il tremble comme la feuille sur l'arbre.

Menine issmaa chabir, issteffog ki louarka fi sedjera.

Et, en effet, il y a de quoi trembler, car les éperons arabes sont très-longs, pointus et dépourvus de molettes. Avec eux on ne pique pas, mais on fait sur le ventre et sur les flancs du cheval des raies sanglantes qui lui impriment la terreur et le forcent toujours à obéir. Ils ne sont impuissants, dit-on, que devant la mort.

Si je lui place les talons, je suis arrivé chez eux, et n'ai plus qu'à dire : « Que le salut soit sur vous ! »

Ila nehhot-lou le guedem, ïoussel-ni aand-houm ou negoul : Salam ou aalikoum !

Lorsqu'il est lancé à fond de train, aussitôt le coup de fusil parti, de lui-même, il fait demi-tour.

Kif idjeri aala chedd le mela, la tedrob taraka, yedji melefett.

On donne cette éducation au cheval, non-seulement pour s'en servir dans la fantaziya qui est un jeu brillant des cavaliers, mais encore à cause de l'utilité qu'elle peut avoir à la chasse ou à la guerre. Avec un cheval ainsi dressé, l'Arabe se précipite en temps opportun sur son ennemi, le tue à bout portant d'un coup de fusil ; puis, sans changer d'allure, fait un demi-tour à gauche, et rejoint les siens, le plus souvent sans accident.

Il comprend aussi bien qu'un fils d'Adam, il ne lui manque que la parole.
Iflem ki benn Adem, ma khossou ghér le kelam.

Il a été élevé dans ma tente comme un de mes enfants.
Merebbi fi khéimti ki ouahhéd menn ouladi.

Quand la poudre *tousse*, il dresse alternativement une oreille et baisse l'autre, il hennit et creuse la terre avec son pied.
Menine el baroud ikohheu; oudenih, irfed ouahéda ou ihhott ouahéda, inahhnahh, ou ihhafer el arde.

Il a le pas si doux, que, sur lui, tu porterais une tasse de café sans la verser.
Aaoud ciyarr, teched fendjal kahoua fi iddek ou ma iddefeg-chi.

Les Arabes détestent le cheval qui trottine sans cesse. Ils ne vont d'ordinaire qu'au pas et au galop, et ils appellent le pas : le galop de toujours.

Une musette le rassasie, un sac le couvre — rein court.
El aamara taachih, ou el gherara teghetih.

Il est si léger, qu'il danserait sur le sein de ta maîtresse sans l'abîmer.
Khefif: ichetahh bine bezazil khetek ou ma ifessedhoumch.

Il lève les pieds de devant et il déménage avec les pieds de derrière.
Irfed louline ou irhhal be touala.

C'est un marabout ; les femmes viennent le visiter.
Houa merabete; en-nessa izourouh.

Il peut supporter toute espèce de fatigues et de misères.
Inedjemm koul temermid.

Il n'a pas de frère dans ce monde, c'est une hirondelle.
Maandou khou fed denya; ki le khetaïfa.

En mal.

Il mouille la musette.	***Ichemekh el aamara.***
Il ne voit pas clair la nuit.	***Mebouher.***
Il est panard.	***Fetchaa le dakhol.***
Il est cagneux.	***Fetchaa le barra.***
C'est une rosse.	***Kidar.***
Il est boiteux.	***Aaoud dalaa.***
Il a les épaules chevillées.	***El ketafiate bih.***
Il est aveugle.	***Aaoud aama.***
Il est borgne.	***Aaoud aaouer.***
Il a un cor.	***Aandou sefa.***
Il a le lampas.	***Aandou lhéi.***
Il refuse les éperons.	***Innkorr chabir.***
Il est ombrageux.	***Ikhayel.***
Il se nourrit mal.	***Machi aallaf.***
L'eau l'a frappé — fourbu.	***Drobou el ma.***
Il mord comme un chien.	***Iaad ki le kelb.***
Il a le farcin.	***Aandou le djedri.***
Il est châtré.	***Aaoud mekhssi.***
Il est bistourné.	***Aaoud mebroum.***
C'est un cheval ensellé.	***Aaoud maaoudj.***
Il a la morve.	***Aaoud mechekher.***
Il jette sa gourme.	***Aaoud mekhangui.***
Il a la bouche dure.	***Foummou kassahh.***
Il a la gale.	***Aaoud medjerab.***

Il a une taie sur l'œil.	*El biyad aala aaïnou.*
Il n'a pas de croupe.	*El kefel makannch.*
Il emmagasine l'orge.	*Ikhezenn zeraa.*
Il a une rétention d'urine.	*Ma ifougch.*
C'est un cheval rétif.	*Aaoud hharrane.*
Il se cabre. Il rue.	*Ibeni. Izaaret.*
Il donne des coups de pied.	*Issouk.*
Il mange l'entrave.	*Yakoul retaa. Lhhadjala.*
Il butte et il s'abat.	*Iaaterr ou ibrek.*
Il trottine toujours.	*Ihandez.*
Il se coupe.	*Izened.*
C'est un ambleur.	*Aaoud haraouli.*
Il a des vessigons.	*Aandou el béïdate.*
Il a des bleimes.	*Aaoud merhhouss.*
Il a des suros.	*Il aadam fih.*
Il fait tête à queue.	*Ichetemel.*
Il ne prend pas le mors.	*Innkorr el lazma.*
Il a le feu.	*Aaoud mekoui.*
Il est blessé sur le dos.	*Meddebour fi daharo.*
Il a des molettes.	*Aandou menafess.*
Il a une seime.	*El hhafer mechekouk.*
Il fouette avec sa queue.	*Ichahate be kaaltou.*
Il n'a pas de garot.	*El ghareb makannch.*

Il a le redressemeut de la gazelle — bouleté.
Terkib el ghezal.

C'est un cheval piqué à la rotule.
Aaoud metfoun.

Il tient à la tente, aux entraves.
Maïssaud chi menn el khéïma, menn retaa.

Il tient aux autres chevaux,
Ma issaudchi aalel khéil.

Il a une maladie de poitrine.
Aaoud meriohheu.

Il a été frappé par le vent.
Medroub be rehh.

Il a des amandes — formes — sur la place des bracelets de pieds — paturons.
Ellouz fel khelakhel.

C'est un cheval jaune du juif — isabelle, queue et crins blancs.
Aaoud sefer el ïhoudi.

Il a un épi sur la place de la djebira — indice malheureux.
Aandou nekhela fi rahhbete el guerab.

Au premier jour de poudre, son maître sera tué.
Nhar el baroud, fissaa moulah imoute.

Il se refuse au jeu de la fantaziya — signe de malheur.
Innkorr el laab.

Il a l'épi de la croupière.
Nekhelat tefer fih.

C'est un cheval difficile : le tombeau de son cavalier est toujours ouvert.
Aaoud ouaar : keber moulah daïm mhhalloul.

De tout temps, les Arabes ont beaucoup aimé les chevaux, et la religion musulmane n'a fait qu'augmenter l'affection qu'ils avaient pour eux.

La loi défend de les maltraiter, comme de les vendre aux ennemis de l'islamisme.

Le Prophète a dit :

« Les biens de ce monde jusqu'au jour du jugement dernier, un riche butin et les récompenses éternelles sont attachés aux crins qui flottent entre les yeux de vos chevaux — toupets. »

Nos chevaux.

Quand nos chevaux se précipitent en avant, ils ressemblent aux étoiles filantes lancées par les anges contre les démons.

Ce sont des aigles montés par des lions féroces ; l'éclair lui-même se fatiguerait sans pouvoir les atteindre. Tous ils captivent les regards et font l'admiration des hommes de guerre.

Les uns ont la couleur de minuit, quand, au firmament, il n'y a ni lune ni étoiles — noirs. — La blancheur de leurs fronts suffit pour éclairer la terre.

Les autres brillent d'un éclat doré — alezans ; — ils ressemblent à la cornaline, rouge comme le sang qui sort d'une blessure.

Ceux-ci sont des tisons en feu — bais bruns ; — ils sèment l'air de leurs étincelles. Leur démarche est fière : ils ont des oncles paternels et maternels qu'on cite dans nos tribus.

Ceux-là, vous les prendriez pour des gazelles — isabelles à queue et à crins noirs. — Par la longueur de leurs crinières, ils rappellent aux amoureux, blessés par la séparation, la longueur de la nuit.

Et nos chevaux blancs ? c'est la monture des princes : quand l'aurore se montre, ils font pâlir la lune.

Combien de fois l'ennemi n'a-t-il pas fui devant nos buveurs d'air ?

L'ardeur du soleil ne fait qu'animer leur course. Ils font voler la poussière, et cette poussière forme un nuage qui amène l'obscurité en plein jour.

Mais nos lances sont longues, droites, étincelantes, et leur fer jette une lumière assez vive pour nous faire découvrir la victime qui veut se dérober à nos coups.

L'émir AABD-EL-KADER.

IV

PHRASES APPLICABLES AUX ARMES

Fusil. — *Mouqhhala* (féminin).

Mon fusil porte jusqu'au rassasiement de l'œil.
Mouqhhalti toussel aala rouaaïte el aaïn.

C'est un fusil d'Alger, il est couvert de corail et monté en argent.
Mouqhhala dziri, meghetiya bel mordjane, ou bel aamara béda.

Son canon est damasquiné, et sa batterie est albanaise.
Djaba djouhardar, ou zenad gharnaoute.

Sa batterie est niellée : un grain de poudre, et il part.
Zenad meniyel : aala hhaba tenaude.

Avec la pierre à feu de mon fusil, je puis saigner un coq.
Be chefrete mouqhhalti nedebahh ed-dik.

Son canon est catalan, charge-le avec sept balles, lâche la détente, et il ne te dira jamais non.

Djaba katalane : aamer-ha be sabaa ressaïs, kross ou mategoulche la la.

Avec lui, je perce de part en part un soc de charrue.

Tekhereg sekka.

Le kadi peut mentir, mais mon fusil ne ment jamais — ne rate pas.

El kadi ikedeb, ou hiya matekedeb-chi.

Les Arabes ont des fusils de tous les calibres, de tous les pays, de toutes les dimensions. On voit chez eux des fusils courts, des fusils longs, des carabines et d'horribles tromblons. Ils leur viennent d'Alger, de la Kabylie, de Tunis, du Maroc, de la France, de l'Angleterre, etc., etc. Les pèlerins qui rentrent de la Mecque, en rapportent aussi beaucoup ; ce sont, en général, de mauvaises armes, des armes de pacotille, grossièrement ornées, avec lesquelles il arrive d'autant plus souvent de s'estropier qu'on ne sait même pas par qui faire faire les réparations dont elles peuvent avoir besoin. Il y a bien quelques ouvriers dans les villes ; mais, dans les tribus, ce sont des maréchaux ferrants qui en sont chargés. Aussi, combien ne rencontre-t-on pas de canons sérieusement compromis, de batteries hors de service, et de bois raccommodés avec des ficelles. N'importe, c'est avec de pareils instruments de guerre que les Arabes viendront lutter contre nos armes meurtrières et perfectionnées. Tout n'est-il pas écrit chez Dieu ! le croirait-on ? Ils préfèrent encore le fusil à pierre au fusil à percussion, d'abord à cause de la longue habitude qu'ils en ont, puis à cause des difficultés qu'ils éprouvent à se procurer des capsules. Le

fait suivant prouvera, et leur prudente méfiance à cet égard, et le peu de confiance qu'ont ceux-là mêmes qui nous servent, dans la durée de notre domination.

Un de nos généraux de brigade, commandant une subdivision en Algérie, était depuis longtemps vivement sollicité par un chef arabe qui avait, il faut le dire, rendu plus d'une fois des services réels à notre cause, notamment pendant les insurrections. Il résolut d'appeler sur cet homme la bienveillance de M. le gouverneur général, et, lors des courses qui ont lieu chaque année à Alger, il lui fit donner un très-beau fusil à deux coups et à percussion, par l'illustre maréchal duc de Malakoff.

— Eh bien, tu dois être content aujourd'hui, lui dit alors le général, voilà tous tes vœux exaucés.

— Je te remercie, lui répondit l'Arabe ; cependant, si tu veux que je te parle avec franchise, j'aurais préféré un fusil à pierre ; car, quand vous aurez quitté notre pays, je me demande où je pourrai trouver des capsules.

Les Arabes ne mettent pas comme nous le fusil à la grenadière, c'est-à-dire le canon en l'air, la crosse en bas, et la bretelle engagée dans une seule épaule, non : ils le passent par-dessus la tête, la bretelle appuyée dans toute sa longueur sur la poitrine, et le canon également à plat derrière le dos. Les bernouss épais dont ils sont couverts empêchent qu'ils n'en soient blessés. Les cavaliers veulent-ils se reposer, ils placent le fusil en travers sur la selle, en arrière du pommeau — *kerbouss*, — et l'y maintiennent, pendant la marche, avec la main droite. On comprend que ces deux manières de porter le fusil ne peuvent convenir qu'à des gens qui combattent toujours en tirailleurs.

Quant à la poudre, on en fait beaucoup dans la Kabylie, ainsi que chez certaines tribus arabes. Loin de nous, elle se

vend en plein marché. Elle n'est ni lisse ni égale, elle est moins forte que la nôtre, souvent elle tache la main; malgré cela, en augmentant la dose, ils en tirent encore un assez bon parti.

Dans le langage familier, les Arabes appellent le fusil *imma Aaïcha*, ma mère Aaïcha. En arabe, fusil est du genre féminin.

Pistolet. — *Kabouss.* — *Redif.*

Je compte sur mon pistolet comme sur mon père.
Endonn aalih ki bouya.

Je le mets dans l'eau, je lâche la détente, et jamais il ne dit : « J'ai mal à la tête. »
Nedirou fel ma ou nekross, ou ma igoulche abadane: Rassi ïoudjaa-ni.

C'est une arme des nuits sombres, quand tu lèves un doigt en l'air et que tu ne peux même l'apercevoir.
Mtaa liyali el kohhel, menine tououkkef sebaak ou matechoufouch.

Celui qui se met entre mon pistolet et ma sœur — ma maîtresse — est sûr d'attirer un malheur sur sa tête.
Li iedji binou ou bine kheti, ma kane la idjib moussiba aala rassou.

Les Arabes n'ont, d'ordinaire, qu'un seul pistolet, ils le portent sur la poitrine, du côté gauche, dans un porte-pistolet nommé *kebourate*, et maintenu par une lanière ou par un cordonnet en soie qui, après avoir fait le tour du cou, vient se fixer à la poignée de l'arme. On trouve à cet arrangement les deux avantages suivants :

1° De ne pouvoir perdre son pistolet après s'en être servi.

2° Si le cheval vient à être tué, d'avoir encore une arme sur soi pour se défendre.

Seuls, les chefs très-haut placés, ont des fontes à leurs selles. A leurs yeux mêmes, c'est plutôt une distinction qu'une utilité.

Dans les camps, on donne au pistolet le nom de *kara Mohhammed*.

Sabre. — *Sekkine*. — *Sif*.

Devant mon sabre, la tête d'un homme n'a pas la valeur d'une citrouille.

Gouddam sifi, rass benn adem kabouya khér menn-ha.

Sa poignée est en corne de rhinocéros, et sa lame vient du *Khorassane*. Il coupe même le fer.

Kebda kerkedane, ou chefra Khorassane: iktaa lhhadid.

Mon sabre coupe comme un rasoir.

Sekkini gataa kif el mouss.

Mon sabre peut porter des coups et servir au besoin d'assommoir.

Sifi iktaa ou issraa.

Sans comparaison, mon sabre est comme le sabre de notre seigneur Aali.

La youmettel, sifi ki sif sid-na Aali.

On appelait le sabre de Aali *Dou el Fikar*. Les Arabes croient qu'avec cette arme ce cousin et compagnon du Prophète pouvait tuer 80,000 hommes d'un seul coup.

Le sabre est l'ornement du guerrier, et il embellit une assemblée.

Sekkine izziyenn el moudjahad, ou izziyenn el djemaâ.

Il n'y a pas d'ami à lui comparer, quand le cœur est aussi fort que le bras.

Ma kane hhabib metlou, menine el galb aala kodd ed-deraa.

Cependant, les Arabes de l'Algérie n'aiment pas le sabre, peut-être parce qu'ils ne savent pas s'en servir et qu'il est gênant sous leurs vêtements. Ceux qui en ont, et ils sont clair-semés, au lieu de l'attacher comme nous autour du corps, le placent tout simplement, dénué de ceinturon, sous le quartier gauche de la selle, où il est maintenu par la sangle, la poignée en avant.

Les cavaliers ordinaires emploient le sabre de *fass-fez*, dont la lame est large, presque droite, lourde et mal trempée. Son fourreau est en cuir, sa poignée n'a qu'une seule branche. Il leur vient du Maroc.

Les grands seigneurs portent quelquefois, par-dessus leur bernouss et à la manière des Turcs, des sabres orientaux d'un grand prix. Ils sont montés en or ou en argent, la lame en est précieuse ; rien ne résiste à son tranchant. Ces armes sont des armes de famille, reçues en cadeau par leurs ancêtres ; elles ont été tirées de Constantinople, de Damas ou du Khorassane. On les a conservées pour les jours de grande représentation.

En résumé, quand, à la guerre, un Arabe a tiré son coup de fusil, s'il n'a pas le temps de le recharger, il trouve plus sûr et plus prompt, quel que soit son rang, de se servir du pistolet collé sur sa poitrine ; il met donc rarement le sabre à la main.

Les gens de *makhzenn* — du gouvernement — appellent le sabre « mon ami Joseph » — *sahhabi Youssef.*

Lance. — *Mezrag.*

La lance est le *frère* du cavalier. (Lance est masculin.)
El mezrag khou le faress.

Ma lance est aussi aiguë qu'une aiguille : avec elle, on peut ramasser un grain de blé par terre.
Mezragui mechouek ki libra : ilegott el hhabba menn el arde.

Son fer brille tellement, que, même pendant la nuit, celui qui a fui, je le vois et je l'atteins.
Hhadidou ibrek, ou baadma fel lill, li hareb, nechoufou ou nelhhagou.

Autrefois, les Arabes tenaient la lance en grande estime ; ils l'appelaient le *frère* du cavalier ; mais, aujourd'hui, presque partout, elle a été remplacée par le fusil. On ne cite plus guère comme employant la lance que les tribus du désert fort éloignées du littoral, et qui, comme les Touareg, par exemple, ne peuvent se procurer des armes à feu qu'avec les plus grandes difficultés, et à des prix très-élevés.

Trique. — *Metrek.* — *Haraoua.* — *Kalbouza.*

Mon metrek est fait avec un bois dur comme le fer.
Metreki yabess kif el hhadid.

Sa tête est parsemée de clous.
Rassou messemmer bel messamir.

Avec ma trique, d'un seul coup, j'amène mon homme endormi sur la terre.

Be haraouti ghér be derba ouahhéda, nedjib sahhabi ragued fi larde.

Le métrek, c'est la balle froide.

El metrek, resass el bared.

Avec ma trique, je ferai tomber de quoi remplir un cimetière.

Be haraouti netayhahh djebbana.

Le metrek, c'est le compagnon du pauvre,
Quand il est courageux,
Et qu'il marche pendant la nuit, escorté par la faim.
El metrek sahhab el guellil,
Ila ikoum redjil,
Ou itemcha djiyaane fel lill.

La trique est l'arme des voleurs, et les voleurs, en pays arabe, ne se mettent jamais en campagne quand la lune est dans son plein. On a remarqué que c'était à la fin des mois lunaires qu'il y avait le plus de vols et d'assassinats.

Canon. — *Medfaa.*

L'émir Aabd-el-Kader, pendant la longue lutte qu'il a soutenue contre nous, a possédé un certain nombre de canons. Ils étaient en général servis par des *kouroughlis*, fils de Turcs et de femmes arabes, qui, sous la domination de leurs pères, en avaient déjà contracté une certaine habitude. Ces canons lui venaient du Maroc, du gouvernement turc, et d'une fabrique qu'il avait établie à Tlemcen. Elle était dirigée par un déserteur espagnol. Convaincu que nous nous en

emparerions, il s'en est très-rarement servi dans des combats contre les Français; mais ils lui étaient très-utiles pour frapper l'imagination des Arabes, et les maintenir dans l'obéissance, en leur donnant une haute idée de sa puissance. Les *kalifas* les employaient surtout quand ils allaient faire rentrer des impôts en retard. Nous les avons tous pris.

Depuis la chute d'Aabd-el-Kader, les Arabes n'ont donc plus de canons, mais ils connaissent par expérience ceux des Français, et en supportent, quand il le faut, les coups très-courageusement.

De ce côté, nos troupes indigènes ont aussi fait leurs preuves, tant en Crimée qu'en Italie, où elles ont combattu dans nos rangs.

Lorsqu'ils veulent plaisanter, les Arabes appellent le canon: « mon père Merzoug, *bouya merzoug*. Aux yeux des Arabes,

Le cavalier sans armes
Est comme un oiseau sans ailes.
El faress bela selahh,
Kif et-tair bela djcenahh.

CHAPITRE SIXIÈME

LE CHEVAL ARABE PUR SANG

Lettre de l'émir Aabd-et-Kader au général Daumas. — Origine des chevaux arabes. — Chevaux de race pure. — Chevaux dégénérés. — Le climat. — La nourriture. — La boisson. — Le travail. — Croisement de l'étalon anglais avec la jument arabe. — Prix qu'on attache à la pureté du sang. — On le trouve dans le vrai désert. — Course fabuleuse. — Réflexions de l'auteur.

L'accueil fait aux études que j'ai publiées sur les chevaux du Sahara m'a engagé à poursuivre le même sujet et à rechercher, pour le faire connaître en France, comment les Arabes conçoivent et jugent encore certaines questions. Je n'ai pas cru pouvoir mieux faire que de m'adresser de nouveau à l'émir Aabd-el-Kader. Tout le monde sait quelle autorité ses jugéments obtiennent au pays musulman. N'était-il pas utile de soumettre ensuite les appréciations de cet homme éminent au contrôle des idées européennes? La lettre qui suit m'a donc paru de nature à intéresser tous ceux qui, à divers titres, s'occupent de science hippique : voilà pourquoi je la livre à la publicité.

I

ORIGINE DES CHEVAUX ARABES

Louange à Dieu l'unique.
Son règne seul est éternel.

A notre ami M. le général Daumas, que Dieu le couvre de sa protection. Ainsi soit-il (amine).

Ensuite, voici ma réponse aux questions que vous m'avez encore posées au sujet des chevaux arabes. Suivant moi, elle est l'expression de l'exacte vérité.

Sachez donc que Dieu a créé les premiers chevaux dans le pays des Arabes, compris entre la Méditerranée, la mer d'Aden, la mer Persique, la mer Rouge et l'Euphrate. C'est pourquoi ces animaux s'appellent *irab*, pur sang. Ils étaient alors sauvages et inabordables, tous ils fuyaient l'homme; mais Ismaël, fils d'Abraham — *Brahim* — fut le premier qui, environ deux mille ans après Adam, eut le courage de les monter et le talent de les dompter. Il ressort de ce qui précède, que tous les chevaux qui sont en ce moment répandus sur la terre entière tirent leur origine de l'Arabie.

Les chevaux arabes sont, de tous les animaux, ceux dont le tempérament est le meilleur, et dont le caractère et les belles qualités se rapprochent le plus de la nature de l'homme. Comme ce dernier, ils connaissent l'honneur et la fierté. Un cheval de race pure — *hhorr* — ne mangera pas les restes d'un autre cheval.

Les chevaux connus chez nous sous le nom de *beradine*, animaux au corps lourd et aux allures lentes, et de *ked-*

chane, bêtes de somme ou de trait, n'existaient pas autrefois. Ils ont été produits par des combinaisons artificielles inventées par les hommes. C'est à la négligence et aux mauvais procédés d'élevage d'un roi persan que l'on doit la première dégénération de la race pure. Elle amena des beradine et des hadjine, espèces caractérisées par une vilaine tête, des extrémités communes et empâtées, ainsi que par des formes peu gracieuses dans leur ensemble. La postérité de ces premiers abâtardis produisit les kedchane, qui ont les naseaux étroits, les reins longs et les crins grossiers. On ne doit pas s'en étonner; l'or, pour rester or pur, repousse tout alliage.

Alexandre le Grand fut le premier qui accoupla des ânes et des juments. Il en naquit des mulets. Plus tard, du croisement des chevaux avec des ânesses, il obtint un mulet d'une espèce plus petite, au nez aplati, à la tête courte. Et cela se comprend, l'ânesse ayant le ventre et le bassin plus étroits que la jument.

Si certains chevaux, quoique descendant de race pure, ont cependant dégénéré comme qualité et comme physionomie, il faut l'attribuer à des causes ou à des accidents fortuits, remontant à la souche paternelle ou maternelle. Puis, ces mêmes influences venant à se reproduire, la constitution des animaux s'en est ressentie, et, avec les siècles, d'autres espèces plus ou moins avilies se sont constituées.

Ne voyons-nous pas les mêmes effets chez les hommes? Un habitant des climats tempérés, aux mœurs douces et civilisées, au corps sain, au teint blanc, se rend dans le Soudan et s'y marie avec une négresse. De génération en génération, les descendants se transforment; ils perdent progressivement type, couleur, en un mot toutes les qualités physiques et morales de leur premier père. La peau sera

noire, les cheveux crépus ; ils auront le caractère fougueux et sauvage ; leur intelligence sera étroite, leurs mœurs légères ; et enfin, comme les nègres, ils ne tarderont pas à se distinguer par une dissipation extrême, et par un amour excessif de la danse.

Il existe donc, on le voit clairement, deux catégories de chevaux bien distinctes :

1° Une catégorie de chevaux arabes pur sang, qui ont conservé intacte toute leur valeur, parce que la nature n'a été modifiée en eux par aucune cause nuisible ;

2° Une catégorie qui n'est plus de race pure, pour avoir subi des altérations profondes au moral comme au physique.

Si, pour mieux se faire comprendre, on voulait recourir à une comparaison, on pourrait dire que les chevaux de race entièrement noble sont aux beradine et aux kedchane ce que la gazelle est à la chèvre. Les muscles et les os des beradine et des kedchane sont en apparence plus gros que ceux des irab pur sang ; mais, en réalité, ils sont moins pesants, moins forts, et surtout beaucoup moins résistants. Il est admis chez nous que le cheval noble surpasse tous les animaux, même ceux qui servent de bêtes de somme, en patience et en vigueur. Il est à la fois le plus souple, le plus léger et le plus fort de la création. On peut le considérer, en outre, comme le plus facile à nourrir et à désaltérer aux jours de poudre ou pendant ces courses de longue haleine que nous faisons dans le désert.

Les principales causes qui amènent des altérations dans les races sont les quatre suivantes : le climat, la nourriture, la boisson, le travail. Nous allons en parler.

II

LE CLIMAT

Dans les pays excessivement chauds, comme la Nigritie et les contrées environnantes, les chevaux sont de faible constitution; leurs membres ne sont pas proportionnés, et l'on dirait que leur poil a été brûlé par le feu. Ils manquent d'intelligence et ont l'humeur rétive.

Dans les contrées froides ou très-humides, les chevaux sont en général de haute taille, lourds et apathiques; leurs proportions sont loin d'être agréables et régulières; ils ont, en général, les formes massives, le poil long et les os gros, sans résistance; tandis que les chevaux des pays tempérés sont de taille moyenne, ni trop grands, ni trop petits, d'un caractère également équilibré, d'un bel extérieur, très-agiles, avec le poil luisant et court.

L'influence du climat, qui pourrait donc la nier? Elle va jusqu'à se faire sentir sur les chevaux d'un même pays, suivant les différentes régions. Ainsi, pour ne parler que de la péninsule arabique, les chevaux du Hedjaz — Arabie Pétrée — ont de beaux yeux noirs, des oreilles longues, la poitrine profonde, la bouche et les lèvres minces, les chevilles fines et les sabots durs.

Ceux du Nedjed — plateau de l'Arabie — ont l'encolure plus longue qu'aucun autre cheval arabe; chez eux, la tête est courte, dépourvue de chair aux joues, la croupe large, le ventre vaste, les jambes sèches, les articulations bien soudées et les cuisses fortes.

Les chevaux de l'Yémen ont le corps arrondi, la peau

dure, la croupe un peu étroite, les cuisses cependant fournies de muscles ; les tendons bien séparés, bien détachés des os, et l'encolure courte comparativement aux autres chevaux arabes, mais longue encore, si l'on regarde ceux des autres pays.

Les chevaux syriens sont tous beaux de couleur ; ils ont les yeux grands, les coins de la bouche très-ouverts, le poil fin, le crâne chauve. Leur corps plaît à l'œil ; mais ils n'ont pas le fond et la résignation des chevaux de l'Arabie proprement dite. Leurs sabots sont tendres.

Ce qui donnera toujours une grande supériorité aux chevaux de ces pays-là, c'est l'air, la lumière et le soleil, ces grands vivificateurs. On ne les élève certes pas dans des écuries.

III

LA NOURRITURE

Nos ancêtres ont remarqué que, dans les pays arides où la paille, l'herbe et les grains sont rares, le cheval est bien supérieur à celui qui vit dans les pays bien cultivés, où l'on trouve à satiété des fourrages. Le premier est mieux conformé ; il a les membres plus secs, les tissus plus fermes, la peau plus fine, la couleur plus vive, le poil plus soyeux et la santé meilleure, avec un fonds inépuisable. Pourquoi ? Parce qu'une nourriture trop abondante, engendrant toujours dans le cheval des humeurs nuisibles et développant certaines parties du corps seulement, au détriment de toutes les autres, fait naître ces disproportions dans l'ensemble et

ce teint terne qui rend l'extérieur de l'animal si laid. Elle produit, en outre, la graisse, la pesanteur, la déformation, et surtout ces vices de respiration qui sont les signes certains de la non-aptitude au travail et à la fatigue.

Les chevaux arabes du Sahara me fournissent encore la preuve de ce que je viens d'avancer. Ils sont plus intelligents, plus légers, plus accessibles à l'éducation, et ils supportent les fatigues, les misères, les longues courses, la faim et la soif beaucoup mieux que leurs frères également arabes, mais qui ont été élevés moins sobrement ailleurs. Pour maintenir leur supériorité, il leur suffit de boire, quand on peut leur en donner, du lait de chamelle, de dépouiller quelques arbustes parfumés, incapables de corrompre le sang, ou de brouter quelques végétaux qui contiennent, il est vrai, des principes toniques et très-nutritifs, mais sous un petit volume. Les grains leur sont à peu près inconnus, bien qu'ils soient soumis à un entraînement perpétuel.

Au surplus, le cheval du désert ne forme pas une exception à la règle générale. Voyez la gazelle, le bœuf et le mouton sauvages, la girafe, l'onagre, etc., etc. Ils vivent sur des pays secs et stériles, et cependant, ils sont très-supérieurs à leurs congénères domestiques, nourris copieusement sur des terres fertiles.

L'homme ignorant croit que l'espèce modifiée est d'une autre famille que celle qui a conservé sa nature primitive. C'est une erreur, la chèvre est sœur de la gazelle, le bœuf et le mouton sauvages sont frères du bœuf et du mouton domestiques, le chameau est frère de la girafe, et l'onagre est aussi frère de l'âne que nous connaissons. Seulement, les uns sont restés conformes au type primordial, tandis que les autres ont changé de physionomie, soit par défaut d'exercice, soit, ce qui est encore plus certain, par suite d'intem-

pérance dans le boire et le manger. Ils se sont épaissis, ont contracté des humeurs viciées, le corps s'est habitué à des sécrétions malsaines, et ces conséquences de la servitude ont à la longue réagi sur le physique et le moral.

Manger peu, de manière à n'être jamais complétement rassasié, et toujours consommer des aliments qui ne soient pas de nature à altérer le sang, telles sont les conditions qui ont une si heureuse influence sur les chevaux du désert. Ils leur doivent la pureté, la force, la vitesse, la beauté et leur admirable caractère.

Si le cheval fait un abus constant de nourriture, la moindre privation lui pèse, il dépérit rapidement. Cela se conçoit, on a élargi outre mesure ses intestins ; la diminution des aliments amène leur rétrécissement ; l'humidité leur manque ; ils se dessèchent, l'inflammation arrive, et l'animal est perdu.

Le contraire se produit chez les chevaux qui, pour apaiser leur faim, se contentent des arbrisseaux dont j'ai déjà parlé, du ketoff (*atriplex halimus*), de ces graminées que nous appelons el alfa (*lygeum spartium*), du diss, (*arundo festucoides* de Desfontaines), du *doumm*, palmier nain ; en un mot, de tout ce qui leur tombe sous la dent. Ceux-là ne mangent jamais avec excès, conservent l'estomac libre et les intestins dans un état normal. Ces organes délicats ne s'élargissent pas, s'accommodent de tout aliment naturel et ne sont pas sujets à s'altérer, non plus qu'à se dessécher ou à s'enflammer.

Tous les grains ne sont pas salutaires aux chevaux : l'orge seule exerce sur leur hygiène une action salutaire. Elle a surtout une propriété spéciale, celle de nourrir l'animal sans l'échauffer. Est-il bien conformé, il en tire une vitesse

extrême. Dans le pays arabe, l'orge est donc un excellent aliment.

Donner aux chevaux des fèves, comme on le fait en Égypte et ailleurs, cela ne vaut absolument rien. En agissant ainsi, on les gâte entièrement.

On nourrit les chevaux du Hedjaz avec de l'orge, du mil — *derra*, — des dattes et des noyaux de dattes. Le lait est leur boisson habituelle.

Dans le Nedjed, il n'est pas rare de voir donner aux chevaux de la viande salée et séchée au soleil — *kadid* (1) — et, à l'occasion, des sauterelles cuites à l'étuvée (2). On les abreuve aussi avec du lait, on leur fait brouter les feuilles de certains arbustes, entre autres celles du tamarin, du chihhé (*artemisia judaica*), du gandoul (*spartium spinosum*), et ils paissent le mouron et le drine, dont les graines, nommées *el loule*, sont très-nourrissantes (*stipa barbata* de Desfontaines).

Pour en finir avec la nourriture, je dirai encore que, par-

(1) Chikh Athmane, chef influent de la tribu des Touareg, ces pirates du grand désert, assure que les chevaux sont très-friands de la viande de chameau. Voient-ils découper et préparer devant eux la chair de cet animal, ils hennissent de joie et grattent la terre du pied avec force, témoignant ainsi de leur impatience avec la même énergie que le cheval de nos contrées, quand il entend mesurer ou vanner une orge bien gagnée et attendue depuis longtemps.

(2) Quand il y a une invasion de sauterelles dans le Nedjed, ce qui arrive tous les sept à huit ans, les Arabes font la chasse à ces petits animaux dévastateurs, se hâtent d'en remplir des sacs et les conservent comme provisions alimentaires. Ils les font cuire dans des trous pratiqués en terre, et, quand la cuisson en est complète, ils les laissent refroidir et les donnent ensuite à leurs chevaux, qui s'en montrent très-friands. Dans le pays, on prétend même, et des gens dignes de foi me l'ont assuré, qu'il n'est pas d'état de maigreur qui puisse résister à une pareille nourriture administrée pendant quinze jours. (*Voyage dans la haute Asie*, par M. Pétiniaud, inspecteur général des haras.)

tout chez les Arabes, lorsqu'on veut exiger ou lorsqu'on a exigé des efforts considérables d'un cheval, on ne le fait jamais manger immédiatement avant le départ, ni aussitôt après le retour. Des accidents sérieux pourraient être la conséquence de la non-observation de ce principe.

IV

LA BOISSON

La boisson exerce également une notable influence sur la nature du cheval : si l'on n'y porte une grande attention, elle peut déterminer des accidents fâcheux qui, à la longue, deviendraient chroniques et pourraient transformer sa constitution.

Les chevaux du Sahara ne boivent qu'une fois par jour quand ils trouvent de l'eau ; autrement, ils se passent facilement de boire deux jours et même trois. Le meilleur moment pour les abreuver est le milieu de la journée.

Dans les tribus qui possèdent beaucoup de brebis et de chameaux, on donne de préférence du lait aux chevaux. C'est la boisson la plus réconfortante et la plus saine. Là où il n'y a que des brebis, on a soin de leur donner du lait, au moins au printemps. Dans tous les cas, on ne sèvre les poulains qu'au moment où on peut remplacer le lait de la mère par celui des chamelles et des brebis.

Le lait a la propriété de fortifier les muscles en les dépouillant d'une graisse inutile, de faciliter la respiration et de rendre ainsi le cheval infatigable. Celui de la chamelle

possède surtout l'avantage d'affermir la moelle et d'entretenir la santé, ce qu'on reconnaît toujours à la gaieté, au brillant du poil et à la souplesse des crins.

Le cheval arabe n'aime à boire que de l'eau trouble. Est-elle claire et crue, il la trouble lui-même avec ses pieds. Ne peut-il le faire, il boit avec une visible appréhension.

Les habitants des villes et des pays fertiles ont grandement tort de faire boire leurs chevaux jusqu'à trois fois par jour. L'absorption d'une trop grande quantité de liquide donne de la mollesse aux muscles, grossit le corps et gonfle les chairs. Elle détermine souvent des tremblements, et rend le cheval impropre à la course. On abîme encore sa constitution en le faisant boire immédiatement ou peu de temps après qu'il a marché.

L'eau venant de loin et qui a parcouru des tuyaux de plomb ou des conduits de plâtre est également très-nuisible. L'expérience l'a démontré. On prétend qu'à la longue elle est capable d'altérer la constitution primitive au point d'étioler la descendance.

Dans certaines tribus, quand un cheval a été fatigué par de longues journées de chasse ou de courses, on lui fait boire du bouillon de mouton étendu d'eau fraîche. Ce régime le remet promptement.

Plus un cheval a travaillé, plus on doit lui distribuer l'eau avec précaution ; c'est le moyen d'éviter les refroidissements du corps et les arrêts de transpiration. Souvent, le jour d'une course excessive, on ne le fait pas boire du tout.

En résumé, les Arabes empêchent leurs chevaux de boire beaucoup. Ils disent que l'excès de la boisson pousse au ventre, ramollit les tissus et diminue l'ardeur au travail.

V

LE TRAVAIL.

Le cheval étant, par sa nature et par son tempérament, plus impressionable et plus sujet à se modifier que tout autre animal, il est hors de doute que le travail exerce aussi une grande influence sur sa constitution. Si on l'accoutume, par exemple, à porter de lourds fardeaux comme le chameau, il deviendra infailliblement une bête de somme. Si l'on s'en sert pour traîner la charrue, pour dépiquer les grains, il deviendra semblable au bœuf et au mulet. Dieu a créé le bœuf pour cultiver la terre, le chameau pour enlever les fardeaux, et le cheval pour les courses rapides ; par conséquent, l'employer à un travail pour lequel il n'est pas né, c'est vouloir l'humilier, détruire ses qualités et le soumettre à une contrainte peu compatible avec sa nature. Toute violence faite aux lois posées par Dieu lui-même devient indigne de ceux qui la pratiquent, en même temps que funeste à ceux qui la subissent. Regardez la gazelle, la vache des pays déserts, l'hémione, que deviennent-ils quand ils se soumettent à la dictature de l'homme et qu'ils abdiquent entre ses mains la puissance de leur état sauvage ? Ils perdent leur force, leur énergie, leurs allures, ainsi que leur noble et belle apparence.

Les chevaux des pays déserts du Sahara sont les plus beaux et les meilleurs chevaux du monde. A quoi doivent-ils leurs brillantes qualités ? A une cause très-simple, la voici : on ne s'en sert que pour les monter, pour accomplir des courses longues et rapides ; puis, sans leur imposer au-

cun autre travail, on les rend à leurs habitudes naturelles, en les laissant paître à leur guise et en liberté, de telle sorte que, tout en étant apprivoisés, ils conservent cependant les avantages de l'état sauvage.

Il y aura donc toujours une grande différence entre les chevaux des pays riches, où il mangent beaucoup et sont astreints à des travaux avilissants, et ceux des pays déserts, où ils sont d'une extrême sobriété, et ne font pas autre chose, dès leur plus jeune âge, que de chasser, que d'attaquer, de poursuivre ou de fuir l'ennemi. La même chose n'a-t-elle pas lieu pour les hommes ? Prenez des Arabes, des Bédouins moitié sauvages, habitant des pays arides ; ils sont braves, forts, insensibles à la misère, à la soif et à la faim, rompus à toutes les fatigues ; transplantez-les dans les contrées fertiles, condamnez-les au repos et à une nourriture abondante, leurs forces diminueront, leur courage s'affaiblira, leur résignation ne sera plus la même, bientôt vous ne les reconnaîtrez plus.

Je conclus : le cheval n'est pas dans l'inaction et la graisse ; mais il est tout entier dans le travail et la tempérance.

Et, quand vous exigerez de lui un travail excessif, augmentez un peu sa nourriture habituelle, vous en obtiendrez alors des efforts inouïs. Quel serait, au contraire, l'avantage de cette augmentation, avec un cheval habitué de tout temps à une abondance exagérée ? Il serait nul ; on n'y trouverait que le danger de le tuer, et, si son estomac y résistait, la preuve qu'ayant toujours eu de trop, c'est pour cette raison qu'il ne peut rien donner de plus en fait de vitesse et de résistance.

Mais en voilà assez sur ce sujet ; passons aux accouplements sur lesquels vous désirez aussi mon avis.

Les Arabes ont en horreur les accouplements incestueux (1), ils ne feraient jamais saillir la fille par le père, la mère par le fils, la sœur par le frère. Il est, du reste, avéré que, dans ces cas-là, un étalon arabe pur sang n'éprouve pas le moindre désir. Des gens du Hedjaz m'ont raconté dernièrement qu'un étalon de leur pays, fils d'une jument alezane, n'avait jamais voulu saillir des juments de cette couleur. Quand ils les voyait, soit qu'elles lui rappelassent sa mère, soit pour tout autre motif, il s'en éloignait sans manifester aucune envie.

Au surplus, en accouplant le père avec la fille, la mère avec le fils et la sœur avec le frère, on risquerait de n'avoir, avec une descendance ainsi continuée, que des rejetons faibles, dégénérés, incapables de rendre des services.

Il est avantageux, au contraire, suivant les Arabes expérimentés, d'accoupler des sujets de la même famille, quand ils sont parents à tout autre degré, et que, surtout, la constitution qu'ils doivent à des père et mère irréprochables n'a été modifiée ni altérée par des causes extérieures, étrangères à l'origine. Ils assurent qu'en transmettant toujours ainsi les qualités et non les défauts, on arrive bien plus sûrement à conserver une noble race pure de tout mélange (2).

Vous m'avez dit que certaines personnes, en France, dont les jugements sur la question chevaline ont de la valeur, croyaient que, le pur sang arabe ayant dégénéré, il serait possible de le faire remonter à sa pureté primitive par des

(1) Les auteurs anciens ont aussi prétendu que les chevaux avaient horreur de l'inceste; c'est l'opinion de Varron, de Virgile, etc., etc. (*Cours de science hippique* professé à l'École des Haras, par M. Ephrem Houel.)

(2) C'est également l'avis du fameux duc de Newcastle, qui, l'un des premiers, s'est occupé du pur sang et des croisements.

croisements bien entendus avec ces étalons anglais dont la réputation s'étend dans le monde entier. Suivant moi, c'est là une grave erreur, parce que les chevaux européens, quels qu'ils soient, comme, du reste, tous ceux qui vivent dans les pays fertiles, où ils subissent déjà une dégénérescence par un excès de nourriture, et je comprends avec eux les chevaux de la Syrie, de l'Égypte, de l'Irak et du Moghreb (ouest), ont, en outre, des taches originelles, soit du côté paternel, soit du côté maternel, souvent des deux côtés à la fois, ce qui ne permet plus de les considérer comme des animaux dotés d'un sang entièrement pur. Partant de là, pour rien au monde, un Arabe, possesseur d'une jument vraiment noble, ne consentirait à l'accoupler avec le plus bel étalon anglais. Ce serait à ses yeux une complète mésalliance. Ceci peut vous expliquer les paroles d'un poëte célèbre de l'Arabie. Il a dit :

Les ignorants croient qu'il y a beaucoup de chevaux purs;
Mais ils sont encore plus rares que les vrais amis.

Vous m'apprenez que le gouverneur de l'Égypte a fait saillir des juments arabes pur sang par des étalons anglais. Si le fait est exact, j'en suis fâché pour lui, car il n'y a qu'un défaut de connaissances, en fait de science hippique, qui puisse lui servir d'excuse. Je sais, moi, que, si l'on accouplait des juments arabes d'une pureté bien constatée avec des étalons anglais, on ne pourrait en obtenir que l'espèce de chevaux que nous appelons moukeref, c'est-à-dire nés d'une jument entièrement noble et d'un père dont l'origine est entachée. Ils sont encore plus mauvais sous tous les rapports que le produit d'un père au sang pur et d'une mère au sang mêlé — *hadjine*. — Leur postérité ne pourra que s'avilir

à la longue ; car, quand bien même les descendants de ces accouplements irrationnels se distingueraient en apparence par un bel extérieur, ils ne vaudraient jamais, pour le fonds et pour les qualités, ceux qui viennent d'un père noble ; à plus forte raison, des héritiers d'une race confirmée des deux côtés, et par le sang et par l'antiquité.

Je me résume et je dis :

Le hhor noble, ou, ce qui est la même chose, le aatik, qui signifie excellent au plus haut degré, marche chez nous le premier dans l'échelle des races.

Après lui vient le hadjine, l'incomplet, le défectueux, dont le père est pur et la mère d'origine inférieure.

Derrière le hadjine se présente le moukeref ; sa mère est noble, son père de basse extraction.

En effet, du moukeref, nous arrivons au berdouhe (singulier de beradine) ; on n'en fait aucun cas ; son père et sa mère sont roturiers.

Vous le voyez, et je crois vous l'avoir déjà dit, le prix du cheval est dans sa race.

Et enfin, le poulain ressemble d'ordinaire à son père par les organes principaux : la tête, la cervelle, les poumons, le cœur, le foie, les os, les nerfs et les tendons. Il tient le reste de sa mère. On a constaté encore que l'étalon transmet à ses produits la plupart de ses défauts physiques ou moraux. Aussi se garde-t-on avec le plus grand soin des maladies qui, chez un étalon, sont inhérentes aux os, aux veines, aux tendons, et repousse-t-on pour la monte les mauvais caractères et la rétivité.

Je ne connais pas beaucoup les chevaux anglais, et cependant, par tout ce que j'ai vu, lu ou entendu dire, je suis certain qu'ils sont bien loin de valoir les chevaux arabes. Si les chevaux anglais devancent les chevaux arabes et four-

nissent une course brillante sur un hippodrome pendant quelques minutes, pendant une heure même, j'y consens, il ne faut l'attribuer qu'à leur haute taille, à leur croupe élevée, à leurs longues jambes ainsi qu'à l'entraînement qu'on leur fait subir; mais, s'ils devaient, comme les nôtres, courir pendant sept à huit heures sans s'arrêter, ils ne soutiendraient pas leur réputation. Plus la distance sera grande et le terrain accidenté, plus vite apparaîtra l'infériorité. Leur organisation, quoi qu'on en dise, ne leur permet pas de supporter longtemps, et sans souffrir, la colonne d'air que déplace toujours une course rapide (1).

Le cheval arabe, grâce à sa poitrine profonde, à sa puissante respiration, à ses larges fosses nasales, à l'ampleur de ses flancs et de son rein, à ses membres de fer et à sa sé-

(1) Toutes les fois que les chevaux de course anglais, les *race-horses* ont lutté de vitesse contre les chevaux arabes, ils l'ont toujours emporté, dans les conditions ordinaires, c'est-à-dire dans une arène de deux ou trois milles; mais reculez les limites du terrain, et il en sera tout autrement. Il y a quelques années, des Anglais ayant amené avec eux des chevaux pur sang se trouvaient dans la province de Nedj, une contrée de l'Arabie centrale; l'idée leur vint de proposer un défi aux Bédouins, dont les chevaux maigres et osseux ne leur inspiraient point d'abord une grande estime. Les Bédouins acceptèrent et demandèrent combien de jours durerait la course; les Anglais, on le pense bien, se récrièrent. Il fut enfin convenu qu'on réduirait l'épreuve à trois heures; ce fut encore beaucoup trop pour les chevaux anglais, qui, après avoir pris la tête au départ, se trouvèrent bientôt essoufflés, épuisés, mourants, tandis que les chevaux arabes arrivèrent sains et saufs au but. Je ne veux point faire ici de comparaison injurieuse, mais tous les *sportsmen* conviennent qu'il existe plus d'un rapport entre le *pedestrian* et la *race-horse*. Il résulterait donc des faits connus que la civilisation accroît chez l'homme et chez les animaux la force d'impulsion, mais qu'elle affaiblit chez eux la force de résistance à la fatigue, ce que les Anglais appellent *endurance*.

(*Revue des Deux Mondes*, 15 mai 1862, Esquiros.)

vère éducation, aussi bien sous le rapport de la sobriété que sous celui des fatigues et des intempéries, le cheval arabe, dis-je, peut courir sans entraînement réglementé (car il est toujours entraîné), sur tous les terrains et par tous les temps, une demi-journée et plus sans reprendre haleine.

Chez nous, on nomme modjelli le cheval qui arrive le premier aux courses et qui gagne le prix ; mosally, celui qui vient après lui, et sokit (le silencieux), l'animal qui touche au but le dernier. On lit le trouble dans ses yeux et l'humiliation sur sa face.

Toutes les fois qu'on verra dans le monde un cheval se distinguer par la fierté, la souplesse, l'élégance et des qualités extraordinaires, on peut être sûr qu'il a du sang arabe dans les veines. D'où lui vient-il ? De son père, de sa mère ou de ses ancêtres.

Chez les Arabes, on attache tant de prix à la pureté du sang qu'aujourd'hui encore les habitants du Nedjed et du Hedjaz ne voudraient pas, pour leurs juments, d'un étalon du plus bel extérieur, fût-il renommé pour la course, si sa généalogie leur était inconnue. Ils lui préféreront toujours un étalon dont les formes seront moins agréables, mais d'une origine incontestée, quand bien même il paraîtrait valoir dix fois moins. La raison en est que, d'après eux, si le poulain ressemble quelquefois à son père et à sa mère, il tire aussi souvent ses qualités de son grand-père, de son aïeul ou de son bisaïeul, etc., etc. Ainsi, bien loin d'attacher, en fait de reproduction, une si grande importance à ce qui, dans un étalon, peut séduire les yeux, il faut, avant tout, savoir exactement à quoi s'en tenir sur la pureté de son origine et de sa race.

Après cela, j'avoue qu'il est bien rare et bien difficile, à présent, de trouver des chevaux arabes primitifs, c'est-à-dire

tout à fait pur sang, et dont la nature n'ait été modifiée sous aucun rapport, ni par le travail, ni par la nourriture, ni par des alliances malheureuses avec des étrangers. On ne doit pas donner ce nom à ceux qui, trop nourris d'habitude, portent des fardeaux, labourent la terre, dépiquent les grains et qui, de bonne heure, n'ont point été exercés aux longues courses, aux fatigues, aux intempéries, ainsi qu'à supporter avec résignation la soif et la faim.

Le seul pays où l'on peut rencontrer le pur sang dont j'ai parlé, c'est dans le vrai désert, chez les Arabes errants, notamment chez les grandes tribus des Zenata et des Senhadja. Là, de temps immémorial, la race n'a été altérée par aucun mélange nuisible, et chacun y connaît la parenté de ses chevaux, père, mère, sœurs, oncles et tantes paternels et maternels, grand-père, grand'mère, aïeul, etc., etc.

Autrefois, les Arabes avaient très-peu de rapports avec les étrangers, et alors il leur était facile de conserver leurs races. Mais, depuis qu'ils se sont laissé entamer par des voisins persans, égyptiens, turcs, etc., etc., elles ont subi de profondes modifications. Maintenant, est-ce à dire qu'avec nos chevaux tels qu'ils sont aujourd'hui, on ne puisse entreprendre de belles actions ; je crois le contraire, et j'y suis amené par tout ce qui s'est passé sous mes yeux pendant ma longue carrière de guerre. J'ai vu alors bien souvent, non un seul cheval, cela ne prouverait rien, mais des réunions de mille à deux mille chevaux de nos pays, franchir sous leurs cavaliers des distances énormes dans les circonstances les plus déplorables.

En 1845, du Maroc où j'étais établi avec ma *déira*, non loin de l'embouchure de la Moulouya, je me suis mis en campagne avec une nombreuse cavalerie pour faire une razia dans le Djebel-Aamour, dont les tribus m'avaient trahi et

donné de grands sujets de mécontentement. Le succès couronna mon entreprise, et, marchant le jour, marchant la nuit, ne prenant de loin en loin qu'un peu de repos, nous rentrâmes chez nous chargés de butin, après avoir ainsi parcouru 880 kilomètres, tant pour aller que pour revenir.

En arrivant dans notre camp, nous pûmes encore, pour la plupart, faire la fantaziya devant nos femmes et nos enfants, qui poussaient des cris de joie pour saluer notre heureux retour.

Pendant ce long trajet, nous n'avions donné que huit repas d'orge à nos chevaux; ils n'ont bu d'ordinaire que tous les deux jours, et cependant, il n'en est resté que quelques-uns en arrière. Comment s'étaient-ils donc soutenus? Tout simplement avec les plantes et les arbustes du Miséricordieux dont le Sahara est parsemé. Voilà ce qui prouve que, si chez nous le sang a subi des altérations, il en reste encore assez pour accomplir des choses étonnantes.

En effet, s'il est impossible de faire d'une race où le sang est mêlé une race pure, il est, au contraire, reconnu que l'on peut, au moyen d'alliances bien comprises, faire remonter à la noblesse primitive celle qui n'a été appauvrie que par des privations excessives, un manque de soins ou par des travaux abusifs.

Voilà surtout ce qui devrait engager les Arabes à ne consentir à aucune mésalliance, comme à maintenir dans toute leur intégrité les saines méthodes d'élevage qui nous ont été transmises par nos aïeux. Le cheval lui-même dit :

Élève-moi comme si j'étais ton frère,
Et monte-moi comme si j'étais ton ennemi.
Rebbi-ni ki khouk,
Ou rekkeb-ni ki aadouk.

Que le salut soit sur vous, à la fin comme au commencement de cette lettre.

Écrit par le pauvre en Dieu, SID-EL-HADJ AABD-EL-KADER BEN-MAHHI-ED-DINE.

Damas, le 10 mai 1866.

Telle est la réponse de l'émir Aabb-el-Kader aux questions que je lui avais posées. Je crois qu'au point de vue exclusif du cheval de selle, il a raison. En effet, les chevaux arabes, ainsi que les chevaux barbes, et j'ai eu bien des fois les moyens de m'en assurer quand j'étais en Algérie, sont condamnés dès leur naissance à vivre en plein air, à supporter l'humidité des nuits et la chaleur brûlante du jour. Ils sont encore accoutumés de très-bonne heure à la fréquentation de l'homme, à la vue des objets extérieurs, à l'audition des bruits les plus étranges, tels que cris de joie (*you you*) poussés par les femmes et les jeunes filles dans toutes les circonstances heureuses, à la détonation si fréquente des armes à feu (*baroud*), aux rugissements effrayants du lion qui vient rôder autour des tentes, aux hurlements féroces et saccadés de l'hyène, aux glapissements sans fin du chacal, aux beuglements assourdissants du chameau qui couche dans le douar, aux aboiements précipités du chien de garde, aux mugissements du tambourin (*guellale*) et du tambour de basque (*benndaïr*), dont on se sert pour égayer les jours de fête. On les voit presque toujours sellés et bridés, et, lorsqu'ils marchent, soit pour des actions de guerre, soit pour trouver leur nourriture, ils franchissent habituellement de grandes distances par des chemins difficiles, raboteux, accidentés, dans des contrées parsemées de palmiers nains, de lentisques et de buissons épineux. C'est là une vie qui fortifie les organes de la respiration, qui donne de la

force aux articulations, et qui rend les reins, les muscles et les membres robustes; aussi les chevaux arabes peuvent-ils supporter, sans que leur santé s'en ressente, des courses et des privations auxquelles ne pourraient résister des chevaux de moins de sang et autrement élevés. Pour moi, c'est une conviction. Sur quoi s'appuie-t-elle? sur ce fait, que je puis dire avec vérité :

L'oreille a entendu, et l'œil a vu.

CHAPITRE SEPTIÈME

Dictons sur les villes et sur les tribus. — Division du temps. — Distance. — Quel âge as-tu? — Mets chez les Arabes.

I

DICTONS SUR LES VILLES ET SUR LES TRIBUS

J'ai recueilli sur les villes et sur les tribus de l'Algérie, un certain nombre de dictons qui ont cours chez les Arabes. Ils sont dus en général à des marabouts célèbres qui ont parcouru le pays et nous ont laissé leurs impressions. Il y a peut-être un certain intérêt à les reproduire ici.

Tlemcen. — En arabe, *Tlemsane* (1).

Tlemcen,
Embellissement des cavaliers.
Son eau, son air et le voilement de ses femmes,

(1) Consulter au besoin, pour les localités désignées, le remarquable ouvrage de M. O. Mac Carthy, membre de la société historique d'Alger, de la société archéologique de Constantine, etc., etc., il a pour titre : *Géographie physique, économique et politique de l'Algérie.*

Ne se trouvent dans aucun pays.
Tlemsane,
Meziinete el fersane.
Ma-ha ou haoua-ha ou telhaïf nessa-ha,
Ma kane fel beldane.

Tlemcen, ville importante, située à l'ouest et à 130 kilomètres d'Oran. C'était autrefois la capitale d'un royaume arabe assez considérable.

On rencontre, presque sous les murs de Tlemcen, dans la plaine de la Safsaf, la plus belle forêt d'oliviers qu'il y ait en Algérie.

Aux portes, pour ainsi dire, de cette ville, on voit encore les tombeaux de deux marabouts célèbres, sidi Bou-Medine et sidi Senoussi. D'après les Arabes, le fait suivant aurait définitivement consacré leur réputation de sainteté.

Sidi Senoussi, se promenant un jour dans les rues de Tlemcen, eut une altercation avec le kadi de cette ville, qui lui donna un violent soufflet. Il se tint coi, puis rentra paisiblement chez lui; mais sa famille indignée ne cessait de lui dire : « Comment un homme comme vous peut-il supporter une pareille injure? vous n'avez donc aucune puissance? — Vous allez le voir, puisque vous y tenez absolument, répondit à la fin sidi Senoussi; mais, tout marabout que je suis, j'ai des chefs qui, eux aussi, ont des supérieurs, — leçon pour consacrer la hiérarchie — et je vais m'adresser à sidi Bou-Medine. Il jugera lui-même s'il doit transmettre ma plainte à Dieu. »

Le saint outragé se mit alors en oraison, priant sidi Bou-Medine de lui faire rendre justice; à peine avait-il prononcé quelques mots, qu'on vint lui dire : « Vos désirs sont exaucés. » La maison du kadi coupable s'était soudainement écroulée, écrasant ce magistrat et toute sa famille.

La légende concède à sidi Senoussi le pouvoir d'accorder des garçons aux pères qui regrettent de n'avoir que des filles.

Oran. — En arabe, *Ouharâne*.

Oran, la prostituée,
Nous t'avons vendue aux infidèles,
Jusqu'au jour du jugement dernier!
Ouharane el fasseda,
Baana — koum el kafara,
Hhatta youm el kiyama!

On attribue cette malédiction à un marabout vénéré, sid el Haouari, dont le tombeau et la goubba sont à Oran. Voici dans quelles circonstances elle se serait produite :

Les fils du bey de cette époque étaient jeunes, violents et orgueilleux; se trouvant un jour en chasse, et sur un prétexte des plus futiles, ils firent impitoyablement manger par leurs chiens un pauvre enfant de quatre à cinq ans qui appartenait à sid el Haouari. La consternation, comme on doit le penser, fut grande dans la famille; mais, sur le moment, le marabout contint sa douleur et n'exhala aucune plainte. Quelques jours après, dans sa maison et en sa présence, une poule couveuse se précipita avec fureur sur un chat qui rôdait autour de ses petits poussins pour les manger. « Vois, lui dit sa femme, ce qui se passe sous tes yeux : une simple poule protége vaillamment sa progéniture, et toi, tu n'as su ni défendre ni venger la tienne, c'est une honte! — Silence, s'écria alors sid el Haouari, Dieu s'en chargera; » et il proféra alors la malédiction que j'ai citée plus haut. Telle est, d'après les Arabes, la cause de la longue occupation d'Oran par les chrétiens.

Oran, pour la vente et pour l'achat,
Aucune ville ne peut lui être comparée.
Celui qui y pénètre pauvre,
Est sûr de devenir riche.
Ouharane fel béaa ou chera,
La tekiss-ha belad.
Menn dekhol-ha fekir
Aad ghani.

Oran est le chef-lieu de la province: elle est située sur le bord de la mer, au pied d'une haute montagne, et elle est partagée en deux parties par un ravin très-profond. C'est une ville de commerce; son port principal est à Mers-el-Kebir. Les Espagnols ont habité cette ville pendant plusieurs siècles.

Mascara. — En arabe, *Maaskerr.*

Voici les paroles qu'on attribue à sidi Hhamed benn Youssef :

Les gens de Mascara vous aiment le matin
Et vous haïssent le soir.
Ils vous aiment sans cœur
Et vous détestent sans motif.
Ils médisent même du pain
Et se réjouissent toujours du mal.
Maaskriya, issahhabouk sebahh,
Ou iboghedouk el aachiya.
Ihhebouk bela galb.
Ou ikerohhouk bela siya,
Hassadine el naama
Ou farahhine lel nokema.

De l'est à l'ouest, j'ai rassemblé tous les enfants du péché : je les ai conduits auprès de sidi Mohammed Bou-Djellal. Là, ils m'ont échappé : une partie est entrée dans Mascara, et l'autre partie est descendue dans la plaine de Gheriss.

Menn ec-cherg lel gharb, lemmite oulad el hharame djebthoum hatta sidi Mohhammed Bou Djellal, harebou li temmatik; chi dekhol lel Maaskerr, chi habott lel Gheriss.

Maasker est l'abrégé de *Oum el aasker*, qui veut dire la mère des soldats. C'est une ville de la province d'Oran, située à 70 ou 75 kilomètres du littoral. Son marché est très-fréquenté par les Arabes. On y vend des laines, des huiles, des farines, des chevaux, et aujourd'hui on y fabrique des vins, pour les chrétiens, bien entendu. C'est là qu'on fait ces beaux bernouss noirs — *zoughdani* — que les cavaliers portent dans l'Ouest.

Mascara était autrefois la capitale de l'émir Aabd-el-Kader.

Les Hhachem.

Laboureurs, ils achètent le blé,
Tisserands, ils vont tous nus.
El hhachem, hharratine, kiyaline,
Nessadjine, aaryanine.

Un taleb de la plaine de Gheriss
Ne vaut pas un centime en cuivre.
Derhemm nahhissi,
Khér menn thaleb gherissi.

La tribu des Hhachem habite la belle et vaste plaine de Gheriss, qui s'étend aux pieds de Mascara. L'émir Aabd-el-Kader est né dans son sein. Autrefois, elle pouvait mettre sur pied un grand nombre de cavaliers.

Beni Aamer.

Beni Aamer, je vous tiens pour des juifs :
Vous êtes toujours prêts à donner votre argent — au vainqueur.
Beni aamer dairt-koum ïhoud :
Ou draham-koum dima moudjoud.

Grande tribu dont le territoire est pour ainsi dire compris entre Mascara et Tlemcen : était très-populeuse, très-riche ; mais a beaucoup souffert pendant la guerre de la conquête.

Oulad Yaagoub. — Les Enfants de Jacob.

Plutôt un furoncle à mon jarret,
Que de fréquenter un yaagoubi.
Nefta fi aargoubi,
Oula khelate yaagoubi.

Habra. — Rivière.

En été, elle n'a pas étanché ma soif ;
En hiver, je n'y ai pas trouvé assez d'eau pour faire mes ablutions.
Djit-ha fes-sif, ma rouate-ni,
Ou fel mecheta ma ouddate-ni.

Mostaganem. — En arabe, *Mesteghanim.*

Les gens de Mostaganem chaussent les quartiers de leurs pantoufles,
Rien qu'au bruit des mâchoires.
Mestegha, metallaaïne el belgha,
Aala hhess el medegha.

Les Arabes portent habituellement pour chaussures des savates jaunes, — *belgha.*; — elles sont en cuir de Maroc, — *filali.* — Le plus souvent, ils ne les chaussent pas, parce que c'est plus commode pour eux, soit pour entrer dans les mosquées, soit pour faire leurs ablutions.

Suivant ce dicton, il paraîtrait que les habitants de Mostaganem sont très-gourmands, car ils relèveraient les quartiers de leurs pantoufles pour mieux marcher ou pour mieux courir, quand il s'agit d'aller prendre, au loin, leur part d'un festin quelconque.

Mostaganem,
C'est le musc du butin maritime.
Celui qui y pénètre est sauvé,
Et celui qui lui fait des injustices ne meurt pas comme il veut.
Mesteghanim,
Messk el ghenaïm.
Li dakhol-ha chahid
Ou dalem-ha ma imoute kif irid.

Mostaganem, ville de la province d'Oran, située sur le bord de la mer. Elle est divisée en deux parties par le ravin de *Aaïn-Sefra;* les environs sont cités pour la beauté et la fécondité de leurs jardins.

Mazouna.

Le Mazouni vend son bernouss
Pour acheter un pistolet,
Et il sort de sa maison
Pour le décharger sur son voisin.
El Mazouni ibeaa le bernouss,

Ou icheri le kabouss,
Ou ikhrodj menn ed-dar
Ou ikob fel djar.

Mazouna est une petite ville arabe du Dahara, remarquable par l'abondance de ses eaux, qui vont se jeter dans le Chélif. On y trouve un petit fortin en ruine et une source magnifique nommée Tamda.

Tenès. — En arabe, *Teness.*

Tenès
Est bâtie sur du cuivre;
Son eau est du sang;
Son air est du poison,
Et sidi Hhammed Benn Youssef a juré qu'il n'y passerait pas la nuit.
Disparais, ô le chat!
Teness
Mebeniya aala deness;
Ma-ha demm
Ou haoua-ha semm
Hhalef sidi Hhamed Benn Youssef, la ibaat temm.
Sodd ya le gott!

Les habitants de Tenès avaient offert au marabout, pour difa, un chat au lieu d'un lièvre. Comprenant qu'on se moquait de lui, il punit les mauvais plaisants en les tournant en ridicule et en ordonnant au chat rôti de ressusciter, ce qui eut lieu.

Tenès est une ville de la province d'Alger bâtie sur le littoral : en face de la ville arabe, s'élève une ville française qui prend de l'importance. On y fait un grand commerce de grains.

Cherchêl. — En arabe, *Cherchall.*

Cherchêl, c'est une ruine,
On y trouve l'avarice et la lâcheté;
Sois-y marin ou forgeron,
Ou bien sors de cette ville.
Cherchall, cherchalla,
El bekhol ou reddala.
Bahhari oulla hhadad,
Oulla khrodj menn el belad.

Cherchêl est une ville située sur le littoral, à 90 kilomètres d'Alger, c'est l'ancienne *Julia Cæsarea.* Elle fait un assez grand commerce de cabotage; son port est petit, mais sûr pour les navires d'un faible tonnage.

Médéah. — En arabe, *Mediya.*

Celui que tu vois vêtu d'un petit haïk,
Tenant à la main un petit bâton,
Placé sur un petit mamelon
Et disant fièrement à la dispute :
« Viens me trouver! »
Reconnais-le pour un enfant de Médéah.
Li labess kessiya,
Ou fi iddou aassiya,
Ouaguef aala koudiya
Ou igoul lel bela :
Adji liya!
Aarfou menn oulad Mediya.

Médéah, c'est un cadeau de la Providence.
La faim y entre le matin

Et elle en sort le soir.
Si c'était une femme
Je n'épouserais jamais qu'elle.
Mediya mhadiya
Idkhol-ha chorr sebbahh
Ou ikhrodj-ha laachiya.
Loukanete hiya mra
Manakhod la hiya.

Médéah est une ville bâtie dans le Tell, à 88 kilomètres d'Alger. Elle est placée sur un mamelon, à 940 mètres au-dessus du niveau de la mer, ce qui fait que son climat ressemble beaucoup à celui de la France. La vigne y réussit admirablement : on y fait un grand commerce de grains, de laine et de bestiaux.

Aaïn-Mhadi.

Aaïn-Mhadi, sa figure est la figure de la brebis,
Et sa morsure est la morsure du chacal.
Aaïn Mhadi, oudjh, oudjh en-nadja,
Ou aadd-ha aaddett ed-dib.

Aaïn-Mhadi, petite ville située dans le désert, à 640 kilomètres sud-ouest d'Alger. Son chef *Ould Tedjini*, marabout très-influent, a soutenu, en 1838, un siége meurtrier contre l'émir Aabd-el-Kader, qui, ne pouvant venir à bout de ses desseins, lui offrit une capitulation honorable.

Cirate.

Si le paradis est au ciel, regarde Cirate, — tu en auras une idée,
Et, s'il est sur la terre, Cirate, c'est lui.

Ida kanete ldjenna fe sema, regueb aala Cirate;
Ou ida hiya fi larde, hiya Cirate.

Cirate est une plaine de la province d'Oran, comprise entre Mostaganem et Mascara.

Milianah. — En arabe, *Melyanah.*

Si tu trouves le Miliani vendant,
N'achète rien de lui;
Et, si tu le trouves achetant,
Ne manque pas d'acheter avec lui.
Ida sobt le Melyani ibéaa,
La techeri mennou;
Ou ida sobt le Melyani icheri
Cheri maaou.

A Milianah, les femmes sont des vizirs,
Et les hommes sont des esclaves.
Fi Melyanah, en nessa, ouzera,
Ou Er-reddjal youssera.

Celui que tu vois petit et barbu,
Dis : « C'est un enfant de Milianah. »
Li techoufou kessir ou lahhyani,
Goul : Melyani.

Milianah, ville de la province d'Alger, bâtie sur un plateau au sud du Zakkar. Les eaux y sont très-abondantes et donnent une grande valeur aux beaux jardins qui descendent vers la plaine du Chélif. On y trouve le tombeau de sidi Hhamed benn Youssef, ce marabout célèbre par ses dictons sur l'Algérie.

Les Thamiss.

Les Thamiss ont toujours la poitrine pleine de chagrins,
Et les ongles couverts de sang :
Quand ils poursuivent, ils tuent,
Et, quand ils sont poursuivis, ils tuent encore.
Hhamiss, cedirate el hemm
Ou defirate ed demm;
Nadirine iktelou,
Ou menououdine iktelou.

Blidah.

Le monde t'a nommée petite ville,
Et moi, je t'appelle petite rose.
Ennass, semmaouk Blidah,
Ou ana semmitek ourida.

Celui que tu vois avec un pain et un morceau de viande à la main,
Reconnais-le pour un enfant de Blidah.
Li fi iddou khobza ou kedida
Aarfouh menn oulad el Blidah.

Blidah est située à 48 kilomètres d'Alger. Elle est entourée de nombreux jardins et d'orangeries magnifiques, parfaitement entretenus par des eaux abondantes. Malheureusement, les tremblements de terre y sont fréquents.

La Mitidja. — En arabe *Metidja*.

Les gens de la Mitidja sont noyés pendant l'hiver,
Et, pendant l'été, ils sont grillés.

El Metatidj, fe cheta meghroukine,
Ou fes-sif mhharoukine.

La Mitidja est une plaine située pour ainsi dire aux portes d'Alger et qui s'étend sur un arc de cercle de trente lieues, de la rivière du Corso, à l'est, jusqu'à la montagne du Chenoua, à l'ouest. Elle sépare le Sahel de l'Atlas ; sa fertilité est proverbiale ; les Arabes l'ont appelée : *la Mère du pauvre.*

Alger. — En arabe *Dzaïr* ou *Djezaïr.*

Grand et fainéant,
Reconnais-le pour un enfant d'Alger.
Touil ou hhaïr,
Aarfou menn oulad Eddzir.

Partout le bien n'est qu'un prêté :
Chez l'Algérien, il est perdu.
Koul khér messlouf.
Ghér fel Dziri metlouf.

Il existe dans la banlieue d'Alger, une *koubba* — chapelle — très-honorée, à laquelle on attribue des vertus merveilleuses, et que les fidèles viennent visiter de fort loin. C'est celle de *sidi Mohhammed benn Aabd-er-rhhaman*, *bou Keberine,* le Père aux deux tombeaux. Ce surnom est fondé sur une légende étrange quoique assez récente. Sidi Mohhammed venait de mourir el de recevoir la sépulture dans le *Djerdjera*, — grande Kabylie, — lorsque des habitants d'Alger, où l'on appréciait aussi beaucoup sa sainteté, allèrent prier sur sa tombe. On négligea de les surveiller, et ceux-ci, par une fraude pieuse, s'approprièrent le corps du marabout, qu'ils vinrent déposer près de la route du Hham-

ma, un peu avant d'arriver au café des Platanes, au lieu où l'on trouve aujourd'hui le tombeau de ce saint musulman. Mais bientôt la rumeur publique apprit cet événement aux Kabyles ; ils en conçurent une violente indignation, et de longues vengeances se seraient sans doute exercées, quand, tout en niant le fait, on leur suggéra la pensée d'ouvrir la tombe qu'ils possédaient chez eux. Ils le firent, et, chose miraculeuse, les restes de sidi Mohhammed s'y trouvèrent encore. De là redoublement de respect et de confiance des deux côtés.

Alger est bâtie en amphithéâtre sur un contre-fort qui domine la mer. Elle se divise en ville haute et en ville basse. La ville haute est encore arabe, la ville basse est européenne. Son port est d'une étendue de 90 à 100 hectares.

Bou-Saada, — le Père du bonheur.

Leurs chefs savent donner des conseils,
Et leurs jeunes gens savent garder le secret.
Kebar-houm idebberou
Ou seghar-houm ma-ikkebberou.

Bou-Saada ; ville arabe de la province de Constantine, remarquable par ses jardins de palmiers, par ses eaux, par ses mosquées et par un commerce important avec les gens du désert. Pour maintenir les pays environnants, les Français y ont bâti un fort.

Le Kabyle.

Le Kabyle, dans la montagne, c'est un lion ;
Mais, dans la plaine, ce n'est qu'une vache.
El Kebaïli fel djebel sebaa,
Ou fel outa, begra.

Et, en effet, les Kabyles, qui défendent leur pays avec une grande énergie, ne valent pas grand'chose quand ils en sortent. Ils ont, surtout, une frayeur horrible de la cavalerie. L'Arabe est né cavalier : il n'aime pas la montagne. Le Kabyle est né fantassin, il se défie de la plaine.

Les Kabyles appartiennent à la race berbère. Ils dérivent d'un seul et même peuple, autrefois compacte, dominateur du pays entier, mais, plus tard, refoulé dans les montagnes par des conquérants qui s'approprièrent les plaines. C'est ainsi qu'il a été morcelé en grandes fractions devenues à la longue presque étrangères les unes aux autres.

Leur langue s'appelle, suivant les contrées, *el berbriya* ou *el kebaïliya*. Elle a donné naissance aux dialectes suivants :

Le *targuiya ;*
Le *zenatiya ;*
Le *chellahkiya ;*
Le *chaouya ;*
Le *zouaouya.*

L'alphabet berbère est perdu (1). Dans tout le pays kabyle, il n'existe pas aujourd'hui un seul livre écrit en berbère. Aussi, de nos jours, le berbère ne s'écrit plus qu'avec des caractères arabes.

Un Arabe n'apprend point l'idiome berbère ; il en retient quelques mots pour son usage, s'il a des relations fréquentes avec les Kabyles.

Tout Kabyle, au contraire, s'initie plus ou moins à l'arabe, ne fût-ce que pour suivre sa religion, qui est la religion mu-

(1) Dans ces derniers temps, le savant colonel du génie Hanoteau, commandant du fort Napoléon, est parvenu à reconstruire la grammaire berbère. C'est là un travail de patience et d'intelligence qui suffit à illustrer la carrière d'un homme.

sulmane. Celui qui commerce ou voyage éprouve, en outre, la nécessité de savoir l'arabe; bientôt il l'entend et le parle avec facilité. Aucun chef important ne l'ignore.

Constantine. — En arabe, *Kessemtina.*

Constantine invente,
Alger améliore
Et Oran gâte.
Kessemtina tebdaa,
Dzaïr tessenaaa,
Ouharane tefessed.

Ce dicton a principalement cours pour la poésie et pour la manière de s'habiller.

Constantine, l'ancienne Cirta des Numides, est une ville bâtie sur un rocher très-élevé, d'où s'élancent des cascades magnifiques, et au pied de laquelle coule, avec fracas, le Roummel, rivière torrentueuse. Avant l'invention de la poudre elle devait être une place très-difficile à prendre, bien que dominée par plusieurs plateaux qu'on nomme Sidi-Messid, et Mansoura.

A dix kilomètres environ, à l'ouest de Constantine, on trouve le tombeau de sidi Zouaoui. Il est situé sur la montagne qui porte son nom. Au nombre des miracles accomplis par ce marabout, tenu en très-grande estime par les Arabes et par les habitants de la ville, on cite le suivant, qui aurait eu lieu en 1779, au moment de l'expédition espagnole contre Alger :

Sidi Zouaoui possédait une jument de race nommée *Rekta;* elle disparut un soir de son écurie. Les serviteurs, au désespoir, coururent toute la nuit pour découvrir ses traces et ils

rentraient le lendemain honteux de l'insuccès de leurs recherches, quand, en regagnant l'habitation de leur maître, ils retrouvèrent à sa place la noble *Rekta*, qu'ils croyaient perdue. Seulement, elle était restée sellée, ruisselante de sueur, et ses flancs ensanglantés étaient labourés de coups d'éperon. A ce moment, le chikh sidi Zouaoui, entouré comme à l'ordinaire et suivi de ses nombreux disciples, s'approcha de la jument, qui, en le voyant, se mit à hennir de joie, puis à uriner d'une façon extraordinaire. Tous les arrivants s'écartèrent alors pour ne pas être salis ; mais le saint homme leur dit : « Ne craignez rien, restez. Par Dieu, et par son prophète, je vous jure que vous ne serez pas souillés par cette urine, car *Rekta* s'est rendue digne de votre respect et de votre amour. Je l'ai montée cette nuit pour me rendre à Alger, auprès des troupes victorieuses de Salahh Baye, et j'y ai assisté à la destruction de l'armée espagnole sur les bords de l'Hharach. » Ces paroles furent immédiatement rapportées aux populations, très-impatientes, alors, de connaître le sort de leurs frères qui étaient allés combattre les infidèles, mais on doutait encore de cette victoire quand, peu de jours après, la nouvelle de la défaite des chrétiens parvint officiellement à Constantine. Les contingents de la province qui avaient pris part à la lutte affirmèrent, à leur retour, qu'ils avaient tous vu sidi Zouaoui, monté sur *Rekta*, combattre à leurs côtés pendant la nuit du désastre des Espagnols, et qu'ils l'avaient même entendu pousser des cris pour exciter le courage des guerriers musulmans.

Je vous laisse à penser combien cette preuve de la bénédiction divine sur la tête du marabout augmenta sa réputation de sainteté dans le pays. Depuis cette époque, ce fut à qui se déclarerait son serviteur et lui demanderait son deker.

La légende ajoute enfin : A la mort de *Rekta*, sidi Zouaoui

pleura sur elle, et, ce qui est plus extraordinaire, il l'ensevelit lui-même dans un linceul.

II

DIVISION DU TEMPS

En pays arabe, si vous demandez : « Quelle heure est-il ? » —*Keddach Saa ?* —on vous comprendra d'autant moins que, en dehors des chefs haut placés, des savants — *aaoulamas*, *tolbas* et *marabouts*, des gens qui servent dans les troupes indigènes, ou des commerçants qui nous ont fréquentés, on n'y sait pas même ce que c'est qu'une montre, à plus forte raison une pendule et une horloge. Comment fait-on alors pour s'en tirer dans la pratique de la vie ?

Les Arabes divisent le temps à leur manière, et cette division, toute incomplète qu'elle est, leur permet cependant d'atteindre, lorsque le besoin s'en fait sentir, une exactitude relative. Ils ont :

Le point du jour. — *El fedjer.*

C'est le moment d'une prière que l'on appelle :
Salate el fedjer ou *salate es-sebahh.*
La prière de l'aurore ou la prière du matin.

Les Arabes reconnaissent deux aurores : l'aurore du mensonge — *el fedjer el kadeb*, — et l'aurore vraie — *el fedjer es-sadok.*

La première se manifeste, du côté de l'orient, par une

clarté étroite et allongée, affectant la forme d'une queue de loup, laquelle ne tarde pas à disparaître dans les rayons dorés de la lumière qui va bientôt envahir le ciel.

Quand tu peux distinguer le chien du chacal.
Kod-ma teferrez el kelb menn ed-dib.

C'est l'instant qui suit immédiatement le point du jour.

Le lever du soleil... { *telooeu echemss.* / *chourouk echemss.* }

Quand le soleil arrive à la longueur d'une lance.
Menine toulli echemss aala toul el mezrag.

Moment de la matinée où, après le lever du soleil, la clarté est complète partout.
Ouakt ed-dhha.
Il est à peu près huit heures du matin.
C'est l'instant que l'on choisit pour faire sortir les moutons du douar et les envoyer au pâturage. La rosée n'aura plus pour eux aucun inconvénient.

Dix heures ou dix heures et demie du matin.
Ed-dhha el aali.
La lumière est transparente, la chaleur est déjà grande, le soleil monte à l'horizon, on se rapproche du milieu du jour.

La moitié du jour. Le drapeau.
Nouss en-nhar. El aalam.
Il est midi : à cette heure, on hisse un drapeau sur les minarets pour que chacun soit averti et puisse se préparer à la prière.
Les Arabes assurent qu'ils sont arrivés à la moitié du jour

lorsqu'un homme debout et à pied ne produit autour de lui aucune parcelle d'ombre.

Une heure après midi.

Ed-dohor.

C'est le moment d'une prière qu'on appelle : *Salate ed-dohor.*

L'ombre de l'homme paraît en entier, mais elle n'a alors qu'une longueur de six semelles.

Setta guedame.

A peu près trois heures du soir.

El aasser.

C'est le moment d'une prière qui prend le nom de : *Salate el aasser.*

Quelle que soit la saison, *el aasser* doit partager exactement le temps qui s'écoule de midi au coucher du soleil. L'ombre de l'homme mesure neuf semelles.

A peu près quatre heures du soir.

El aasser diyek. Laasser étroit.

Celui qui n'a pu prier à l'*aasser* peut accomplir ce devoir à l'*aasser diyek*, c'est-à-dire un peu plus tard.

La danse du soleil.

Terguiss echemsse.

Les Arabes ont remarqué que le soleil, avant de se coucher, oscille un instant sur l'horizon.

Le coucher du soleil.

Ghouroub echemsse. Temessate echemsse.

Cinq minutes après le coucher du soleil.

El moghreb.

On reconnaît que le *moghreb* est arrivé quand, après le coucher du soleil, on voit encore, du côté de l'Orient, quel-

ques petits nuages affectant la couleur et la forme d'un cou de pigeon sauvage.

La nuit. — *El lill.*

Elle est plus ou moins avancée ou retardée, ainsi que tout ce qui précède, suivant la saison dans laquelle on se trouve.

Huit heures du soir environ.

El aacha. El aaïcha. El aatma.

C'est le moment de la dernière prière : *Salate el aacha.* Elle précède un peu le souper.

Dix heures du soir.

Le premier plongeon dans le sommeil. — *El ghotssa lououla.*

La première garde. — *El aassa lououla.*

Cet instant serait indiqué, d'une manière certaine, par le chant du coq.

Minuit. — *Nouss el lill.*

La seconde garde. — *El aassa et-taniya.*

On sait qu'on est arrivé à la moitié de la nuit quand le coq fait entendre son second chant. — *Toudina et-taniya.*

Deux heures du matin.

Troisième chant du coq. — *Toudina et-taleta.*

Il est deux heures du matin quand paraît une étoile nommée *el Koddar.*

A cette heure, on place la troisième garde.

El aassa et-taleta.

Quatre heures du matin.

La quatrième garde. — *El aassa er-rabaa.*

Quatrième chant du coq. — *Toudina er-rabaa.*

On aperçoit, à quatre heures du matin, une étoile que les Arabes nomment : *el Gherar.*

Et enfin l'étoile du point du jour.

Nedjemete el fedjer.

On la verrait un instant avant l'aurore.

Le croirait-on? ceux qui, en pays arabe, ont le mieux conservé, en astronomie, les notions de leurs pères, ce sont les simples cavaliers porteurs de messages et les voleurs de nuit. Pourquoi? Parce qu'ils ne peuvent exercer leur très-dangereux métier qu'en se réglant sur des étoiles dont la marche leur est parfaitement connue.

Maintenant, veut-on donner un rendez-vous ou préciser l'heure d'une réunion quelconque, on se sert de l'une des divisions du temps indiquées ci-dessus, en l'avançant ou la dépassant par ces mots *kebel* — avant, ou *bâad* — après. Cela m'a toujours réussi, quand, en ma qualité de directeur des affaires arabes, j'ai dû, par les ordres du maréchal duc d'Isly, opérer des concentrations de cavaliers arabes sur un point ou sur un autre.

Dans les villes, pour savoir l'heure et appeler les fidèles à la prière, on se sert d'un sablier — *remeliya.* — Il est inconnu dansl es tribus.

III

DISTANCES

Si l'Arabe ne connaît ni les montres, ni les pendules, ni la division du temps par l'heure, il connaît encore moins les lieues, les milles et les kilomètres. Ne lui demandez donc jamais combien il y a de lieues, de milles ou

de kilomètres d'un point à un autre; mais employez seulement avec lui des termes de comparaison s'exerçant sur des contrées qui vous sont mutuellement connues, et alors, malgré la difficulté, avec de l'intelligence, et surtout beaucoup de patience, vous approcherez, peut-être, de la vérité. Ainsi, le cas échéant, dites-lui par exemple : « Y a-t-il aussi loin de tel endroit à tel endroit, que de tel point à tel autre point ? » Il fermera alors les yeux pour mieux voir, prétendra-t-il ; il se recueillera pendant quelques instants ; puis il vous apprendra que c'est exactement la même chose, ou bien que c'est un peu plus près ou un peu plus loin. Inutile d'ajouter que, suivant l'importance du renseignement à obtenir, quelques douros et la crainte du châtiment stimuleront sa bonne volonté, ou, pour être plus exact, paralyseront son mauvais vouloir.

Je ne terminerai pas cette affaire des distances sans conseiller, en outre, de se méfier beaucoup, quand on est en voyage ou en expédition, des indications qui peuvent être données par des Arabes inconnus. Suivant eux, vous touchez toujours au but.

C'est tout près. | *La guerib.*

Dépasse ce mamelon, et tu es arrivé.
Foute el koudiya ou toussel.

Ce n'est pas plus loin que du nez à l'oreille.
Ki menn nif lel oudenn.

Vous avez compté sur leur bonne foi, et vous êtes ensuite tout étonné de la longueur du chemin que vous avez encore à parcourir. Ceci n'arrive pas seulement entre musulmans et chrétiens, — on conçoit le plaisir qu'un Arabe éprouve à

tromper un roumi,—mais encore entre gens de la même religion. En voulez-vous la preuve, lisez le proverbe suivant :

Quand un Arabe te montre avec son bec, — c'est-à-dire en levant le nez —

Dis : « J'en ai encore pour un jour de marche. »

Menine el Aarbi ïourik bel kamkoum,
Goul meciiret youm.

Maintenant, si je me suis autant étendu sur les distances, sur ce sujet si sérieux, bien qu'en apparence insignifiant, c'est que je sais, pour l'avoir souvent éprouvé, combien il peut être utile d'apprendre à se tirer d'embarras dans un pays d'une topographie difficile, sans routes dès que vous quittez les routes stratégiques, sans cartes qui puissent vous guider dans l'intérieur, et où, soit une méprise, soit un faux calcul, peut avoir, en temps de guerre, les conséquences les plus graves.

IV

QUEL AGE AS-TU?

Si vous demandez à un Arabe :

Combien y a-t-il d'années dans ta vie ? — Quel âge as-tu ?
Keddach menn sena fi aamrek.

Il vous répondra invariablement :

Dieu le sait, quant à moi, je ne le sais pas.
Idri Allah, ou ana manaarfchi.

Et souvent il ajoutera d'un ton dédaigneux :

Mais pourquoi toujours cette question ?
Nous vivons jusqu'à notre mort.
Naaïchou hatta nemoutou.

Sans nous inquiéter des affaires qui ne peuvent être que dans la main de Dieu — *fi idd Rebbi.* — Et, en vous tenant ce langage, il ne vous aura pas trompé ; car, dans les tribus, il n'y a pas de registres de l'état civil ; à peine y trouve-t-on quelques familles d'élite qui, sur un Koran, ou sur un autre livre religieux, conservent la date précise de la naissance de leurs enfants.

Tenez-vous, cependant, à obtenir un renseignement approximatif, vous pouvez, en vous ingéniant beaucoup, savoir qu'un tel est né dans un moment qui a été signalé à l'attention publique par un événement remarquable, comme par exemple :

L'année de la peste.	*Aam el hhabouba.*
L'année de la révolte.	*Aam derkaoua.*
Du temps des Espagnols.	*Zemane Essbagnoul.*
L'année des sauterelles.	*Aam el djerad.*
L'année de la prise d'Alger.	*Menine tekhodet ed-Dzaïr.*

L'année de la faim — disette.
Aam el djooeu.

L'année du bon marché — l'abondance.
Aam rekha.

L'année du tremblement de terre.
Aam zennzela.

L'année du bey, qui a été écorché tout vif.
Aam el baye le messeloukh.

Si vous connaissez l'histoire du pays, vous ferez votre calcul en conséquence, et vous approcherez de la vérité.

Je le répète, cette demande : « Quel âge as-tu ? » est tellement désagréable aux musulmans, que souvent ils se montrent très-ironiques à l'égard de ceux qui la leur posent.

En 1836, j'ai entendu un Arabe, traduit devant un conseil de guerre, sous la prévention d'avoir assassiné un soldat français, faire au président qui lui demandait son âge, la réponse suivante : « Je n'en sais vraiment rien ; cependant, comme on assure que vous autres chrétiens vous connaissez l'âge à la seule inspection des dents, examinez, si vous le voulez, ma mâchoire. » Et en même temps, il ouvrait la bouche comme un homme décidé à se soumettre à une pareille investigation. Le gaillard faisait ainsi une allusion moqueuse à la conduite de nos officiers de remonte qui n'achetaient jamais un cheval sans lui ouvrir la bouche pour s'assurer de son âge.

— Et puis, disent encore les Arabes, qui ne comprennent pas les besoins de notre civilisation, à quoi cela peut-il vous être utile de connaître exactement votre âge ? Tant que vous êtes jeunes, nous concevons, à la rigueur, que cela puisse vous faire un certain plaisir ; mais, lorsque vous devenez vieux, que trouvez-vous donc de si agréable à vous en donner chaque jour la confirmation ? Quant à nous, nous aimons mieux n'y pas penser et nous nous endormons tranquillement sur ce dicton de nos pères :

Celui que Dieu a inscrit pour soixante ans,
Ne meurt pas à quarante ans.

Li keteb-lou, Rebbi, cettine,
Maimoutchi fi arbaain.

V

METS CHEZ LES ARABES

Les Arabes ignoraient autrefois la diversité des mets. Ils faisaient tout bonnement bouillir ou rôtir la viande en l'assaisonnant d'un peu de sel; ils sont plus raffinés aujourd'hui.

Voici les mets dont ils peuvent faire usage eu égard à la contrée qu'ils habitent :

El kebch mechoui. — Mouton rôti.

Les Arabes sont les premiers rôtisseurs du monde.

El kebab..
El se fafed. } Brochettes de viande de mouton rôti.

Terbiya. — Ragoût de mouton aux œufs et aux tomates.

El hhamiss. — Ragoût de mouton aux tomates et aux légumes.

El mekhetter.—Fricassée de poulet avec des pois chiches.

Dolma. — Viande farcie avec toute sorte de légumes; très-relevée avec du poivre rouge.

El beraniya. — Poitrine de mouton coupée en morceaux, accommodée avec du beurre, des œufs, des artichauts sauvages, du fromage pilé et beaucoup d'épices. On fait cuire avec du feu dessus et dessous; c'est très-bon.

El kabama. — Ragoût de mouton cuit tout simplement avec du beurre, de l'eau, du poivre et du sel. Avant de le servir, on le couvre avec du persil et des oignons crus coupés en petits morceaux.

Zellif. — Tête de mouton bouillie et assaisonnée avec du vinaigre, du sel et de l'ail. On la désosse et on en sert la chair

avec du pain grillé, recouvert par deux ou trois jaunes d'œufs.

El aassebane.—Intestins coupés en petits morceaux, mêlés avec de la viande et accommodés avec du riz, du poivre, du sel et beaucoup d'épices.

El kheléaa. — Viande de mouton préparée pour les expéditions; on la coupe par morceaux, on la lave, on la sale, on la fait tremper dans l'huile, puis on l'expose aux ardeurs du soleil qui la durcit comme du bois. Elle devient alors très-portative, et se conserve longtemps. Ramollie par l'action du feu, et mêlée à d'autres aliments, tels que le *kesskessou* et le riz, elle n'est nullement désagréable à manger.

Merka. Chorba. — Bouillon de mouton ou de poule. On n'en boit qu'en cas de maladie.

El meketefa.
Fedaouch . .
Douida. . . .
Tarecheta. .
} Espèces de vermicelle.

Bissar. — Fèves cuites avec du beurre et du lait.

El bride. — Soupe à la semoule.

El boufetata. — Soupe à la mie de pain.

El mahhmessa. — Soupe avec des boulettes de pâte au citron.

El blaou. — Riz accommodé avec du *kheléaa. Pilau.*

El berghoul. — Blé écrasé, préparé avec du beurre et du *kheléaa.*

Khobz el koucha. — Pain cuit au four.

El mebessess. — Pain cuit au beurre.

Refiss, *mebessess* coupés en petits morceaux, baignant dans le beurre avec des dattes pilées; le tout mélangé avec du sucre.

El metloeu. . . / *Khobz tadjine*. } Pain fait dans un plat.

Regag. Bride. — Feuilles légères de pâte au beurre.

El mechahad. — Pâte feuilletée, nageant dans le beurre.

El messemmenn. — Pâte feuilletée qui se mange ordinairement avec du miel. Régal des jours de fête. Quand on vous a donné des *messemmenn*, vous avez été bien traité.

El mekroude. — Gâteaux de semoule où le miel et la cannelle dominent.

El gheribiya. — Gâteaux de semoule au sucre, au beurre et au citron.

Baklaoua.— Gâteaux faits avec de la semoule, des amandes, du beurre et du miel.

Zelabiya. — Pâtisserie légère cuite dans l'huile et étouffée dans le miel.

Tomina. — Semoule grossière, grillée dans une casserole en terre et plongée dans du beurre et du miel bouillants.

El kaak. — Gâteaux en forme d'anneau, renfermant soit des dattes, soit de la viande hachée.

Et, enfin, *sebaa el aaroussa* — le doigt de la fiancée. — Sucrerie, friandise pour laquelle Bagdad est citée. Elle a un renom populaire fort ancien ; mais elle est presque inconnue en Algérie.

Sebaa el aaroussa représente les doigts effilés d'une jeune fille ; aussi, dit-on qu'il n'y a pas au monde de main plus séduisante et plus belle que celle dont les doigts ressemblent aux *sebaa el aaroussa*.

Parmi les mets que je viens de citer, beaucoup viennent de la domination turque ; ils sont totalement étrangers aux pauvres.

Mais la nourriture chérie des Arabes, celle dont je n'ai

point encore parlé, c'est le *kesskessou*, que l'on appelle aussi, suivant les contrées, *taam* et *messefouf*. On le fait avec de la farine de blé passée au tamis, roulée sous les doigts, cuite à la vapeur, arrosée ensuite, soit avec du bouillon, soit avec du lait; la classe aisée y joint de la viande de mouton, du poulet, des œufs durs, des fèves, des artichauts sauvages, du sucre, des raisins secs et même, depuis quelque temps, mais seulement près du littoral, des pommes de terre qu'on achète aux chrétiens. La farine de blé s'obtient au moyen de petits moulins à bras, manœuvrés par les femmes.

Le *kesskessou* est la base de la cuisine arabe. Il est parfaitement approprié au climat, et il peut recevoir, selon les circonstances, les modifications ou les additions dont nous avons parlé. Pauvres et riches, personne ne s'en lasse, depuis le commencement jusqu'à la fin de l'année. Il s'apprête lestement, rassasie promptement, et doit être très-commode pour des gens qui, passant leur vie en campagne, manquent souvent de pain. C'est le mets national.

Cependant, quand il n'est point assez cuit — *kheder*, — il est d'une digestion pénible et difficile. On ne le mange jamais froid.

La nourriture des indigents consiste la plupart du temps dans la *dchicha*, blé grillé, simplement écrasé que l'on fait bouillir avec un peu de beurre, et dans la *rouina*, orge grillée aussi, bien moulue, que l'on ne prend pas la peine de faire cuire, et que, se trouve-t-on pressé, on se contente de délayer avec un peu d'eau, quelquefois à défaut de récipient dans un coin de son bernouss. La *rouina* est une détestable nourriture; cependant, c'est avec elle que les gens du peuple entreprennent leurs voyages et leurs expéditions.

Ils atteignent le même but, quand ils peuvent se procurer des fèves que l'on convertit en farine.

Il est encore un mets que les Arabes aiment beaucoup, c'est le *mermez*. Quand l'orge est près d'arriver à sa maturité, mais avant qu'elle y soit arrivée, on en coupe les épis, on les égrène, après les avoir fait légèrement griller, puis on les moud avec le petit moulin à bras — *rahha* — de manière à en obtenir une farine grossière. Cette farine, on l'apprête avec de l'eau ou du lait, un peu de viande salée et du beurre, et l'on en forme ainsi une bouillie fort agréable à manger. Les chefs s'en régalent : dans certaines familles, on prépare le *mermez* à la vapeur, comme le *kesskessou*.

Aaïcha, l'une des femmes de Mohhammed, disait souvent :

« Par le nom de Dieu, je jure que, jusqu'à la mort du Prophète, nous n'avons jamais eu de farine de blé tamisée, et que bien rarement nous avons mangé du pain. — Et pourquoi vous étiez-vous condamnés à ne manger que de l'orge ? — Pourquoi ? Mais pour obtenir la rémission de nos péchés. »

En fait de sobriété, les Arabes vont plus loin encore. Quand on doit opérer dans un pays dénué de toutes ressources, ce qui n'est, certes, pas rare en Afrique, on fait bouillir du blé dans de l'eau salée, et avec cet aliment on peut se passer facilement, dit-on, et pendant plusieurs jours, de toute autre nourriture. Le blé, ainsi préparé, prend le nom de *cherchem*.

J'ai vu encore des Arabes se délecter en mangeant une poignée de blé gâté par l'humidité dans un silos. Ils l'appellent *hhamoum*, et, chose étonnante, ils en font grand cas. Une tasse de petit-lait par-dessus les comble de joie.

Les Arabes connaissent, en outre, une foule de plantes et de racines contenant des principes très-nutritifs — j'en donne ailleurs la nomenclature — et avec lesquelles un homme peut

marcher longtemps sans s'épuiser et sans mourir ni de faim ni de soif.

La classe aisée mange de très-beau pain fait avec de la farine de blé dur; le peuple, ainsi que je l'ai dit, mange des galettes cuites à la hâte dans des plats de terre.

Le pain fait avec de l'orge nouvelle est un régal pour tout le monde.

Le poivre noir et le poivre rouge jouent un rôle dans la cuisine arabe. La quantité qu'on en mange est effrayante; comme tonique, je conçois fort bien qu'ils puissent remplacer le vin et les liqueurs fortes, dont on ne fait jamais usage. Pour les pauvres, c'est une joie et un luxe tels, que, lorsqu'un homme du peuple quitte sa tente pour se rendre à un marché quelconque, sa femme, après lui avoir fait toutes ses recommandations, ne manque jamais de terminer en disant:

Et surtout, n'oublie pas le poivre!
Ou ma tennssach el felfel.

On croit, cependant, que le poivre noir, pour ne pas être malfaisant, doit être cuit avec les aliments.

Le beurre frais n'existe pas en quelque sorte. Il se bat dans des peaux de bouc, il est salé et d'une désagréable saveur. Si l'on ne connaissait pas le goût des indigènes pour le beurre rance — *dehane*, — on serait tenté de croire que, pour s'en servir, il faut de la résignation. Ils lui attribuent des vertus médicinales très-grandes.

Les Arabes ont une grande passion pour le laitage; ils sont fous du lait caillé — *raïb* — ainsi que du petit-lait mélangé d'eau — *lebenn. Chenine.* — Ils prétendent que cette dernière boisson peut griser. Le fait est, qu'au printemps, moment où l'on peut se la procurer en abondance, les que-

relles entre particuliers et entre tribus deviennent plus fréquentes. Quant au lait pur de vache — *hhalib el begra*, — j'ai cru remarquer qu'on en buvait rarement. Dans certaines familles, on va jusqu'à lui prêter des propriétés malfaisantes, notamment celle de donner des maladies de foie. Il n'en est pas de même du lait de chamelle— *hhalib en-naga*, — il est fort estimé, dans le désert surtout, où l'on prétend qu'il augmente la vigueur des hommes et des chevaux. Pour ces derniers, il remplacerait l'orge d'une manière très-avantageuse. Quant au lait de brebis — *hhalib en-nadja*, — et au lait de chèvre — *hhalib el maza*, — on en tire aussi différents partis très-utiles.

La principale fortune des Arabes consiste en troupeaux, et cependant, à l'exception des familles riches et puissantes, ils ne mangent guère de viande que les jours de fête, ou lorsqu'ils sont forcés de donner l'hospitalité. On conserve les taureaux pour la reproduction, les vaches pour avoir du lait, du beurre et du fromage, et les moutons pour s'abriter et se vêtir avec leurs dépouilles. La vente de ces animaux n'a lieu que dans les grandes occasions, lorsqu'il s'agit, par exemple, de marier une fille, d'acheter un bon cheval, de belles armes ou de faire des frais pour arriver aux honneurs et au pouvoir. Les Arabes ont donc raison quand ils disent : « Nos troupeaux sont la tête de notre bien — *rass mal-na*, — notre capital. »

On mange aussi avec plaisir la viande du chameau. Dans le Tell, on ne le fait qu'exceptionnellement ; dans le Sahara, c'est plus fréquent. La bosse de cet animal passe pour être un mets délicat.

Quant au sanglier et au cochon — *hhallouf*, — les Arabes n'en mangent pas ; sa chair est prohibée par la loi. Suivant le peuple, il n'y a cependant dans ces animaux qu'une seule

partie du corps réputée impure ; mais, comme, sans doute, on ne la connaît pas, on s'abstient.

En cas d'impérieuse nécessité, pour sauver sa vie, on peut manger de tout, même du cheval; cependant, si on a le choix entre un cochon et le cadavre d'un animal mort sans avoir été égorgé, selon la formule, il faut commencer par ce dernier.

Tout l'Orient repousse le porc de sa nourriture, c'est le damné de la création.

« Les Libyens nomades, dit Hérodote (Melpomène, ch. 186), depuis l'Égypte jusque bien loin à l'occident de Tunis, ne mangent pas plus de porc que les Égyptiens. »

Chez les musulmans, il est tellement déconsidéré, que les docteurs de la loi recommandent, le croirait-on, aux fidèles de voler plutôt que de manger du porc, se trouvât-on dans la nécessité la plus pressante. Encore aujourd'hui, l'un des plus grands plaisirs des Arabes est de chasser le sanglier le vendredi, qui est leur dimanche, et de le donner en pâture à leurs lévriers — *selougui.*

L'Indoustan : on se rappelle qu'une des causes de la dernière révolte de l'Inde anglaise fut l'usage des cartouches enduites de saindoux données aux cipayes.

Les juifs : on sait ce qu'ils en pensent. Toute l'antiquité romaine connaissait l'horreur qu'ils éprouvaient pour ce malheureux animal ; aussi, après la dernière révolte de Jérusalem, Adrien, pour anéantir le nom hébreu, ne trouva rien de mieux que de faire sculpter sur les portes de la ville, comme une défense éternelle d'y rentrer, l'image d'un porc.

Sera-t-il ailleurs l'objet de la même répulsion ? Non. On le mangera, mais il ne fera que changer de misère. Voici l'Europe couverte de forêts de chênes, de l'Oural à l'Atlan-

tique. La première fois que la poésie le nomme chez nous, elle le fait rôtir en l'honneur d'Ulysse, au fond d'une clairière, au milieu de la nuit. Au commencement de l'histoire de Rome, les premiers chants des paysans le livrent en sacrifice à Mars. C'est toujours lui qui, à l'occasion des fêtes populaires, est la victime immolée à l'autel des dieux rustiques et qui meurt partout sans prestige, tout en protestant avec énergie. D'où vient donc cette persévérance de malheur dans deux mondes si différents? C'est une histoire de climat. Dans l'un, la chair du porc donne la lèpre, peut-être la trichine; dans l'autre, elle est une question d'alimentation pour les peuples, sans présenter les mêmes dangers.

Il est permis de manger tous les animaux sauvages dont la chair n'est pas défendue par les livres saints.

Quand on veut tuer les animaux dont on peut manger la chair, il faut leur tourner la tête du côté de l'Orient, et leur couper la gorge en s'écriant:

Au nom de Dieu! Dieu est le plus grand!
Bessemellah! Allahou akeber!

Le sang rend la chair impure: on croit la purifier en le répandant. Pour rien au monde vous ne feriez manger à un Arabe la chair d'un animal mort de maladie ou tué autrement que je viens de le dire. S'il n'a pas été saigné conformément à la loi religieuse, à ses yeux, ce n'est plus qu'une charogne — *djifa.* — Cette règle s'applique même au gibier. On ne toucherait point à un animal quelconque rentrant dans cette catégorie si, avant de mourir, il n'avait été saigné au nom de Dieu, ou si, avant de le tuer, soit avec un bâton, soit avec un fusil, on n'avait pas, en l'ajustant, prononcé les paroles sacramentelles que je viens de citer.

Les doctrines, suivant les rites, varient à l'égard du poisson.

Les unes permettent de manger tout animal vivant dans l'eau, tandis que les autres ordonnent des exceptions. La grenouille, surtout, a été l'objet de nombreuses discussions.

La chair des sauterelles est permise, pourvu que ces insectes aient été pris vivants et tués par des musulmans. Dans le désert, on leur enlève les ailes, les pattes, la tête, et on les mange grillés ou bouillis avec du *kesskessou*. C'est, dit-on, une bonne nourriture, aussi saine pour les hommes que pour les chevaux, qui en sont très-friands.

Les femmes du Prophète, quand on leur envoyait des sauterelles en présent, les considéraient comme un mets délicieux dont elles ne manquaient jamais de faire bénéficier leurs amies. C'est la crevette du désert.

Le kalife *Aomar*, un jour qu'on lui demandait si l'usage des sauterelles était permis, répondit : « Je voudrais en avoir un plein panier pour les croquer. »

De tous ces témoignages, il résulte, à n'en pas douter, que suivant les musulmans, les sauterelles ont été données à l'homme pour qu'il en fît au besoin sa nourriture.

On ne manque pas de poules dans les tribus du Tell, il s'y mange pourtant très-peu d'œufs ; on préfère les vendre dans les villes. En tout cas, on ne sait que les faire durcir. Dans le Sahara, il n'y a pas de poules, non qu'on ne puisse les y élever, mais parce qu'elles gênent dans les déménagements.

Les Arabes aiment beaucoup les melons, les concombres, les pastèques, les figues et les raisins frais ou secs, les oranges, les citrons, les grenades, les pommes, les poires, les noix, les cerises, les pêches, les abricots, les dattes, etc., etc. On trouve tous ces fruits dans les villes, dans les vil-

lages, autour des zaouyas, dans les oasis du désert; mais ils ne valent pas les nôtres. On ne leur donne pas, du reste, le temps de mûrir, tant on redoute de les voir passer aux mains des voleurs.

Le fruit qui est le plus en honneur, c'est le raisin. Dieu aurait dit :

Si je mangeais, je mangerais du raisin avec du pain.
Loukane nakoul, nakoul el aaneb maa el kessera.

Ceci nous donne la mesure de bonheur qu'on doit éprouver sous un ciel en feu, à boire, pour ainsi dire, un pareil fruit.

Quant aux dattes, il faut, autant que possible, les manger avec du *kesskessou*, de la viande ou du lait, autrement elles peuvent faire mal.

Les dattes avec du lait,
N'en mange que l'ami.
Temerr ou lhhalib.
Ma ïakoul-houm ghér lhhabib.

Ce luxe est interdit aux pauvres.

Le peuple Arabe possède, on le sait, de nombreux troupeaux, le lait ne lui manque donc pas; cependant, il ne connaît qu'une espèce de fromage. Pour le faire, on caille le lait avec de la fleur d'artichaut sauvage ou avec de l'herbe non digérée que l'on rencontre dans l'estomac des moutons qu'on a égorgés. Il en sort un fromage blanc, compacte, mais qui ne se conserve pas, parce qu'en général, il n'est pas salé.

Les riches seuls prennent du café, sa réputation est méritée, bien qu'on le serve avec le marc, ce que les Européens n'aiment pas. Son goût est agréable : on y ajoute un peu de

fleur d'oranger ; il est léger et ne trouble pas le sommeil comme le nôtre.

Depuis qu'on peut se le procurer à des prix modérés, ce qui n'existait pas pendant la guerre, on rencontre, parfois, à proximité de certaines tribus, des tentes ou des gourbis — cabanes — décorées du nom de café. Ces établissements nomades sont tenus avec la permission des chefs. On n'y voit pas d'autre ameublement que des nattes pour s'asseoir. Les cartes y sont prohibées, le tabac y est toléré, le jeu de dames y est en honneur. C'est là que les simples cavaliers, les voyageurs et les commerçants vont, après une journée de fatigues se délasser et écouter, dans le plus grand recueillement, ces conteurs intarissables qui charment leurs loisirs. Vous pourriez, si vous étiez musulmans, y entendre quelques chants populaires ou le récit d'un événement important qui vit toujours dans la mémoire des populations.

Depuis que nous sommes en Algérie, pas une ville n'a été prise, pas un combat sérieux n'a été livré, qui n'ait été chanté par quelque poëte arabe.

Le peuple dont nous nous occupons ne vit que de traditions; l'histoire est presque tout entière pour lui dans les récits et dans les chants populaires, où son esprit enthousiaste a consigné, pour l'éducation virile de ses enfants, les faits dans lesquels il a cru voir le doigt de Dieu. L'érudition et la politique y découvriraient une mine inépuisable d'études et de renseignements qu'on a malheureusement trop négligés. C'est, en un mot, la littérature nationale, et c'est là qu'on peut véritablement trouver l'empreinte du caractère d'une nation qui nous ferme son intérieur, et dont les habitudes, antipathiques aux nôtres, empêchent de bien apprécier les actes.

Quoi qu'il en soit, le conteur arabe porte le nom de *kher-*

raf ou de *fedaoui*. Il joue un grand rôle dans les cafés et dans les tribus. Pénétré de son importance, il affecte les allures aristocratiques, et le bernouss dans lequel il se drape majestueusement, comme s'il était l'égal des plus savants *tolbas*, est, sinon plus fin, du moins plus propre que celui du commun des mortels. Il salue les habitués, qui l'attendent impatiemment, d'un air de protection, et s'assied gravement à la place qui lui est réservée. Quand il a commencé son histoire, gardez-vous bien de laisser poindre le moindre signe de distraction, il s'arrêterait tout court et ne continuerait que si vous lui prouviez que vous n'avez pas perdu un seul mot de ce qu'il a dit. Il s'arrêterait encore si, après chaque pause, vous ne l'encouragiez pas par ces paroles : *Eï-naam ya, sidi!* C'est bien cela, monseigneur ! Souvent le *kherraf* est très-intéressant à entendre : on est étonné de voir un homme qui, d'ordinaire, ne sait ni lire ni écrire, parler avec une facilité admirable et parler des heures entières sans se reprendre une seule fois. Grâce à sa féconde imagination, il mesurera son conte ou son histoire au temps que vous pouvez lui accorder ; il vous racontera au besoin plusieurs fois la même chose sans devenir monotone, parce qu'il saura improviser de nouvelles situations et inventer d'autres détails.

Le *kherraf*, soit pour varier les plaisirs de ses auditeurs, soit pour se reposer, alterne toujours avec le trouvère — *meddahh*, — ce commis voyageur de la guerre sainte, qui, depuis notre arrivée en Algérie, ne fait qu'exciter les masses contre nous, en apprenant et en reportant aux populations des chants de haine qui provoquent toujours de frénétiques approbations.

Celui que je vais donner a été fait par les Arabes, en 1845. A cette époque, leur soumission datait déjà de deux ans ; ils

avaient tant bien que mal réparé leurs pertes, et le moment leur paraissait venu de tenter de nouveau le sort des armes. Ils supplient donc l'émir Aabd-el-Kader qui, après la prise de la Zemala, avait été rejeté dans le Maroc, de revenir se mettre à leur tête pour en finir avec les chrétiens. Ce chant a été *la Marseillaise* de la grande insurrection de 1845.

De qui le tiens-je? d'un officier de la cavalerie rouge de l'émir : mourant de faim, sa fortune détruite, ses femmes dispersées, il était venu demander à servir dans nos spahis, non par amitié pour nous, mais pour y trouver du pain. Je dois à la vérité d'ajouter qu'il se conduisit vaillamment en toute circonstance.

CHANT DES ARABES

Ils supplient l'émir Aabd-el-Kader de venir les délivrer du chrétien

Héros renommé, terreur des infidèles,
Toi qui as soumis à tes lois,
Les plaines et les montagnes,
Les Arabes et les Kabyles ;
Toi qui détestes ceux qui mangent du cochon,
Et qui boivent du vin dans des verres,
Réveille-toi de ton sommeil.
Les vrais croyants sont dans la peine :
Reviens, pour bénir nos linceuls,
Ou prends les armes pour nous venger.

Ils sont chez nous les impurs qui triplent la Divinité
Et se prosternent devant un morceau de bois ;
Le corbeau du malheur les avait annoncés :

La terre en est couverte comme d'un habillement lugubre,
Leur horrible tambour hurle dans nos campagnes,
Et l'oiseau des ténèbres lui répond en gémissant.
Allez, mes larmes, coulez ; nagez sur ma figure,
Notre pays n'est plus qu'un cimetière ;
Quand viendra donc pour lui le jour de la résurrection ?

Les temps sont bouleversés :
Plus de modestie, plus de politesse,
Beaucoup de médisance et de vanité ;
On est noyé dans le péché.
Le sage est devenu menteur,
L'argent est devenu cuivre,
Le léger nous paraît lourd.
Ces calamités, l'impie les apporta !
Les enfants mêmes en ont blanchi ;
De chagrin, leur corps s'est courbé comme un arc.
O mon Dieu ! maudis-le dans ce monde et dans l'autre.

C'est le peuple de la démolition :
On trahit, on inquiète les vivants,
On plante la croix dans nos mosquées ;
Les morts tressaillent dans leur tombeaux.
On disperse les hommes de l'obéissance,
On humilie les musulmans,
Les juifs seuls sont glorifiés.
Qui l'aurait jamais cru ?
On les entend aujourd'hui murmurer contre nous des paroles;
Seraient-ils, par hasard, devenus des Turcs ?

Les réprouvés ont des flèches au bout de leurs fusils — baïonnettes ;
De loin, elles brillent avec éclat :

Chacun d'eux porte une bouteille, — gourde
Un verre aussi, pour que le cochon puisse boire ;
Ils sont ferrés comme des chevaux,
Ils sont bâtés comme des baudets ; — le sac.
Et, quand ils sont ivres, ils chargent sans souci.

Dans leur fureur, ils ont dit :
« Nous abaisserons les Arabes ;
Ils nous payeront des contributions ;
Nous en prélèverons sur les troupeaux, sur les récoltes,
Sur les herbages, même sur les poules ;
Ils nous appelleront monseigneur — *sidi*,
Et ils viendront nous baiser la main. »
Avons-nous assez bu dans la coupe amère du déshonneur?

Qui nous délivrera de nos suffocations ?
O gens de Dieu, venez à notre secours !
Chaque jour, on voit des musulmans
Choisir l'enfer au lieu du paradis :
Les infâmes se font les gendarmes des chrétiens ;
Ils les aident à piller leurs frères ;
Nos misères et nos pleurs les réjouissent ;
Le monde entier connaît leurs turpitudes ;
Le monde entier verra leur peu de jugement.

Les gendarmes des chrétiens : quand les tribus commencèrent à se soumettre, et que les Arabes consentirent à marcher dans nos rangs, la consternation fut grande chez ceux qui se disaient les purs, surtout chez les grands chefs nommés par l'émir Aabd-el-Kader. Ces derniers firent tous leurs efforts pour arrêter les défections ; voici un spécimen de leurs prédications fanatiques :

« Il n'y a pas d'action plus blâmable sur la terre que celle

de servir les infidèles, comme il n'y a pas de plus mauvaise excuse aux yeux de Dieu que celle de la peur. Dans les circonstances où vous vous trouvez, elle est tout à fait inadmissible, parce que c'est la fuite qui vous est prescrite, et que le pays des musulmans est assez vaste pour vous recevoir. Rappelez-vous que le monde, c'est la prison du croyant et le paradis de l'impie ; n'en demandez donc que ce qui convient au passage d'un simple voyageur, et n'allez pas, chaque jour, avilir votre religion en secouant le joug des lois divines et en vous rangeant sous le drapeau des chrétiens, etc., etc. » (1).

Oui, pervertis que vous êtes,
Les moines vous ont trompés :
Vous avez vendu vos âmes ;
Mais l'heure de l'infidèle passera,
Et les décrets s'accompliront.
Vos demeures seront habitées par les chiens,
Vos femmes et vos enfants iront pieds nus,
On vous saluera comme on salue des ânes ;
Vous compterez au nombre des maudits.

Quel bonheur peut-on trouver avec les roumis ?
Toujours en prison dans les villes,
L'air qu'ils respirent est impur ;
Ils n'ont ni chasses, ni parties de plaisir,
Et sur chaque dizaine d'hommes,
Il y a un homme pour les garder.
Ah ! traîtres, vous avez changé votre repos en deuil ;
Que direz-vous au jour du jugement ?

(1) Circulaire du kalifa si Hhamed Ben Salem aux tribus de son gouvernement — 1844.

Si vous quittez les gens du crime,
Vos péchés vous seront pardonnés ;
Et nous redeviendrons frères comme par le passé ;
Si vous restez dans votre idolâtrie,
Le *sorcier*, lui-même, ne pourra vous sauver.
Avec des balles chaudes, nous vous rassasierons,
Votre sang coulera comme des fleuves ;
Vous aurez beau vous déchirer les joues,
Nous vous ferons manger par les corbeaux.

Mais c'est assez supporter la honte,
Les tribulations, la défaite et le mépris.
Achetons une mort honorable,
En vendant nos vies au Tout-Puissant.
Où sont les médecins qui guérissent les fractures ?
Où sont les maîtres de l'heure qui disposent d'une époque ?
Où sont les braves qui veulent une revanche ?
Où sont les ogres de la foi ?
Qu'ils viennent des quatre coins du monde ;
Il faut régler nos comptes, il faut exterminer les loups !

O notre sultan, ô notre maître !
O notre seigneur Aabd-el-Kader !
Accours avec tes cavaliers rouges,
Et donne aux croyants un rendez-vous.
De Tlemcen à Constantine,
De la mer jusqu'au Sahara,
Petits et grands, nous te suivrons.
Le pays est comme un tapis d'amadou,
Tu seras l'étincelle qui le mettra en feu.

Hâte-toi, nous t'attendons :
Nos feux petilleront,

Tous ensemble nous nous élancerons,
Les adorateurs des idoles, nous les chargerons,
Et, s'il plaît à Dieu, nous les chasserons.
Ils iront habiter leurs bateaux ;
Nos contrées respireront.

A l'époque où ce chant a paru, les hommes politiques et les hommes de religion faisaient croire au peuple arabe que, n'ayant point de terres cultivables dans notre pays, nous habitions des bateaux sur les mers et sur les fleuves. De là la pensée que, si nous avions tenté la conquête de l'Algérie, c'était pour apaiser une faim qui nous poursuivait sans relâche.

Oui, que le sabre et le couteau,
Coupent en morceaux les ennemis de notre foi :
Leurs cadavres pourriront sans sépulture.
Ce sera la *difa* des aigles et des vautours ;
Avec leurs têtes de chiens nous ferons des fêtes ;
Nos enfants s'en amuseront.
Le temps presse, brûlons le père et le fils,
Et que la mère, ses sœurs et ses filles,
Soient aussi brûlées dans l'enfer !

O mon Dieu ! vous dont la gloire est sans égale ;
O mon Dieu ! vous, le seul digne d'être loué ;
Multipliez les malédictions,
Brisez la fortune des infidèles ;
Semez la crainte dans leurs cœurs ;
Et faites-nous mourir bons musulmans.
O notre seigneur Mohhammed !
Vous qui savez faire réussir les vœux ;
Intércédez pour nous, préservez-nous de l'erreur,

Et délivrez-nous de la lèpre du chrétien.
Faites-lui boire le fiel dans une coupe épineuse.
Nous vous en prions par Aali, par Athmann,
Par Abou-Boker, par Aomar,
Par tous vos vaillants compagnons;
N'ont-ils pas autrefois subjugué le monde?

Quand on aura lu ce chant étrange, où respire le fanatisme le plus ardent, et qui a été composé, du reste, au plus fort de la guerre, on saura, à peu près, tout ce que les Arabes disent de nous dans leurs poésies populaires. J'en possède un grand nombre : on y trouve la même haine, les mêmes aspirations, les mêmes reproches formulés d'une manière presque identique. Si j'en ai le temps, je les publierai un jour.

Je reviens à mon sujet.

Le peuple mange avec les doigts : chez les gens aisés, on se sert de cuillers en bois ; nulle part on ne trouve de chaises, de nappes, d'assiettes, de fourchettes, de bouteilles et de verres. Que ferait-on sous la tente de tout ce mobilier fragile et compliqué ? Que deviendrait-il, surtout, pendant les changements de résidence, les déménagements qui ont toujours lieu à dos de mulet, d'âne ou de chameau, et comment les remplacerait-on ? On sert le kesskessou dans un grand plat en bois nommé *guessaa* ; les autres mets dans de la poterie aussi grossière que solide ; et tout le monde boit à la ronde dans une écuelle en terre ou dans un vase en cuivre. Quand les Arabes assistent à nos repas, étonnés par le bruit de nos ustensiles de table pour ne voir, en définitive,

paraître que des mets peu substantiels en comparaison des leurs, ils ne manquent jamais de dire en rentrant chez eux :

Chez les chrétiens, il y a beaucoup de cliquetis ;
Mais peu de chose à picoter — manger.
Aand en-nessara tekerkib,
Ou kollet en-nekib.

Les Arabes nomades ne se servent pas de tables — *mida*. — Quand ils veulent manger, ils étendent tout simplement, dans le milieu de la tente, un tapis souple en peau tannée. Ce tapis ne doit être employé à aucun autre usage ; il est plié soigneusement et enfermé dans un lieu où il ne soit exposé à aucun contact impur. Il a porté la nourriture que Dieu envoie, il a réuni autour de lui, dans une communion fraternelle, plusieurs fidèles que les hasards de la vie nomade vont disperser demain peut-être aux quatre coins de l'horizon ; le même plat a servi à tous, que le tapis soit donc sacré comme le pain, père de la vie.

Le pain ne doit jamais tomber à terre. Quand un Arabe en trouve un morceau perdu, il le ramasse religieusement, le baise, le mange ou le fait manger. Les restes de la table doivent être distribués aux pauvres, et les miettes recueillies avec soin. Il vaut mieux les donner aux animaux que de les laisser traîner à terre. On jure par le pain :

Par la bénédiction du pain.
Berkete en-naama.

Ce respect du pain s'étend jusqu'à ne jamais se servir d'un couteau pour le toucher, ce serait lui faire violence. La nourriture donnée par Dieu et bénie en son nom avant le

repas, ne doit pas être souillée par le voisinage même d'un instrument pareil. La table est vénérable et sacrée ; rien de profane n'y peut être admis. C'est à ce point que, si l'on voit quelques grains de blé par terre, on doit ôter sa chaussure pour aller les ramasser.

Les Arabes du peuple ne font usage ni de vin, ni de boissons fermentées, et, quant aux chefs, aux tolbas, aux cavaliers du Makhzenn, qu'on aurait pu voir buvant des liqueurs fortes, ils sont, je l'ai déjà dit et je le répète, complétement déconsidérés aux yeux des populations.

Si les Arabes ne boivent pas de vin, bien qu'avant la venue du Prophète, leurs aïeux l'aient glorifié dans toutes leurs poésies, ils sont, en échange, très-difficiles sur le choix de l'eau qui, avec le laitage, doit être leur unique boisson. Telle source dont ils auront éprouvé la saveur particulière et les propriétés salubres sera leur château-margaux, telle autre leur clos-vougeot, etc., etc. Ils ne négligeront rien pour s'en procurer. En un mot, ils savent déguster l'eau avec une délicatesse de goût comparable à celle qu'emploient pour les vins les courtiers les plus renommés de nos pays vignobles. Et non-seulement, quand ils peuvent la trouver, ils veulent l'eau bonne et saine pour eux et leur famille, mais ils la recherchent encore pour leurs animaux.

Dans nos expéditions, j'ai vu souvent, après de longues journées de marche, par des chaleurs intolérables, par un vent du sud qui nous soufflait le sable et la poussière au visage, quand, cavaliers et fantassins, tous haletants, inertes, épuisés, nous nous laissions aller, affaissés, à un repos fatigant encore et parfois troublé par des alertes que nous causait l'ennemi rôdant et tournoyant aux environs, j'ai vu, dis-je, des Arabes qui marchaient avec nous, se rendre à une lieue du bivac pour faire boire leurs chevaux à une source

pure qui leur était connue. Ils aimaient mieux risquer ainsi leur vie que d'avoir la douleur d'abreuver leurs chevaux dans les ruisseaux peu abondants du camp, ruisseaux dont le piétinement des hommes et des bêtes de somme avait souvent fait autant d'infects cloaques.

Les Arabes du désert disent :

La meilleure nourriture est l'orge ;
La meilleure chair, celle du chameau,
Et la meilleure eau, l'eau du ciel — des mares.
Khïar el makela, chaaïr ;
Khïar el lhhamm, lhhamm el baaïr,
Ou khïar el ma, le ghedir.

Peu de personnes, je crois, seront de leur avis.

On trouve aussi dans les conversations du Prophète :

Il y a trois choses dans le monde qui font le bonheur des croyants :

La beauté, la verdure,
Et le bien qui court — l'eau.
Zine ou le khadouri,
Ou le mal djari.

C'est-à-dire les rivières, les sources et les ruisseaux ; l'eau enfin, si précieuse dans les pays arides, parce qu'elle y assure et conserve la vie.

L'eau répandue sur la table, par hasard, est un bon présage. Ainsi du café, du lait et de l'huile ; ce sont les biens de Dieu, il nous les a donnés ; qu'ils se répandent, il les remplacera.

L'eau sort du paradis : elle est la source et le symbole du bonheur.

Ce serait le plus énorme de tous les péchés que de cra-

cher dessus, comme, du reste, sur tout ce qui vient de Dieu, sur l'homme, sur les fleurs, sur le feu, même sur les animaux.

Tels sont donc aujourd'hui le respect et la prédilection que les Arabes ont pour l'eau, quand cependant, s'il faut en croire ces vers charmants d'un poëte de leur nation, ils ont autrefois beaucoup aimé le vin :

Chez nous, on aime à boire, au milieu des roses,
La liqueur couleur de rose ;
Et nos vins, que l'on peut comparer à des perles enchâssées dans de l'or,
Auront toujours la vertu de rapprocher les rangs les plus éloignés,
Et de faire épanouir les visages les plus sombres.

Je ne quitterai pas l'eau sans dire que les Arabes en voyage ne boivent jamais d'eau que la marche a battue et que le soleil a chauffée dans les outres, avant de lui avoir fait prendre l'air un instant. Il disent :

Bois à la bouche de la vipère ;
Mais ne bois jamais à la bouche de la peau de bouc.
Echrob menn foum lefaa ;
Ou la techrob menn foum el guerba.

Pour mettre l'eau en contact avec l'air, on boit à la régalade.

Les Arabes estiment très-peu ceux qui mangent d'une manière déréglée ; quand, par sa faute, un homme est affligé d'un excès d'embonpoint, ils ajoutent d'ordinaire à son nom le sobriquet ironique de :

Bou kerch — le père du ventre.

Du temps des Turcs, on fit un jour cadeau, dans la pro-

vince d'Oran, à un bey qui était obèse, d'une selle splendide dont les étriers étaient en or massif et dont tous les accessoires étaient délicieusement brodés. Il voulut l'essayer surle-champ ; il fit seller un cheval, l'enfourcha ; mais il mit aussitôt pied à terre, en faisant connaître d'un ton dédaigneux qu'il la trouvait trop étroite. Les chefs arabes qui la lui avaient apportée, profondément blessés de ce manque de savoir-vivre, lui dirent alors sèchement : « Ce n'est pas la selle qui est trop étroite, c'est ton ventre qui est trop gros. » Puis ils se retirèrent immédiatement dans leurs tribus. Le gouvernement eut toutes les peines du monde à calmer leur irritation qui se traduisit par des mouvements insurrectionnels.

Aaïcha prétend que le Prophète voulant acheter un esclave lui fit offrir des dattes. Le pauvre diable en mangea tant et avec une avidité telle, que l'envoyé de Dieu, grand partisan, comme on le sait, de la sobriété, le renvoya en s'écriant :

— Trop manger nuit.

La modération dans le boire et le manger est donc en grand honneur parmi les Arabes ; on trouve cependant chez eux des individus qui se font une réputation de gros mangeurs. Leur souvenir est devenu légendaire ; mais les gens expérimentés ne les citent que pour inspirer le dégoût de l'intempérance qui, d'après eux, diminue toujours la vigueur et les qualités d'un guerrier.

Il ne manque pas, je le sais, de gens qui prétendent qu'autant les Arabes paraissent sobres et modérés, dans la pratique habituelle de la vie, autant ils se montrent voraces quand ils trouvent occasion de satisfaire leur appétit sans qu'il leur en coûte rien. Il y a du vrai dans cette assertion. N'allez pas cependant en conclure que, s'ils le pouvaient, chaque jour, ils commettraient des excès de nourriture, vous

seriez dans l'erreur. Au bout de peu de temps, ils retourneraient avec un grand plaisir à leur modeste *kesskessou*. Voulant en avoir le cœur net, j'ai, moi-même, fait plusieurs fois cette expérience, et toujours j'ai obtenu la preuve de ce que j'avance. La plus décisive dont j'aie souvenance est celle-ci :

En 1838, pendant que j'étais consul de France à Mascara, on amena un jour chez moi un Arabe de la tribu des *Hhachem* qui, à la chasse, avait eu la main gauche presque emportée par son fusil dont le canon venait d'éclater. Il était de noble origine, on le disait même parent de l'émir Aabd-el-Kader. Nous lui donnâmes tous les soins imaginables ; mais la blessure était tellement grave, que M. le docteur Warnier, médecin militaire distingué, alors attaché au consulat, fut obligé, pour le sauver, de lui séparer la main en deux parties par l'amputation complète de l'annulaire et du petit doigt. Avec la résignation qui caractérise sa race, le *Hhachemi* supporta sans sourciller cette douloureuse opération qui, du reste, réussit admirablement. Nous le gardâmes chez nous, c'était le moyen de lui épargner des allées et des venues pour les pansements ultérieurs. Les voitures étant complétement inconnues dans son pays, il aurait été obligé d'entreprendre ces déplacements à cheval ou à dos de mulet, ce qui l'aurait fait horriblement souffrir.

Nous lui offrîmes notre table ; il accepta. Ce que cet homme mangea, pendant les premiers jours, est incroyable; tout ce qu'on nous servait disparaissait avec une célérité qui nous donnait à réfléchir fortement, je l'avoue, sur cette sobriété si vantée des Arabes, et nous commencions à en douter beaucoup, quand, un matin, se trouvant en pleine convalescence, nous le vîmes entrer dans notre appartement, où il nous tint ce langage :

— Mes frères ne m'auraient pas soigné mieux que vous ; j'étais dans l'étroit — dans l'embarras, — et, avec l'aide de Dieu, vous m'en avez tiré. Depuis que je suis votre hôte, j'ai mangé de votre bien et vous ne me l'avez certes pas ménagé. Que Dieu vous le remplace et vous couvre de sa protection ! Aujourd'hui, je sens qu'il m'est impossible de continuer une pareille existence ; la vie, pour nous, doit être rude ; je crains de m'habituer au bien-être et à la mollesse ; ne m'en veuillez pas, permettez-moi de rentrer dans ma tribu et recevez mes adieux.

Notre Arabe était en bonne voie de guérison ; le docteur lui donna son exéat. Nous le revîmes de loin en loin ; jamais il n'accepta plus notre dîner, qui, modeste en réalité, lui avait toujours paru un repas somptueux.

Mais il est temps de terminer : je le ferai en citant encore quelques préférences et quelques préjugés arabes au sujet de la nourriture. Chacun en croira ce qu'il voudra.

Le Prophète préférait la viande à toute chose ; suivant lui, elle augmente la finesse de l'ouïe. Toutefois, il recommandait souvent d'honorer le pain, et il disait qu'on l'honorait en le mangeant tout sec.

Mohhammed aimait aussi la courge qui a la vertu de rendre la force à une âme attristée, tout en donnant de la consistance au foie, en même temps qu'elle raffermit le cerveau. Il ne détestait pas non plus les lentilles, parce que, disait-il, elles ont le pouvoir de disposer le cœur à l'attendrissement et les yeux aux larmes.

Benn Sahel prétendait que le riz prolongeait les jours des hommes. Il est certain que les Indiens qui ne mangent que du riz ont toujours des rêves agréables, et qu'ils vivent assez longtemps.

Benn Mannssour a dit : « Celui qui s'abstient de manger

de la viande pendant quarante jours, dépérit. (Les musulmans font-ils ainsi allusion à notre carême ?) Et celui qui, pendant quarante jours, ne mange que de la viande, devient inévitablement cruel. »

Si Tahar s'étant présenté chez l'émir Dolla, le trouva assis devant une corbeille remplie de bananes ; mais le prince ne l'invita pas à en manger. Il lui en demanda la raison.

— Faites-moi l'éloge de ces fruits, lui dit l'émir, et vous aurez acquis le droit d'y toucher.

— La banane, s'écria alors si Tahar, est un lingot d'or farci de beurre frais ; elle est plus douce que le miel et plus fondante que la moelle ; on peut facilement la peler, la couper, et elle glisse sans effort dans le gosier qu'elle imprègne de douceur.

Et enfin, Bou Harirate avait coutume de dire :

« Les dattes préservent des rhumatismes ;

» Le miel, pris à jeun, garantit des convulsions ;

» Les grenades assainissent le foie ;

» Les raisins secs conviennent à une santé altérée ;

» Le céleri rétablit l'estomac et donne à l'haleine une bonne odeur ;

» Et celui qui mange beaucoup de coings est sûr d'avoir beaucoup d'enfants. »

Les Arabes sont aussi convaincus que le caractère de l'homme subit malgré lui l'influence des aliments dont il se sert. Ils ont même un dicton à cet égard. Je le tiens de l'émir Aabd-el-Kader.

Cinq mangent cinq.
Khamssa yakoulou khamssa.

Voici comment ils expliquent ces paroles :

Sur la terre, il y a cinq peuples qui ont du goût pour

cinq animaux différents, dont ils contractent les habitudes.

Les Chrétiens mangent le porc : ils ignorent le sentiment de la jalousie, et sont en général gourmands et cupides.

Les Turcs mangent le cheval : leur cœur est endurci ; ils manquent totalement de miséricorde.

Les Égyptiens mangent les rats : comme eux, ils sont portés au larcin.

Les Nègres mangent les singes : ils sont passionnés pour la danse.

Les Arabes mangent le chameau : comme lui, ils sont très-disposés à la rancune.

CHAPITRE HUITIÈME

HOSPITALITÉ

Mahomet en fait un dogme. — Hospitalité publique, religieuse et privée. — Le Senndouk, bahut des Arabes. — Les Arabes sont des conteurs charmants. — La Ghomza, clignement imperceptible de l'œil. — Cassez la glace, vous trouverez l'hypocrisie. — La tente de campagne. — Guitoune. — Un invité de Dieu. — Les pantalons et les sous-pieds. — Si vous ne voyez pas la femme, elle vous verra. — Défauts qu'il faut éviter à table. — Principes pour les invitations. — Règles à observer avec les invités. — Départ de l'hôte. — Grâces accordées par Dieu à celui qui est hospitalier. — La légende des sept cœurs. — Hospitalité de la mer.

L'hospitalité est l'un des caractères dominants des races sémitiques. Quelque loin qu'on remonte dans l'histoire de l'Orient, on retrouve partout cette vertu en honneur. Si nous ouvrons le plus ancien des livres, la Genèse, nous voyons Loth s'agenouiller devant les anges qui ont revêtu la forme humaine, et les supplier de s'arrêter chez lui afin qu'il puisse leur laver les pieds et leur offrir la nourriture dont ils paraissaient avoir besoin ; nous voyons Sarah préparer de

ses mains le repas des hôtes d'Abraham, et Rébecca courir à la source voisine pour en rapporter l'eau nécessaire aux invités de Dieu, aux hôtes.

Lorsqu'on rencontre ainsi les mêmes mœurs répandues depuis les premiers âges du monde sur une immense étendue de pays, on serait saisi d'un profond étonnement, et tout naturellement porté à se demander comment elles ont pu se perpétuer jusqu'à nos jours à travers les générations, si l'on n'arrivait bientôt à comprendre que l'hospitalité est pour les Orientaux la condition essentielle de leur existence. En effet, au milieu de leur vie nomade, de ce va-et-vient perpétuel de gens vivant sous la tente, loin des villes et de leurs ressources, pour arriver à établir des relations politiques ou commerciales, pour entretenir des rapports utiles soit avec la famille, soit avec la tribu , il fallait évidemment inventer un lien qui, sur des espaces immenses, rendît possibles les voyages et les déplacements. De là, ce terrain neutre accepté par tous, que l'on appelle l'hospitalité et sur lequel l'homme isolé peut trouver, momentanément du moins, protection, sécurité et bien-être, à la condition de rendre le lendemain le service qu'il aura reçu la veille. Il y a donc, au fond de ce qui excite nos sympathies et notre admiration, un calcul intelligent, un sentiment très-prononcé d'intérêt personnel que sut développer encore, avec une extrême habileté, l'homme étonnant qui devait porter si haut et si loin la renommée du nom arabe. Mohhammed avait beaucoup voyagé, il avait connu la séparation, l'exil, les difficultés de la vie nomade ; mieux que tout autre, il devait donc comprendre l'utilité de créer, entre les peuples qui commençaient à se ranger sous sa loi, une sorte de garantie personnelle ; aussi s'empressa-t-il de donner une consécration divine à des principes suivis avant lui, mais variables,

et qu'il fixa. Le Prophète musulman, dans cette circonstance comme dans beaucoup d'autres, ne fut point un novateur, ce fut un réformateur de génie : au lieu de heurter les idées reçues, il s'appuya au contraire sur elles, pour les modifier dans un sens meilleur. D'une qualité, il fit un dogme ; l'hospitalité devint, entre ses mains, une condition essentielle de salut dans ce monde et dans l'autre. Il alla plus loin, et, si le Koran, qui est, d'après les Arabes, la parole même de Dieu, impose d'une manière formelle ce devoir sacré comme preuve d'union et de fraternité, comme moyen de rapprochement entre étrangers, souvent même entre ennemis, les conversations de Mohhammed — *Hadite-sid-na Mohhammed* — recueillies avec soin, contiennent en outre de fréquentes leçons sur la manière de l'accomplir avec dignité, avec sympathie, sur les traitements affectueux que se doivent réciproquement les hôtes. A ce point de vue, l'envoyé de Dieu, — *rassoul Allah*, — déjà législateur civil, politique et religieux, déjà promoteur de l'unité nationale, serait encore l'auteur du droit des gens chez les musulmans, le codificateur des relations individuelles, le père de l'étiquette arabe, et de ce que j'appellerais l'urbanité, si l'étymologie de ce mot permettait de l'appliquer à un peuple vivant sous la tente, et dont les grands seigneurs, les meilleurs gentilshommes dédaignent volontiers les habitants des villes.

Ce qu'on sait d'ailleurs des cours brillantes de Damas, de Bagdad, de Tlemcen, du Maroc, de Cordoue et de Grenade, prouve que les kalifes ont été les dignes successeurs de Mohhammed, comme le peu de temps écoulé entre l'apparition de celui-ci et l'époque où ces cours eurent le plus d'éclat, démontre aussi que c'est au Prophète seul qu'appartient l'honneur d'avoir posé les règles de l'hospitalité arabe, telle qu'elle est pratiquée maintenant, et, c'est là le point

capital, de l'avoir tellement liée à la religion, qu'elle ne s'en distingue plus en aucune manière.

Les considérations qui précèdent n'étaient pas, je crois, inutiles pour expliquer comment je vais être amené à ne pas séparer des choses qui, s'il s'agissait d'un autre peuple, sembleraient tout à fait sans rapport ; c'est-à-dire l'hospitalité, devoir de religion, la bienfaisance, devoir aussi d'ordre religieux, mais dont l'accomplissement se manifeste par des institutions politiques et administratives, et enfin l'étiquette générale et la politesse privée.

Si donc, dans cette étude, je mets souvent en scène et quelquefois ensemble les sultans, les grands seigneurs, les saints et les hommes du peuple ; si je passe brusquement du palais ou de la mosquée aux simples détails d'un repas, si je tente de montrer la relation qui peut exister entre un mets de table et un verset du Koran, qu'on ne me blâme pas, j'y suis entraîné par la force des choses. Au contraire de nous autres chrétiens, les Arabes disent : *Bessemellah*, au nom de Dieu, avec autant de solennité quand ils égorgent un mouton pour le manger, que lorsqu'ils tirent le sabre pour défendre leur pays et leur religion. A l'acte le plus insignifiant en apparence préside toujours la préoccupation du salut éternel, au moins tel qu'ils l'entendent. Que voulez-vous ! ce qui serait pour nous une banale formule, est pour eux un article de foi. Le Prophète a dit :

« Ce qui constitue la foi, c'est l'exercice constant de l'hospitalité, et la stricte observation de rendre le salut à celui qui vous l'a adressé. »

Et il a ajouté :

« Le meilleur pèlerinage, celui dont on peut espérer le plus de fruit, consiste à donner à manger, ainsi qu'à par-

ler toujours avec bonté. Les anges ne hantent pas la demeure de ceux qui n'admettent pas les hôtes. »

Ceci posé, je vais pénétrer plus avant que par le passé dans l'examen de l'une des qualités éminemment saillantes du peuple arabe et réunir en un corps de doctrine des notions jusqu'ici éparses, multiples, incomplètes. Le lecteur prononcera cette fois et dira si je suis parvenu à répandre de la clarté sur un sujet déjà proverbial, j'en conviens, cependant dépourvu de cette union, de cette harmonie qui peuvent en faciliter l'intelligence. Dans tous les cas, qu'on se rassure, je me garderai d'entreprendre un traité de théologie musulmane. Le peuple dont je vais m'occuper a ce bonheur d'être pour nous assez nouveau, et l'on peut, en parlant de lui, devenir peut-être intéressant, tout en restant sérieux, romanesque même, sans cesser d'être vrai.

Les Arabes reconnaissent trois espèces d'hospitalité :

1° L'hospitalité publique : Elle est donnée par le gouvernement. C'est lui qui reçoit les hôtes et cela se passe à peu près comme partout. On les loge, on les nourrit, on les défraye, on pourvoit enfin à tous les besoins, avec plus ou moins de générosité, avec plus ou moins de luxe et d'éclat, suivant le caractère du souverain, l'importance des visiteurs, la richesse de la nation.

2° L'hospitalité religieuse : Si le voyageur en danger, l'homme qui a perdu sa route, le pauvre qui a faim, n'ont rien à attendre des agents du pouvoir, ils sont encore secourus d'une manière efficace au nom de Dieu. Alors, ce sont les *zaouyas* qui se chargent de ce soin. Voyons donc ce que c'est que la *zaouya*. C'est à la fois une mosquée, un tombeau, un séminaire, une école primaire et secondaire, une école supérieure et une hôtellerie gratuite.

3° Et enfin l'hospitalité privée : Nous nous étendrons da-

vantage sur celle-ci, qui, en définitive, est la base des deux autres.

Le principe de l'hospitalité, ainsi que nous l'avons déjà montré, préside aux circonstances les plus ordinaires de la vie arabe; en station, en marche, à la guerre, à la chasse, dans les fêtes, partout, la noblesse religieuse et la noblesse d'épée, le marabout et le djiyed, le riche et le pauvre, le pasteur comme l'agriculteur, tout le monde s'efforce de le mettre en pratique. Il règne dans le Tell et dans le Sahara, c'est un des pivots de la société arabe.

Cela est vrai; mais ce principe absolu est-il sans inconvénient? Il en existe, sans doute, qu'on peut signaler tout en reconnaissant la grandeur et la beauté de l'hospitalité arabe.

M Adrien Berbrugger, le savant conservateur de la Bibliothèque d'Alger, qui connaît si bien la langue et les mœurs arabes, dans un article très-bien pensé, lui trouve le tort d'entretenir une masse de mendiants et de vagabonds. Je suis de son avis. Voici, du reste, comment il s'exprime:

« Les gens qui n'aiment pas le travail, et ils sont nombreux en pays arabe, peuvent se livrer tout à leur aise au culte de la paresse, moyennant le système d'hospitalité exagéré qui règne parmi les indigènes. Depuis l'océan Atlantique jusqu'en Syrie, et même au delà, un fainéant est sûr de rencontrer partout sur sa route, et chaque jour, l'abri et la nourriture gratuitement. Comment résister à une pareille séduction quand on appartient à une race dont les besoins sont si peu nombreux?

» Les indigènes à qui nous avons parlé des dangereux abus de l'hospitalité arabe, en convenaient eux-mêmes; mais ils objectaient que, leurs pères l'ayant ainsi exercée de temps immémorial, ils ne pouvaient faire autrement qu'eux. »

Vous le voyez, toujours l'immobilité.

Bien que dans certaines villes et même en pays sauvage — *belad el khela* — on rencontre des caravansérails — *fenndek*, — où les voyageurs, moyennant une légère rétribution, peuvent trouver un abri pour eux, leurs montures et leurs bêtes de somme, l'hospitalité publique n'a pas encore tué l'hospitalité privée. Cependant, dans les villes, les relations quotidiennes n'entraînent pas l'admission dans la maison. On se voit dans un café, dans une boutique, et, si l'on veut recevoir, c'est dans une chambre préparée à cet effet, loin des femmes et des enfants. Les fonctionnaires, les hommes d'affaires sortent le matin de chez eux et n'y rentrent que le soir.

Dans les tribus où, en dehors de la politique, la noblesse n'a pas d'autre occupation que celle de surveiller sa fortune, protéger ses clients, chasser, prier Dieu, et traiter ses amis proches ou éloignés, les chefs font toujours dresser pour ce dernier objet une tente de campagne — *bite ed-diyaf* — la chambre des hôtes, — à quelques pas en dehors de leur douar. Les étrangers ne pourront ainsi se mêler à leurs familles, ni voir le visage de la maîtresse de la tente, ce qui les contrarierait au suprême degré ; mais, soyez tranquilles, s'ils ne voient pas, ils seront vus.

Il y a bien loin d'ici à Abraham, mais cette race arabe a tout conservé : idées, sentiments, habitudes, tour de l'esprit, prescriptions légales ; même le costume, même la forme des instruments de culture ; même, ce qui est plus étonnant pour des Européens, ce que j'appellerai la mode pour les parures et les bijoux des femmes. Quand arrivent des étrangers, cela se passe aussi de la même manière que du temps de ce patriarche.

« Comme il levait les yeux, il vit trois hommes, il courut à eux se prosternant, et leur dit : « Seigneurs, si vous

m'en trouvez digne, ne passez pas sans vous arrêter. Je vous apporterai de l'eau, je vous laverai les pieds, et vous vous reposerez sous cet arbre pendant que je vous donnerai à manger. »

» Puis rentrant dans la tente, il dit à Sarah : « Préparez » des pains cuits sous la cendre, et je vais tuer un chevreau » de notre troupeau. »

» Et, pendant qu'ils mangeaient, il les servait et se tenait debout devant eux. »

« Où est Sarah, demandent-ils? — Seigneurs, elle est là-» bas, dans ma tente. » Mais Sarah les voyait et les entendait. »

Ce n'est donc pas chez lui, dans son intérieur, qu'il est possible d'étudier les mœurs intimes de l'Arabe. Si longtemps que vous soyez son hôte, vous ne le connaîtrez pas, grâce à l'étiquette d'une hospitalité dont toutes les conditions sont arrêtées, prévues, immobilisées dans des règles religieuses, et qui sait concilier la réserve avec la cordialité; grâce surtout à la disposition intelligente de son habitation. Sa tente — *khétma* — est vaste, formée d'un tissu de palmier nain, de laine, de poil de chèvre et souvent de chameau; elle est impénétrable au soleil et à la pluie. Vous ne pourriez y entrer qu'en rampant, tant elle est bas tendue, et puis qu'y verriez vous? Rien. L'intérieur est partagé par un rideau, en deux parties: l'une dans le fond pour les femmes, l'autre sur le devant pour les hommes, qui doivent être toujours prêts à défendre leurs biens et leur honneur parce qu'ils sont toujours en danger. Les vêtements, sacs, provisions, occupent le milieu, les harnachements reposent dan un coin; les armes sont attachées aux supports de cette maison singulière. C'est la tente, c'est la maison de poil — *bite echaar*. — Des lits? à quoi serviraient-ils? il n'y a que

des nattes chez les pauvres, et, chez les riches, des tapis plus ou moins moelleux. Quant au mobilier, pas l'ombre. Déménager, chez nous, avec tant de moyens de transport, et la passion que nous portons à nos meubles, équivaut presque à un incendie. C'est Franklin qui l'a dit, et nos ménagères le savent. Chez les Arabes, toujours en alerte, toujours prêts à lever le camp, quel genre de meubles, je le demande, pourraient résister à la vie nomade?

Le seul meuble qu'il y ait dans chaque tente, c'est un *senndouk*, grand coffre solide, plus ou moins incrusté de cuivre, qui, chez les riches, sert à enfermer les étoffes précieuses, les titres, les papiers importants ou les bijoux que les femmes ne peuvent emporter sur elles. Ce coffre, arche de famille, est fait de manière à pouvoir être jeté rapidement sur les bêtes de somme en cas de départ précipité. Voilà des mœurs bien étranges. Il n'y a pas si longtemps qu'en France le paysan n'avait guère d'autre meuble à lui. Le colon, le fermier, non possesseur de terre, quoique attaché au sol par contrat, n'avait pas d'autre fortune que son arche ou bahut, grand coffre — et souvent peu rempli — qui contenait tout son avoir. Les manuscrits de quelques coutumes du quinzième siècle présentent une série de miniatures qui accompagnent les différents textes de la loi : toutes les fois qu'à l'occasion de bail, de colonage, de cheptel, de saisie, de saisie surtout, il y a des paysans à représenter, le peintre a mis à côté d'eux le coffre rustique ; c'est le seul meuble légal du vilain. Entrez encore aujourd'hui chez certains métayers, en Vendée et en Bretagne ; au pied du lit drapé de serge verte, entre le foyer où pend un fusil et le poteau où le berceau s'appuie, vous verrez l'arche, c'est le mot consacré ; il sert de marchepied au lit ; le maître seul s'assied dessus ; il se transmet par héritage.

Est-ce abuser des ressemblances? Ce meuble unique chez l'Arabe, jamais fixé au sol, ce meuble unique chez l'ancien colon, pas encore propriétaire, m'a paru bon à considérer. Il est, chez nous, le commencement de la prise de possession du sol, il est chez eux, peuples nomades, l'éternelle expression de la vie errante.

Il n'y a donc pas, dans ce qu'on voit sous la tente, matière à grande observation : heureusement pour les curieux, la honte s'attache aux habitudes casanières. Quand le temps le permet, un Arabe ne passe jamais la journée chez lui, il serait montré au doigt. Après avoir accompli les devoirs qui leur sont imposés par la religion, par l'état du pays, ou par la surveillance de leurs terres ou de leurs troupeaux, les hommes se réunissent loin des femmes, en dehors du douar, et, là, assis à la manière orientale, protégés contre l'humidité par leurs épais bernouss, ils s'égarent à plaisir dans de longues causeries. La parole est au plus âgé, au plus brave, au plus expérimenté : les jeunes gens savent écouter, ils parleront plus tard, leur barbe ne prendra que trop vite la couleur poivre et sel — grise. — Les sujets sont variés parce qu'ils sont féconds. On passe en revue la religion, la guerre, le *roumi* — chrétien, — l'amour, les chevaux, les armes et la chasse, matières toujours commentées, toujours inépuisables. Ainsi se propagent les traditions des aïeux, ainsi se préparent les thèmes tout faits, les réponses aux questions de tout genre, les solutions pratiques pour les cas de la vie ordinaire, et la vie ordinaire est hérissée de difficultés telles, que l'expérience de chacun n'y saurait suffire si elle ne s'étayait de l'expérience de ceux qui ont précédé. Il faut qu'ils tirent tout d'eux-mêmes, leur défense et leur sécurité. C'est aussi par cette méthode et cette discipline de l'intelligence qu'ils s'assouplissent, s'instruisent, et finissent par acquérir

une grande habitude de la parole. Ne vous laissez pas cependant séduire par leur façon de parler ; pleine de souplesse et de grâce, elle manque, le plus souvent, de sincérité. Forcés, dès leur plus jeune âge, de lutter avec des périls toujours renaissants, de débattre eux-mêmes leurs intérêts, de s'ingénier enfin, rien que pour vivre, ils ont tous, depuis le chef le plus élevé, jusqu'au dernier berger, une finesse et une habitude de s'exprimer telles, qu'eux-mêmes ont dû le constater. Ils disent :

L'Arabe, tue-le avant qu'il ait parlé.
El Aarbi ketelou kebel ma itkellem.

Parce que, si tu le laisses parler, quel que soit son crime, il parlera si bien, que tu ne pourras plus le punir.

Conteurs charmants comme des poëtes, conteurs discrets comme des diplomates, les Arabes, en général, ne savent ni lire ni écrire, et pourtant vous les trouverez parfaitement au courant des affaires de leur pays. Leur maintien sera toujours grave : ils comprennent que la prudence leur est commandée par leur état politique, par les dangers qu'ils courent réellement, par ceux auxquels leur rancune ne les dispose que trop à croire. Ils sentent, dans un pays livré à l'arbitraire ou soumis à la domination étrangère, la nécessité de ne rien donner au hasard. Entre eux, devant un chrétien surtout, ils se comprennent sans parler : chrétien ou musulman, son ennemi, c'est son maître ; mais, quand rien ne gêne l'expansion, entre compagnons de plaisirs ou de méfaits, on se dédommage de la contrainte, on est d'une gaieté bruyante. Elle doit durer si peu ! On ment, on médit, on se moque. Le Koran a permis, assure-t-on, de mentir pour sauver sa tête ; seulement, on use de la permission comme si l'on était tou-

jours en danger de mort. Aussi, quand un Arabe traitant avec un chrétien, lui dit d'un air de bonhomie :

O monseigneur ! tu peux avoir confiance en moi, le mensonge est un péché dans ma religion.
Ya sidi ! amenn fiya, el kedeb kharam fi dini.

J'engage le chrétien à redoubler d'attention, s'il ne veut pas être trompé.

Il est juste de se défier encore, en affaires, de ce dicton très-répandu :

Un seul Dieu, une seule parole.
Rebbi ouahhéd, kelma ouahhéda.

On vous le glissera à chaque instant dans la conversation ; n'en prenez pas moins vos précautions.

Médisant : il faut bien reprendre un peu de ce qu'on a donné en compliments, en protestations d'amitié et de dévouement.

Cela rafraîchit le cœur.
Iberred el galb.

Moqueur : craignez les mots à double sens. La langue arabe en est très-riche, et, si vous n'en comprenez pas la malice, on vous les prodiguera avec tant de finesse et d'esprit, qu'on vous couvrira de ridicule aux yeux des assistants, parce qu'il vous arrivera souvent de prendre une raillerie pour une louange, une injure même pour une gracieuseté.

De même, soyez très-méfiant, lorsque vous verrez votre interlocuteur relever son *hhaïk*, et s'en couvrir entièrement la bouche, quelquefois le nez. Les Arabes croient, en agissant ainsi, se rendre complétement impénétrables. L'expression involontaire de la bouche passe chez eux pour trahir

mieux que les yeux, cependant appelés chez nous le miroir de l'âme, les impressions les plus profondes. La parole peut s'animer, la physionomie doit toujours rester muette.

Tenez-vous également sur vos gardes si, causant avec un marabout, un taleb, un Arabe quelconque, vous l'apercevez, pendant que vous lui parlez, tournant et retournant entre ses doigts les grains de son chapelet : c'est un fanatique. Le brave homme ne répète pas des prières en retard, non ; il prie tout simplement Dieu de lui pardonner le péché qu'il commet en s'entretenant avec un chrétien, et d'éloigner de lui les démons qu'il sait, de source certaine, accompagner toujours un infidèle. Tirez-en le meilleur parti possible en fermant les yeux sur ses grimaces.

Que voulez-vous ! jusqu'à la fin des siècles, le musulman dira toujours, en parlant du chrétien :

C'est mon frère par la terre,
Et mon ennemi par la religion.
Khouya menn et-tine,
Ou aadouya menn ed-dine.

Si l'Arabe, de nation à nation, ne peut avoir d'amitié pour nous, il est pourtant juste de dire que, d'Arabe à Français, les guerres d'Afrique ont suscité des actes mutuels de dévouement et d'attachement dont je donne avec plaisir ici un exemple qui m'est personnel.

En revenant de Taguedempt, en 1841, et après avoir dépassé Mascara, l'armée devait camper à El Bordj. En ma qualité de directeur des affaires arabes, j'étais tout naturellement en avant du corps expéditionnaire, chargé de reconnaître où l'on pourrait trouver pour la nuitée du bois, de la paille et de l'eau. Mes renseignements pris, suivi d'un seul Arabe que j'avais choisi pour m'accompagner, je me dé-

cidai à aller faire boire mon cheval, qui en avait grand besoin, à une source d'eau très-pure placée à une demi-lieue environ du bivac où nous devions passer la nuit.

La source était au fond d'un ravin couronné par des murailles escarpées, un sentier de chèvres montant et descendant y conduisait. Des broussailles suspendues aux parois de la montagne et dégringolant entre les roches croissaient et reluisaient au soleil. C'était un paysage fort curieux; mais je n'étais pas venu pour cela. Je débride mon cheval et le vois plonger avec délices ses naseaux dans cette eau transparente, quand tout à coup, une balle arrive, puis une autre, puis une troisième qui fait jaillir l'eau autour de moi ; enfin elles se mettent à pleuvoir, en même temps qu'un ouragan de cris et d'injures, à l'adresse du chrétien, part d'en haut, d'un groupe d'éclaireurs ennemis dont j'aperçois seulement alors les têtes, au-dessus du versant opposé. S'en aller, et vivement, il n'y avait que ce parti à prendre ; mais c'était là le difficile. J'essaye de brider mon cheval, j'ai toutes les peines du monde à lui placer le mors dans la bouche, et, comme toujours, pour vouloir aller trop vite, je vais trop lentement ; la position devenait critique. Mon Arabe, alors, avec la merveilleuse aptitude qu'ils ont tous pour faire obéir les animaux, passe la bride, me tient l'étrier, et tous d'eux, d'un temps de galop, nous nous mettons hors de la portée de l'ennemi qui commençait à descendre. Une fois en sûreté, il s'arrête et me regarde en riant : « Me reconnais-tu ? — Non, lui dis-je. — Eh bien, je suis le frère de cet homme que tu as sauvé à Oran, il y a deux ans, et qui allait être passé par les armes. Nous sommes quittes, adieu, *commanndar* — commandant ! » Et il s'éloigna pour rejoindre les siens. Je me rappelai alors cette histoire. Elle était très-simple. Mon Arabe appartenait à la tribu des Douérs, dont une partie était

encore dans les rangs ennemis, et son frère, qui venait le voir, arrêté un jour comme espion, allait être fusillé, quand j'eus la bonne fortune de le sauver en prouvant son innocence.

Surveillez surtout la *ghomza*. La *ghomza* est un clignement presque imperceptible de la paupière inférieure, au moyen duquel deux individus peuvent s'entendre pour railler, tromper ou trahir. En pays arabe, plus d'une vie a été tranchée sur un arrêt de la *ghomza*. On dit à ce sujet :

L'intelligent comprend au coup d'œil,
Et l'ignorant ne comprend qu'au coup de poing.
El fahim bel ghomza,
Ou le djahel be debeza.

Quand vous traitez avec un Arabe, ne vous montrez jamais trop pressé d'en finir. Parlez peu, et, si vous le pouvez, restez impénétrable. C'est le moyen de réussir. Autrement, il vous tiendrait en suspicion, serait heureux de vous avoir deviné, mettrait vos impatiences sur le compte de votre ignorance des choses de Dieu, n'en irait que plus lentement, ne fût-ce que pour vous contrarier, et, le dogme de la fatalité aidant, vous risqueriez fort d'en être pour vos frais d'éloquence. Écoutez-le, il va se peindre lui-même :

Je marche, je marche encore,
Et, quand je suis fatigué, je me repose ;
L'écrit de Dieu m'arrivera,
Quand bien même je le fuirais avec des ailes.
Netemcha, netemcha,
Ou ila aaït nesterahh.
El mektoub aaliya,
Oua loukane netair bel djennahh.

Le mieux est donc, si vous voulez atteindre le but que vous vous proposez, de prouver doucement et habilement à votre homme que votre intérêt est tout à fait d'accord avec le sien.

Devant les Arabes, ayez toujours de la tenue, ils vous observent. Ne criez pas, ne jurez pas, ne mettez pas la conversation sur les femmes, ni sur un sujet licencieux, et, par-dessus tout, ne dites ni ne faites rien contre les lois les plus strictes de la pudeur et de la bienséance. En vous conduisant autrement, vous leur prêteriez le flanc; car, ainsi que je l'ai dit plus haut, trouvant naturellement parfaites les règles de la société musulmane, ils ne sont que trop disposés à se montrer impitoyables envers tous ceux qui n'en connaissent pas ou qui n'en suivent pas les usages. Dans la pratique, au fond, ils ne valent certes pas mieux que les autres peuples; cependant, on ne peut leur refuser de posséder, à un très-haut degré, le respect de la forme extérieure, quelque gênante qu'elle puisse être. Ce sont les pharisiens de l'islamisme. On les entend souvent dire :

— L'écriture, la parole et le discours doivent toujours être habillés avec décence.

L'axiome est beau, mais, pour mon compte, je leur en sais d'autant moins gré que leur morale s'arrête généralement à la superficie ; leur conduite ne répond pas toujours à leur langage. Les proverbes sont la sagesse des nations et l'indice de leur caractère. Les Arabes se connaissent bien, si j'en juge par celui-ci :

Pèche dix fois devant Dieu,
Plutôt qu'une seule fois devant l'esclave.
Aachera thhate rebbi,
Ou la ouahhéda thhate el aabd.

Somme toute, l'Arabe est très-fier de ses mœurs et de ses usages ; il lui arrive, au surplus, de ce côté, ce qui arrive à beaucoup d'autres peuples ; ne le froissez donc pas sans nécessité. Il croit que ce qu'il a vaut mieux que ce que les autres ont, et que ce qu'il fait vaut mieux que ce que les autres font. Il exprime même ingénument sa pensée dans le dicton suivant :

La cuisine des juifs,
Le lit des chrétiens,
Et la société des musulmans.
Makelet el ïhyoude,
Ferache en-nessara,
Ou djemaat el messelmine.

Puisque les Arabes citent avec tant d'éloges la cuisine des juifs, c'est peut-être ici le lieu d'en dire un mot. Eh bien; elle est vraiment propre, appétissante et très-recherchée par les musulmans, qui, trouvant, à peu de chose près, chez ces gens-là, les mêmes mets que chez eux, et surtout la même manière de tuer les animaux destinés à la consommation, n'éprouvent aucune répugnance à s'en nourrir. Tout le monde sait que les israélites attachent à la qualité de la viande une importance telle, qu'ils donnent à un rabbin la mission d'en constater la salubrité. Ce rabbin, partant du principe que l'écoulement du sang purifie la victime, repousse impitoyablement tous les animaux morts de maladie, suffoqués ou assommés, et il égorge lui-même ceux qui réunissent les conditions voulues par la loi, en leur coupant la trachée artère avec un couteau dont la lame, probablement dans une pensée d'humanité, doit être aussi unie qu'un cheveu, aussi tranchante qu'un rasoir.

Maintenant, si nous goûtons volontiers à la cuisine des

juifs, nous payent-ils de réciprocité? Non. Pour rien au monde, ceux qui suivent fidèlement leur religion, et ils sont nombreux en Orient, ne voudraient toucher aux aliments préparés par un Arabe ou par un chrétien. Employer les ustensiles dont nous nous sommes servis suffit déjà, le croirait-on, pour constituer à leurs yeux un énorme péché. Cela vient peut-être de ce qu'il leur est formellement interdit d'assaisonner aucune espèce de viande, soit avec de la graisse de porc, soit même avec du beurre, et que nos récipients ont pu en conserver l'odeur. Est-ce là une prescription hygiénique dont la sagesse leur a été démontrée depuis les temps les plus anciens? Je l'ignore, mais ce qu'il y a de certain, c'est que les israélites considèrent le beurre et la viande comme tellement antipathiques l'un à l'autre, que, chez eux, personne n'oserait jamais manger du beurre que six heures au moins après avoir mangé de la viande.

Le peuple juif a, contre la table des chrétiens, bien d'autres préventions encore; ainsi, il ne veut pas boire de leur vin, parce que, dit-il, Jésus-Christ a prêché que c'était son sang; il repousse leur fromage comme pouvant avoir été préparé dans des vases imprégnés de graisse de porc, et leur eau-de-vie lui est également odieuse, parce que, le plus souvent, elle est faite avec du vin. Il prépare la sienne — *mhhaya* — avec des figues, des raisins secs ou des dattes, et il l'aime beaucoup, car il en boit même en mangeant.

Mais la règle la plus sévère et la plus gênante, suivant moi, que Moïse ait imposée aux israélites, c'est la suivante : depuis le vendredi soir, après le coucher du soleil, jusqu'au lendemain, quand l'obscurité ne permet plus de reconnaître les figures, la loi leur défend d'allumer du feu, fût-ce même pour faire cuire leurs aliments. Pourquoi? Sans doute, parce que, le samedi — *sebt* — étant le septième jour de la semaine

consacré par Dieu au repos, on ne doit, ce jour-là, ni vendre ni acheter, ni parler d'affaires commerciales, ni se livrer enfin à aucune espèce de travail manuel. Aller de la maison à la synagogue et de la synagogue à la maison : voilà tout ce qui leur est permis. Comment font-ils donc alors pour manger le vendredi soir et le samedi ? Voici: La veille du samedi, chaque famille, dès trois heures de l'après-midi, place sur des réchauds artistement préparés les aliments dont elle veut se servir, et, par des procédés trop longs à énumérer ici, ils y cuisent lentement et s'y maintiennent chauds sans qu'on soit obligé de jamais toucher au feu. S'il s'éteignait, on ne pourrait le rallumer.

Ce qui précède explique nécessairement aussi la défense de fumer.

Mais revenons aux chrétiens. Ils n'ont de bon que le lit ; quand sur la terre entière rien ne peut se comparer pour la délicatesse, la dignité et les bonnes manières à la société des musulmans ; n'est-ce pas le cas de dire avec eux :

Chaque tortue, aux yeux de sa mère, passe pour une gazelle.
Koul fekroun aand oummou, ghezal.

En pays arabe, on se lève au point du jour. La prière du *Fedjer* et les ablutions qui en sont les préliminaires, l'exigent impérieusement. On ne peut pas, comme chez nous, s'y dorloter dans son lit, ou plutôt sur ses nattes ou tapis ; ce serait vouloir se faire montrer au doigt. Et puis on prétend que c'est à cette heure de la journée que l'air est le plus favorable à la santé.

C'est donc le matin que le chef de la tribu recommence tous les jours l'apprentissage des vertus de politesse, de gé-

nérosité et de patience surtout, dont il aura à se servir le soir à la table des hôtes. Le soleil est à peine levé ; un brouillard léger court sur le sable, les dernières étoiles disparaissent, les douars se réveillent, tout crie à la fois. Les chiens de garde, las d'avoir aboyé à la lune, rôdent autour des habitations ; les chevaux, au piquet, tendent la tête vers les femmes et les enfants qui vont les caresser ; les troupeaux se préparent à aller aux pâturages, et les chameaux lancent consciencieusement leurs sonores et plaintifs beuglements dans le concert. Un œil pour voir s'il n'a pas été volé pendant la nuit, un œil levé pour la prière, l'Arabe sort de chez lui : il va saluer celui qu'il appelle son seigneur et maître — *Sid-na ou Moula-na.* — Gravement assis, avec cette dignité d'attitude qui est le secret des Orientaux, celui-ci accueille tour à tour tout le monde. Riche, pauvre, faible, puissant, chacun est reçu, explique son affaire, attaque, se défend, se justifie, et, quand c'est fini, recommence. Il pleut des serments. Calme au milieu de ce lit de justice, le chef, assisté du *kadi*, concilie ou juge.

« O monseigneur, la part de Dieu ! vient quelquefois dire une jeune femme, que son mari a trop négligée. — Oui, ma fille : la religion des femmes, c'est l'amour. Nous donnerons un délai à ton mari, et, s'il ne se conduit pas mieux à l'avenir, la loi t'accordera le divorce. »

« O monseigneur ! un tel, fils d'un tel, refuse de me rendre des grains que je lui ai avancés pour ses semailles. » Ou bien : « Il ne veut pas me remplacer le cheval que je lui ai prêté et qui est mort, par sa faute, dans une course lointaine, etc. — Et vous qu'il accuse, qu'avez-vous à répondre ? » La perspicacité, l'habileté à trancher d'un mot des contestations inextricables, la gravité pour tout écouter, tout entendre, telles sont les qualités les plus ordinaires que la tribu exige

de son chef, lequel doit avoir toujours présente à l'esprit cette maxime de ses pères :

La patience est la clef de la réussite.
Es-seberr meftahh le feredj.

Qu'y a-t-il d'étonnant à cela, quand on voit dans le poëme le plus arabe que nous connaissions — le Livre de Job — les enfants de Dieu venant saluer leur père dans le ciel, Satan se présenter au milieu d'eux, et, bien reçu, parler et répondre. Il s'est fait hôte, il sera bien accueilli. Nous donnerons, à la fin de ce chapitre, une autre légende qui montrera au même point de vue quelle est la bienveillance du Tout-Puissant pour ceux qui se font les esclaves de l'hospitalité.

Voici bien des détails de mœurs : sont-ils étrangers à mon sujet ? Je ne le crois pas. Pourra-t-on en contester l'exactitude ? Cela me semble difficile. Ils s'appuient, en général, sur des dictons populaires qui certes n'ont point été inventés pour les besoins de la cause.

Je reviens à l'hospitalité privée : voici son invariable théorie.

Dans le Tell comme dans le Sahara, toutes les familles riches, je le répète, ont soin de faire installer une tente de campagne — *guitoun* — en dehors du centre commun. C'est là qu'on recevra les étrangers et qu'on les défrayera, eux, leurs montures et leurs gens. Des serviteurs actifs et intelligents désignés à cet effet pourvoiront à tous leurs besoins. On évitera, de cette manière, l'ennui toujours si grand de laisser pénétrer des inconnus dans son intérieur.

Le voyageur se dirige vers la première habitation qui s'offre à sa vue, s'arrête à une trentaine de pas avant d'y arriver, et crie de manière à se faire entendre :

O le maître de la tente!
Un invité de Dieu.
Ya moul el khéïma!
Dif Rebbi.

Cela suffit, on le salue par ces mots:

Sois le bienvenu!
Tout te sera facile.
Marhhaba bik!
Koul chi sahel aalik.

Puis on le conduit vers la tente dont j'ai parlé, on lui tient l'étrier pour descendre de cheval, et on lui dit:

Monseigneur, entre dans ta maison.
Ya sidi edkhol fi darek.

Quand on s'annonce, ainsi que je viens de le dire, il faut toujours être assez délicat pour donner à son hôte le temps de faire retirer ses femmes. Cette pensée est exprimée dans les vers suivants:

O toi! qui appelles devant la porte,
Appelle, mais sois prudent:
Souviens-toi que rien ne brouille les amis
Comme les femmes ou l'argent.
Ya! li taayet, gouddam el bab,
'Aayet ou koun fahem:
Ma ifessed bine lhhabab,
Ghér en-nessa ou drahem.

Quand l'étranger a pénétré dans la tente qui lui est destinée, on donne l'ordre de lui offrir sur-le-champ une colla-

tion préalable, du pain, du lait, des figues, des raisins secs, des dattes, du café, tout ce qui est prêt immédiatement. Ce repas est destiné à faire prendre patience jusqu'à ce que le dîner puisse être servi.

Là où n'existent pas ces tentes uniquement consacrées à l'hospitalité, ou bien, lorsqu'au lieu de voyageurs isolés, il s'agit d'un groupe de cavaliers — *goumm* — se rendant en guerre ou en chasse, la troupe, après avoir pris les précautions que je viens d'indiquer, pénètre jusqu'au centre du douar — *merakh.* — On se hâte alors de faire cacher les femmes, on sépare les tentes en deux parties au moyen d'un rideau — *hayale ;* — puis, avec les mêmes formules, chacun se dispute les hôtes. Le voyageur ne doit plus se préoccuper de son cheval ; il ne sera point cependant entravé ailleurs que devant sa tente. Ce serait manquer à l'hospitalité que de priver un Arabe de la société de son plus cher et plus fidèle ami, dont la vue lui réjouit l'esprit et le cœur. Plus tard, en temps opportun, on fera boire le noble animal, on lui apportera la paille et l'orge, une bonne couverture pour le préserver du froid de la nuit ; on le comblera, en un mot, des soins qu'il mérite en toute circonstance, mais qui seront d'autant plus empressés qu'il s'agit du cheval d'un hôte.

Le souper arrive enfin ; le maître de la tente, qui, jusque-là, a pourvu à tout sans se rendre ennuyeux ou indiscret, prend alors le premier plat qu'on apporte et le pose lui-même sur la table, en face de son hôte principal, en lui disant gracieusement, quand il veut l'honorer d'une manière toute particulière : « Mange, mange, ô mon ami ! ce repas a été préparé par les mains mêmes de la maîtresse de la maison. »

Il est bon de dire en passant qu'aujourd'hui l'on apporte les plats les uns après les autres ; mais on regrette l'ancienne méthode qui consistait à placer sur la table tous les

plats à la fois, afin que chacun des convives pût voir du premier coup d'œil ceux qu'il préférait.

Quand on reçoit des hôtes, la femme ou les femmes ne paraissent jamais. C'est de règle religieuse. On trouve dans le Koran, chapitre de la lumière et des femmes :

« Dis, ô Prophète ! aux femmes croyantes que les hommes leur sont supérieurs, parce que Dieu l'a ordonné ; qu'elles doivent obéir à leurs volontés, garder leur secret, et qu'un mari peut les frapper si elles désobéissent. Dis leur encore qu'elles doivent contenir leur vue, ne rien montrer de leur beauté que ce qui doit paraître, couvrir leur sein, se voiler le visage, et vivre chastement. »

Mais, si les femmes arabes se dérobent à la vue du public, suivant le rang ou la fortune de leurs maris, elles préparent ou font préparer sous leurs yeux les aliments, qu'apporteront sur la table des esclaves ou des serviteurs. Tout au plus leur permet-on, pour satisfaire cette curiosité inhérente à leur sexe, de jeter un coup d'œil furtif à travers le rideau qui sépare toujours la chambre de l'homme de celle des femmes. — Je laisse deviner l'étonnement de ces pauvres créatures quand elles ont affaire à des chrétiens dont le costume, le langage et les habitudes diffèrent si fort de ce qu'elles ont vu et entendu depuis leur enfance. On prétend qu'elles s'égayent beaucoup à nos dépens ; la difficulté que nous éprouvons à nous asseoir les jambes croisées à la manière orientale, avec nos pantalons, nos chaussures et nos sous-pieds, les amuse particulièrement. Il est de fait que nous devons leur paraître bien roides et bien gênés.

Pour mon compte, j'avoue qu'invité à dîner en 1837 par un marabout puissant de la plaine des Gheriss — *sidi Mohhammed benn Haoua*, — je me trouvai chez lui fort embarrassé de toutes manières. Au moment de nous mettre à table, je

n'aperçus ni siéges, ni bouteilles, ni verres, ni assiettes, ni couteaux, ni cuillers, ni fourchettes, ni rien, et je me demandais déjà comment j'allais me tirer de ce guet-apens, quand la pensée me vint de ne pas me presser, d'observer et de me régler en tout sur mes voisins, vieillards à barbe blanche, d'aspect assez imposant, et qui, malgré leur longue habitude de dissimulation, ne pouvaient s'empêcher de laisser de temps en temps échapper un léger sourire ironique. Ce sourire me semblait vouloir dire : « Comment le chrétien va-t-il s'en tirer? »

Tout le monde était assis, les jambes croisées comme les tailleurs de nos pays, au milieu de la tente et autour d'un tapis en peau tannée — *sefra* — qui tenait lieu de table, c'était primitif; à cause de mon pantalon collant et de mes sous-pieds, j'eus bien de la peine à imiter leur exemple.

On servit alors le *kesskessou* dans un énorme plat de bois qu'on appelle *guessaa* : chacun y plongea l'index et le pouce de la main droite, forma une espèce de boulette et se l'envoya dans la bouche, absolument comme nos enfants lancent les billes avec lesquelles ils jouent. J'en fis autant. Un instant après, je mangeai aussi, avec mes doigts, le mouton rôti — *kebch mechoui*, — mets délicieusement préparé, sans lequel, chez les Arabes, aucune réception n'est complète.

Le festin terminé, nous bûmes tous à la ronde, les uns du lait aigre — *chenine*, — les autres tout simplement de l'eau dans des écuelles en bois — *guedahh* — ou dans des vases de terre — *maaoune*; — puis on nous présenta une espèce d'aiguière pour nous laver les mains avec un peu de savon noir, et la séance fut levée.

Selon l'étiquette arabe, il ne faut boire qu'une fois et à la fin du repas, la boisson n'étant pas faite pour augmenter,

entretenir ou faire revenir l'appétit. Dès qu'on a soif, c'est preuve qu'on est rassasié; on boit, le repas est fini.

A celui qui a bu, il faut dire :

Que Dieu te donne la santé (force).
Sahha.

Ou bien :

Dieu a apaisé ta soif.
Rouak Allah!

Et il doit vous répondre :

Que Dieu te sauve : { *Nedjak Allah.* / *Allah issellmek!* }

Que Dieu se rappelle les auteurs de tes jours.
Allah irhham oualdik.

La formule d'invocation avant de manger est, à peu près, partout celle-ci :

Au nom de Dieu !
O mon Dieu, bénissez ce que vous nous donnez à manger.
Et, quand ce sera consommé, reproduisez-le.

Servez-vous de la main droite pour boire et pour manger : le démon boit et mange de la main gauche.

Mangez avec une grande propreté, ne soufflez ni sur la nourriture, ni sur la boisson, et ne vous servez pas d'un couteau. Le Prophète a cependant recommandé de ne pas manger trop chaud.

En sortant de table, on remercie le Tout-Puissant par ces autres paroles :

Je suis rassasié, louange à Dieu!
Bani chebaane, el hhamedou lellah!

Celui qui reçoit un personnage considérable, ne doit pas manger avec lui. Son devoir est de se tenir debout pendant le repas, de veiller à ce que l'hôte ne manque de rien. S'agit-il d'un voyageur de moindre importance, le maître de la tente se fera son convive, et, pour l'engager à manger, il se gardera bien, lui, de dire que sa faim est apaisée. Le principe est celui-ci :

Si tu ne manges pas, fais manger.
Enn lem takoul, oukkel.

J'appris plus tard que, pour mes débuts chez sidi Mohhammed benn Haoua, l'on ne m'avait pas trouvé trop maladroit. Cela me fit plaisir, parce qu'alors, capitaine au 2e chasseurs d'Afrique, j'arrivais à Mascara, en qualité de consul de France, auprès de l'émir Aabd-el-Kader, que tous les yeux me fusillaient, et que les Arabes pas plus que les Français ne pardonnent le ridicule.

Depuis, j'ai mangé bien souvent sous la tente. J'avais acquis de l'expérience, et ce qui m'avait autrefois paru d'une difficulté inouïe m'a semblé plus facile, à la condition toutefois de ne pas porter de pantalons collants, et de mettre toujours mes sous-pieds dans ma poche avant de m'asseoir sur un tapis. Il est vrai d'ajouter que, plus tard, j'ai trouvé à peu près partout des cuillers, non en argent, ce luxe est défendu par le Prophète, mais tout simplement en bois. Cet instrument de table est donc connu chez les Arabes, bien qu'en campagne, hors du logis, dans les expéditions rapides, on ne s'en serve pas toujours. Quant aux fourchettes, je n'en ai jamais vu, excepté chez quelques chefs haut placés qui s'en étaient pourvus pour nous faire plaisir.

La femme est chez nous la maison vivante, elle préside à la table de famille, elle y accueille l'invité, et sa seule pré-

sence donne à l'hospitalité un caractère de dignité et de grâce qui double le prix de l'invitation. C'est la maison tout entière qui fête l'étranger; les enfants viennent vers lui, sans crainte, les serviteurs s'empressent sans bruit, l'âme du foyer a l'air de vous reconnaître; entrez, hôte, vous êtes chez vous.

Dans la vie arabe, nous l'avons déjà fait comprendre, la femme est exclue de la table où l'étranger s'assied. C'est la religion qui la remplace, Dieu y est l'invité permanent. Tous les actes du repas sont déterminés comme un sacrifice par des règles; je dirai presque par un rite immuable. Le pain, les mets, le tapis qui les porte, sont sacrés. On mange sans parler comme si l'on faisait une prière mentale. Une ombre glissant de l'autre côté du rideau qui ferme la chambre des hôtes; un regard furtif qu'il semble avoir senti passer dans l'air, quelquefois un murmure gracieux et railleur qui s'étouffe derrière la draperie; c'est tout ce qu'on voit et entend de la femme. On reprend la cérémonie du repas avec la même gravité religieuse. Pour un Européen, habitué à d'autres mœurs, il ne peut lui rester de tout cela que l'impression fugitive d'un rayon de soleil qui a traversé la tente où il a été reçu.

D'où vient cette différence du rôle de la femme dans les deux civilisations?

Il y aurait là-dessus bien à dire, et peut-être un jour je traiterai cette question. Je montrerai la femme arabe, sans influence apparente au dehors de la tente, sultane dans son intérieur; conseillant, gouvernant, en somme, toutes les actions de son seigneur, et, comme Ève dans le paradis terrestre, sachant qu'elle est faite pour obéir, mais commençant sa vie par commander.

Ainsi, le pouvoir de la femme, ne s'exerçant que dans la

tente, ne crée pas, comme chez nous, la société, la cité, la civilisation ; et cette incarnation souriante de nos foyers que le pauvre en frappant à la porte, que l'étranger présenté, que l'ami revenant de voyage, trouvent d'abord au seuil de la famille, manquera éternellement chez eux.

L'invité introduit dans la tente est donc bien certain qu'il ne verra pas le visage de la maîtresse de la maison, il sait qu'il sera vu, car la curiosité fait des miracles; il devine, à l'ordre du repas, aux soins dont il est l'objet, à la promptitude du service, qu'elle est tout près et dirige les gens. Quant au reste, la bienveillance de l'accueil qui fait trouver le pain meilleur, la politesse et la dignité, la mesure dans la familiarité, la grâce dans les dons, et la réserve dans les paroles, il est sûr de les rencontrer réunies chez celui qui le reçoit : tous les Arabes sont nés grands seigneurs.

Le moment me paraît venu de réunir en un corps de doctrine les devoirs des invités.

La délicatesse des usages admis entre Arabes fait une véritable obligation à celui qui a reçu une invitation de se déranger pour s'y rendre. L'éloignement, la pauvreté, le rang inférieur, le peu d'influence de l'homme qui vous a prié à dîner, ne sauraient excuser un refus. Le Prophète a dit :

« Faites un mille pour visiter un malade, deux pour assister à un enterrement, trois pour vous réunir à votre frère en Dieu, et quatre pour répondre à une invitation. »

Quand vous êtes assis à une table hospitalière, conservez une tenue correcte. Ne regardez pas vers l'appartement des femmes. Laissez d'abord placer les chefs et les vieillards. Trouvez tout bon, touchez à tout ce qui paraît sur la table.

Êtes-vous triste? ne le montrez pas. Êtes-vous préoccupé ? cachez vos pensées, c'est le devoir commun de l'invité et de l'hôte de ne rien faire voir qui assombrisse le repas.

A l'appui de cette règle, je crois devoir donner un exemple récent et personnel.

Chargé dernièrement de l'inspection générale de la cavalerie d'Afrique, je me trouvais à Constantine dans le mois d'octobre 1867, et j'y fus invité, en ma qualité de vieil arabisant, à manger un *kesskessou* et un mouton rôti qui m'étaient offerts chez le brave général Dargent, commandant la subdivision, par le kalifa Benn ba Hhamed que j'avais beaucoup connu et autrefois obligé quand je dirigeais les affaires arabes de l'Algérie. Le jour fixé arrive : les invités sont réunis, la conversation s'engage, le repas suit son cours habituel, prolongé par ces pâtisseries de toute forme et de toute figure qui entretiennent la fin d'un dîner arabe. Calme, digne, tranquille et vraiment à son aise, le kalifa prend part à tout ; son hospitalité est complète. A dix heures, nous en étions au café, quelqu'un entre et manifeste son étonnement de voir Benn ba Hhamed près de nous. On l'interroge ; il nous apprend que, le matin même, ce chef a perdu sa fille par le choléra, jeune fille de dix-huit ans, citée dans la ville parmi les plus belles.

A nos exclamations, qu'on peut deviner, et aux reproches que nous lui faisons, car cette extrême délicatesse nous devient alors blessante, le kalifa se contente de répondre avec une résignation virile :

« L'affaire qui vient de Dieu, il faut l'accepter les yeux fermés ;

» Quant à celle qui vient des hommes, on peut essayer de lutter. »

Hhadjet Rebbi, bessïf nekobeloui-ha;
Ou hhadjet el aabd imkenn nedfaaou-ha.

Si ce livre tombe entre les mains du général Dargent, je suis certain qu'il se rappellera cette scène touchante.

Éprouvez-vous de l'ennui, de la répugnance à vous rencontrer à table avec un homme envieux, méchant, de mauvaise compagnie, qui vous déteste et que vous n'aimez pas, vous pouvez vous en débarrasser en mettant adroitement en pratique cette maxime arabe :

Ton ami, fais-lui face,
Et ton ennemi, place-le à ton côté.
Sahhabek gabelou,
Ou aadouk djanebou.

Pourquoi ?

Parce que, quand l'œil ne voit pas,
Le cœur ne souffre pas.
Aala khater aain la taraa,
Galb la youdjaa.

Partant de là, on doit s'étudier à ne jamais convier à sa table des personnes qui sont notoirement antipathiques l'une à l'autre. La réunion ne pourrait qu'en être assombrie.

Soyez digne :

Acceptez tout d'un riche appauvri ;
Rien, d'un pauvre devenu riche.
Khoud-ha menn idd chebaane ila djaa;
Ou la takhod-hache menn idd djyaane ila chebaa.

Soyez discret :

Sage, celui qui étend son bernouss — devant vous — en guise de tapis ;
Fou, celui qui s'assied dessus.
Kiyess, menn ferrech kesaatou;
Mahboul, li gaad aali-ha.

N'allez pas contrarier votre hôte en lui laissant soupçonner que sa réception laisse à désirer ou que l'on n'a pas trouvé ses mets bons.

Soyez poli :

Ne vous occupez ni de votre cheval, ni de vos domestiques; c'est le devoir, c'est l'affaire du maître du logis. Évitez de donner des ordres à ses serviteurs; c'est à lui seul à veiller sur vous. Ne crachez pas dans les lieux destinés à l'habitation.

Sortir, rentrer, chercher, appeler les amis de la maison, s'attrister de leur absence, parler à haute voix, s'immiscer en un mot dans les détails de la famille, tout cela est du plus mauvais ton.

Se plaindre de la dureté des temps, du caractère de sa femme, de son orgueil, de sa vanité, ou raconter ses chagrins au public, c'est vouloir se déconsidérer. Vous pourriez encore, en agissant ainsi, provoquer la jalousie de la maîtresse de la tente, qui n'est pas là, mais qui n'est pas loin, qui vous écoute quoique vous ne la voyiez point. Le récit de vos prodigalités domestiques ne l'amènerait-elle pas à des comparaisons fâcheuses qui pourraient provoquer un divorce ?

Dispensez-vous de faire des observations déplacées et ne donnez à votre hôte aucun conseil, aucun avis, ni sur son intérieur, ni sur son ameublement, ni sur sa manière de faire présenter les plats, les fruits, etc., etc.

N'allez pas médire de ceux qui vous admettent à leur table hospitaliere ; les tourner en ridicule, ou même, mû par un sentiment odieux d'envie, de jalousie, leur désirer des malheurs.

Le sac (de blé) d'où tu tires ta nourriture
Ne souhaite pas qu'il se vide.
Ec-chakara li takoul menn-ha
Ma-tedaaïlhache bel khela

Soyez modéré :

Si une parole vous a échappé, dites : « J'ai entendu; »
Et si un plat vous a dépassé, dites : « Je suis rassasié. »
Ida fatet el kelma, goul : Smaat ;
Ou ida fatet el makela, goul : Chebaat.

A la fin du repas, n'allez point bourrer vos poches de sucreries et surtout ne vous permettez pas d'amener avec vous des enfants à qui, d'avance, on ait fait cette leçon : « Vous pleurerez quand on en sera aux gourmandises et alors on vous laissera plus longtemps à table. » (La défense me paraît démontrer que le fait doit se présenter.)

Si vous êtes reçu par un homme âgé et que dans la conversation il vienne à se plaindre de ses infirmités, écoutez-le avec patience, et surtout ne lui répondez pas, ainsi que le font souvent des gens mal élevés : « Quant à moi, chaque année qui s'écoule augmente mes forces, et, de jour en jour, je me trouve plus alerte et plus vigoureux. »

Entendez-vous demander l'aumône pendant un repas auquel vous êtes convié? rappelez-vous qu'il faut attendre la permission du maître de la tente pour disposer de ce qui lui appartient.

Assistez-vous à l'une de ces fêtes publiques — *ouadaa* — où l'usage permet aux femmes de paraître quoique voilées, soit pour accomplir un devoir de religion, soit pour encourager les cavaliers par leur présence, prenez garde de vous extasier dans la contemplation de leurs vêtements, de vous délecter aux parfums qui s'en exhalent, de remuer la tête en mesure au son des instruments, de vous lever et vous asseoir à chaque instant, comme pour montrer les avantages de votre taille, ou les grâces de votre tournure. Vous passe-

riez pour un fat qui pense avoir séduit tout le monde et qui s'attend à recevoir des messages d'amour.

Celui à qui l'on donne l'hospitalité ne doit demander que deux choses: *La Kebla*, où est l'Orient, pour savoir de quel côté il devra se tourner quand il fera ses prières, et certains détails dont la connaissance lui est indispensable pour que, le cas advenant, il ne soit pas incommodé.

On se lave les mains avant de manger, on se les lave encore après le repas; puis, sous peine de passer pour un homme sans éducation, il faut se rincer la bouche avec soin.

Quand on dîne chez les autres, grands ou petits, voici les défauts qu'il faut éviter :

On ne doit pas être *metcharef*, c'est-à-dire insatiable, s'inquiéter, tourner la tête pour voir si l'on apporte d'autres plâts.

Addad, c'est le convive qui compte sur ses doigts le nombre des mets et qui les montre de la main ;

Kerraf est celui qui essuie le plat avec le pain qu'il a porté à sa bouche ;

Rechaf se dit de l'homme qui mâche et avale avec force et avec bruit, de manière à être entendu des voisins ;

Kessam est le convive qui prend un morceau, le coupe avec ses dents et en remet la moitié dans le plat ;

Le *nekate* prend un morceau, le porte à sa bouche et secoue ensuite ses doigts dans le plat ;

Le *behhate*, l'œil sur ses voisins, les prévient, va prendre le morceau qu'ils avaient choisi et qu'eux-mêmes allaient prendre ;

Le *aaouam* envoie sa main à droite et à gauche pour ramasser la sauce ;

Le *mekhallèl* se cure les dents avec les doigts ;

Le *mezid* emporte la nourriture chez lui ;

Le *merihh* trempe son pain dans le plat pour en puiser la sauce;

Le *moacheb* déchire les poulets rôtis avec une impatience qui trahit son avidité;

Le *mefattech* fouille dans le plat et y cherche, d'une manière peu propre, la viande avec ses doigts;

Le *menachef* suce ses doigts imprégnés de graisse;

Le *melaab* s'amuse à faire des boulettes de pain pour les tremper dans le plat et les manger ensuite;

Le *sebbaaye* tourne et retourne dans la sauce les morceaux qu'il prend;

Le *bekkar* souffle sur les mets;

Le *mekhami* prend la viande dans ses mains, la tripote et l'accapare pour que ses voisins ne puissent pas y toucher;

Le *djennab* est le fâcheux qui, pour manger à son aise, se fait une plus large place en jouant des coudes;

Le *satrandji* prend un morceau, le remet, en prend un autre, revient au premier, touche au troisième, comme un jour d'échecs irrésolu;

Le *mehindess* usurpe, pour avoir devant lui les meilleurs morceaux, les fonctions de maître de la maison. Il dit aux serviteurs: « Mettez ce plat ici, cet autre là; »

Le *djoufani*, c'est le glouton envieux et maussade qui voudrait être seul à table pour tout dévorer;

Le *fedouli* est la mouche du coche, un brouillon toujours préoccupé de ce qui ne le regarde pas. Il dispose des reliefs du festin, en disant à son hôte à la fin du repas: « Faites-en ceci, faites-en cela. »

C'est après le souper seulement que l'on posera des questions aux voyageurs: on le fera toujours avec douceur et ménagement plutôt pour les distraire par quelques paroles dignes et affectueuses, que par une importune curiosité:

« Qui êtes-vous? De quel pays venez-vous? Où allez-vous? » Si cela leur plaît, ils répondent; s'ils veulent se taire, on n'insiste pas; on engage alors la conversation sur d'autres sujets. La plus stricte décence est gardée, on évite toute allusion licencieuse; on tourne les mots scabreux; une jeune fille pourrait, sans rougir, entendre un tel dialogue.

L'usage invariable est de ne jamais appeler ni nommer les absents; il ne faut pas avoir l'air de s'en occuper. Cette convention tacite est dictée par la politesse et surtout par la prudence. Celui dont vous allez remarquer l'éloignement, où est-il? que fait-il? Vous n'en savez rien. Taisez-vous donc; peut-être, sans vous en douter, vous feriez naître des soupçons qui allumeraient des querelles interminables et des vengeances sans merci. La femme est encore là; quoique absente, elle est au fond de toutes les pensées. Cette réserve se concilie avec le discernement que les principes religieux, aussi bien que les dictons populaires, assez narquois quelquefois, recommandent à l'attention publique chez les Arabes. Toute maxime a son corollaire pratique.

« Si vous pouviez voir, disent les sages, le registre où sont écrites vos bonnes et vos mauvaises actions, vous déchireriez votre langue. »

On demandait à l'un d'eux combien il comptait de vices dans un fils d'Adam.

« Ils sont si nombreux, répondit-il, qu'on ne saurait en faire le calcul; mais j'ai remarqué qu'une seule vertu pouvait les racheter tous. — Et quelle est cette vertu? — La retenue et la convenance dans les discours. »

Évitez donc les personnes mal famées, et n'admettez à votre table, si faire se peut, que des gens craignant Dieu. C'est le moyen de consolider votre foi.

Recherchez le pauvre: il doit être préféré au riche. Voilà des préceptes dévots : on est forcé de leur reconnaître une certaine dignité austère.

Il faut inviter tout le monde, excepté un ennemi, parce que vous ne pouvez pas faire du mal à celui qui s'est assis à votre table. Le Prophète défend de saisir une pareille occasion pour se venger.

Il en est de même lorsqu'un ennemi, trahi par la fortune, est cependant parvenu, sans accident, jusqu'à votre tente. Tant qu'il est chez vous, sa personne doit vous être sacrée; une fois parti, il rentre dans la loi commune.

N'engagez pas non plus les personnes que vous prévoyez devoir refuser; un acte de ce genre serait du plus mauvais goût.

Écoutons, maintenant, la goguenardise des proverbes familiers :

A l'Arabe et au rat,
N'ouvre jamais la porte de ta maison;
Ils auraient toujours une main dans le plat,
Et l'œil sur ta femme.
El Aarbi ou le far
Ma tehhel-chi bab ed-dar;
Iddou fel metred,
Ou aaïnou fi moulate ed-dar.

Ce dicton prouve que, si l'Arabe exerce largement l'hospitalité, il n'en apporte pas moins une extrême circonspection dans les habitudes de sa vie privée. Avant de se lier avec quelqu'un, il veut savoir à qui il a affaire. On dit encore :

L'Arabe, quand il s'installe,
Est comme un clou qu'on a rivé.
El Aarbi menine idjeless,
Kif el messemar menine itfelless.

Les Arabes, on le voit, se jugent eux-mêmes assez impartialement. En effet, que l'un d'eux soit assis commodément dans une bonne tente, à l'abri des intempéries et buvant un café qui ne lui coûte rien, où voulez-vous qu'il aille pour être mieux? Vous avez beau lui faire entendre que vous avez des affaires; il allongera la conversation à plaisir, il en variera les sujets, il feindra de ne pas vous comprendre; il se trouve bien où il est, le temps n'est rien pour lui, il y restera sans paraître même s'apercevoir de vos impatiences si vous en avez.

Il est tout à fait contraire à la bienséance, et *Benn-Abbas* lui-même affirme que le Prophète l'a défendu, de s'observer entre convives. On serait accusé de vouloir contrôler l'appétit de ses invités.

Aali dit à un Arabe qui prenait son repas avec lui : « Vas-y plus doucement. — Et toi, reprit son convive, apprends à dompter tes regards. »

« Ote ce cheveu du morceau que tu tiens, dit un Arabe à son convive. — Puisque tu m'observes, répliqua l'enfant du désert, au point d'apercevoir un cheveu sur mon plat, je te jure, par la tête du Prophète, que de ma vie je ne mangerai chez toi. »

Le peuple arabe vit de légendes; on juge bien qu'il n'a pas manqué de s'en créer sur un sujet aussi fécond que celui de a table. Son imagination comprend tout, comme nous l'avons montré. La beauté, la puissance, l'invisibilité, le bonheur et parfois la sagesse, sous forme d'histoires plus ou moins

neuves, plus ou moins intéressantes. Combien n'en ai-je pas entendu dans ma vie d'Afrique! Marabouts, trouvères, cavaliers, bergers, tolbas, gens du Tell et gens du Sahara, pèlerins revenus de la Mecque ou commerçants qui fréquentaient nos marchés, quand je les interrogeais sur l'hospitalité, ils étaient inépuisables, et la frugalité qui leur est naturelle donnait une couleur curieuse à quelques-uns de leurs contes.

Un homme fut reçu par un derviche qui lui offrit d'abord deux pains et se rendit à la cuisine préparer un plat de lentilles. Il apporte le plat, plus de pains : il le pose sur la table et va en chercher d'autres. Il revient, les lentilles ont disparu. « Marche, bon derviche, tu n'as pas fini. Tiens, mon ami, voici encore des lentilles. — Mais je n'ai plus de pain, ô mon hôte! — C'est bien, je vais t'en donner. »

Dix fois de suite le derviche recommença, l'invité aussi : les pains et les lentilles ne purent jamais se rencontrer.

« Où vas-tu en sortant d'ici? — A Irdane. — Et qu'y faire? — Il existe, m'a-t-on dit, dans cette ville, un très-grand médecin; je suis malade. Je vais le consulter sur mon manque d'appétit. — S'il en est ainsi et qu'il te guérisse, je t'en conjure, par la tête du Prophète, ne passe pas chez moi à ton retour. »

C'est ici le cas de répéter cette maxime populaire des Arabes :

A l'hôte d'une nuit nous pétrirons des gâteaux,
Mais à l'hôte de toujours que lui donnerons-nous?
Dif el lila nerfessou-lou.
Ou dif ed-dima, ki nedirou-lou?

Elle me semble dire très-clairement : « Recevez l'hospitalité, mais n'en abusez pas. »

Suivant le savant *El-Madani*, notre seigneur *Brahim* — Abraham — est le premier qui ait organisé les grands festins publics, comme *Aabd-Allah benn Abassa* a été aussi le premier qui ait traité chez lui les musulmans. Il avait l'habitude de faire installer sa table sur la grand' route. Dieu a dit :

« O vous qui avez la foi en partage, mangez les mets choisis que j'ai mis à votre disposition et remerciez-moi si vous m'adorez. Usez de ce que je vous ai créé de bon, ainsi que des produits de la chasse, pour laquelle vous trouverez des oiseaux et des chiens exercés. Mes dons doivent profiter aux créatures. »

Celui qui reçoit l'hospitalité doit se montrer empressé, de bonne composition et docile à toutes les offres de son hôte, sans les provoquer par aucune espèce d'importunité. Il doit surtout la rendre de bonne grâce.

Pour cela, il faut qu'il ait toujours présents à l'esprit ces antiques dictons :

La barbe de l'invité est dans les mains du maître de la tente.
Lahhyte ed-dif fi idd moul el khéïma.

Celui qui mange les poules des autres
Doit engraisser les siennes de bonne heure.
Li yakoul djadj en-nass,
Issemmenn djadjou asseri.

Un homme arriva un jour chez un Arabe qui le fit asseoir et lui offrit la *difa*. « Je n'ai pas faim, dit l'étranger, je n'ai besoin que d'une place pour me reposer cette nuit. — Va donc chez un autre, lui répondit l'Arabe ; je ne veux pas

qu'un jour tu puisses dire : « J'ai couché chez un tel. » Je veux que tu dises : « J'y ai rassasié mon ventre. »

On demandait à un homme généreux comment il avait pu acquérir tant de savoir-vivre. « C'est, répondit-il, en donnant souvent l'hospitalité. J'observais mes hôtes ; je tâchais d'éviter leurs défauts, d'acquérir leurs qualités. »

Nous avons dit comment on arrive ; faisons connaître maintenant comment on se quitte. C'est très-simple ; si vous ne pouvez pas demeurer plus longtemps dans une tente qui vous a reçu, vous annoncez votre intention, on prépare vos bêtes de somme, on vous amène votre cheval, on vous accompagne jusqu'à une certaine distance. Vous remerciez en disant :

Que Dieu augmente ton bien !
Allah iketer khérek !

Ou bien :

Dieu te le remplacera (sous-entendu : les dépenses que tu as faites pour nous).
Rebbi ikhelef aalik.

On vous répond :

Pars avec les compliments.
Rohheu be selama.

Demande ton bonheur.
Tlob saadek.

Rencontre le bien.
Telka el khér.

Et tout est fini. Cette phrase : « Demande ton bonheur, » signifie : « Tant que tu as été mon hôte, ami ou ennemi, j'ai répondu de ta sécurité. Nous nous séparons. Fais appel à ta

chance. Quoi qu'il arrive, je m'en lave les mains. » Il n'est pas sans exemple, dit-on, que le même Arabe qui vous a accueilli et qui vous aurait défendu au péril de sa vie pendant que vous étiez son hôte, soit allé vous attendre loin de sa tribu, pour vous piller ou pour vous faire un plus mauvais parti encore. Toutefois, ces exemples sont rares.

Si vous avez été recommandé, on vous fournira des guides, des vivres pour pouvoir continuer votre route; on vous donnera même des lettres pour les voisins. Ces derniers vous feront alors un accueil des plus empressés.

Quand on est moralement forcé d'offrir l'hospitalité à des chrétiens, les formes sont à peu près les mêmes que celles que j'ai décrites. Seulement, en pays tout à fait arabe, c'est-à-dire encore très-fanatique, on ne croit pas y manquer en leur jouant une foule de mauvais tours. On les embarrassera comme je fus moi-même embarrassé chez *sidi Mohhammed benn Haoua*; on préparera leurs aliments avec du beurre rance — *dehane*, — ou bien on dressera leurs tentes sur l'emplacement d'un marché, sur un ancien campement abandonné, à côté d'un délicieux cours d'eau, c'est possible, mais où ils seront cependant martyrisés par les puces et les moustiques. Pour varier les plaisirs et quand il s'agira surtout d'un individu venu dans le pays pour en étudier la topographie ou pour en répartir les impôts, on établira quelquefois dans son voisinage soit un jeune chameau récemment sevré, qui emploiera son temps à réclamer bruyamment sa mère; soit un coq dont le cri strident réveillerait un mort, soit un âne amoureux qui, s'il y a clair de lune, ne cessera de braire pendant toute la nuit. N'y a-t-il pas là de quoi vous donner des attaques de nerfs? J'ai plus d'une fois éprouvé ce supplice et je me promettais bien d'en tirer vengeance, quand, le lendemain, je me trouvais désarmé par mon hôte qui,

avec un air de candeur et de bonhomie incroyable, venait de bon matin, avec force *salamalec*, me demander comment j'avais dormi. « Très-bien, » lui répondais-je.

Que Dieu accorde sa miséricorde aux auteurs de tes jours !
Allah irhham oualdik !

J'avais compris que le meilleur parti à prendre était de me résigner pour ne pas lui donner le plaisir de lire sur mon visage la moindre contrariété. Il en aurait été si heureux ! Que voulez-vous ! quand on ne peut faire la guerre sainte à coups de fusil — *djahad*, — c'est encore une manière très-agréable à Dieu que de la faire à coups d'épingle.

En résumé, pour tout le monde, chez les Arabes, voici les principes de l'hospitalité. Ils seraient admirables si, chez eux comme ailleurs, il n'était pas avec le ciel des accommodements.

Dépense ton bien, plutôt que de changer tes amis en ennemis.
Khesart el mal ou la aadout sahhab.

Un maître du kesskessou vaut un maître de la poudre.
Moula taam ki moula baroud.

Malheur à l'homme dont la main est toujours fermée et qui, au lieu de s'occuper d'un hôte, laisse les chiens aboyer après lui, les évite et se cache. Les imprécations vont l'accabler :

« Que la malédiction de Dieu soit sur toi, autant de fois que tu as de poils dans la barbe ! O le vilain ! ô le juif ! Non, tu n'es pas de notre goum ! »

L'avare est méprisé, déconsidéré, jusqu'à ne plus pouvoir se présenter ni parler en société. Souvent même il arrive

que la tribu lui impose, au profit des étrangers, une amende de kesskessou, de beurre et de moutons, tout en accompagnant cette punition de sévères réprimandes.

« Si tu nous jaunis encore la figure, si tu fuis les hôtes, nous te prendrons cette fois un chameau, des moutons, peut-être ton cheval, et nous te mettrons à pied comme un vil fantassin. Comment ! tu es un maître des moutons, des chameaux, des chevaux ; tu es riche et tu fuis les invités de Dieu ! C'est une honte pour nous tous ! »

Soyez donc généreux envers votre hôte : en entrant, il apporte une bénédiction ; en sortant, il emporte vos péchés.

On demandait à notre seigneur Abraham — *sid-na Brahim Khalil Allah* — pourquoi Dieu l'avait choisi pour ami ; il répondit :

« Parce que, en présence de deux choses, j'ai toujours préféré celle qui pouvait lui être agréable, que je ne me suis jamais mis en peine des affaires dont lui seul a le soin, et qu'enfin je n'ai jamais pris de repas sans le faire partager à des hôtes. »

A celui qui sera hospitalier, Dieu accordera les grâces suivantes :

Il mettra sa confiance dans Celui qui ne meurt pas ;

A ses yeux, les biens de ce monde ne vaudront pas l'aile d'un moucheron ;

Il donnera sans ostentation et fera toujours l'aumône en cachette ;

Il accueillera le pauvre aussi bien que le riche ;

Son cheval n'aura pas de frère dans ce monde ; il arrachera la larme de l'œil ;

Il sera préservé du mauvais œil — *aaïn* ;

Sa famille suivra le chemin de Dieu : sa femme rougira rien qu'en voyant un coq ;

Dieu remplira sa tente d'enfants mâles ;

Il possédera la résignation de notre seigneur Job ;

Il sera simple, modeste, et ne se vêtira que de laine ;

Son bonheur sera l'espoir d'une autre vie ;

Il visitera la chambre de Dieu — *bite Allah!* — la Mecque ;

Dieu allégera le poids de ses péchés ;

Il sera considéré, fût-il de mince origine ;

On le comptera au nombre des amis du Prophète ;

Et enfin, s'il plaît à Dieu — *ennchaallah*, — jamais on ne l'entendra dire à un chrétien :

Que le salut soit sur vous ! — *Salam ou aalikoum !*

Cette dernière faveur accordée à l'homme hospitalier ne peut avoir été inventée que par un fanatique ignorant comme, du reste, on en rencontre beaucoup. En effet, il est, au contraire, dit dans le Koran :

Dieu ne vous défend pas d'établir des relations avec ceux qui ne vous combattent pas pour cause de religion et qui ne vous chassent pas de vos foyers.

Faites-leur des politesses et soyez équitables à leur égard, car Dieu aime les hommes équitables.

La ïennha-koum moullahou aani elladina lem ïoukatilou-koum fed-dine, oua lem ïoukhridjou-koum menn dïari-koum.

Enn teberrou-houm oua toukcitoû ilihem, enn allaha ïouhhebou le moksstine.

Si vous devez vivre avec des musulmans, apprenez cette

phrase par cœur. Appliquée à propos, elle ne manquera jamais de remettre dans le droit chemin ceux qui seraient tentés de s'en écarter. De méprisé, vous deviendrez considéré.

Telles sont dans leur ensemble les principales règles observées en pays arabe ; les Européens ne les désavoueraient pas : ce sont, à peu de chose près, les nôtres. D'où vient cette ressemblance ? Les avons-nous rapportées d'Orient ? Les Arabes nous les ont-ils empruntées ? Ou bien la politesse se forme-t-elle de la même manière partout ? C'est ce que je ne saurais dire.

Terminons par une légende : elle va résumer, sous une forme invraisemblable pour nous, mais acceptée les yeux fermés par les musulmans, tout l'intérêt qui s'attache aux devoirs sacrés de l'hospitalité. Je l'ai écrite sous la dictée d'un Arabe, je ne changerai rien à son récit.

Il y avait deux frères : l'un, depuis quarante ans, s'était retiré sur une montagne pour adorer Dieu, dans la solitude ; l'autre était devenu voleur de grand chemin. Il avait tué quatre-vingt-dix hommes dans sa vie.

Un jour, un voyageur se présente chez le derviche et lui demande l'hospitalité.

— Va-t'en ailleurs, répondit l'homme en prières, je suis seul ici et je n'ai rien à t'offrir.

— Laisse-moi au moins coucher chez toi ; tu ne me donneras ni à boire ni à manger !

— Eh bien, soit. Couche chez moi.

Or, ce voyageur était l'ange Gabriel, envoyé par Dieu vers celui qui s'était voué aux exercices de piété.

Le lendemain, le maître de la cabane cherche son hôte : il avait disparu.

Il était allé demander l'hospitalité au brigand.

— Un invité de Dieu ! cria-t-il à la porte de la tente, dont le maître était absent.

La femme sort, l'accueille. Soyez le bienvenu, entrez. Le voyageur n'accepte pas, malgré toutes les instances. A trois heures de l'après-midi, arrive le bandit. Il apprend que l'hôte n'a pas voulu pénétrer chez lui ; il fait une scène à sa femme, enlève sa tente, la porte vers le voyageur, la dresse sur sa tête et lui dit :

— Tiens, puisque tu n'as pas voulu te reposer de bon gré dans mon habitation, t'y voilà maintenant par force.

On apporte à souper, le voyageur refuse tout ce qu'on lui offre, et déclare qu'ayant fait un vœu, il ne peut accepter qu'un plat composé de sept cœurs.

Le brigand n'avait que cinq chèvres pour toute fortune, il les tue, lui voilà cinq cœurs. Comment se procurer les deux autres ? Il cherche, il fouille partout. Ses regards tombent sur ses deux petits enfants qui se roulent à terre en riant comme on rit à leur âge. Lui, il ne pense qu'à l'hospitalité et à la demande de l'invité de Dieu.

Le malheureux tue ses enfants, leur enlève le cœur, les fait cuire avec les autres, et les sert en disant :

— Monseigneur, voici les sept cœurs que vous avez demandés.

Alors, l'hôte lui répond :

— As-tu des enfants ?

— J'en ai deux.

— Eh bien, je ne mangerai pas avant qu'ils soient ici.

— Cela ne se peut pas, monseigneur, ils sont très-jeunes et mal habillés.

— Comment se nomment-ils ?

— Ils se nomment Aali et Aabd-el-Kader.

Puis il s'enfuit pour cacher ses larmes.

L'ange Gabriel appela trois fois par leur nom les petits enfants morts. Dieu leur rendit la vie. Quand le père rentra un instant après dans la tente, il les vit éveillés et joyeux autour de la table. Mais le voyageur avait disparu. Où était-il allé ?

Il était allé trouver Dieu pour lui raconter l'histoire des deux frères, dont l'un, l'adorant depuis quarante ans, lui avait brutalement refusé l'hospitalité, et l'autre, quoique brigand, avait tué ses enfants pour nourrir un hôte.

Dieu lui dit :

— Retourne auprès de celui qui m'adore depuis quarante ans, et qui t'a refusé l'hospitalité, et fais-lui savoir que, m'adorât-il encore pendant cent autres années, cela ne lui servirait de rien dans ce monde ni dans l'autre. Puis va trouver le brigand qui s'est si bien conduit à ton égard, dis-lui que je pardonne tous ses crimes, qu'il entrera dans mon paradis et que je le tiens pour un saint de septième classe. L'invité de Dieu, c'est Dieu.

Me voici arrivé à la fin de cette étude ; j'ai considéré l'hospitalité arabe sous les diverses formes, publique, privée, civile et religieuse, acceptée, proposée ou reçue, et, comme, pour justifier la théorie par des exemples, mes lecteurs et moi, nous avons pénétré en voyageurs dans tous les détails de la vie arabe, même dans ceux qui paraissaient d'abord ne pas se rapporter à notre sujet. Pourquoi donc cette nécessité de parler de tout à propos de l'hospitalité? Cette nécessité vient de la constitution même du peuple arabe, de son climat, de la nature de son pays. Elle vient encore de la loi musulmane d'où dérivent un grand nombre d'obligations en tête desquelles on doit compter la fraternité entre coreligionnaires, l'aumône, sans compassion, je le veux bien, mais

enfin le soulagement des misères, le respect des conventions de musulman à musulman, l'apaisement des querelles, et, par-dessus tout, la convenance dans les rapports individuels.

Aujourd'hui, la sécurité des chemins, la facilité des voyages et des approvisionnements, en un mot toute notre civilisation rend, chez nous, l'hospitalité sans objet : elle n'est plus qu'un plaisir privé, elle a cessé d'être un devoir public. Il existe cependant un lieu où, déterminée par des règlements aussi minutieux que chez les Arabes, l'hospitalité chrétienne est encore aujourd'hui, comme au désert, la sauvegarde et l'assurance mutuelles des gens toujours en marche et toujours en péril.

Ce lieu, c'est la mer. Le code maritime de toutes les nations impose aux navires l'observation la plus large de l'hospitalité et du secours mutuel. C'est que rien ne ressemble plus au désert que l'Océan ; même genre de dangers, même façon de les surmonter. Dans les deux, l'homme n'est fort que de l'assistance qu'il tire du voisin, et il est toujours au moment de la prêter ou de la demander à son tour. Cette solidarité nécessaire, s'exerçant dans des circonstances pareilles, crée des habitudes identiques.

Un navire, même ennemi, fait un signe de détresse ; il brûle, on court à lui, on le sauve. Un autre, à moitié enfoncé dans les flots, traîne, hors de la route loin de laquelle les vents l'ont poussé, un équipage exténué ; c'est la faim qui tient le gouvernail. Un vaisseau passe ; de quelque nation qu'il soit, il doit remettre ces malheureux dans leur route et partager ses ressources avec eux.

Une *koubba*, chapelle perdue dans le désert, reçoit en dépôt des provisions à l'usage du voyageur égaré qui la

rencontrera affaibli par la fatigue et les privations. Dans les déserts glacés des mers polaires, des cairnes — espèces de silos — surmontés de poteaux pour signes indicateurs, cachent sous la glace ou la neige les vivres déposés par les équipages à l'usage des naufragés à venir. Les mêmes causes ont conduit, par force, aux mêmes usages.

Je ne saurais mieux terminer tout ce qui concerne l'hospitalité chez les Arabes qu'en offrant encore aux lecteurs ce beau et puissant précepte qui me paraît résumer toute leur pensée à cet égard :

Si tu as beaucoup, donne de ton bien ;
Si tu as peu, donne de ton cœur.
Ila aandek ketir, aati menn malek;
Ila aandek k̲lil, aati menn galbek.

— —

CHAPITRE NEUVIÈME

PHRASES UTILES ET USUELLES.

Apprenez cinq mots par jour. — Adverbes. — Le mot temps. — Le mot tuer. — Le mot âme. — Le mot respiration. — Le mot boire. — Le mot frapper. — Le mot nez. — Il mange de ma ceinture. — Les Arabes du milieu. — Il a le sang jaune. — Rafraîchir la salive. — La langue arabe est un puits sans fond. — Reproches adressés aux chrétiens. — Les ordures de ce monde. — Le moul saa. — La révolte. — Ils payeront l'ancien et le nouveau. — Le café consolide les os et court dans les membres. — La tête de la boutique. — La guerre. — Aujourd'hui, c'est le jour de la mort. — Les impies couvrent l'œil du soleil. — La poudre a mangé tous nos hommes. — Le troupeau sans berger. — Quel dommage que les Français ne se fassent pas musulmans ! — O mon Dieu, c'est toi qui nous as amené l'infidèle, c'est toi qui dois nous l'enlever.

Comment appelle-t-on cela?
Kifach essmou hada ?

Pour apprendre l'arabe parlé, voilà la première phrase qu'il faut savoir. En effet, quand vous aurez posé la question : « Comment appelle-t-on cela ? » écrivez la réponse sur votre calepin, en vous ingéniant pour bien reproduire la

prononciation, d'après les règles que j'ai tracées au commencement de ce livre, retenez ainsi cinq mots par jour, cela vous fera cent cinquante mots par mois et dix-huit cents à la fin de l'année. Joignez à ce bagage les verbes usuels; des adverbes, des prépositions, des conjonctions, etc., etc., et bientôt on vous comprendra et vous volerez de vos propres ailes.

Des savants assurent que, lorsqu'on connaît et que l'on sait prononcer huit cents mots d'une langue étrangère, on doit la parler de manière à pouvoir satisfaire à toutes les exigences de sa position.

Moi. Toi. Lui.	*Ana. Ennta. Houa.*
Nous. Vous. Eux.	*Ahhna. Enntouma. Houma.*
Oui.	*Ih. Oua. Naam. Eïoua.*
Non.	*La. La-la. Rahha.*
Aujourd'hui.	*Elyoum.*
Demain.	*Ghedoua. Gheda.*
Après-demain.	*Baad gheda. Menn ghodd.*
L'autre après-demain.	*Li cheggou.*
Hier.	*El baraihh. Amess.*
Avant-hier.	*Loul menn amess.*
Avant-hier.	*Loul el baraihh.*
L'autre avant-hier.	*Loul el barraihhine.*
L'autre avant-hier.	*Loul menn amessine.*
A l'avenir.	*Menna le gouddam.*
Quand?	*Ouïmta? Ouaktach?*
Toujours.	*Dima. Daïm. Lebda.*
Jamais. De ma vie.	*Abadenn. Aamri.*
Rien.	*Oualou. Chaïne.*
Bien.	*Meléhh. Tayeb. Be tebaa.*
Peu.	*Chouiya. Kelil.*

Beaucoup.	*Bezzaf. Ktir. Yasser.*
Mauvais.	*Mamennouch. Douni.*
Enfin.	*El hhassoul.*
Assez.	*Barka. Ikfi.*
A la longue.	*Bel metoul. Bel toul.*
Pas du tout.	*Bel koull.*
Pourquoi?	*Aalach? Liyah?*
Parce que.	*Aala khater. Aala sebett.*
Combien?	*Keddach. Bechhal. Kem.*
Alternativement.	*Bennouba.*
De temps en temps.	*Saa aala saa.*
Exprès.	*Belaani. Bel kessod.*
Bientôt.	*Aan kerib. Kerib.*
Tout de suite.	*Fi saa. Fel hhine.*
Volontiers.	*Tayeb. Maalih. Bel ghard.*
A l'improviste.	*Aala ghefla.*
C'est égal.	*Benniya. Stérsa.*
En cachette.	*Bel khefiya. Be serka.*
En secret.	*Besser.*
Doucement.	*Chouiya-Chouiya.* *Ouahhda-Ouahhda.*
Partout.	*Fi koull Medrob. Modaa.*
En vérité.	*Bessahh. Bel hhak.*
Cependant.	*Oua lakenn.*
Avec tout cela.	*Bini ou bini.*
Il le faut.	*Lazem. Labed. Bessif.*
C'est possible.	*Imkenn.*
C'est impossible.	*Ma-imkennche. Mohhal.*
A peu près.	*Zaïd nakoss.*
Autrefois.	*Fi sabok. Zemane.*
A la fin.	*Fe laagab. Fel akher.*
C'est la même chose.	*Kif-kif. Soua-soua.*

Quand bien même.	*Baadema.*
C'est-à-dire.	*Yaani. Zama.*
En deçà.	*Doune.*
Au delà.	*Cheg.*
Tout.	*El koull.*
Qu'est-ce que cela ?	*Ouacheta hada.*
Viens.	*Adji.*
Beau.	*Zine chebab.*
Lequel vaut le mieux.	*Ama khér.*
C'est ainsi.	*Hakda.*
Par exemple.	*Bel-metel. Meteleum.*
Tout au plus.	*Bel hhara.*
Sans aucun doute.	*Bela chek.*
C'est évident.	*Maaloum. Be dahar.*
Tout autour.	*Daïr-saïr.*
Probablement.	*Ouakila.*
Au lieu de.	*Aaouad.*
Il n'y a pas de mal.	*La bass. Ma-idorcke.*
Mieux.	*Khér. Hhassenn.*
Tout droit.	*Koubala, koubala.*
Par force.	*Bessif. Bezzour. Be deraa.*
Sauf votre respect.	*Hhachak.*
Entre les deux.	*Bine el binine.*
C'est connu.	*Maarouf. Maaloum.*
Gratis.	*Batol.*
C'est permis.	*Hhalal.*
C'est défendu.	*Hharam.*
Écoute.	*Esmaa. Sennott.*
Allons, courage.	*Yallah, redjouliya.*
Y a-t-il ?	*Kane-chi ?*
Il n'y en a pas.	*Ma-kannche.*
Hâte-toi.	*Aamel khefif.*

Sans plaisanterie.	*Bela temesskhir.*
Cela n'est pas supposable.	*La houa, la guemena.*
Ainsi soit-il.	*Amine.*
Va-t'en.	*Emchi. Rohheu.*
Encore.	*Zid. Mazal.*
Qu'est-ce que tu as?	*Ach bik? Maalek?*
Présentement.	*Delouakt. Tououa.*
Brièvement.	*Bettekssir.*
Auparavant.	*Kbel.*
Inutilement.	*Fel batol.*
Injustement.	*Beddolm.*
Surabondamment.	*Be ziyada.*
Indubitablement.	*Betthhakik.*
Sincèrement.	*Bessedok.*
Séparément.	*Koul ouahhéd ouahhédou.*
Proprement.	*Be nekaoua.*
Désagréablement.	*Bla kif.*
Visiblement.	*Beddahar.*
Vigoureusement.	*Bel koua.*
Tristement.	*Bel hhezenn.*
Insolemment.	*Bel kebahha.*
Vite.	*Bel kheffa. Bih fih.*
Orgueilleusement.	*Bennefkha. Be keber.*
Finalement.	*Fi lakher.*
Fidèlement.	*Bessedok*
Entièrement.	*Bel koulliya.*
Joyeusement.	*Bel ferhha.*
Délicatement.	*Beddrafa.*
Courageusement.	*Bel galb. Be chedjaa.*
Amicalement.	*Bel mahhabba.*
Maladroitement.	*Be kolt el maarifa.*
Malicieusement.	*Bel hhéila.*

Bêtement.	*Bel khechana.*
Sans raison.	*Menn kolt el aakel.*
Il n'est ni grand ni petit.	*La kebir ou la seghir.*
J'ai oublié son nom.	*Nessit essmou.*
Littéralement.	*Kelma bel kelma.*
Patiemment.	*Besseberr.*
Violemment.	*Bezzour.*
Volontairement.	*Bel ghard.*
Souvent.	*Aala koull saa.*
Dépêche-toi.	*Khof. Ghaouel.* *Zerem. Aazem.*
Sagement.	*Bel aakel.*
Follement.	*Bel hebal.*
A contre-cœur.	*Bla galb.*
Voilà tout.	*Hada ma kane.*
Tiens ta langue.	*Chedd lessanek.*
Qui est-ce ?	*Ahh koun ?*
Je ne me rappelle pas.	*Manichi tabett.*
La vérité est avec toi.	*El hhak maak.*
Entre toi et Dieu.	*Binek ou bine Rebbi.*
Qu'en penses-tu ?	*Ouachta daharlek ?*
Consulte ta tête.	*Chaour rassek.*
Combien y a-t-il de temps ?	*Elyoum keddach ?*
Cela est loin de moi.	*Hada baaïd aaliya.*
Il n'est venu personne.	*Ma-djach hhatta ouahhéd.*
J'ai beaucoup d'affaires.	*Ana moula kelfa.*
Je m'ennuie.	*Idik khatri. Rani mediyek.*
Quelle heure est-il ?	*Keddach saa. Saa kem ?*
Apporte le café.	*Djib el kahoua.*
Donne-moi une pipe.	*Aaténi sebsi.*
Je compte sur toi.	*Rani netkel aalik.*
Nous mangeons du pain noir.	*Nakoulou khobz gourchala.*

Je n'ai pas de bonheur.	*Maandi saad.*
Je n'ai pas d'argent.	*Maandi felouss.*
Il connaît ses affaires.	*Iaarf soualahhou.*
Ce n'est pas une faveur.	*Machi bel meziya.*
Que le mal soit loin de lui !	*Baaïd el bela aalih !*
Qu'est-ce que cela me fait?	*Ach aandi fih?*
Élargis ton intérieur (cœur).	*Oussaa khatrek.*
Le passé est mort.	*Li fate, mate.*
Amène-moi un conducteur.	*Djib-li gououad.*
Ne comble pas la source.	*Materdemche laain.*
Ils sont embusqués.	*Bahoum mekmine.*
Ce sont des traînards.	*Hadouk mostakherine.*
Ce sont des pillards.	*Nass khettafine.*
Un homme poignardé.	*Radjel medegoug.*
Ma mère a eu des envies.	*Imma touhhamete.*
J'ai compris le contraire.	*Fehemt el mekloub.*
Allons, tenons conseil.	*Ayya, netrayaou.*
C'est une méprise.	*Hadi khataïla. Gholta.*
Il vend en détail.	*Ibéaa be tekchir.*
Décris-moi le pays.	*Oussef-ni el belad.*
Ils se ressemblent tous.	*Gaa ouahhéd frid.*
Il y a quelques jours.	*Elyoum chi yamate.*
Cela ne se dit pas.	*Had-chi ma itougalch.*
Donne-moi mon argent.	*Lahhag ni — drahami.*
La mer s'est calmée.	*El bahhar ennfech.*
J'ai consenti.	*Kobelt. Reddite.*
Pourquoi me boudes-tu ?	*Aalach teghdob aaliya ?*
Il n'a pas d'épaules.	*Maandouch le ketaf.*
Je me vengerai de lui.	*Nekhelef hhassifa mennou.*
Bêtises sur bêtises.	*Tiriri fi tiriri.*
Il a le cœur dur.	*Galbou kassahh.*
Je fais la sieste.	*Rani meguiyel.*

Je tourne suivant ma tête.	*Nedour aala rassi.*
Je tourne et je tournaille.	*Nedour ou nedouder.*
De quel pays es-tu?	*Ennta menine?*
O esclave de Dieu!	*Ya aabd rebbi!*
Quelles nouvelles y a-t-il?	*Ach le khobar?*
Il n'y a que du bien.	*Khobar el khér.*
Ne me jaunis pas la figure.	*Matesseferlich oudjhi.*
Je te couperai la tête.	*Nektaa rassek.*
Cela me rafraîchira le cœur.	*Iberred galbi.*
Rends-moi la réponse.	*Rodd-li loudjab. Le djouab.*
Un tel est vivant.	*Felane ra hhaï.*
Tu n'auras pas de mal.	*La bass aalik.*
Cela ne me convient pas.	*Hada ma ilikchi biya.*
Le temps est beau.	*Lhhal meléhh.*
Le temps est mauvais.	*Lhhal mamennouch.*
Quel temps fait-il?	*Kifach lhhal?*
Le temps tourne.	*Lhhal idour.*
Comment ton temps?	*Ouach hhalek?*
Le temps est nuageux.	*Lhhal messahhab.*
Il n'a rien dans son temps.	*Ma fi hhalouch.*
Le temps a tourné sur moi.	*Dar aaliya lhhal.*
Je trouve le temps long.	*Tal aalya lhhal.*
Le temps vole — fuit.	*Lhhal itair.*
Il ne reste plus de temps.	*Ma-bka hhal.*
Embellis-lui le temps. Dore-lui la pilule.	*Ziyenn-lou lhhal.*
Va à ton temps. A tes affaires.	*Rohheu fi hhalek.*
Il est temps encore.	*Mazal lhhal.*
Le temps est parti.	*Mecha lhhal.*
Il est de bonne heure.	*Lhhal bekri.*

C'est près.	***Guerib lkhal.***
C'est loin.	***Baaid lkhal.***
Il fait frais.	*Berd lhhal.*
Le temps est long.	*Zemane touil.*
En tout temps.	*Fi koull zemane.*
Depuis longtemps.	*Menn zemane.*
Au temps de la guerre.	*Fi zemane el aadaoua.*
Chaque temps a son temps.	*Koul zemane* ou *zemanou.*
Le temps est venu. Le temps est parti.	*Dja zemane* ou *mecha zemane.*
Depuis les temps anciens.	*Menn kedim zemane.*
A tout moment.	*Fi koull ouakt.*
Dans quel moment.	*Faï ouakt.*
Dans ce moment-là.	*Fi dak el ouakt.*
En ce moment.	*Delouakt.*
Dans son moment.	*Fi ouaktou.*
Dans un moment connu.	*Fi ouakt el maaloum.*
Le moment de donner l'orge.	*Ouakt el aalf.*
Avant le moment.	*Kebel el ouakt.*
Le moment est arrivé.	*Oussel el ouakt.*
Le moment est passé.	*Fate el ouakt.*
Le moment des semailles.	*Ouakt ezzeréaa.*
Le moment du labourage.	*Ouakt el hhartt.*
Le moment de la moisson.	*Ouakt el hhassad.*
Le moment du dépiquage.	*Ouakt edderras.*
Le moment de l'abreuvoir.	*Ouakt el mirade.*
Moment inopportun.	*Fi ghér ouakt.*
Le moment de la mort.	*Ouakte el moute.*
Le moment où il est venu.	*Ouakt li dja.*
Indique le moment.	*Aaïyenn el ouakt.*
Choisis le moment.	*Khetar el ouakt.*

Maintenant, en quoi consiste la différence entre les mots *hhal*, *zemane* et *ouakt*, qui, à la rigueur, peuvent tous désigner le temps.

Elle me paraît résider dans une succession d'instants plus ou moins étendus ou plus ou moins limités.

Quoi qu'il en soit, comme *hhal*, *zemane* et *ouakt* donnent naissance à une foule de phrases très-usitées et fort utiles dans la conversation, j'ai cru devoir appeler sur eux l'attention.

Toi et ton caprice.	*Ennta ou kifek.*
Toi et ton intérieur.	*Ennta ou khatrek.*
Toi et ta volonté.	*Ennta ou ghardek.*
Toi et ton désir.	*Ennta ou moradek.*
Toi et ton bonheur.	*Ennta ou saadek.*
Toi et ton conseil.	*Ennta ou rayek.*
Toi et ton cœur.	*Ennta ou galbek.*
J'ai faim.	*Rani djiyaane.*
J'ai soif.	*Rani aatchane.*
Je suis rassasié.	*Rani chebaane.*
Je suis en transpiration.	*Rani aargane.*
J'ai froid.	*Rani berdane.*
Je suis tout nu.	*Rani œuryane.*
Je marche pieds nus.	*Rani hhafyane.*
Je suis en colère.	*Rani zaafane.*
Chacun son pays.	*Koull ouahhéd ou beladou.*
Chacun sa langue.	*Koull ouahhéd ou lessanou.*
Chacun son plaisir.	*Koull ouahhéd ou kifou.*
Chacun son tour.	*Koull ouahhéd ou noubtou.*
Chacun sa religion.	*Koull ouahhéd ou dinou.*
Tue ton ennemi.	*Ktel aadouk.*

I s'est tué.	*Ktel nefssou.*
Tue le vin. Mets-y de l'eau.	*Ktel cherab.*
Tue ton cœur. Endurcis-le.	*Ktel galbek.*
Tue ton conseil. Décide-toi.	*Ktel rayek.*
Tue la terre. Va-t'en à la découverte.	*Ktel el arde.*
Affaires de délicatesse.	*Cheghoul eddrafa.*
Affaires de vanité.	*Cheghoul ezzyakha.*
Affaires de princes.	*Cheghoul el moulouk.*
Affaires de femmes.	*Cheghoul ennessa.*
Affaires du démon.	*Cheghoul echitane.*
Affaires du domaine.	*Cheghoul el baïlik.*
Affaires du gouvernement.	*Cheghoul el makhzenn.*
Affaires de la religion.	*Cheghoul eddine.*
Affaires d'orgueil.	*Cheghoul ennefkha.*
O mon âme !	*Ya rohhi !*
Commande à ton âme.	*Hhakem fi rohhak.*
J'ai égaré mon âme.	*Telleft rohhi.*
J'ai retrouvé mon âme.	*Sebt rohhi.*
Il n'aime que son âme.	*Ihheb gher rohhou.*
Tiens ton âme.	*Chedd rohhak.*
Unissons nos âmes.	*Erbott rohhak maa rohhi.*
Reste chez ton âme. Tiens-toi tranquille.	*Ogood aand rohhak.*
Grand par la taille.	*Touil.*
Grand par les honneurs.	*Kebir fe trék.*
Grand par l'âge.	*Kebir fe senn.*
Grand homme.	*Radjel aadim.*

Il frappe la poudre.	*Idrob el baroud.*
Il frappe les éperons.	*Idrod chabir.*
Il frappe monnaie.	*Idrob sekka.*
Je l'ai frappé injustement.	*Drobtou bela hhak.*
Il frappe le tambour.	*Idrob ettebel.*
Ils ont frappé le divan. Ils ont tenu conseil.	*Drobou eddïouane.*
Je l'ai frappé avec le soupçon.	*Drobtou be donn.*
La poudre parle.	*El baroud itkellem.*
La poudre tousse.	*El baroud ikohheu.*
Maître de la poudre.	*Moula baroud.*
La poudre est dangereuse.	*El baroud ouaar.*
Gare.	*Balék.*
Prends garde.	*Rodd balék.*
Prête-moi attention.	*Aaténi balék.*
Cela ne se dessine pas dans mon intérieur.	*Hada ma issouer fi bali.*
Je suis souffrant.	*Rani mederour.*
Montre-moi le chemin.	*Ourini etrék.*
Combien te dois-je?	*Keddach tessalni ?*
J'ai mal aux dents.	*Senani ïoudjaaouni.*
Je n'ai besoin de rien.	*Manichi mahhtadj.*
Il m'a tourné le dos.	*Aatani bel kefa.*
Il m'ont bien accueilli.	*Keberou biya.*
Tu ne me reconnais pas.	*Telleftni.*
Donne-moi un délai.	*Aaténi tidjal. Midjal.*
Je suis mal à mon aise.	*Rani matemmach.*
Je payerai comptant.	*Nekhalless bel hhader.*
Je suis venu à pied.	*Djite aala ridjeli — terrass.*
Donne-moi à crédit.	*Aaténi bettelouk.*
Bois du blanc — du lait.	*Cherob el byad.*

La société fait manger.	*Errefâga tououkkel.*
C'est la tête de mon bien.	*Hada rass mâli.*
Ma tente est détruite.	*Khela khéimti.*
C'est un joueur de religions.	*Laab be le diyane.*
Ne lui fais pas l'œil.	*Ma teghmezlouch.*
C'est un homme mort.	*Radjel miyete.*
Il a mangé la bastonnade.	*Kela lâassâ. Lhardoûd.*
Tu fais blanchir ma barbe.	*Rak techiyeb-ni.*
C'est ma sœur du démon.	*Kheti menn echytane.*
Ils t'ont menti.	*Guedebou aalik.*
Tu fais des bêtises.	*Rak tekher.*
Découvre ta tête et jure.	*Aari rassek ou hhalef.*
Apporte-moi la mosquée.	*Djibli el djamaa.*
Il peut sa tête — habile.	*Inedjemm rassou.*
Je lui tirerai la langue.	*Nedjebedlou lessanoû.*
De quelle origine es-tu?	*Ennta fel assel meninè.*
Rince-toi la bouche.	*Mossmoss foûmek.*
C'est la coutume.	*Hadi laada.*
Le voyageur est pardonné.	*El moussafer, meghofer.*
Tu es fou.	*Rak messgooeu. Mahboul.*
Je n'ai pas de monnaie.	*Esserf maandiche.*
Mes cheveux sont longs.	*Rani meghofel. Meghouef.*
J'ai sacrifié ma vie.	*Sebbelt aamri.*
Je suis blessé au cœur.	*Rani metaaoun.*
Dieu est entre nous.	*Béinat-nâ rebbi.*
O mon pain ! frappe-moi.	*Edrod-ni yâ khobzi !*
C'est un homme de l'Ouest.	*Radjel megharbi.*
J'aime le lait.	*Nehheb el hhalib.*
Comme si tu le voyais.	*Ki li rak techouf be aaïnek.*
Le feu fait des cendres.	*Ennar tekhelef erremad.*
Apporte-moi de l'eau.	*Djib-li el ma. Mouya.*
Va-t'en à tes affaires.	*Rohheu le soualahhk.*

Le tambourin me plaît.	*Iaadjeb-ni el guellal.*
Il fait revivre un mort,	*Ihhaï el miyete.*
Est-il noble ou roturier?	*Djiyed oula terbi?*
Ont-ils apporté du butin?	*Djabou-chi kech el ghazia?*
Il a des yeux à la nuque.	*Aaïnine fel aanguera.*
Quel monde!	*Ach menn denya!*
Quelle organisation!	*Ach menn taouil!*
Tu m'as trahi.	*Ghedderti-ni.*
Ne fais pas de bruit.	*Ma tektterchi el hhess.*
Donne-moi la peau de bouc.	*Aaténi guerba.*
Allons consoler un tel.	*Ayya naazïou felane.*
Allons complimenter un tel.	*Ayya nebourekou felane.*
Ce qui est répété est fade.	*El maaoud messous.*
J'ai été effrayé.	*Ennkhelaat.*
Je suis stupéfait.	*Rani dhhachane.*
Je jeûne.	*Rani saïm.*
Les Arabes nomades.	*Aareb rahhala.*
Les Arabes du milieu.	*Aareb el ouasta.*

On entend par Arabes du milieu, tous ceux qui sont compris entre l'Égypte et le Maroc.

Qu'est-ce que tu dis?	*Ouacheta rak tegoul?*
Je n'ai rien à dire.	*Maandi ma negoul.*
Il ne nous manque rien.	*Ma-khessna chaaïn.*
J'aime le tabac fort.	*Nehheb eddokhane gataa.*
Je n'ai pas compris.	*Ma-fehemtche.*
Raconte-moi cette histoire.	*Hhakili dik ed-daoua.*
Il a la langue longue.	*Lessanou touil.*
Tu n'as pas de mal.	*Maandek sau. Bass.*
Il voit l'avenir.	*Ichouf el baad.*
Je suis sorti de ma raison.	*Khordjt menn aakeli.*
Ne montre pas mes défauts.	*Matekechefniche.*

Y a-t-il de toi aujourd'hui?	*Kannche mennek, elyoum?*
Tu t'es beaucoup arabisé.	*Taarbite bezzaf.*
Parle franchement.	*Etkellem koubala, koubala.*
Il n'a pas de provisions.	*Ma-aandouch el aaouine.*
Je n'avale pas la fumée.	*Manekemmich dokhane.*
Un tel est revenu bredouille.	*Felane oulla gammahh.*
As-tu des épices?	*Aandekchi el aatriya?*
Prends à droite.	*Tiyamenn.*
Prends à gauche.	*Tiyasser.*
C'est mon devoir.	*Ouadjeb aaliya.*

Allons, prends respiration.
Ayya etnefess.

Difficulté de respiration. | *Dikete ennefss.*

C'est un maître de la respiration. — Courageux.
Moula nefss.

J'ai la respiration maigre. — Je ne suis plus un homme.
Nefssi daaïfa.

Il est venu avec sa respiration. — Lui-même.
Dja houa be nefssou.

Il n'a pas de respiration. — Peu vaillant.
Nefss makannche.

Tu m'as coupé la respiration.
Ketaat-li ennefss.

Il ne pense qu'à sa respiration — à soi.
Ikhememm ghér fi nefsou.

Il boit la feuille de ce chanvre qui produit l'ivresse et l'extase (hhachich).
Ichrob el kif.

Il boit des liqueurs fermentées.
Ichrob el khemer.

Il boit le tabac — fume.
Ichrob dokhane.

C'est un buveur d'air.
Chareb erréhh.

C'est un maître du nez — de l'amour-propre.
Moula nif.

Je suis frappé dans mon nez.
Rani medroub fi nifi.

Pourquoi fais-tu ton nez ? — Pourquoi fais-tu tes embarras ?
Aalach tetniyef ?

Il n'a pas de nez.
Nif maandouch.

Nous avons marché toute la nuit.
Bettna caïrine.

Cela ne me fait pas de peine.
Ma-ighidniche.

Tu es un habitant de la ville.
Ennta medini.

Une parole comme une balance. — Juste.
Hadi kelma mizane.

Je suis ton écolier.
Ana ganndouzek. — Telmidek.

Un grand cri. Le bien de Dieu. Il y a longtemps.
Aaïta. khér Allah. zemane.

Le temps de faire cuire un pain. — Promptement.
Menna thiyab el khobza.

Et cætera, et cætera.
Ila akhéri. Ou menn ghër dalik.

Une seule fois.
Marra frida. Khratra ouahhéda.

A l'avenir. { *Menn hena le fouk.*
Menn hena le gouddam. }

Je suis occupé sur ma tête.
Rani mecheghoul.
Rani lhaï aala rassi.

Réveille ton cheval avec le bruit des étriers.
Kerbaa aaoudek.

Donne-moi un morceau de nouvelles.
Aaténi guerdaa khobar.

Ils se servent encore de la fronde.
Mazal idrobou bel mouglaa.

Comme ci, comme ça — une grande tente, une petite tente.
Khéima ou khouima.

Bois cela sur la salive — à jeun.
Chrob hada aal rig.

La tente de mon père est détruite.
Khela khéimt bouya.

J'ai entendu les éclaireurs de nuit.
Smaat el kerroualine.

Les chevaux font voler la poussière.
El kheïl ghér teghebbor.

La terre dompte le ciel. — Le beau temps est venu.
El arde tegheleb sema.

Je demande mon bonheur. — Je cours ma chance.
Netlob saadi.

Laisse-moi tranquille, ô homme!
Kil-ni ya radjel!

Comment Dieu t'a-t-il nommé?
Ki semmak allah?

A portée de fusil. — A la jetée de la balle.
Aala remaït eressas.

C'est un menton sans barbe.
Dekenn bela lahhya.

C'est un grand fauteuil. — Trône.
Kersi kebir.

Tu ne trouveras pas son pareil.
Matessibch metlou.

Allons, poursuivons l'ennemi.
Ayya, nerdefou laadou.

A boire, pour l'amour de Dieu.
Rouini fi sabillah.

Sa physionomie ne me plaît pas.
Siftou mataadjebnich.

Je passe la soirée chez un tel.
Neguesser aand felane.

Ce sont des ramasseurs de poussière. — Gens de rien.
Leggatine el aadjadj.

Que Dieu noircisse vos cœurs!
Allah iqhhal gueloub-koum !

Je l'ai sur le bout de la langue.
Ra aala terf lessani.

Nous n'avons pas de relations.
Maandena kholta.

Il mange de ma ceinture. — Il vit à mes dépens.
Yakoul menn hhazami.

C'est le chef du troupeau. — Nation.
Houa kebir eddoula.

Ma barbe est dans ta main. — Je suis tout à toi.
Lhhaïti fi iddek.

Montre-moi la date. — Précise l'époque.
Ourrini ettarikh.

Suis mes avis ; sois d'accord avec moi.
Saaf-ni, ouafek-ni.

Il a le sang jaune. — Lâche.
Demmou sefer.

Celui qui m'aime, je l'aime.
Menn ihhebni nhhebou.

Le cœur est bâti sur le cœur.
El galb mebeni aalel galb.

Tu veux remplir le vide. — Tu tentes l'impossible.
Bghite taammer el farghor.

Donne-moi une bouchée de pain.
Aaténi foum el kessera.

Ils ne font que se chauffer au soleil.
Ghér issemmechou.

Je te couperai ta tête de mouton.
Nektaalek bou zellouf.

Il fait le samedi comme un juif.
Issebett ki lihoudi.

Tu as retroussé tes vêtements.
Rak meguelfete.

Pourquoi me suis-tu, pas à pas?
Aalach taagueb-ni?

Assez de paroles malhonnêtes.
Barka menn kelam el aar.

Le soleil envoie ses lances. — Il fait très-chaud.
Echemss tebaat mezrag-ha.

As-tu des enfants de poule, — œufs?
Aandekchi oulad el djadj?

Où passes-tu l'été, cette année?
Ouïne tessiyef essena?

L'arc du Prophète, — arc-en-ciel.
K̲ouss ennebi.

Tu le vaincras par la honte.
Teghelbou bel hhaya.

Les chameaux sont les vaisseaux de la terre et les moutons sont des silos ambulants.

El djemal gouareb el berr, ou el ghelem metamir rahhala.

O les croyants! donnez-moi de ce que Dieu vous a donné.

Ya le moumenine menn li aata-koum Rebbi.

Je t'ai montré le bien, je t'ai montré le mal; choisis.

Ouritlek el khér, ouritlek echorr: khiyer. Khetar.

Si tu buttes, ne me fais aucun reproche.

Ila taaterr, ma-teloumniche.

Il faut que nous mangions le sel ensemble.

Labed netmalahhou.

Donne-moi du pain avec quelque chose pour le faire passer.

Aaténi khobz bel djouaz.

Nous avons bu, nous avons mangé, et nous remercions Dieu.

Kelina, cherobna, ou lhhamedou lellah.

O le chrétien! donne-moi quelque chose pour que nous devenions amis. — Quelle amitié!

Ya le Roumi! aaténi chi hhadja bach nessthhabou.

Ne fais pas tomber mon honneur.

Matetaiyahhlich hhermeti.

Qu'est-ce qui connaît mon fil dans le bât? — Je suis sans influence.

Menn ïaarf khéiti fel berdaa.

C'est ta sœur : par ton père ou par le diable?
Khetek : menn babak oulla menn echitane?

Ne sont honteux de la pauvreté que les enfants du péché.
Ma-istahhou be zolt ghér oulad lhharam.

La vie vaut mieux que tout.
El aamer khér menn koul-chi.

Pourquoi te révoltes-tu contre ton Créateur?
Aalach taassi aala khalkek?

Il n'y avait qu'un tel et un tel ; des épis arrosés. — Des gens de marque.
Ghér felane ou felane, seboulete el messeref.

Il y a aujourd'hui trois jours qu'il n'est pas tombé dans mon ventre la moindre mouture de moulin. — Que je n'ai rien mangé.
Elyoum telt yam ma tahhch fi kerchi metehhounete er-rahha.

Celui qui affranchit un esclave devient chéri de Dieu.
Li ifedi el aabd, irddjaa aaziz aala Rebbi.

Celui qui nous aime, que Dieu lui place un clou de girofle sur la tête,
Et celui qui ne nous aime pas, que Dieu lui place du poivre dans la bouche.
Li ihheb-na, Allah idjaal el kronnfela aala rassou,
Ou li ma ihheb-na, Allah idjaal el felfela fi foummou.

Ce que Dieu t'a écrit dans le ciel, tu le mangeras sur la terre. (On dit cela à ceux qui reçoivent la bastonnade.)
Li kteb-lek Rebbi fi sema, takoulou fi larde.

Si tu n'as pas de pain, mange du biscuit.
Ila maandek-chi khobz, koul el bechemate.

N'ouvre pas l'œil du Bédouin, tu n'auras pas à te fatiguer ensuite pour le fermer.
La tehhel aaïn le Bedoui; la tehhir fi seddane-ha.

Avec douceur et intelligence.
Bessiyassa ou riyassa.

Va le remercier.
Emchi steketer menn khérou.

Les Arabes boivent le café avec le marc.
El Aareb ichrobou el kahoua be teloua.

Les Arabes mangent les sauterelles.
El Aareb ïakoulou le djerad.

Ils disent que cet animal a la tête du cheval, les yeux de l'éléphant, le cou du taureau, les cornes de l'antilope, la poitrine du lion, les ailes de l'aigle, les cuisses du chameau, les pattes de l'autruche, le ventre du scorpion et le corps du serpent.

Tu dépenses ton argent rien que dans le péché (sans aucun profit).
Tekhesser drahamek, ghér fel hharam. Fel batol.

Donne-moi pour me rafraîchir la salive (à boire).
Aaténi bach neberred errig.

Entre toi et moi, il y a le serment de Dieu.
Bini ou binek ahad Allah.

J'ai été malade; je suis arrivé jusqu'à l'œil de la mort.
Kounnt meride, ousselt fi aaïn el moute.

Sa taille est longue et son esprit petit.
Kametou touila ou aakelou kessir.

Il n'est pas jusqu'à l'enfant qui tette qui ne connaisse ses affaires.
Hhatta lichir li irdaa ïaarf soulahhou.

On n'a pas bâti Alger dans un jour.
Ma bennaouch Dzaïr fi nhar ouahhéd.

Le sultan des deux terres et des deux mers.
Soultane berrine ou le bahharine.

La loi l'a condamné à mort.
Cheraa hhakem aalih imoute.

Je compte sur Dieu et je pars.
Netekel aala Rebbi ou nerohheu.

La charrue déchire encore la terre.
El medemod mazal icherreg.

Il n'y a que le démon qui désespère.
Maïguetaa lyass ghér echitane.

Il est encore un peu chagriné dans son gosier. (On dit cela des gens qui, apprenant l'arabe, le prononcent encore mal.)
Mazal meghboun fi guersih.

Il frappe (parle) l'arabe avec une hache.
Idrob laarbiya be chakour.

Il a des petits chiens dans le gosier.
El djeraou fi guersih.

Il parle l'arabe des porteurs de trique.
Itkellem laarbiya mtaa lharaoudjiya.

La prononciation est loin de lui.
El menntok baaïd aalih.

Sais-tu lire et écrire?
Tekra ou tekteb?

Chaque oiseau parle sa langue.
Koull tair ilgha bel ghah.

L'arabe est un puits sans fond.
El aarbiya bir bela kaa.

La connaissance d'une langue complète l'homme.
El lessane ziyada fel enssane.

Pardieu! je suis ensorcelé.
Ouallah! rani messehhour.

Personne ne sort savant du ventre de sa mère.
Makane menn ikhrodj maallem menn kerch oummou.

Ils ne parlent qu'en criant.
Itkellemou ghér be zegga.

Les chrétiens portent des vêtements étroits; ils n'ont pas de pudeur.
En-nessara labessine diyek : ma-isstahhouch.

Les chrétiens répandent de l'eau debout : c'est un grand défaut.
En-nessara izerregou : aaïb kebir.

Les chrétiens dansent avec les femmes : ils n'ont pas de nez (amour-propre).
En-nessara ichetahhou maa nessa : ma-aandhoum nif.

Les chrétiens frappent la danse (se promènent à pied) : ils sont fous.

En-nessara idrobou ed-dansa : mahbel.

Les chrétiens jouent aux cartes : c'est un péché dans notre religion.

En-nessara ilaabou el karta : hharam fi dine-na.

Nous sommes frères ; mais Dieu a fait et il a séparé.

Ahhna khoutt, oua lakenn Rebbi khelok̲ ou ferek̲.

Le chien ne se sauve pas du pain.

El kelb ma-ïherob menn el kessera.

Il t'a donné la vie, celui qui t'a instruit.

Hhayatek, elladi aallemek.

Écoute, écoute et prie sur le Prophète.

Sennott, sennott, ou salli aal nebi.

Dieu seul peut apprendre ce qui est dans les cœurs.

Ma-ïaallem bel gloub, ghér Rebbi.

Il commande d'après la loi.

Ihhakem aala hhassab echeraa.

Le maître de la ruse ne prospère pas.

Moul el hhéila ma-irbahhch.

L'absent est toujours *injusticié.*

El ghaïb dima medloum.

Ne me donne pas de la monnaie des infidèles.

Mataaténich ferk̲ el kafara.

Nous méprisons les ordures de ce monde (les richesses).

Ma-aandna hhadja fi zoubiyet eddenya.

Entrave les chameaux. Entrave les chevaux.
Aagol el djemal. Aattoll el khéil.

Ils ne connaissent pas le prix d'un homme.
Ma-ïaarfouch kimt radjel.

Personne ne connaît ma douleur que Dieu.
Makane hhad ïaarf dorri ghér Rebbi.

Le jour de ton tombeau, tu ne coucheras pas dehors.
Nhar keberek matebatchi barra.

Dans le pays de la sûreté, n'aie pas encore confiance.
Fi belad el amane, matamennch.

Si Dieu ne pardonnait pas,
Son paradis resterait vide.
Ida Rebbi ma-ismahh,
Djennetou ma-tebka ghér khaliya.

C'est un homme noble, j'en réponds.
Radjel djiyed, rani damenn fih.

Les Français n'acceptent pas le baisement de la main.
El Fransses ma ïkobelouch hhebbett el idd.

Il est venu, et je lui ai étendu des tapis (pour s'asseoir).
Dja, ou ferrechtlou.

Les escargots blancs (cavalerie de l'Est, vêtue de bernouss blancs).
El bebouch le biyod.

La cavalerie noire (cavalerie de l'Ouest, vêtue de bernouss noirs).
El goumm souda.

L'infanterie musulmane.
El aasaker el mohhammadiya.

La nudité vient de Dieu, mais la malpropreté vient du démon.
El aara menn Allah, ou loussekh menn echitane.

Mariez-vous pauvres ; Dieu vous enrichira.
Tezououdjou Fokara ; ighenni-koum Allah.

Celui qui a laissé un successeur (un lieutenant) n'est pas mort.
Li khellef el khelifa, ma-matche.

Il va à la chasse du vent avec un filet (il perd son temps).
Isstad erréhh be chebka.

Quelle vie êtes-vous en train de vivre ?
Ach menn aaïcha rakoum aaïchine.

C'est un avare : sa main gauche, il ne la donnerait pas à sa main droite.
Radjel bekhil: hhatta iddou lissar ma-ïaatihach iddou limine.

Le boucher soupe avec des navets.
El djezzar itaacha bel left.

Je ferai cela, à moins que la mort ne vienne à me vaincre.
Nedir hada, ghér ila ghelebet-ni el moute.

Il faut que tu payes le prix du sang.
Lazem tekhalless hhak eddem.

Il faut que tu donnes le prix de la mort.
Labed taati eddiya.

Trahis ton voisin et ne consulte pas.
Khedaa djarek ou ma-techaourch.

Le maître de l'heure est arrivé.
Moul saa dja.

La terre s'est levée.
Eddenya rahi kaïma.

Elle était comme un fenouil allumé par devant et par derrière.
Kanet ki kelhha mechaaoula menn gouddam ou menn loura. Ourá.

La terre va de travers.
Eddenya rahi maaoudja.

Les tribus se sont révoltées; elles déménagent.
El aarrache aassaou; rahoum rahhline.

Les tribus s'enfuient.
Ennedjooeu rahoum djafeline.

Y a-t-il un bon conseil, ou n'y en a-t-il pas?
Kannche raye, oulla makannche?

La terre est sur son bras.
Eddenya aala deraat-ha.

Les femmes se lamentent.
Ennessa rahoum inndebou.

Les Arabes ne marchent que par la force, le pillage des silos et le coupement des têtes. (Ce sont eux qui le disent.)
El Aareb ma-ïtemchou ghér bezzour, bel hhaouss ou be guetaa errass.

Ils payeront l'ancien et le nouveau.
Ikhallessou el kedim ou le djedid.

Leurs biens ne suffiront pas pour racheter leurs têtes.
Mal-houm ma idzi aala rouss-houm.

Nous ne nous soumettrons pas : les moutons de la tribu verte mangeront jusqu'aux pierres.
Manessirouch : el ghelem mtaa nedjaa le kheder yakoulou lhhadjer.

La terre s'est refroidie.
Eddenya berredett.

Le pays est pacifié.
Eddenya aaouafi.

Nos larmes nageaient sur la figure.
Ed-demooeu kanou ïaaoumou fel oudjh.

Que Dieu nous enrichisse de la tranquillité.
Allah irezekna bel aafya.

Je vais donner ce qui revient à Dieu — prier.
Rani machi naati hhak Rebbi.

Il coupe la justice avec sa main.
Iktaa cheraa be iddou.

Honore-moi et mange mon dîner.
Keber biya ou koul aachaya.

Ou l'aiguille a passé, le fil passera.
Ouine fatet el ibra, ifoute el khéite.

Je le connais depuis le déluge.
Naarfou menn ettoufane.

La beauté ne voyage pas par caravanes — rare.
Ezzine ma safertlou kefoul.

Embellis ta bonne foi.
Ziyenn niitek.

Les Arabes se réunissent souvent.
El Aareb imiyaadou bezzaf.

Quand le cœur est chagrin, la nouvelle en est sur la figure.
Menine el galb meghiyer, el khobar fel oudjh.

Deux capitaines à bord d'un vaisseau le font toujours noyer. — Sombrer.
Raïssine fi sfina makane la tenngherok.

Le café fortifie les os et court dans les membres.
El kahoua techedd el aadame ou tedjeri fel gouayem.

Entre moi et toi, il n'y a ni demandeur ni demandé. (Nous sommes quittes.)
Ma bini ou binek la taleb ou la metloub.

Les Arabes connaissent le jeu de la lutte.
El Aareb iaarfou itgarechou.

La lutte arabe que l'on nomme : *guerach, kora,* ou *aafar,* a beaucoup d'analogie avec la lutte française ; seulement, le croc-en-jambe — *tchannyal* — y est permis, tandis que, chez nous, il est défendu.

Indique-moi un proverbe qui soit rimé.
Ourini metel bel kafiya.

Il a demandé grâce.
Tlob el aafou.

Je le connais depuis la tête jusqu'au talon.
Naarfou menn er-rass hhatta le guedem.

Grise-le et interroge.
Essekih ou saḵsih.

Il maudit le sultan quand il est loin.
Inaal essoultane fi ghibtou.

Il ne pense qu'à ferblanter sa personne. — A se bichonner.
Gher iḵozder rohhou.

Rassasie-toi avec peu, et Dieu te donnera beaucoup.
Steḵennaa bel ḵlil, ïaatik Allah el ketir.

Apporte-moi la tête de la boutique — épices.
Djib-li rass el hhanoute.

Ne me loue pas avant d'en avoir éprouvé un autre.
Ma-thhamed-ni hhatta tedjerreb ghéri.

Le pauvre est un étranger dans son pays.
El guellil berrani fi beladou.

L'affaire d'argent donne-la à un juif, il t'en tirera.
Hhadja be draham aati-ha lïhoudi, ikediha-lek.

La meilleure ruse consiste à ne pas user de ruses.
El hhéila fi terk el hheyal.

Le lion a dit : « Personne ne fera mon affaire mieux que moi. »
Essebaa gal : hhaul ma-ikedi hhadjeti metli.

Un tel est un maître dans le jeu de la poudre.
Felane maallem fi laabel baroud.

Le jeu de la poudre, c'est celui auquel nous avons donné le nom de *fantaziya*, à cause de l'animation extraordinaire qu'il amène. Voici en quoi il consiste :

Un parti de cavaliers, d'ordinaire bien montés et bien habillés, veut rendre des honneurs à un chef quelconque, qui, pour le cas spécial, se place en face de lui, à une distance assez grande.

Par deux, par quatre ou sur un plus grand front, bien unis, bien alignés, ces cavaliers arrivent ventre à terre jusqu'auprès du héros de la fête et lui lâchent leur coup de fusil presque dans la figure. La détonation entendue, ils font demi-tour à gauche sans changer d'allure, et ils vont prendre du champ en arrière pour recommencer, s'il y a lieu. Ce jeu si cher aux Arabes n'est pas sans danger : une balle oubliée dans une cartouche, une baguette laissée dans un fusil, peuvent amener mort d'homme. Cela n'arrive que trop souvent.

J'ai vu faire ce jeu avec les fusils chargés à balles. On tire alors en l'air, mais une maladresse ou un cheval qui s'abat font courir de grands périls.

On diminue beaucoup les accidents en se mettant, non en face, mais sur le flanc des coureurs.

Un tel est un ami des infidèles : il a encore de la viande de cochon entre les dents.
Felane hhabib el kafara : mazal lhham el hhallouf bine senanou.

Les croyants sont doux et chéris de Dieu.
El moumenine hhalouïne ou aazaz aala Rebbi.

Celui qui a le sang jaune — le lâche, — ne le tuez pas.
Sefer eddem ma tektelouch.

Je ne veux que des douros, pères du canon. — On prend pour des canons, les colonnes qui sont sur les pièces de monnaie espagnoles.
Ma-nehheb ghér douro bou medfaa.

Le mensonge ne paye pas les dettes.
El keddeb ma ikhalless eddine.

Le vent qui vient, l'emmène. — Pas de volonté.
Erréhh li dja, iddih.

Les hommes l'ont vaincu sur le marché et il a apporté la dispute dans sa maison.
Ghelebouh erredjal fessouk ou djab el khassema feddar.

Il entend la rosée tomber sur les feuilles du roseau. — L'ouïe très-fine.
Ismaa enneda aala ourek el kessba.

Dans le Sud, les chameaux portent des sonnettes.
Fel guebla el djemal irfedou ennakouss.

Pour toi, j'ai été l'implorer.
Aala khatrek, mechit-lou fel djaha.

Celui qui a du blé, trouve à emprunter de la farine.
Li aandou el guemhh, issellef eddeguig.

Celui qui manie le miel, ne peut moins faire que de se lécher les doigts.
Li ikhellott el aassel, labed ilhhess souabaaou.

Le monde connaît le monde, et les chevaux connaissent leurs cavaliers.

Ennass taarf ennass, ou le khéil tarf rekkab-ha.

S'il plaît à Dieu, je ferai une petite bague pour ton doigt. — Tu me fatigues de tes exigences.

Ennchaallah, naamel khouitma aala kodd sebaak.

De quoi est-il mort? de la mort de Dieu.

Bach mate? moute Allah.

Le maître de l'or, on l'aime quand bien même il est chien fils de chien.

Moul eddeheb inhheb oua loukane ikoun kelb benn el kelb.

Le chameau est parti : il n'a laissé que ses crottes. — Enfants dégénérés.

Mecha el djemel, ou khalla baarou.

Un tel est brûlant au commencement, mais à la fin il n'y a plus que de la cendre.

Felane, chaou lhhal iguedi, ou fel aagab ghér remad.

Ils ont été frappés d'une amende de cent douros.

Ethhettaou be mya douros.

La fourmi peut conduire un chameau. — Animal très-doux.

Ennemla tegoued el djemel.

L'homme qui est gras, nous ne l'aimons pas.

Erradjel smine, manehhebouch.

Aujourd'hui, ils disent d'une manière, et, demain, ils disent d'une autre.

Elyoum igoulou tebaa, ou gheda igoulou tebaa akhor.

Plutôt sentir brûler mon ventre
Que de sortir de mon pays.
Hharig bedani
Ou la kheroudj menn outani.

Les Turcs jetaient les femmes à la mer.
Etterk kanou ibahharou ennessa.

Le point du jour, ne le surveille pas, et les nouvelles, n'en demande pas.
El fedjer, ma tetolch aalih.
Ou le kheber, ma tessalch aalih.

Celui qui vole une aiguille,
Peut voler une vache.
Li isserrek ibra
Isserrek begra.

Je n'ai pas de croisée par où me sauver.
Ma aandi taga bach neselek.

Les juifs, quand ils font lire leurs enfants, ne leur apprennent que les négations. — Craignent toujours de se compromettre, ne disent jamais oui.
El ïhoude, ikerrou oulad-houm ghèr bel mime.

Nous sentons le vent de la guerre.
Rana nechemmou réhhet el aadaoua.

J'ai monté à cheval, j'ai tué la terre, j'ai été à la découverte — et j'ai envoyé des éclaireurs.
Erkebt, ktelt el arde, ou zifett echouafine.

Nous avons vieilli un peu sur le mamelon, — nous nous sommes arrêtés — et nous avons vu les chrétiens.
Cheref-na chouiya fel koudya, ou chef-na en-nessara.

L'infidèle est sorti avec une armée très-forte.
El kafer khrodj be mehhala kouya.

S'il plaît à Dieu, nous le casserons. — Nous le vaincrons.
Enchaallah nekesserouh.

Aujourd'hui, c'est le jour des chevaux.
Elyoum nhar el khéil.

Aujourd'hui, c'est le jour de la mort.
Elyoum nhar el moute.

Les impies couvrent l'œil du soleil, c'est comme les sauterelles.
El khouaredj ighetou aaïn echemsse; ki le djerad.

Dieu seul en sait le nombre.
Maïaarf aadad-ha ghér Rebbi.

Ils marchent ferrés comme des chevaux. — Jamais les Arabes ne mettent de clous à leurs souliers.
Itemchou ki le khéil, messemmerine bel hhadid.

Celui-ci derrière celui-là, comme les mulets d'une caravane.
Hada menn oura hada, ki zouaïl el kafla.

Ils portent le bât comme des ânes. — Le sac.
Irfedou el berdaa ki lhhamir.

Ils ont des lances au bout de leurs fusils. — Baïonnettes.
Bel mezarig fi rass meqhhal-houm.

Ils ont des moustaches qui ressemblent à des balais de palmier nain.
Daïrine chelagham ki mesalahh mtaa eddoum.

Leur tambour mugit comme la vague.
Teboul-houm terghi ki le moudjaa.

Ils supportent la blessure comme le sanglier.
Irfedou el makena ki lhhallouf.

Ils obéissent à l'ordre et à la parole.
Itemchou aal amer ou ennha.

Leur chef marche comme un vieux sanglier à la tête de son troupeau.
Kebir-houm ki chiti fi rass eddoula..

Nous sommes des croyants: nous combattrons et nous mourrons pour notre religion.
Ahhna moumenine: netaredou ou nemoutou aala khater eddine.

Le jour où les bouches des fusils se feront face, la salive se séchera dans la bouche.
Nhar li itgabelou fouam le djaab, innchef errig.

Un jour comme aujourd'hui ne se retrouvera plus.
Nhar elyoum ma-innsabch.

Les montagnes vanteront la poudre — échos.
El djebal ichekerou le baroud.

Le sang coulera comme une rivière.
Ed-demm issil kif el ouad.

Dieu a permis de les tuer.
Rebbi hhallel fi-houm el ketel.

Les houris pousseront des cris de joie dans le ciel.
El hhaouriyate izeghertou fe sema.

Les houris: jeunes filles d'une beauté inexprimable, d'une

virginité toujours renaissante, qui ne peuvent vieillir et qui sont réservées pour compagnes, dans le Paradis, aux martyrs de la guerre sainte, ainsi qu'aux fidèles observateurs de la loi de Dieu et de son envoyé.

Le boulet tournoie.
El kora telouez.

La poudre petille comme une poignée de sel qu'on jette dans le feu.
El baroud ki le gliya.

Allons! placez Dieu dans vos cœurs, fermez les yeux et marchez sur le canon.
Yallah! dirou Rebbi fi gueloub-koum, ghemedou aaïni-koum, ou guedemou lel medfaa.

Les Arabes! personne ne peut les vaincre.
El Aareb! ma igheleb-houm hhad.

Mais, quand la poudre tousse, elle prend son dîner.
Oua lakenn menine el baroud ikohheu, iddi aachah.

Elle a mangé tous nos hommes.
Kela gaa redjal-na.

Le guerrier de la foi! il faut qu'il sache tuer son cœur. — Qu'il soit insensible.
El moudjahad! labed iktel galbou.

Notre chef est mort: il nous a laissés comme un troupeau sans berger.
Chikh-na mate: khalla-na ki eddoula bela raaï.

Les chrétiens l'ont tué avec des balles : son corps est percé comme un crible.

Ennessara ktelouh be ressas : oulla ki le boussiyar.

Nos silos sont pillés, nos familles sont tourmentées, nos chevaux sont fatigués.

Metamir-na mahoussine, khiam-na mahouline, ou khéil-na aayanine.

Les Français frappent la poudre sur la main de la justice, très-bien ; — quel dommage qu'ils ne se fassent pas musulmans !

El Fransses idrobou le baroud aala idd echeraa, khessara ma-ichahadouch !

Il faut nous rendre : nous donnerons les chevaux de soumission, nous donnerons des otages.

Bessif nessirou : naatou le gadate, ou naatou le merhaïne.

D'après les mœurs et les coutumes arabes, toutes les fois que des tribus, après s'être révoltées, se voient forcées d'implorer leur pardon, l'usage veut que, comme preuve de soumission complète, elles fassent présent au vainqueur d'un certain nombre de chevaux d'élite qui, dans cette circonstance, prennent le nom de *gada-gadate*. — Il va sans dire que, si l'on peut faire accepter des rosses au chrétien, on n'y manque jamais.

Lors de l'avénement au pouvoir d'un chef de marque, on en fait autant. Cela veut exprimer qu'on est sincèrement disposé à obéir.

Le prix de ces chevaux de *gada* est toujours réparti entre les populations, et devient, en général, l'occasion de grandes exactions de la part de leurs administrateurs, qui, demandant

toujours plus qu'il ne faut, mettent l'excédant dans leur poche.

O mon Dieu ! nous sommes tes esclaves.
Ya Rebbi ! ahhna aabidek.

C'est toi qui nous as amené l'infidèle, c'est toi qui dois nous l'enlever.
Ennta djebtlena le kafer, ennta teddĩh.

Quand on aura lu ce qui précède, on saura, à peu près, tout ce que les Arabes disent sur nous à propos de la guerre.

CHAPITRE DIXIÈME

VIGUEUR ET SOBRIÉTÉ

L'émir Aabd-el-Kader dans la grande Kabylie. — Les joueurs de flûte. — Un rekass ou messager arabe. — Son portrait. — Trente heures de marche; quatre biscuits de soldat. — Dieu s'est chargé du reste. — Le trot du chien. — Rencontre d'un lion. — Plantes et racines avec lesquelles un homme peut vivre dans les pays sauvages. — Exploits de Saaïdane, coureur arabe. — Le cheval de son âme. — Énergie des chasseurs du désert. — L'âme domine le ventre. — Provisions des Touareg en expédition. — Manière de boire le sang. — Comparaison entre un estomac sauvage et un estomac civilisé.

I

En février 1846, lors de cette insurrection formidable qui commença, dans la province d'Oran, par la destruction de la garnison de Djemâa-Ghazouate (Nemours), je faisais partie d'une colonne expéditionnaire commandée par l'illustre maréchal duc d'Isly en personne. Elle opérait dans la grande Kabylie. L'émir Aabd-el-Kader, après plusieurs échecs successifs, s'était retiré dans ce massif de montagnes, où l'appelait sid Hhamed ben-Salem, l'un de ses plus fidèles kalifas;

il comptait y trouver, pour continuer la guerre, des ressources en hommes et en argent que les Arabes commençaient à lui refuser. Il s'agissait de le forcer à quitter cet asile trop voisin d'Alger, et d'où il avait naguère sérieusement menacé la plaine de la Mitidja. Il avait fallu un coup de main aussi hardi qu'heureux, tenté pendant la nuit sur le camp de l'émir, à Cherrak-Teboul (le déchirement des tambours), pour réprimer l'audace de cet infatigable ennemi.

Nous étions campés sur l'ouad Telata, non loin de Bordj el-Boghni. Nous avions, à notre gauche, la grande tribu des Flissas ; à notre droite, les sauvages Guechetoulas, dont les villages s'étendent jusque sur les pentes abruptes du Djurdjura ; devant nous, les Mâatekas, et, derrière nous, les Nezelyouas. Toutes ces populations, grossies par les contingents des Zouaouas, des Beni-Raten, etc., et surexcitées par les prédications de l'émir, étaient en armes autour de nous ; les montagnes s'illuminaient chaque nuit de feux provocateurs, derrière lesquels on voyait circuler des hommes à peine vêtus, qui, pour mieux nous braver encore, exécutaient, en poussant de grands cris, leurs danses barbares au son de la flûte primitive (*djouak*) et d'une espèce de tambourin (*guellale*).

Cependant, les plus vaillants et les plus fanatiques d'entre les Kabyles descendaient en plaine ; ils s'approchaient de nos sentinelles en rampant à plat ventre, et faisaient sur elles un vrai feu roulant, mais dont le résultat était pour ainsi dire nul, grâce au judicieux système d'avant-postes récemment introduit dans l'armée d'Afrique par le gouverneur général (1).

(1) Consulter, pour cette expédition dans la haute Kabylie, l'ouvrage de M. Bellemare : ayant pour titre : *Aabd-el-Kader; sa vie politique et militaire.*

Nous attendions avec impatience l'ordre de marcher en avant, quand, un matin, de très-bonne heure, nous vîmes un caporal de zouaves, accompagné de deux soldats, conduire à l'état-major général un jeune Arabe qui s'était présenté devant notre camp; tantôt en agitant les pans de son bernouss, tantôt en élevant ses mains désarmées, cet indigène avait fait comprendre qu'il n'avait aucune intention hostile et qu'il demandait à être reçu chez nous.

C'était un homme de vingt-quatre à vingt-cinq ans, fortement constitué, bruni par le soleil et présentant l'un des plus beaux types de sa race. Il avait le visage ovale, le front découvert, les yeux noirs et décidés, les dents d'une blancheur éclatante, la barbe rare, la poitrine haute, la taille élancée, les muscles saillants, le cou-de-pied élevé et les attaches des extrémités de la plus haute distinction. Une simple *chachya* (*fessy*) couvrait sa tête, une longue chemise de coton, fermée par devant, couvrait son corps (*kemidja*), et des espadrilles, attachées par de mauvaises ficelles, protégeaient ses pieds. La chachya était maintenue par un mouchoir d'indienne roulé en forme de turban, et la chemise par une ceinture de course en *filaly* (cuir de Maroc), à laquelle était suspendu, suivant l'usage, l'un de ces petits couteaux (*mouss*) enfermés dans une gaîne, dont les Arabes se servent, avec une adresse merveilleuse, aussi bien pour se raser que pour décapiter un ennemi. Ses jambes étaient nues : les ronces et les épines ne les avaient pas épargnées; mais, sur cette chair marmoréenne, elles avaient à peine tracé quelques sillons blanchâtres, là où l'épiderme d'un Européen aurait été cruellement déchiré. A son côté pendaient les talismans qui devaient lui porter bonheur; enfin, il se drapait dans un bernouss marron, dont la couleur fanée et les nombreuses déchirures attestaient les longs services. Pour arme, il ne portait que le bâton

court et noueux, à tête énorme, garnie de clous grossiers et que les indigènes appellent *kezoula*.

Interrogé, à diverses reprises, sur les motifs qui l'avaient amené dans notre camp, le jeune Arabe répondit invariablement qu'il ne pouvait les faire connaître qu'au chef de l'armée.

— D'où viens-tu ? lui demanda le maréchal.

— Monseigneur (*sidi*), je viens de Mesila.

— Combien de jours de marche ?

— Trois jours, ou plutôt trois nuits ; car, voyageant à travers le pays du fusil (*belad el mouqhhala*), je n'ai pu marcher pendant le jour.

— Que me veux-tu ?

— Vous remettre, monseigneur, une lettre du commandant de la colonne qui opère dans nos contrées.

En même temps, il présenta au maréchal un chiffon de papier qu'il exhuma de l'un des coins de son bernouss, où il était soigneusement cousu.

— C'est bien ; mais comment as-tu fait pour vivre au milieu d'un pays en pleine insurrection ?

— Rien de plus simple, monseigneur : au moment de mon départ, le chef de l'armée (*kebir-el-mehalla*) a fait placer dans mon capuchon (*guelmouna*) quatre biscuits de soldat, et Dieu s'est chargé du reste.

— Cet homme a risqué sa vie pour nous, dit en s'éloignant le maréchal ; qu'on le paye généreusement et qu'on ait soin de lui. Le pauvre diable doit avoir faim.

On le conduisit dans ma tente ; j'étais alors colonel et directeur des affaires arabes de l'Algérie. Je lui fis donner du pain et du fromage de Gruyères. Il commença par le refuser, parce qu'on lui avait fait croire que ce fromage était fait avec du lait de truie ; mais il le mangea ensuite avec grand plaisir,

sur ma parole que ce n'était là qu'un conte ridicule. Il arrosa le tout avec une bonne tasse d'eau fraîche, et bientôt, fatigué, brisé par les péripéties d'une marche aussi longue que dangereuse, il s'endormit d'un profond sommeil sur une natte de palmier nain, l'un des luxes de mon habitation de guerre. A son réveil, il fit ses ablutions, se tourna vers l'orient et se mit à prier avec toute la ferveur d'une conscience tranquille. Dès qu'il eut accompli ce devoir religieux, on lui présenta du café. N'en ayant jamais bu de sa vie, il le prit pour du vin (*cherab*) et le repoussa avec dégoût ; mais il le reprit bien vite et le savoura avec délices, quand je lui eus fait comprendre que nous n'avions aucun intérêt à le tromper ni à lui faire violer les préceptes de sa religion. Je fais observer en passant qu'on a tort de nous représenter toujours les Arabes avec une longue pipe et une tasse de café à la main. Cela n'est vrai que des chefs ou des riches ; les marabouts et les tolbas ne fument ni ne prisent, et j'ai connu bon nombre d'hommes du peuple qui n'avaient jamais bu de café. Ils ne pouvaient d'ailleurs en recevoir, pendant la guerre, que de Tunis ou du Maroc, ce qui en avait fait considérablement hausser le prix.

J'étais impatient de faire causer cet homme, et surtout de me faire expliquer la réponse qu'il avait faite au maréchal à propos de la manière dont il avait vécu pendant sa pénible excursion. Voici ce qu'il me raconta :

Le commandant supérieur de la subdivision de Sétif s'était porté dans l'ouest de la province de Constantine, pour la préserver des tendances insurrectionnelles que réveillait partout l'apparition de l'émir. De Mesila, où il se trouvait, il avait écrit au gouverneur général et lui rendait compte des mesures qu'il avait prises. Le kalifa sidi El-Mokrany, chargé de trouver un homme capable de braver tous les dangers en

allant porter au maréchal une lettre aussi importante, l'avait désigné, et il avait accepté. Laissant de côté Dréat et évitant l'Ounougha, où tout frémissait encore du passage récent de l'émir, il avait traversé le djebel Mezita, puis la grande tribu des Beni-Abbas, où il n'avait échappé qu'avec peine aux cavaliers du kalifa de l'émir si Mohammed ben-Abd-es-Selam et-Tobbal (le boiteux), qui était alors de sa personne à Kalâa; il avait atteint la vallée de l'ouad Sahel. De là, choisissant toujours les parages les plus accidentés, il avait gagné les environs de Bordj el-Bouira, contourné le pays des Nezelyouas, était entré dans la Kabylie par le pays des Beni-Khelfoune, d'où il avait pu se glisser enfin dans le camp du maréchal, après avoir ainsi parcouru deux cent cinquante ou deux cent soixante kilomètres, tant il avait dû faire de détours pour échapper aux révoltés ou détourner les soupçons.

Il avait mis trente heures à franchir cette distance, demeurant caché et immobile pendant le jour, ne marchant que la nuit, évitant avec soin les lieux habités (*belad el aâmara*), et prenant d'ordinaire une espèce de pas gymnastique qu'il appelait le trot du chien (*khozet el kelb*). En sortant d'un bois, il avait aperçu dans le lointain un parti de rôdeurs ennemis. Certain d'avoir été vu lui-même, il sentit tout de suite qu'il se perdrait en essayant de fuir. Il marcha bravement à la rencontre de l'ennemi, et soudain commença à contrefaire l'idiot ou le fou, avec force gesticulations et gambades. Aussi fut-il bientôt débarrassé de cette rencontre incommode, et d'autant plus facilement que rien sur lui ne pouvait tenter la cupidité. Ces honnêtes partisans, le prenant sans doute pour un derviche qui allait demander l'aumône dans quelque zaouya (1), lui avaient même offert une pièce d'argent et quel-

(1) Établissement religieux où l'on dispense l'instruction supérieure, et où l'on donne l'hospitalité à tout venant.

ques figues sèches, qu'il avait dédaigneusement refusées. Par cette ruse habilement calculée, il avait dissipé tous les doutes.

Plusieurs fois aussi, dans le pays sauvage (*belad el-Khela*), il avait rencontré le lion, qui l'avait suivi pendant des heures entières, cherchant, suivant son habitude, à effrayer son homme (*sahhabou*). Le monstre grognait, cassait des branches avec sa queue, se roulait à terre, bavait en exhalant une odeur fétide. Quelquefois, jouant cruellement avec notre voyageur comme le chat avec la souris, il le poussait avec son épaule pour le faire sortir du sentier tracé, ou bien il disparaissait pour aller lui couper le chemin un peu plus loin; mais l'Arabe, messager de la France, avait *bien tenu son âme* et s'était toujours débarrassé de ce compagnon plus qu'incommode, tantôt en l'injuriant d'une voix haute et ferme, tantôt en le menaçant hardiment avec son bâton, qui reluisait sous les étoiles comme une lame de sabre. Il s'était cependant bien gardé de le frapper, ce qui aurait inévitablement amené une catastrophe.

— Tout cela n'a rien qui doive vous étonner si fort, ajoutait-il; il est prouvé chez nous, de père en fils, que le lion ne mange que les lâches.

Ces détails trouveront sans doute plus d'un incrédule. Tout ce que je puis dire, c'est que ce conte, si conte il y a, est répandu dans toute l'Algérie. J'ai moi-même interrogé plus de cent Arabes de contrées différentes, qui ne se connaissaient pas, qui par conséquent ne pouvaient s'entendre pour me tromper, et tous m'ont invariablement dit la même chose à propos du lion.

Quoi qu'il en soit, pendant cette longue route, notre homme n'avait vécu que de ses quatre biscuits, auxquels il avait ajouté des fruits, des racines ou des plantes sauvages, qu'il me désignait d'une manière générique sous le nom de

khér Rebbi, le *bien de Dieu*. Il s'était désaltéré avec l'eau des sources ou des mares qu'il avait rencontrées.

Je trouvai ce récit tellement extraordinaire, que j'engageai cet Arabe à me donner les noms de ces plantes, ou racines, avec lesquelles un homme peut marcher aussi longtemps sans s'épuiser et sans mourir de faim. Il y consentit, et, séance tenante, mon secrétaire arabe (*khoudja*) les écrivit sous sa dictée. Je les donne ici, en lettres arabes, puis en lettres françaises, et enfin j'indique les noms de celles dont j'ai pu découvrir la dénomination latine, m'en remettant en toute confiance aux savants orientalistes que la France possède, pour compléter cette partie de mon travail. Si ces détails leur paraissaient dignes d'une sérieuse attention, il serait facile de faire venir de l'Algérie les spécimens de toutes les plantes que je vais énumérer.

التبليوة — el teblioua.
البقوقة — el begougâa, espèce d'arum.
الجمار — el djemar (*medulla palmæ*).
السنايرية — el senaïria, espèce de carotte.
تالغودة — talghouda.
السلق — el selk.
فوة لقم — foud lekem, utilité du gosier.
القرنينة — el kuernina, petit chardon.
الزيتوني — oliva.
الحميضة — el hhamaida, oseille sauvage (*oxalis herba*).
القويرصة — el kouirsa (*id.*).
لسان الفرع — lessane el ferd, la langue du bœuf.
رطلاي — rotlaï.
الجرنيز — el djerniz.
الخرشف — el khorchef, artichaut sauvage.

ترفاس — terfas, et الفرياس — el feriass, truffes blanches (*tuber niverum*).

الاداد — addad (*chamelcou albus*).

مجير — moudjir (*malva*).

السقوم — el sekoum (*ficus sycomorus*).

البقاع — el begâa (*tubera terrestris species*).

ودن النعجة — oudenn el naadja, l'oreille de la brebis.

القجقيج — el goudjeguidj (*sparus pinifer*).

بيبراص — biberass.

الدومران — el doumerane (*absintha*).

الحلحال — el halhal.

النابطة — el nabta.

فلية — fliya.

ضرسة العجوز — dersett el aadjouz, la dent de la vieille femme.

البسباس — el besbass (*myristica moschata*).

البسيبسة — el besibessa (diminutif *id.*).

التافغة — el tafegha, espèce de chardon.

التوت — el toute (*morum sylvestre*).

الساس — el sass (*arbor in cujus radicibus est amaritudo*).

الشلمون — el chelmoune.

الدمدي — el demedi.

النبق — el nebek (*fructus loti*).

الغاز — el ghaze.

القضايم — el guedayme (*planta amara*).

الزبربور — el zeberbour.

البلوط — el beloute (*quercus ballotta*).

كرموص النصارا — kermouss en nessara, la figue de Barbarie, que les Arabes appellent la figue des chrétiens.

قرن الجدي — kern el djedi, la corne du chevreau.
تالمة — talma, salsifis sauvage.
دانون — danoune (*philiposa lutea et niolana*).
القيز — el guize, genre chicoracée.
الحرمل — el hharmel.
اللول — el loule, graine du derine.
دريں — derine (*stippa barbara*) (1).
القلقلان — el goulguelane (*dolichos cuneifolius*).

Pour rendre cette nomenclature aussi complète que possible, j'y joins les noms de quelques autres plantes qui m'ont été indiquées ultérieurement et auxquelles les coureurs, et généralement tous les Arabes, ont également recours quand les vivres viennent à leur manquer dans leurs longues et pénibles excursions à travers la « mer de sable ».

El kredda, *statice bouduelli.*
Bezoulet en nadja, tétine de la brebis.
Talma, espèce de scorsonère.
Rebiâa, *danthonia foskali.*
Assida, sanchus chendriloïdes.

(1) M. le général Margueritte vient de publier un ouvrage du plus haut intérêt, qui a pour titre : *Chasses de l'Algérie.*

A propos du derine, on y trouve une note très-curieuse. La voici :

« Le derine produit un petit grain comme du millet très-menu et très-allongé.

« Dans le pays des Touareg, des familles de fourmis récoltent ce grain et en font des réserves considérables. Les gens pauvres vont à sa recherche et en font une sorte de farine avec laquelle ils confectionnent des galettes et du kouskous. Ceux qui vont ainsi s'approprier la subsistance ramassée à grand'peine par la besogneuse fourmi, ont soin de laisser quelques poignées de grain dans la fourmilière, afin que cet insecte puisse subsister pendant quelques jours et recommencer de nouveaux approvisionnements. Nous agissons de même, vis-à-vis des abeilles, quand nous recueillons les rayons de miel. »

Daghmous, *apteranthes jussomania.*
El tifaf, espèce de laiteron.
Nebegue es-sedra, jujubes sauvages.
Aneb el-bethoum, grappes de pistachier sauvage.

Chikh-Aatmann, chef des Touareg, a fait connaître en outre au colonel Margueritte les noms suivants :
El yâtil, arbre qui produit des grappes jaunes.
El tolhheu, arbre qui produit la gomme.
El harra, moutarde sauvage.
El djerdjir.
El dhorrane.
El nrefel, espèce de trèfle.
Zaouite, el ihafehif, graminées.

II

L'exemple de vigueur et de sobriété que je viens de citer, a été donné par un Arabe du Tell. On va voir maintenant ce que peuvent faire les coureurs du désert. Les détails qu'on va lire m'ont été communiqués récemment par M. Margueritte (1), lieutenant-colonel au 12e régiment de chasseurs à cheval. Cet officier supérieur, dont le témoignage mérite toute confiance, a été longtemps chef de bureau arabe, puis commandant supérieur du cercle de Leghouate. Il parle admirablement l'arabe, et nul n'était plus à portée que lui d'être exactement renseigné sur tout ce qui concerne les indigènes. Précisément à cette époque, il possédait dans son commandement un individu qui passait pour le type le plus

(1) Le colonel Margueritte, aujourd'hui général de brigade, commandant la subdivision d'Alger.

accompli du coureur arabe. Je vais rapporter, d'après le colonel Margueritte, quelques traits de l'odyssée, non moins aventureuse qu'authentique, de son héros.

Ben-Saaïdane (c'est ainsi qu'il se nomme) est un Arabe des Oulad-saad-ben-Salem, fraction de la grande tribu des Oulad-Naïl. En 1858, il avait ou semblait avoir trente-cinq ou trente-six ans ; sa taille était élevée, sa constitution sèche et robuste, ses bras et ses jambes admirables de vigueur et d'élégance. Pour tout vêtement, il n'avait qu'une chemise de coton, recouverte d'un bernouss très-léger. Il portait aussi une ceinture en cuir du Maroc, dans laquelle étaient passés quelques bouts de roseaux qui lui servaient à mettre ses provisions de bouche. Ses pieds étaient garantis par des brodequins qu'il fabriquait lui-même avec du cuir de chameau et de la peau de chèvre, et il ne marchait qu'avec son petit couteau à gaîne et son fidèle bâton (*kezoula*). Les Arabes prétendent que Ben-Saaïdane a été doué par Dieu du don de la marche, de la faculté de ne jamais s'égarer, même dans les contrées les plus sauvages, les plus inconnues, et surtout de pouvoir vivre avec très-peu de nourriture. Voici dans quelles circonstances ces facultés merveilleuses auraient été conférées ou confirmées, suivant eux, à Ben-Saaïdane par le commandeur des croyants.

En 1845, l'émir Aabd-el-Kader, comprenant qu'il lui serait avantageux de s'appuyer sur les Oulad-Naaïl pour continuer sa lutte avec la France, entretenait, par l'intermédiaire de si cherif bel-Lahreche, des relations très-suivies avec les principaux personnages des Oulad-si-Hhamed et des Oulad-saad-ben-Salem. Bou-Haly, chef de cette dernière fraction, voulant faire parvenir à l'émir un avis très-important, choisit pour messager Ben-Saaïdane, qui était déjà en grande réputation comme marcheur. Aabd-el-Kader se trouvait alors

dans les environs de Tyaret. Ben-Saaïdane ne connaissait nullement les pays de l'Ouest : il voulut d'abord décliner cette mission; mais, Bou-Haly et les gens de sa tribu ayant fait appel à son amour-propre ainsi qu'à ses sentiments religieux, Ben-Saaïdane se fit renseigner du mieux possible sur la direction à suivre, et partit, plein de confiance dans ses forces et dans son courage, n'emportant pour toutes provisions que neuf à dix onces de farine de blé grillé (*rouina*), enfermées dans les roseaux de sa ceinture, et une petite peau de bouc (*chibouta*) qui pouvait contenir environ deux litres d'eau. La tribu de Ben-Saaïdane campait en ce moment dans un endroit nommé El-Hhad, à six lieues sud-ouest de Djelfa : il la quitta de grand matin, « dès qu'il put distinguer un fil blanc d'un fil noir, » et prit la direction du nord-ouest. Vers les trois heures de l'après midi, au moment de la prière (*el âasseur*), il arriva à Mekrouba, non loin de Sidi-bou-Zid. Là, il s'arrêta pendant quelques instants, mangea trois ou quatre onces de rouina, et se remit en chemin. La nuit le surprit sur les hauts plateaux; mais, réglant sa marche sur les étoiles, il continua hardiment sa route, au risque d'être rencontré par les éclaireurs des goums ennemis, ou par ceux des colonnes françaises. Le lendemain, vers huit heures du matin, il arrivait à Taguedemt, où se trouvait Aabd-el-Kader.

Il avait parcouru, pour ainsi dire, sans prendre de repos et sans autre nourriture que huit à dix onces de farine de blé, 216 kilomètres en vingt-six heures.

L'émir et tous les chefs qui l'entouraient refusaient d'ajouter foi au récit de Ben-Saaïdane; ils durent cependant se rendre à l'évidence quand ils eurent entre les mains la lettre de Bou-Haly. Cette lettre était datée, et donnait des renseignements précis sur des faits très-récents et d'une grande importance pour la conduite de la guerre. Alors, Aabd-el-

Kader voulut récompenser dignement le reggab (coureur) des Oulad-Naaïl, et lui dit :

— Demande-moi ce que tu voudras ; si la chose est en mon pouvoir, je te l'accorderai.

— O prince des croyants, lui répondit Ben-Saaïdane, je ne te demanderai rien, ni honneurs ni argent; tu combats pour le triomphe de notre sainte religion, nous sommes trop heureux quand nous pouvons t'aider à vaincre les peuples à chapeau (*bou-barreta*); donne-moi seulement ta bénédiction et invoque Dieu pour ton serviteur, je me tiendrai pour largement récompensé.

L'émir le fit alors approcher, et, lui imposant les mains, il prononça ces paroles :

— Que Dieu place sa bénédiction sur tes jambes, et, par son pouvoir, tu seras toujours le cheval de ton âme, ton propre cheval à toi-même.

Puis il le congédia en lui donnant une réponse pour les Oulad-Naïl. Ben-Saaïdane ne mit guère plus de temps au retour qu'il n'en avait mis pour se rendre à Taguedemt.

— La bénédiction du saint émir, du moudjahad, c'est-à-dire du soldat de la guerre sainte, avait produit son effet, racontait-il ensuite; car je ne me sentais vraiment pas marcher.

Depuis ce moment, on ne le connaît plus, dans les tribus du Sahara, que sous le nom d'*Aaoud-Rohhou*, le cheval de son âme, son cheval par lui-même.

En 1849, Ben-Saaïdane et plusieurs autres Arabes de sa tribu se réunirent pour aller en caravane acheter des dattes à Tougourt. A peine arrivé dans cette ville, Ben-Djellab, qui en était le chef, leur apprit que les goums de l'Est, les Bou-Azid, les Selmiya et les Fedoul, s'étaient dirigés sur les Oulad-Naaïl, qui campaient alors entre Messad et le djebel

Bou-Kahhil, avec l'intention de les surprendre et de les piller. Ben-Saaïdane s'offrit immédiatement pour aller donner l'éveil à sa tribu, et il quitta Tougourt sans y avoir pris le moindre repos, n'emportant avec lui que deux galettes de pain arabe, avec sa chibouta pleine d'eau. Il marcha jour et nuit pendant quarante-huit heures, ne fit que quatre haltes d'environ une heure chacune, et il arriva assez à temps pour prévenir les siens, qu'il trouva dans une sécurité complète. Ils se replièrent aussitôt dans la montagne de Bou-Kahhil, se dérobant ainsi à la formidable razzia dont ils étaient menacés. Après quelques heures de sommeil, Ben-Saaïdane se remit en marche pour Tougourt, et il rentra dans cette ville cent deux heures après son départ, ayant parcouru dans ce laps de temps 560 kilomètres. Il trouva ses compagnons sur le point de partir, et il put s'en retourner avec eux.

Depuis 1852, les Français emploient Ben-Saaïdane comme coureur. Il a rendu d'excellents services à tous nos chefs de colonne par la rapidité de ses courses et par sa connaissance parfaite du pays. Nos généraux l'ont toujours généreusement récompensé; il est aujourd'hui à son aise; mais il n'en continue pas moins son métier, d'abord par un besoin impérieux de locomotion, et ensuite pour ne pas laisser s'amoindrir dans le désert sa réputation de marcheur infatigable, à laquelle il tient beaucoup. Dans le seul but, comme il le dit lui-même, de s'entretenir les jambes, il se rend souvent de Djelfa à Leghouate en quatorze heures, franchissant ainsi d'une seule traite 115 kilomètres.

Ben-Saaïdane accompagnait toujours le colonel Margueritte quand il faisait des courses dans le désert; il tenait à honneur de marcher constamment à la tête des goums (cavalerie arabe), et d'indiquer la direction à suivre parmi ces vagues de sable où il n'y a pas de routes tracées. Il devenait furieux

quand les cavaliers ou les fantassins ne se conformaient pas à ses indications, et souffrait même difficilement qu'on osât émettre sur l'itinéraire un avis différent du sien. Souvent, en chassant la gazelle ou l'autruche, nos cavaliers laissaient Ben-Saaïdane à trois ou quatre lieues en arrière ; mais ils étaient bien sûrs de le voir lestement arriver. Alors, il ne manquait jamais, en reprenant la tête du goum, d'arborer son mouchoir au bout de son bâton, en guise de drapeau, et de l'agiter en cabriolant devant eux pour narguer nos chevaux.

Au mois de juillet 1857, dans une grande chasse à l'autruche, les mekhalif s'amusèrent à taquiner Ben-Saaïdane; ils lui dirent :

— Puisque tu te nommes Aaoud-Robhou (le cheval de ton âme), pourquoi ne prends-tu pas comme nous des autruches à la course?

Ben-Saaïdane leur répondit :

— Vos chevaux ne sont que des ânes du Tell, et je les ferai tous crever dans une course de fond. Cela est connu des gens du Sahhara, vous-mêmes ne l'ignorez pas ; mais, puisque vous me mettez au défi, demain je vous jaunirai, à tous, la figure ; oui, demain, je me trouverai en même temps que vous au lancer des autruches, et, après avoir rejoint la première qui sera forcée, je veux être de retour au bivac avant vous.

La provocation fut acceptée. Le jour suivant, Ben-Saaïdane suivit les chasseurs au *gaâd* (lieu où sont réunies les autruches que l'on a reconnues) ; dès qu'elles se montrèrent, on se mit à leur poursuite de toute la vitesse des chevaux. Le colonel Margueritte força la sienne dans trente-trois minutes, après avoir parcouru seulement quinze ou seize kilomètres ; et, comme il achevait de la dépouiller, opération qui avait encore demandé de trente à trente-cinq minutes, il fut effec-

tivement rallié par Ben-Saaïdane, qui lui cria du plus loin qu'il put l'apercevoir :

— Tu es témoin que j'ai tenu parole; maintenant, tu pourras dire partout que ces chiens de mekhalif ne courent pas plus vite que leurs femmes, et qu'ils ont mauvaise grâce à vouloir lutter avec ton fils Ben-Saaïdane. Je vais à présent regagner notre point de départ; j'y renverserai leurs marmites, et, avant qu'ils arrivent, j'aurai pu dormir un instant avec la même tranquillité qu'un paresseux habitant des kesours (villages du Sahhara).

Ce qui fut dit fut fait. Plus de deux heures après, quand le colonel Margueritte rentra au camp, il y trouva Ben-Saaïdane installé depuis longtemps et avant tout le monde. Il se prélassait dans la tente du kaïd des Mekhalif, qui, pour lui faire fête et se réconcilier avec lui, lui prodiguait son eau la plus fraîche et le régalait des meillèurs morceaux de hammoum, viande choisie de l'autruche, cuite dans la graisse de cet animal.

Cet intrépide coureur fut mis au nombre des cavaliers, mekhazeniyas, du bureau arabe de Djelfa. Lorsqu'on voulut l'inscrire en cette qualité, on lui dit :

— Achète un bon cheval, tu sais qu'un mekhazeni doit être bien monté.

En entendant cette proposition, Ben-Saaïdane, malgré son respect et sa bonne tenue habituelle devant ses supérieurs, se mit a rire de la façon la plus bruyante, la plus comique; puis, quand il put parler, il dit au commandant du poste :

— Ce n'est pas bien d'humilier ainsi ton serviteur en lui proposant de se servir d'un cheval, qui consomme ce qui suffirait à nourrir une famille entière; qui hennit et laisse des traces que l'on ne peut toujours dérober à l'ennemi, des

traces qui, le plus souvent, dénoncent nos entreprises. Tu veux donc que l'on se moque de moi? Ben-Saaïdane acheter un cheval! Pour quoi faire, grand Dieu? N'est-il pas plus avantageux d'avoir tout simplement à ton service un homme capable de faire ce que vos meilleurs chevaux ne pourront jamais faire, et qui n'aura à te demander ni paille, ni orge, ni frais de ferrage, ni indemnité pour perte de sa monture?

Il n'y avait rien à répliquer, et le coureur Ben-Saaïdane fut, selon son désir, inscrit cavalier de l'État (*khiyal*), à la condition qu'il ferait à pied le même service que ses camarades avec leurs chevaux. Depuis, il n'a jamais donné lieu à aucun reproche, et la comparaison faite entre lui et les khiyalas a toujours tourné à son avantage, surtout pour les courses lointaines (1).

Ben-Saaïdane était très-original. Il parlait peu; mais, en marchant, il murmurait toujours quelques sentences arabes. Voici celle qu'il semblait affectionner :

« Tuer ou être tué, voilà notre lot; celui de la femme, c'est de traîner à terre les longs plis de ses vêtements. »

Au reste, les grands marcheurs ne sont pas rares dans le désert, et leurs hauts faits y sont connus de tout le monde. En 1846, un Arabe, nommé El-Thouamy, originaire de Leghouate, où il vit encore, fut envoyé par le kalifa sid

(1) Dans le *Nacéri*, ce remarquable ouvrage dû à la plume du savant docteur Perron, on trouve, à propos des coureurs arabes, la note suivante :

« Ces lions du désert que les chevaux ne pouvaient atteindre à la course, étaient la terreur des tribus, l'effroi des caravanes, l'épouvante des voyageurs, le désespoir des cavaliers. Véritables coursiers, aux muscles durs et bosselant la peau, ces terribles détrousseurs étaient toujours entraînés, toujours maigres, toujours prêts, toujours en incursions, toujours l'œil fixe et plongeant dans les profondeurs du désert, la narine béante, flairant de partout le brigandage et le meurtre. »

Hhamed ben-Salem à Berriyane, ville située dans le district des Beni-Mezab. Parti à cinq heures du matin de Kesar-el-Héirane, il arriva au terme de son voyage à sept heures du soir. Il avait, en quatorze heures, franchi 128 kilomètres, et fait, par conséquent, plus de kilomètres à l'heure. Dans la même année, ce même Thouamy se rendit, en vingt et une heures, de Negoussa à Berriyane; distance: 180 kilomètres. Pendant ces deux courses, il n'avait mangé que quelques dattes et bu que la valeur de deux ou trois litres d'eau.

En 1848, Mâarouf ben-Selymane, de la tribu des Larbâa, parcourut en vingt-neuf heures, et d'une seule traite, la distance qui sépare Guerrara de Kesar et Héirane, soit 184 kilomètres. Dans une seule journée, de Guerrara, il atteignit Ouargla (1). En 1850, El-Ghiry Bel-Oussif, de la tribu des Mekhalif, chassait l'autruche. S'étant acharné à la poursuite d'un delim (autruche mâle), il se trouva complétement séparé de ses compagnons. Son cheval était tombé mort de fatigue, sa provision d'eau épuisée. Pendant trois fois vingt-quatre heures, il erra sur les hauts plateaux sans boire ni manger; le jour, il dormait sous un betoum (térébinthe sauvage), et il se remettait en marche la nuit. Sa famille le croyait perdu, et on eut de la peine à le reconnaître à son retour, tant il était épuisé, maigri et noirci par le soleil. Il raconta ensuite qu'il croyait devoir la vie à des rêves dans lesquels il voyait sa mère le soigner et lui donner à boire à discrétion. Ces rêves, disait-il, l'avaient soulagé et soutenu dans sa détresse.

Mahhammed-ben-Mohhammed, des Harez-Allah, fraction de la grande tribu des Larbâa, étant en razzia du côté du Zab,

(1) Voir, pour les localités et pour les distances, la carte de l'Algérie.

perdit son cheval par un accident. Obligé de revenir à pied chez lui, il marcha pendant quatre jours et quatre nuits sans boire et sans prendre d'autre nourriture que celle qu'il trouva *dans les racines et dans les plantes du bon Dieu*. C'était, il est vrai, en hiver et la température était froide.

Dridy, de la tribu des Mekhalif, était autrefois un intrépide chasseur; tombant un soir sur un troupeau de sept mouflons à manchettes, il les poursuivit de montagne en montagne, et en tua cinq, après avoir parcouru en six heures une cinquantaine de kilomètres dans un pays accidenté. Une autre fois, il suivit pendant quatre jours les traces d'un troupeau d'autruches; mais, ayant totalement épuisé son eau et ses vivres, il se vit contraint de rentrer chez lui, ne mangeant, pendant quatre autres jours, que des plantes de khedda (*statice bouduelli*). Souvent il est arrivé à Dridy de passer huit ou dix jours à la chasse, ne vivant, pendant la moitié de ce temps, que de racines et de plantes dont il connaissait la valeur nutritive. Dridy existe encore; il habite le village d'El-Haouyta.

Les Mekhalif-el-Djereb racontent que Messaoud-ben-Aaïssa de leur tribu, mort il y a seulement une dizaine d'années, forçait à pied des autruches dans le temps des plus grandes chaleurs. Les exemples de longues marches accomplies rapidement, ainsi que ceux de sobriété exceptionnelle, sont très-nombreux dans le Sahhara. « Plus on avance dans le Sud, disent les Arabes, moins le ventre peut dominer l'âme. »

Ce qu'il y a de certain, c'est que, par la vie rude et pleine de périls qu'ils sont forcés de mener, les gens du désert sont mieux préparés à la marche, aux fatigues et aux privations qu'aucun autre peuple de la terre. C'est une honte chez eux que de s'exposer, par la paresse ou par l'intempérance,

à être appelé *bou-kerch* (le père du ventre). Je pourrais citer encore ici bien des traits incroyables de patience, de sobriété et de vigueur. Je me borne à transcrire l'un des plus authentiques, raconté au colonel Margueritte par celui-là même qui en a été le héros. C'est un chef des plus influents parmi les Touareg, nommé Chikh-Aatmann; il est l'ami des Français, et sa véracité, souvent mise par eux à l'épreuve, ne s'est jamais trouvée en défaut.

Donc, l'année 1236 de l'hégire, et en plein été, Chikh-Aatmann, à la tête d'un parti de soixante-dix guerriers montés sur des mahra (pluriel de *mahri*), tenta une razzia sur les Chambas d'Ouargla. Ils avaient épuisé l'eau de leurs outres, et passé déjà cinquante-deux heures sans boire, quand, par suite du succès inespéré de leur coup de main, ils se trouvèrent possesseurs de 2,200 chameaux. Ils saignèrent immédiatement 60 chamelles, burent leur sang, l'eau qu'elles avaient dans l'estomac, et furent sauvés. C'est là, en effet, la ressource suprême des Touareg en cas de disette d'eau; mais il faut, dit Aatmann, prendre toujours la précaution de recueillir le sang dans un vase, et d'attendre qu'il y soit coagulé. Alors, on jette le caillot qui s'est formé, et on ne boit que la partie liquide et séreuse qui reste. Si l'on n'a pas la patience d'agir ainsi, le sang que l'on boit tout chaud se fige sur l'estomac ou brûle les entrailles; il augmente alors le terrible supplice de la soif. Pendant six jours et demi, c'est-à-dire pendant cent cinquante-six heures avant la razzia, Chikh-Aatmann et les siens n'avaient vécu qu'avec la valeur approximative de six cent cinquante grammes de viande de chameau.

Il est également admis en principe, chez les Touareg, que des guerriers en campagne peuvent, quand l'eau et les vivres viennent à manquer, prolonger leur expédition en tuant deux mahras sur trois, mais jamais plus, sous peine

de perdre la vie, surtout quand on opère dans des régions très-éloignées du point de départ. Un mahri, disent-ils, peut ramener et sauver trois hommes; deux se placent sur son dos, et le troisième s'aide dans sa marche en tenant l'animal par la queue; mais il succomberait infailliblement si l'on exigeait de lui davantage.

Le chef des Touareg D'azeguer, Chikh-Ikhenoukhene, étant en razzia contre les Saaïd, avec quarante des siens, est resté neuf jours et neuf nuits sans eau. Ses hommes s'en sont tirés en buvant, toutes les quarante-huit heures, un peu de sang qu'ils se procuraient en tuant leurs mahras. Lorsque le chiffre de ces derniers fut réduit à quinze, ils retournèrent dans leur pays.

Suivant Chikh-Aatmann, les Oulad-Moulate emploient un moyen singulier et cruel pour s'assurer, dans leurs excursions lointaines, des provisions d'eau et de viande. Ils prennent de vieilles chamelles, les privent d'eau pendant longtemps, et puis, au moment de partir en razzia, ils les font boire à satiété, leur coupent la langue et les emmènent. Quand les vivres viennent à manquer, ils tuent successivement les chamelles et retrouvent toute l'eau qu'elles ont absorbée avant le départ, parce que, faute de langue, prétendent-ils, elles n'ont pu en ramener la moindre goutte dans leur gosier. Inutile d'ajouter que, dans ce cas, les Oulad-Moulate mangent aussi, avec un grand plaisir, la chair des animaux qui, suivant leur pittoresque expression, leur ont servi de réservoirs ambulants. Chikh-Aatmann assure que les chevaux se montrent également très-avides de cette nourriture. Quand ils voient préparer et découper devant eux la chair du chameau, ils hennissent et grattent la terre du pied avec une joyeuse impatience. Ces Oulad-Moulate campent sur les confins du pays des Touareg; ils n'ont pas

d'autre métier que d'attaquer et de piller les caravanes qui se rendent à Timbektou. Ces Arabes ont au plus haut degré la passion de l'indépendance et des aventures; ce sont eux qui disent: « Les habitants des maisons sont, partout, forcés de reconnaître un maître (sultan); mais nous, toujours prêts au combat comme à la fuite, nous ne reconnaissons d'autre maître que Dieu. »

On retrouve, dit-on, chez ces enfants du désert, les mœurs chevaleresques des tribus primitives de la grande Arabie, mœurs si bien décrites dans le beau récit de Fatalla Sayeghir, que nous a fait connaître M. de Lamartine. Dans le Sahhara, comme dans l'Hedjaz, partout où la distance et la difficulté des lieux ont préservé les fils d'Ismaël de la domination des Turcs, la femme a conservé tout son prestige, toute son influence: elle n'est pas une vile esclave, mais la compagne, l'âme du guerrier, l'objet de son admiration passionnée, la palme de ses exploits. Au fond des solitudes africaines, comme au berceau de sa race, l'Arabe est encore tel que l'ont dépeint les prophètes : l'homme libre et sauvage, levant la main contre tous, léguant à ses enfants pour patrimoine le désert, et pour moisson les caravanes. Voici quelques échantillons de la poésie des Oulad-Moulate, qui semblent des fragments inédits de l'épopée d'Antar.

Laissez-moi, je veux aller où me portent mes désirs;
Je veux quitter les miens pour les fuir à jamais.
Les maîtres des sabres ont eu peur;
Et, si je pars, c'est sur l'ordre de Dieu.
Riche dans ma tribu, tout le monde m'aurait fêté;
Pauvre, dans mon pays, je ne suis qu'un étranger;
Je vais dépenser ma vie à parcourir la terre,
J'y trouverai peut-être un ami qui plaindra mes malheurs.

Arrête, chamelier, ne presse pas notre marche,
Tes chameaux sont jeunes, ménage-les ;
Avant de me lancer dans la mer des souvenirs,
Laisse-moi lui voler encore quelques coups d'œil.
Frère, ne t'étonne pas des caprices de l'amant.
Déjà le chagrin tourne autour de mon cou ;
Il va ronger ma chair avec mes os,
Et mon malheur fait rire mes ennemis.
Ils sont l'éclair, et moi le nuage sombre :
O mon œil, pleure du sang, si tu n'as plus de larmes!

On se demandera sans doute quelle est la pensée qui m'a suggéré ces recherches sur les coureurs du désert, et plus généralement sur les tours de force qu'accomplissent ses habitants en fait de sobriété, sur leurs luttes quotidiennes, et presque toujours heureuses, contre la faim et la soif, ces deux ennemies redoutables, sans cesse aux aguets sous le ciel africain. Assurément, je n'ai pas supposé que des Européens pussent s'habituer à une nourriture aussi primitive; mais n'est-il pas des circonstances où les voyageurs, les marins, les soldats, peuvent se trouver fort embarrassés pour se nourrir : les premiers, au fort des solitudes dont ils vont interroger les périlleux mystères ; les seconds, sur les plages inconnues et stériles où peut les jeter la tempête; les derniers enfin, dans ces expéditions que la sécurité de notre colonie algérienne rendra encore longtemps nécessaires, et qui les entraînent fréquemment loin de nos établissements et des tribus soumises? Dans de telles circonstances, il peut être intéressant de connaître les propriétés alimentaires de ces plantes, de ces racines qu'on dédaigne ou dont on se méfie. Ces notions pourront être utiles surtout à ceux qui voudront tenter la traversée du grand désert, soit pour son-

der les profondeurs du Soudan, soit pour se rendre à Timbektou (Tombouctou), soit enfin pour se livrer à la reconnaissance si difficile d'une communication entre l'Algérie et le Sénégal. Aujourd'hui, un Européen, séparé de sa caravane dans le Sahhara, est un homme à peu près perdu. Tout récemment encore, l'un des plus intrépides explorateurs de l'Afrique, le docteur Barth, égaré ainsi pendant vingt-quatre heures, n'échappait que par miracle à une mort affreuse. Pour moi, je m'estimerais très-heureux si mes indications pouvaient sauver la vie rien qu'à un seul de ces touristes qu'anime le feu sacré des aventures.

Les détails que j'ai pu recueillir sur les coureurs arabes pourraient peut-être aussi donner lieu à de curieux rapprochements historiques avec ceux qui ont exercé la même profession chez divers peuples de l'antiquité, comme chez les Perses, où l'on faisait d'eux grand usage, au rapport d'Hérodote et de Xénophon, et chez les Grecs, où ils étaient connus sous le nom d'*hémérodromes*. L'histoire a conservé le souvenir de quelques-uns de ces messagers infatigables, notamment du coureur Phidippide, et de ce Lacédémonien qui fit en un jour 60 lieues. De la Grèce, l'usage des coureurs avait passé en Italie, et d'Italie en France, où il s'était maintenu chez quelques nobles jusqu'à la révolution française. Peut-être est-il permis de regretter que ces exemples de vigueur musculaire, développée par une éducation professionnelle, disparaissent totalement de la vieille Europe, et que les hommes appartenant aux races civilisées se trouvent presque toujours, sous ce rapport, en état d'infériorité flagrante vis-à-vis des peuples plus voisins de l'état de nature. On sait quel prestige exercent sur ces peuples les qualités physiques, comme la force et l'agilité, et souvent il serait à désirer, dans l'intérêt même de la civilisation, qu'ils

eussent ce motif de plus pour nous estimer et nous craindre.

Enfin, la science physiologique pourrait, ce me semble, trouver quelque chose à glaner dans tout cela. Ces détails de mœurs, ces exemples de sobriété ne sont-ils pas susceptibles de lui fournir de précieux enseignements, de curieuses comparaisons entre les besoins réels et les besoins factices, entre les nécessités d'un estomac sauvage et celles d'un estomac civilisé ?

CHAPITRE ONZIÈME.

Hiérarchie arabe. — Formules religieuses. — Fêtes principales. — La confiance en Dieu. — Maladies. — Animaux. — Noms des jours et des mois. — Points cardinaux. — Degrés de parenté. — Numération. — Appellation des différentes langues.

I

HIÉRARCHIE ARABE

Soultane. — Sultan, chef d'empire.

Amir. — Émir, prince musulman.

Amir el moumenine. — Le commandeur des croyants. Nous en avons fait le « miramolin. »

Ouzir, pluriel *ouzera.* — Vizir, ministre.

Mersoul. — Ambassadeur, consul, envoyé.

Khelifa. — Kalifa, calife, lieutenant du sultan.
Sous l'émir Aabd-el-Kader, les kalifas étaient gouverneurs d'une province.

Tout principal fonctionnaire indigène a, pour l'aider, un *khelifa*, lieutenant.

Bach agha. — Ce mot est turc; il veut dire chef des agas.

Dans l'ordre hiérarchique, le *bach agha* vient après le kalifa; il est d'ordinaire le chef d'une circonscription de pays très-étendue.

Agha. — Aga, chef qui est placé sous les ordres du bach agha.

Du temps de l'émir Aabd-el-Kader, il répondait d'un grand nombre de tribus.

Kaïd el kiyad. — Le kaïd des kaïds. Il commande à plusieurs tribus et relève directement de l'agha.

Kaïd. — C'est le chef d'une tribu plus ou moins grande. Selon son importance, la tribu se divise en un certain nombre de fractions, — *ferka.*

La fraction, à son tour, se divise en douars, ronds de tentes qui forment des villages arabes dont les maisons, au lieu d'être en pierres, sont faites avec une étoffe composée de laine et de poils de chameau. Cette maison, on l'appelle *kheima,* — tente, — ou bien encore *bite echaar,* — la maison de poils.

Kaïd el aachour. — Est une fonction qui n'est ni religieuse ni politique. Elle a pour but de veiller à la perception des impôts et de s'opposer au gaspillage.

Chikh. — Cheik. Chef d'une fraction de tribu, — *ferka.*

Ce mot s'applique aussi aux hommes âgés et considérés. Dans ce cas, il est synonyme de vénérable.

La réunion des cheiks d'une tribu forme la *djemaa*, ou conseil municipal.

Kebir ed-douar. — Chef de douar, espèce de village arabe dont j'ai parlé plus haut.

Hhakem. — Chef d'une ville ou d'un village arabe. Il remplit, à l'égard de cette ville ou de ce village, les mêmes fonctions que le kaïd à l'égard de sa tribu.

Amine. — C'est le nom donné au chef d'une tribu kabyle.

Dans les villes, on donne encore le nom d'amine aux chefs des corporations musulmanes. Dans ce cas, il est synonyme de syndic.

Amine el oumena. — L'amine des amines, c'est-à-dire le chef des amines.

Cette fonction est tout à fait spéciale à la Kabylie.

Khoudja. Kateb. — Secrétaire. Les chefs arabes, ne sachant pour la plupart ni lire ni écrire, se font toujours accompagner d'un *khoudja* qui prépare la correspondance sur laquelle ils apposent eux-mêmes leur cachet. On en trouve de très-habiles et de très-intelligents.

« A déclaré ne pas savoir signer, attendu qu'il était chevalier. »

Kateb es-serr. — L'écrivain du secret, — de confiance. Seuls, les grands chefs possèdent des secrétaires de cette espèce.

Khaznadar. — Trésorier.

Oukil. — Chargé d'affaires, intendant, administrateur.

Kebir el mehhalla. — Le chef de l'armée.

Bach-tobdji. — Le chef de l'artillerie.

Kaid el mouna. Et aaouïne. — Le chef des vivres.

Aghete el aasker. — L'agha de l'infanterie.

Aghete el khiyalas. — L'agha de la cavalerie.

Bach-hhammar. — Chef du convoi.

Bach-ferrag. — Chef du campement.

Siyaf. — Officier.

Kebir le kheba. — Sous-officier, chef de tente.

Chaouch, au pluriel *chouach.* — Ses fonctions varient suivant l'autorité auprès de laquelle il est placé. En réalité, exécuteur des décisions de cette autorité.

Hharssi. — Agent de police.

Makhzenn. — On appelle ainsi l'ensemble des cavaliers de certaines tribus qui sont liées au service et qui jouissent à ce titre de privilèges particuliers. Un cavalier du *makhzenn* s'appelle *mekhazini.*

Goumm. — Réunion des cavaliers d'une ou de plusieurs tribus, cavalerie irrégulière.

Khiyalas. — Cavalerie régulière. Chez l'émir Aabd-el-Kader, elle était vêtue de rouge.

Aaoulama. — Pluriel du mot *aalem*, savant. On se sert de ce mot pour désigner les docteurs de la loi.

Cherif, pluriel *cherfa.* — Descendant du Prophète. Personnification de la noblesse religieuse. Seul, le chérif a le droit de porter la couleur verte dans ses vêtements.

Merabete, pluriel *merabetine.* — Marabout ; membre de la noblesse religieuse. Elle est héréditaire. L'influence des marabouts est immense.

Djiyed, pluriel *djouad.* — Descendant des premiers conquérants arabes ; noblesse d'épée.

Mufti. — Jurisconsulte et chef de la religion dans une certaine circonscription.

Imam. — C'est celui qui dans les mosquées exécute les prostrations voulues par la loi et lit le Koran aux fidèles.

Kadi. — Juge qui, d'après la loi musulmane, a le droit de prononcer sur les litiges civils ainsi que sur les crimes et délits.

Aadel, pluriel *aadoul.* — Assesseur du kadi. Pour qu'un jugement soit valable, il doit avoir été prononcé devant deux aadoul.

Taleb, pluriel *tolbas.* — Lettré, plus ou moins savant. Il y a de bons et de mauvais tolbas. Ils sont en général très-fanatiques.

Chikh. — Instituteur primaire. Il apprend aux enfants de la tribu à lire, à écrire, à prier ; il leur enseigne, en outre, un certain nombre de versets du Koran. Son école s'appelle *messid.*

Mederress. — Est un lettré qui enseigne la langue et la loi. Son école prend le nom de *mederssa.*

Mouddenn. — Crieur des mosquées. Du haut du minaret, il convoque les fidèles à la prière au son de la voix. Pour ces fonctions, on choisit toujours un homme doué d'un organe sonore.

El Mouakkett. — L'homme de l'instant. Dans les mosquées, il est chargé de faire annoncer les prières à l'heure exacte. On le veut instruit et très-honorable. On désire, en outre, qu'il ait quelques notions d'astronomie.

El hhadj. — Le pèlerin. C'est-à-dire celui qui a fait le pèlerinage de la Mecque.

II

FORMULES RELIGIEUSES

S'il plaît à Dieu.	*Ennchaallah.*
Au nom de Dieu.	*Bessemellah.*
Pour l'amour de Dieu.	*Fi sabillah.*
Si Dieu le veut.	*Ila rad Allah.*
Dieu nous l'apprendra.	*Iaalem Allah.*
Dieu le sait.	*Idri Allah.*
Ce sont les paroles de Dieu.	*Kelam Allah.*
Dieu verra.	*Iferredj Allah.*
Dieu te l'apportera.	*Idjiblek Rebbi.*
Dieu est généreux.	*Allah kerim.*
Il n'y a qu'un seul Dieu.	*Ouahhéd Allah.*
Dieu est miséricordieux.	*Allah ghafour, Rahhim.*
Dieu ouvrira — cette porte.	*Iflahh Allah.*
Que Dieu maudisse le démon!	*Allah inaal chitane!*
Gloire à Dieu!	*Sebahhane Allah!*
A la grâce de Dieu.	*Aala bab Allah.*
Dieu garde.	*Ya lathif.*
Dieu te soit favorable!	*Naam Allah bik!*

Il n'y a de force qu'en Dieu.	*La koua ila bellah.*
C'est l'ordre de Dieu.	*Hhakoum Allah.*
Avec la permission de Dieu.	*Bi adenn Allah.*
C'est écrit chez Dieu.	*Mektoub Rebbi. Allah.*

C'est là une recette admirable dont on se sert dans toutes les circonstances de la vie. Le difficile est d'y croire.

Un Arabe perd sa femme, ses enfants, sa fortune; il lui arrive un malheur, un accident, etc.; il se résigne en disant : « C'était l'écrit de Dieu ! » Je ne crois pas cependant que ce fatalisme aveugle soit dans les vrais principes de la loi islamique.

Je racontais, un jour, à un savant arabe qu'un de ses coreligionnaires, conduit au supplice pour avoir commis un meurtre, s'écriait en y marchant courageusement : « C'était écrit chez Dieu ! » Mon taleb fit éclater son indignation : « L'ignorant, le misérable ! non, ce n'était pas écrit chez Dieu, puisque Dieu nous défend formellement de tuer. Notre religion nous a tracé des règles de conduite; c'est à nous de les suivre. »

Tout est dans la main de Dieu.
Koul chi fi idd Rebbi.

Ce sont les commandements de Dieu.
Oussayate Allah.

Sur vous la confiance de Dieu.
Aalikoum amane Allah.

Dieu, c'est lui qui est le plus grand.
Allahou, akber.

Louange à Dieu qui est seul !
Il n'y a de maître que lui ;
On ne doit pas en adorer d'autre.
Lhhamedou lellah ouahhédaou !
Oua la rebb ghérou ;
Oua la maaboud siouah.

Il n'y a pas d'autre Dieu que Dieu et Mohhammed est l'envoyé de Dieu. Puisse Dieu le bénir et le saluer !

La ilah ha il Allah, ou Mohhàmmed rassoul Allah. Salla Allahou aalihi oua sellem !

C'est la profession de foi des musulmans.

Louange à Dieu qui est seul ! il n'a pas d'associé dans son empire.

Lhhamedou lellah ouahhédaou ! la charik la-hou fel melk.

Au nom de Dieu le clément, le miséricordieux !

Bessemellah errhhamani, errhhaïmi !

Formule religieuse qui est en tête de tous les chapitres du Koran.

Louange à Dieu l'unique ! son règne seul est éternel !

Lhhamedou lellah ouahhédaou ! oua la idoum ila melkou !

Louange à Dieu qui est seul ! c'est de lui que vient tout secours !

Lhhamedou lellah ouahhédaou ! ou bihi nestaaïne !

Louange à Dieu ! tout commandement lui appartient !

Lhhamedou lellah ! ou lamer koullou lellah !

Louange à Dieu qui a établi la religion de la résignation, — l'islamisme, — et l'a exaltée !

Lhammedou lellah illadi chedd dine el isslam, ou refaaou !

Notre seigneur Brahim — Abraham — est le chéri de Dieu;
Notre seigneur Moïse, à qui Dieu a parlé;
Notre seigneur Jésus-Christ, venu de l'esprit de Dieu;
Et notre seigneur Mohhammed est l'envoyé de Dieu!

Sid-na Brahim khalil Allah;
Sid-na Moussa kalim Allah;
Sid-na Aayssa menn rohheu Allah;
Sid-na Mohhammed rassoul Allah!

Louange à Dieu l'unique, qui en tout temps renouvelle le triomphe!
Lhhamedou lellah elladi fi koull aasser idjedded en-nesser!

Que Dieu fasse triompher les guerriers de la foi!
Allah innssor el moudjahadine!

O mon Dieu! envoie-nous le maître de l'heure.
Ya Rebbi! baatlena moul saa.

En pays arabe, on croit à l'arrivée prochaine du *Moul saa,* du maître de l'heure. C'est lui qui, envoyé par Dieu lui-même, punira les chrétiens et vengera les musulmans. Chaque année, il paraît un fanatique qui prend le titre de maître de l'heure; il est d'ordinaire suivi des populations, livre un combat, fait tuer un assez grand nombre de ses partisans, se fait tuer lui-même ou disparaît. C'est égal, on nous aime tant qu'on attend toujours le maître de l'heure; de l'heure, bien entendu, qui doit nous être fatale.

Que Dieu nous pardonne tout ce qui est arrivé!
Staghfir Allah bi ma kana!

Louange à Dieu l'unique! que la prière et le salut soient sur l'envoyé de Dieu!

Lhhamedou lellah ouahhédaou! ou es-salate ou es-salam aala rassoul Allah!

Gloire à Dieu l'unique! La prière, le salut sur celui qui a établi la loi de la guerre sainte!

Lhhamedou lellah ouahhédaou! Es-salate ou es-salam aala menn senn sennete el djahad!

Que Dieu soit propice à notre seigneur Mohhammed et le conserve!

Salla Allah aala sid-na Mohhammed oua sellama.

Un seul Dieu, une seule parole!

Rebbi ouahhéd, ou kelma ouahhéda!

Dieu accorde sa miséricorde aux miséricordieux!

Er-rhhaïmine, irhhemhoum Allah!

Sur vous la miséricorde et la bénédiction de Dieu!

Aalikoum rahhmet Allah ou barakatouhou!

Si Dieu vous aide, personne ne pourra vous vaincre.

Enn ïnnssorkoum moullahou, fa la ghaliba la-koum.

Avec l'aide de Dieu tout peut se faire.

Be maaounete Allah issir koul-chi.

La religion de l'islamisme est la religion de Dieu.

Dine el isslam, dine Allah.

Prie sur notre seigneur l'envoyé de Dieu.

Salli aala sid-na rassoullah.

Il y a cent et cent clefs chez Dieu.

Miya ou miyate meftahh aand Allah.

III

FÊTES PRINCIPALES

Rass el aam. — La tête de l'année.

C'est le premier jour de l'année musulmane. Il tombe le 1er du mois de *mohharem*. On jeûne, on prie, on s'embrasse et l'on se dit mutuellement : *Mebrouk el aam !* — Que l'année soit heureuse!

El aachoura.

Cette fête consacre l'anniversaire de la mort de sid el Hhassenn et de sid el Hhaoussine, fils du kalifa sidi Aali bou Taleb, gendre du Prophète. Elle a lieu le 10 du mois de mohharem.

On assure aussi que, ce jour-là, on a sauvé du naufrage dix compagnons — *sohhab* — de l'envoyé de Dieu.

El mouloud.

Jour de la naissance de Mohhammed. Cette fête se célèbre le douzième jour de *rabéaa louel*. Elle dure sept jours.

On prie, on allume des cierges dans toutes les écoles publiques, dans sa maison ; on ne travaille pas, on s'habille de son mieux, et l'on se réjouit avec des *refiss*, pâtes légères faites avec du miel et du beurre, coupées en petits morceaux.

Aaïd es-seghir,
Aaïd el feter.

Cette fête porte indifféremment ces deux noms : la petite fête, la fête du déjeuner. Elle tombe le 1er du mois de *choual.* Sa durée est de trois jours.

On la célèbre en réjouissance de la rupture du jeûne très-dur imposé par la loi pendant le mois de ramadan — *ramedane.*

On fait une prière supplémentaire le matin. Elle s'appelle *Salate el aaïd.*

On s'embrasse, on se visite, on s'offre des friandises, *hhalaouate el aaïd.*

Aaïd el kebir, chez les Arabes.—*Korbane* ou *Baïram,* chez les Turcs.

La grande fête. Elle tombe le 10 du mois *dou el hhadja;* elle dure sept jours et elle a lieu en commémoration du sacrifice d'Abraham.

On l'appelle encore *Youm el oukouf,* — le jour de la présence, — parce que ce jour-là est celui où les pèlerins qui vont visiter la chambre de Dieu, — *bite Allah,* — sont admis à entrer dans le temple de la Mecque.

Pour la grande fête, dans chaque famille, tout individu petit ou grand, à moins d'impossibilité absolue, doit sacrifier un mouton. L'excédant de ces provisions de bouche doit être immédiatement distribué aux pauvres.

On recherche les moutons qui ont de belles cornes, parce que la croyance populaire veut que ces animaux sacrifiés dans les voies de Dieu soient admis, après la mort du croyant, à lui faire franchir le terrible Cirate, ce pont qui relie l'enfer

au Paradis. Monté sur l'un des moutons offerts en holocauste et se tenant vigoureusement à ses cornes, le fidèle qui aura été généreux pour les déshérités de la fortune ne tombera pas dans l'abîme.

IV

LA CONFIANCE EN DIEU

On assure que du temps de Moulay-Selymane, empereur du Maroc, une affreuse disette étant venue désoler le pays, le sultan ordonna que l'on fît briser les instruments de musique, et que l'on eût à pleurer et à prier. Quelques jours après ce décret, on lui amena un esclave qui avait été surpris, dans les rues, dansant et chantant, en s'accompagnant avec des battements de mains. « Pourquoi, lui dit le commandeur des croyants, te livres-tu à de pareilles démonstrations de joie quand tout le monde est dans l'affliction ? — Mon maître, répondit l'esclave, a des magasins qui sont remplis de grains ; je n'ai donc point à m'inquiéter, je place ma confiance en lui, il me nourrira, et c'est là ce qui cause ma gaieté. — Si cette créature, reprit le sultan, a pu mettre sa confiance dans une autre créature, que mon peuple place sa confiance en Dieu. »

Et il leva toutes les interdictions.

Cette légende où respire tout le fanatisme de la confiance en Dieu, m'a été contée par un Arabe qui se trouvait ces jours derniers à Bordeaux. Il est de Fez — *Fass*, — et il se nomme *Aali benn Hhamed*. Atteint d'une de ces maladies d'yeux assez communes en Afrique. il s'était déterminé, sur

les instances de ses coreligionnaires habitant Paris, à venir secrètement se faire traiter en France.

Comment avait-il pu se résoudre à un parti aussi extême? Car, si l'on voit, de temps en temps, en Europe, des bandes passagères d'Arabes — *hayadas*, — montreurs de tours de force, — qui parcourent les capitales, Vienne, Berlin, Madrid, Saint-Pétersbourg, Constantinople, comme on en a applaudi dernièrement une troupe à Paris, rien n'est plus rare que de voir un Arabe isolé entreprendre le même voyage, surtout pour demander à la civilisation européenne la guérison des maladies contre lesquelles l'art musulman s'est déclaré impuissant.

Devenir aveugle, s'il demeure ; recevoir cinq cents coups de bâton de la part de ses chefs s'il se laisse prendre en partant ; partir et affronter tous les dangers que la politique des marabouts présente à l'imagination des fidèles pour les détourner de voyager en pays chrétien : le cas était grave. Il avait consulté un parent, homme de religion, et après bien des discours, une chapelle — *koubba,* — cachée dans un pli de montagne, avait reçu, par une nuit obscure, chacun tremblant d'être découvert, le serment réciproque du voyageur et de l'ami, l'un jurant de ne pas trahir, et l'autre de ne manquer, pendant le voyage, à aucun précepte de la loi.

Par le serment de Dieu !
Et par le serment du Prophète de Dieu !
Celui qui trahira, Dieu le trahira.
Be ahad Allah !
Ou be ahad rassoul Allah !
Li igheder, ighederou Allah.

Cette formule se prononce les mains droites jointes et le-

vées en l'air, les doigts entrelacés; c'est le serment par excellence.

Quittant son pays comme un voleur, sans rien dire à ses femmes et à ses enfants, sans un denier, un peu de *rouina*, farine d'orge enfermée dans des roseaux, cartouches d'un nouveau genre, contenant la vie d'un jour; couchant la nuit dans les buissons, marchant le jour par les sentiers détournés, épouvanté de son ombre, Aali arrive à Tanger, se cache dans la foule des marchands de Figuig, Taza, Merakech, Oudjeda, Mekeness, qui apportent là le blé, l'orge, la laine, les peaux de Maroc — *filaly*, — la gomme, le kermess, les plumes d'autruche, trouve le port, tombe au hasard dans une barque de ces maraîchers qui vont approvisionner tous les matins Gibraltar, se tapit sous une cargaison de légumes, et le voici en Europe, échappé à la vengeance des siens.

Des canons, des casemates, des soldats rouges, il vit cela dans un clin d'œil, et en même temps la maison du chargé d'affaires marocain; encore le bâton en perspective, ce qui précipita son départ. De barque en barque, il gagne Barcelone: c'était le plus long; mais le seul chemin qu'il pût prendre dans l'état de ses finances, et, d'ailleurs, le temps n'est rien pour un Arabe.

— Que d'eau! disait-il en se couvrant la tête.

Une troupe de *hayadas*, dont le chef Hadj-Aali-benn-Mohhammed, Marocain comme lui, l'accueille. Il reste cinq jours parmi eux, en reçoit des secours, se renseigne, prend des forces, se confirme dans son projet, va devant lui à la grâce de Dieu, et, un beau matin, voyez-le entrer à Madrid: *ecce homo!* Un juif renégat passe, lui adresse la parole, voilà son affaire; il est sauvé.

On le met par charité dans le chemin de fer de Bayonne — *trék-en-nar* — le chemin de feu. — Quelle surprise pour

un Arabe ! Le bruit, la fumée, les tunnels, le sifflement de la locomotive, la nuée qui accompagne le monstre, cet attelage invisible qui vole comme la pensée, triomphent un moment de son impassibilité musulmane. A genoux dans le wagon et se croyant en danger de mort, il dit sept fois la profession de l'islam : — « Il n'y a qu'un seul Dieu, et Mohhammed est l'envoyé de Dieu ; » — puis se relève. Plus d'un paysan français a peut-être fait, de même, le signe de la croix, la première fois qu'il s'est vu emporté dans un train de chemin de fer.

Enfin, il est à Bordeaux : il avait mis onze jours à venir à pied de Bayonne. Sans bas, sans culottes, bernouss troué, rapiécé, une besace vide, sa casserole pendue au cou (il l'avait achetée à Barcelone pour faire cuire ses aliments), son haïk couvert de la boue de tous les fossés; ses cartouches de *rouina* vides et rendant le bruit aigre d'un vol de sauterelles ; comme il pleuvait, les souliers sous le bras par économie, et majestueusement, lentement, gravement, hâve, malade, mais fier et plein de confiance, il fait son entrée dans la ville. Sur sa mine, la police l'arrête ; on le fait coucher à la Permanence :

— Singulière hospitalité ! pense-t-il.

Voilà ses craintes qui lui reviennent.

Un Israélite d'Oran, domicilié à Bordeaux, qu'on était allé avertir, répond de lui le lendemain, et l'emmène à l'Alcazar, où le fils d'Abraham était employé. Là, habillé par les soins du maître de l'établissement dont la générosité est proverbiale, puis nourri, couché dans un bon lit d'hôtel, promené en carrosse, conduit au port, à la cathédrale, au théâtre, il se laisse faire, accepte tout, en grand seigneur, et observe tout avec intelligence. Je me le fais amener, je l'interroge, et voici ce qu'il me dit :

— Je vois aujourd'hui que, chez nous, on s'ingénie à faire courir bien des calomnies sur votre compte ; moi-même, en rentrant chez moi, si je les démentais, je serais assommé de coups. Je viens de parcourir une grande étendue de pays chrétiens ; partout j'ai été bien traité et personne ne m'a ôté un cheveu de la tête. Les *marabouts* et les *tolbas* (lettrés) disent cependant que vous vivez dans des îles sauvages, sans ressources, habitant des bateaux, mourant de faim, ne pensant qu'à faire le mal. C'est la misère qui vous aurait poussés en Algérie.

» Suivant eux, vous exhalez l'odeur du bouc, vous vivez dans une promiscuité complète ; une femme vous lasse, vous la quittez sans divorce, parce que le mariage légal vous est inconnu. Vous avez chez vous des gens qui, pour une contrariété, se tuent eux-mêmes, voleurs de leur propre existence. Vous jurez et sacrez en toute occasion, mangez dans la rue, et, ce qui est une indignité, vous y accomplissez debout ce besoin que la pudeur m'empêche de nommer. Dans notre religion, pour ce fait, un homme ne serait plus admis à témoigner en justice.

» Et ils ajoutent que vous forcez l'étranger
» A paître les cochons — *tesserrahh el hhallouf*
» Et à ne vivre que d'escargots — *ou takoul el bebouch*.

» Ce n'est pas tout : on affirme encore que, si quelque musulman a le malheur de se rendre chez les chrétiens, vous le pendez par les pieds, la tête en bas ; que, dans cette position, vous lui placez au bout du nez un serpent qui le mord et le suce jusqu'à ce qu'il en sorte du poison, et que c'est avec ce poison, recueilli avec soin, que vous faites mourir ceux d'entre nous qui vont vous demander l'hospitalité.

» Je sais maintenant que ce sont des mensonges, car, au lieu de cela, j'ai trouvé tout à souhait. A Barcelone, on m'a nourri; à Madrid, les gens m'appelaient dans les rues en me disant : *Moro*, *Moro! mandiyar?* (Maure, maure! veux-tu manger? (Ici, on pourvoit à tous mes besoins, on me donne des bottes, des chemises, des bas, une culotte, un turban; on me promène en voiture, on me fait boire du thé, du café, partout on m'a laissé tranquille sur ma religion. Certainement, je n'ai jamais été mieux dans ma tribu, au milieu de mes frères.

» Tu me demandes ce que j'ai éprouvé en me trouvant si loin de chez moi, dans une grande ville des chrétiens? Rien, que de la reconnaissance envers Dieu. N'est-il pas le maître? Les Arabes disent :

» Engraisse ton chien; il te mordra,
» Laisse-le avec la faim, il te suivra.
(*Semmenn kelbek, yakoulek;*
Khallih bel djooeu, itebbaak.)

» Mais vous ne faites pas comme eux; vous êtes généreux pour les pauvres, pour les affligés, pour ceux qui vous servent, et c'est par la bonté que vous prenez les cœurs; j'ai vu bien des choses ici.

» Ce qui est beau, c'est votre port, où viennent aborder tant de navires. Quelle rivière! Que de commerce!

» Ce qui est étrange, c'est votre marché et la quantité de fruits qu'on y trouve; on m'a assuré que chaque jour il en est ainsi. Gloire à Dieu! *Sebahane Allah!*

» C'est aussi la quantité d'or et d'argent que j'ai vu donner plusieurs soirs de suite, sans tumulte ni pillage, à la porte de vos théâtres. Il faut que vous soyez bien riches!

» Ce qui m'a paru inexplicable, c'est le peu de respect que

vous portez à la maison de Dieu. En entrant dans votre grande mosquée, j'ai voulu, comme cela est d'usage chez nous, ôter mes chaussures ; on m'en a empêché. Voilà qui est curieux.

» Ce que j'ai trouvé extraordinaire, c'est que tous vos soldats se ressemblent. On les dirait frères. Les fantassins sont vifs ; sur le moindre signe, ils s'alignent comme les grains d'un chapelet ; seulement, pourquoi sont-ils ferrés comme des chevaux ? ça doit être bien gênant. Quant aux cavaliers, on les prendrait pour des capitaines — *kobtane.* »

Les lanciers l'avaient frappé, bien qu'il les trouvât trop serrés dans leurs vêtements.

Un nègre conduisant l'orchestre au théâtre de l'Alcazar, l'avait indigné. Un nègre conduire des blancs ? On lui fit comprendre que ce n'était point un esclave, mais simplement un bon musicien ; cependant, il ne se rendit pas. Les décors, les changements à vue l'étonnaient, il les prenait pour de la sorcellerie. *Cheghoul ed-djenoun.*

Pressé de s'expliquer sur les femmes qu'il voyait, contrairement à la religion musulmane, se promener le soir, sur la place publique, en grande toilette, le visage découvert, et donnant le bras à des hommes, il se tint sur la plus grande réserve et n'en voulut dire que ceci :

— Partout elles sont les mêmes.

» Leur bonheur est de traîner à terre les longs plis de leurs vêtements ;

» Mais, si elles vous aiment, que de portes elles vous ouvriront ;

» Et, si elles vous détestent, que de dangers elles vous feront courir !

» Prenez garde ! avec un simple fil d'araignée,

» Elles bâtiront devant vous un mur de fer. »

Puis il termina en citant ces vers d'un poëte de sa nation :

» Tout le monde m'obéit,

» Comment se fait-il donc que j'obéisse aux femmes,

» Même à celles qui résistent à mes volontés?

» En face de l'ennemi, nous sommes des hommes de noble race;

» En leur présence, nous ne sommes plus que des esclaves. »

La veille, assistant à un ballet et trompé par la légèreté du costume de nos danseuses, Aali, s'étant figuré qu'elles étaient toutes nues, se cachait la figure et les yeux avec les mains. On eut toutes les peines du monde à le faire revenir de son erreur.

Le musée, le port, les quinconces, le mouvement commercial, l'air affairé des habitants, les types différents qu'il rencontrait, la vivacité des allures, tout se réunissait pour le surprendre, et presque rien n'y réussit. Une chose pourtant parut l'étonner. « Que font donc tous ces individus attablés dans la rue à la porte des cafés? — Ils boivent. — Quoi! sans soif, pendant toute la journée? C'est impossible. Dans mon pays, jamais on ne voudra le croire. »

« Et ces beaux carrosses — fiacres — que je vois là tout attelés? est-ce que votre sultan est arrivé? — Non. Ils sont à la disposition de celui qui veut s'en servir et les payer.— Si c'est vrai, c'est bien commode. Il n'y a de force que par Dieu! *La koua ila bellah.* »

« Mais je n'ai vu personne prier? — Chez nous, on prie d'habitude dans sa maison ou dans l'église. — C'est drôle! Y a-t-il au monde une plus belle mosquée que la voûte des cieux? Au surplus, Dieu a créé et séparé. *Rebbi khelok ou ferrek.* »

Sur le musée, Aali émit l'opinion que les peintres, ayant fait des figures humaines sans pouvoir leur donner des âmes,

se trouveront comptables envers Dieu au jugement dernier. On sait qu'en Orient peindre un homme est un sacrilége.

Sur l'activité des passants: « Où va tout ce monde en courant? Est-ce contre les heures que vous vous battez? Pourquoi, cependant? Si cette terre valait seulement l'aile d'un moucheron, nos ancêtres ne nous auraient pas laissé ce précepte si connu :

« Marche, marche, suivant le temps;
» Et, quand tu es fatigué, repose-toi;
» L'écrit de Dieu t'arrivera,
» Quand bien même tu le fuirais avec des ailes. »

Le son des cloches l'avait tracassé : « Chez nous, répétait il, c'est avec la voix de la créature qu'on appelle à l'adoration du créateur. »

Aali ne pouvait, en outre, s'habituer à notre excès de curiosité. Faire cercle dans la rue pour une bagatelle, s'y arrêter pour écouter ce que disent les passants, ou se retourner pour admirer quelqu'un ou quelque chose, lui paraissait contraire à la dignité de l'homme.

La sûreté, l'abondance, la continuité des approvisionnements de toute sorte l'avaient cependant surpris. « Tu en verras bien d'autres à Paris, lui disait le juif que j'avais attaché à sa personne, et que, dans son orgueil, il regardait comme son domestique. Mais les poulets qu'on vend n'ont pas le cou coupé! » Cette remarque est à la fois juive et arabe. Les deux lois sont d'accord, en effet, pour proscrire l'usage des victimes dont tout le sang n'est pas sorti.

Ce brave Aali, mort de fatigue en arrivant à Bordeaux, avait refusé de toucher à la viande qu'on lui présentait, dans la crainte que les animaux n'eussent pas été saignés selon sa loi: on avait dû le mener à l'abattoir où le rabbin fait

tuer selon la formule. En s'y rendant, nouvelle histoire; il était tombé dans un troupeau de cochons: entouré, bousculé, plein d'horreur, il ne l'avait traversé qu'en se sauvant le nez dans la main, et en s'écriant: *Ya lathif! ya lathif!* (Dieu préserve! Dieu préserve!) Rassuré un instant après sur l'orthodoxie de la table, il s'abandonnait sans réserve, quoique pourtant avec dignité, à l'hospitalité étrangère, le vin nécessairement excepté, car toute liqueur fermentée et pouvant produire l'ivresse est impitoyablement prohibée par le Koran.

— Tu vas à Paris, lui dis-je enfin; où logeras-tu? Qui te nourrira? Tu es appelé par des frères; mais tu ne sais pas même où ils demeurent. Comment vas-tu t'en tirer?

Aali se prit alors à rire d'une façon silencieuse, mais ironique et presque empreinte de mépris.

— Comment! je pars de Fez sans un denier, j'échappe à la bastonnade, à la faim, à la maladie, aux coupeurs de route, aux bêtes féroces, au naufrage. Je craignais tout des chrétiens dont je ne connaissais ni les mœurs ni la langue, et je n'en reçois que du bien. Sois tranquille. Celui qui m'a amené jusqu'ici saura bien, s'il le veut, me rendre le reste facile.

» Au surplus:

» Ce qui est écrit sur le front,
» La main de l'homme ne saurait l'effacer. »
(*Li fi djebine,*
Ma immahhi houa iddine.)

Tel est l'Arabe vu chez nous; en voir un, c'est voir tous les autres.

Pour achever l'histoire, quatre mois après, je reçus, par la voie d'Oran, une lettre de Fez: elle était de notre Arabe. Il

avait complétement réussi dans son voyage et retrouvé ses frères (coreligionnaires) à Paris, par l'intermédiaire d'un vieux zouave qui savait quelques mots de sa langue. On ne l'avait laissé manquer de rien ; son mal d'yeux était guéri ; il était de retour chez lui, et, ce qui m'étonna le plus, il me remerciait.

Aali terminait en proposant de revenir en France avec un taleb (lettré) renommé de la province de Souss, qui tenait de Dieu le pouvoir de guérir, avec des talismans sans doute, la maladie des démons, c'est-à-dire l'épilepsie, *morde el djenoun*. Avait-il pris goût à notre pays, ou voulait-il, en amenant un médecin de sa religion, payer avec usure, dans sa pensée, la dette contractée envers la médecine chrétienne? C'est ce que je ne puis décider.

Quoi qu'il en soit, c'était un homme vraiment extraordinaire que celui dont je viens de raconter le passage à Bordeaux. Récits, légendes, chants d'amour, de guerre et de religion, histoire de son pays, détails intimes de mœurs, il savait tout, et pourtant il ne savait ni lire ni écrire. Je présume qu'il appartenait à la catégorie de ces trouvères doués d'une mémoire prodigieuse — *goual*, — ou de ces improvisateurs déguenillés — *meddahh*, — si communs encore en pays arabe, et qui, certains d'être bien accueillis, se donnent la mission d'assister à toutes les fêtes, à toutes les réunions, soit pour y célébrer la gloire ou les malheurs de la tribu, soit pour y réveiller le fanatisme des populations. On les écoute toujours avec attention, surtout lorsqu'ils mettent les chrétiens en scène, ce qui n'arrive que trop souvent depuis que nous occupons l'Algérie.

Pour caresser l'orgueil national, la plupart du temps nous avons été vaincus et humiliés ; la joie se manifeste alors par de bruyantes acclamations ; mais, quand, avec la meilleure

volonté du monde, on ne peut dissimuler des revers tellement cruels qu'ils sont connus de tous, les figures se rembrunissent et reflètent des pensées sinistres de haine et de vengeance.

Souvent aussi ce sont des chants religieux qui captivent l'âme des assistants.

En voici un que j'ai écrit sous la dictée d'Aali; je le donne comme un spécimen du genre :

Ne nous révoltons pas contre l'ordre de Dieu !
Durerons-nous un jour, une nuit?
Le bien, le mal, la vie, la mort,
Tout est dans la main de celui qui, seul, connaît les mystères de l'inconnu.

Je n'ai jamais possédé qu'une chèvre,
Personne cependant n'a connu ma misère :
Si le pigeonneau ne piaillait pas dans son nid,
Le serpent n'irait pas l'y dévorer.
Quand je cours, je cours suivant mes forces ;
Quand je pleure, je pleure avec bonheur,
Et la fatigue vient-elle à m'indiquer que les jours sont las de moi,
Je me résigne sans dire un mot.

O mon frère ! sers Dieu : plus tard, tu le trouveras ;
Sa miséricorde est plus vaste que la terre et le ciel réunis.
Qu'emporteras-tu d'ici-bas ? Rien.
Vois : le monde n'a gardé aucune trace de ceux qui l'ont dominé ; où sont-ils ?
Où sont Adam et Noé, qui l'ont habité si longtemps ?
Où est Nemrod ? où est Cheddad-benn-Mouad ?
C'est comme s'il n'y étaient pas demeurés une heure.

Après eux, sont venus des rois et des princes très-puissants ;
Ils ont éprouvé le même sort.

Plus tard, la terre a pris une autre figure et s'est montrée à l'envoyé de Dieu (à Mohhammed).
Elle lui a dit : « Regarde moi. »
Mohhammed a répondu : « Va-t'en, éloigne ton ombre de ces lieux;
» Le démon est ton ami, tu ne peux être le mien.
» Jusqu'à la fin des siècles, tu ne seras, aux yeux des adorateurs de Dieu l'unique,
» Qu'un cadavre impur, corps sans âme,
» Vil festin des chacals et des chiens errants. »

O mon frère ! ne t'inquiète pas des dettes de ce monde ;
Pense aux dettes du jugement dernier.
L'ange interrogateur t'attend sur le seuil de la tombe ;
Il écoutera ce que tu pourras dire avec ta langue déliée ;
Tes bonnes actions seront inscrites à droite,
Tes mauvaises actions seront inscrites à gauche ;
Puis l'ordre de Dieu s'accomplira.

L'enfer crie trois fois :
« O toi, qui m'attises pour raviver mes flammes !
» Livre-moi celui qui n'a fait que le mal ;
» Je le brûlerai sans pitié. »
Le paradis crie trois fois :
« O toi, qui m'as embelli par tes eaux, par tes fleurs et par tes fruits !
» Accorde-moi celui qui a toujours suivi tes lois,
» Je lui donnerai pour épouse une de mes houris. »

Maître des créatures ! n'abandonne pas ton esclave :

Si j'avais consenti à glorifier ce monde,
Les dos se courberaient devant moi ;
J'aurais sur mon corps des vêtements riches,
Devant ma tente, des chevaux nobles, d'un grand prix,
Et bien d'autres choses encore.
Mais ce ne sont point de telles récompenses que j'ambitionne.
Je veux la vie éternelle que toi seul peux donner ;
Qui contracte amitié, doit rechercher le plus puissant ;
Un jour, il pourra dire avec orgueil :
« Mon ami, vous ne le connaissez pas ? c'est Dieu. »

V

MALADIES

Fièvre.	*Hhemma.*
Jaunisse.	*Bou-seffir.*
Teigne.	*Fertsa.*
Lèpre.	*Djedam. Bross.*
Mal d'yeux.	*Mord el aaïnine.*
Mal de gorge.	*Mord el guerzi.*
Maladie vénérienne.	*Morde el kebir.*
Chancre.	*Hharara.*
Gale.	*Djereb.*
Hémorroïdes.	*Bouasser.*
Constipation.	*Hhasserane.*
Mal de tête.	*Oudjaa er-rass.*

Toux.	*Saala.*
Le bouton de la sueur.	*Hhabb el aareg.*
Inflammation.	*Nefkh.*
Suppuration.	*Ouaaï. El guéhh.*
Rhumatisme.	*El berd. Errehh.*
Fracture.	*Heress. Gordd. Tekssir.*
Blessure.	*Djerhheu.*
Mal de cœur.	*Oudjaa le galb.*
Rage.	*El kleb.*
Molaire gâtée.	*Dersa messououssa.*
Ophthalmie.	*Morde el aaïnine.*
Urétrite.	*Tessfiya.*
Bubon.	*Oulsiss.*
Écrouelles.	*Khenazer.*
Petite vérole.	*Djedri.*
Rougeole.	*Bou hhameroun.*
Scrofule.	*El bared.*
Brûlure.	*Hherka.*
Dartres.	*Hhazaz.*
Rhume de cerveau.	*Tezenndikh. Nezla.*
Maladie de poitrine.	*El ghomma.*
Point de côté.	*Bou djennb.*
Furoncle.	*Demmala.*
Taie sur l'œil.	*Byada. El byad.*
Paralysie du nerf optique.	*El aama el kohhali.*
Bourdonnement d'oreilles.	*Zeff.*
La peste.	*Hhabouba.*
Phthisie.	*Sell.*
Hernie.	*El baadj. Fetek.*
Rétention d'urine.	*Hhasserane el boul.*
Mal d'estomac.	*El guerouicha.*
Abcès.	*Demmala.*

Exostoses.	*Kheroudj el aadam.*
Maladie de foie.	*El ghardouf.*
Maladie de la rate.	*Téhhane.*
Mal de ventre. — Colique.	*Oudjaa el betoun.*
Saignée.	*Fessada.*
Le vent jaune. — Choléra.	*Réhh lessefer.*
Un bouton.	*Hhabba.*
Entorse.	*Tefllaaïss.*
Inflammation des bourses.	*Nefkh el hhadjate.*
Avortement.	*Sekite. Terahh.*
Accouchement.	*Oulada. Nefass.*
Éléphantiasis.	*Koum el yazid.*
Un coup de soleil.	*Boklete echemss.*
Un coup de lune.	*Boklete el kemer.*

Si le ciel est clair, disent les Arabes, tournez le dos à la pleine lune en vous couchant et couvrez-vous bien la figure et les yeux ; autrement, vous attraperiez un coup de lune qui vous occasionnerait des rhumes et de grands maux de tête.

Diarrhée. — La peste du ventre. — La course des intestins. — La douleur.
Hhaboubet el kerch. — Djeri messarine. — El hhelak.

Coup d'air (la maladie des imbéciles).
Dorb er-rehh (*mord echemaït*).

La bouche du chameau. — Bec de lièvre.
Foum el djemel.

Épilepsie (maladie des démons).
Morde el djenoune.

Les Arabes n'ont pas de médecins — *tebib* — qui sachent guérir toutes les maladies : ils n'ont que des spécialistes, et

Dieu sait quels spécialistes! On trouve cependant encore dans les tribus des femmes âgées — *adjaïz* — qui, connaissant par la tradition et par l'expérience la vertu de quelques plantes ou racines, en tirent souvent bon parti, dans certains cas qu'il serait trop long d'énumérer ici.

Mais les remèdes souverains aux yeux des indigènes, ce sont les amulettes et les talismans — *hharouz* — que les marabouts et les tolbas, ces grands charlatans, leur fabriquent à prix d'argent. On les enferme dans de petits sachets en cuir de Maroc — *filali* — plus ou moins ornés suivant la fortune du croyant, et on les porte au cou, sur la tête, ou sur les bras. Que renferment-ils? des mots et des versets du Koran auxquels la crédulité publique prête des propriétés merveilleuses.

Ce qui précède veut dire que les Arabes, s'imaginant que la plupart de leurs maladies ne reconnaissent pas d'autres causes que des influences surnaturelles, telles que les charmes, les sorts — *aaïn* — ou l'action des démons, — *djenoun*, — comptent sur la Divinité elle-même pour s'en préserver ou s'en guérir.

VI

ANIMAUX

Lion.	*Sebaa, Assed.*
Lionne.	*Laboua, Lebiya.*

Tout combat contre le lion peut avoir pour devise : « Meurs ou tue ! » Aussi, chez les Arabes, donne-t-on à un homme qui

a tué un lion ce laconique et viril éloge : « Celui-là, c'est lui. » *Hadak houa.*

Sanglier, cochon de la forêt.	*Hhallouf el ghaba.*
Cochon, truie.	*Hhallouf, halloufa.*
Panthère.	*Nemerr.*

La panthère se trouve sur toute la surface de l'Algérie. Elle n'habite que les pays couverts, boisés, accidentés et difficiles.

Partout et toujours le lion est un dangereux ennemi dont la rencontre est terrible. La panthère n'est redoutable qu'après une agression. Elle ne se résigne à la lutte que lorsqu'elle ne trouve aucun moyen de retraite.

Hyène.	*Debaa.*

L'hyène est un animal dont les mâchoires sont fortes et dangereuses, mais timide et fuyant le grand jour : sa lâcheté est proverbiale.

Elle habite ordinairement des excavations que l'on trouve dans les ravins ou dans les rochers.

Elle ne marche habituellement que la nuit, recherche les charognes, les cadavres, et commet de tels dégâts dans les cimetières, que les Arabes, pour s'en préserver, ont soin d'enterrer profondément leurs morts. Ils ne veulent pas coucher sur la peau d'un animal aussi méprisable.

Chacal.	*Dib.*
Renard.	*Taaleb.*
Singe.	*Chadi. Kerd.*
Éléphant.	*Fìl.*
Girafe.	*Zerafa.*
Cheval.	*Aaoud. Hhossane.*
Jument.	*Aaouda. Feress.*

Chevaux.	*Khéil.*
Chameau, chamelle.	*Djemel, naga.*
Chameau coureur.	*Mahari*, au pluriel *mahara.*

Le *mahari*, ou chameau coureur, est au chameau ordinaire — *djemel* — ce qu'un cheval de course est au cheval de trait; et, suivant les Arabes, ce que le noble *djiyed* est au serviteur *kheddim*. Son allure habituelle est le trot; il peut le tenir un jour entier. Ce trot est comme le grand trot d'un bon cheval.

Mulet, mule.	*Beghol, baghla.*
Ane, ânesse.	*Hhemar, hhemara.*
Chien, chienne.	*Kelb, kelba.*
Chien lévrier, levrette.	*Selougui, selouguiya.*

Autant le chien de garde, ce qui n'est pas juste, est méprisé par son maître, autant le *selougui* jouit de sa tendresse et de sa considération. C'est que le riche, ainsi que le pauvre, le regardent comme un compagnon de leurs plaisirs; pour le dernier, c'est en outre le pourvoyeur qui fait vivre la famille. On en surveille le croisement avec les mêmes précautions que celui des chevaux.

Le lévrier peut coucher dans la tente, le chien de garde jamais. En hiver, on le garantit du froid au moyen d'excellentes couvertures — *djellal*.

Mouflon.	*Lerouy.*
Gazelle.	*Ghezal.*

La beauté proverbiale des yeux de cet animal et la blancheur de ses dents ont donné lieu à des pratiques assez singulières. Les femmes enceintes font venir une gazelle devant elles, lui lèchent les yeux, et sont convaincues que les yeux

de leur enfant en auront plus tard le mélancolique éclat. Avec les doigts, elles lui touchent aussi les dents et se les passent ensuite dans la bouche, croyant ainsi assurer à leur progéniture une belle dentition.

Zèbre (âne du pays sauvage).	*Hhemar el ouhhach.*
Lièvre, lapin.	*Erneb, gounina.*
Chat, chatte.	*Gott, gotta.*
Chat sauvage.	*Gott el khela.*
Gerboise.	*Djerboaa.*
Tortue.	*Fek̲roun.*
Rat, souris.	*Toba, far.*
Mouton, brebis.	*Kebch, naadja.*
Agneau.	*Kherouf.*
Bouc, chèvre.	*Aatrouss, maaza.*
Chevreau.	*Djedi.*
Taureau.	*Tour. Aadjemi.*
Vache, veau.	*Begra, oukrif.*
Bœuf, bœufs.	*Ferd, ferad.*
Bœuf sauvage.	*Beguer el ouhhach.*
Autruche.	*Naama.*

Les jeunes autruches s'apprivoisent aisément; elles jouent avec les enfants et dorment sous la tente; dans les déménagements, elles suivent la tribu. Il est, dit-on, sans exemple qu'une d'elles, ainsi élevée, ait pris la fuite: elles sont fort gaies, elles folâtrent avec les cavaliers, les chiens, etc.

Outarde.	*Hhabara.*
Paon.	*Taouss.*
Aigle, vautour.	*Aagab, nesser.*
Vanneau.	*Bibite.*
Perroquet.	*Baba ghayou.*

Cigogne.	*Bellaredj.*
Héron.	*Battel.*
Flamant.	*Nihhaf.*
Corbeau.	*Gherab.*
Poule d'eau.	*Djadj el ma.*
Coq.	*Dik. Serdouk.*
Poule, poulet.	*Djadja, fellouss.*
Dindon.	*Serdouk el heinnd.*
Dinde.	*Djadjete el heinnd.*
Chapon.	*Meguemi.*
Canard, oie.	*Berak, ouzza.*
Faucon (l'oiseau de race).	*Thair el hhorr.*

Pour un faucon bien dressé, il n'est pas rare en pays arabe de voir donner un chameau, quelquefois même un cheval.

Le faucon fait partie de la famille; il vit dans la tente, où il est l'objet des soins les plus attentifs.

Il est des chefs qui ne se séparent jamais de leur faucon; ils le portent partout avec eux.

C'est une marque de distinction, de gentilhommerie, que d'avoir sur son bernouss les traces des excréments du faucon.

Les Arabes l'appellent oiseau de race, parce que, prétendent-ils, il ne mangerait jamais de la chair gâtée.

Hibou (la mère de la nuit).	*Oumm ellil.*
Perdrix, perdreau.	*Hhadjela, ferkouss.*
Pigeon, colombe.	*Hhamam, zaataute.*
Pigeon sauvage.	*Hhamam el khelaoui.*
Tourterelle.	*Imama.*
Caille.	*Semana.*
Bécasse.	*Hhemar el hhadjel.*

Bécassine.	*Bou mekhiyett.*
Poule de Carthage.	*Sefsafa. Raad.*
Alouette, étourneau.	*Koubaa, zerzour.*
Hirondelle, moineau.	*Hhetaïfa, zaouch.*
Oiseau.	*Aassfour, tair.*
Nahlier.	*Yamoum.*
Pie, geai.	*Kaakaa, bou zernik.*
Chardonneret.	*Meknine.*
Serpent, vipère.	*Hhanech, lefaa.*
Caméléon, sept couleurs	*Tata, sebaa-louane.*
Scorpion.	*Aakreb.*
Sauterelle, cigale.	*Djerada, abziz.*
Mouche, moucheron.	*Debbana, namoussa.*
Puce, punaise	*Berghouta, bokka.*
Pou, les poux.	*Kemla, kemel.*
Poisson.	*Hhouta.*
Écrevisse.	*Kemeroune.*
Homard, le père du côté.	*Bou djennb.*
Grenouille.	*Djerana.*
Ver.	*Douda.*
Araignée.	*Rettila.*
Lézard.	*Ouzgha.*
Cousin, abeille, frelon.	*Brirghla, nhhala, arrzi.*
Coléoptère.	*Khannfoussa.*
Fourmi.	*Nemla.*

Rossignol (mère de la douceur).
Belbel. Oum el hhassenn.

Cerf-volant (père des ciseaux).
Bou mkoss.

Puisque nous venons de parler des animaux, disons rapi-

dement un mot de la chasse. Eh bien, les Arabes l'aiment beaucoup, mais les chefs ne chassent qu'à cheval et à balles. Les hommes du peuple, depuis l'arrivée des chrétiens dans leur pays, et instruits par leur exemple, commencent à employer le petit plomb. Depuis longtemps, ils connaissent la manière de prendre les oiseaux au filet. Ils font aussi des battues dans lesquelles, par les grandes chaleurs et avec de simples bâtons, ils tuent beaucoup de lièvres et de perdrix. Un de leurs poëtes a dit :

« La poursuite des bêtes sauvages enseigne la poursuite des hommes.

« Les jours de chasse ne comptent point parmi les jours de la vie (1). »

VII

JOURS DE LA SEMAINE

Dimanche.	*El hhad.*	Le premier.
Lundi.	*Le tenine.*	Le deuxième.
Mardi.	*El tlata.*	Le troisième.
Mercredi.	*El arbaa.*	Le quatrième.
Jeudi.	*El khemiss.*	Le cinquième.
Vendredi.	*El djemaa.*	La réunion.

C'est le dimanche des musulmans.

(1) Si l'on veut des détails très-complets sur la chasse en pays arabe, voir les *Chevaux du Sahara*, par le général Daumas.

Samedi.	*Es-sebt.*	Le septième.

C'est le dimanche des Israélites.

On peut, si l'on veut, faire précéder ces chiffres du mot jour — *youm* ou du mot *nhar* qui a la même signification. Exemples :

Jour le premier.	*Youm el hhad.*
Jour le second.	*Nhar le tenine.*

Mais cela n'est pas indispensable.

VIII

MOIS DE L'ANNÉE

Premier.	*Mohharem.*	Janvier.	*Djennaïr.Yennaïr*
Deuxième.	*Safer.*	Février.	*Fourar.*
Troisième.	*Rabiaa louel.*	Mars.	*Merss. Moghress.*
Quatrième.	*Rabiaa et-tani.*	Avril.	*Ibrir.*
Cinquième	*Djoumad louel.*	Mai.	*Mayou.*
Sixième.	*Djoumad et-tani.*	Juin.	*Younyou.*
Septième.	*Redjeb.*	Juillet.	*Youlliyou.*
Huitième.	*Chaabane.*	Août.	*Ghroucht.*
Neuvième.	*Ramedane.*	Septembre	*Chetounnber.*
Dixième.	*Choual.*	Octobre.	*Ktouber.*
Onzième.	*Dhou le Kada.*	Novembre.	*Nouanmber.*
Douzième.	*Dhou et hhadja:*	Décembre.	*Doudjamber.*

IX

POINTS CARDINAUX

Nord.	*Djouf. Semaoui. Bhhari.*
Sud.	*Kebla.*
Est.	*Cherk* ou *cherg.*

Se dit de tous les pays situés à l'est de celui que l'on habite; mais il s'emploie surtout pour désigner la Syrie.

Ouest.	*Gharb.*

Se dit plus particulièrement, en Algérie, du Maroc; mais il se dit également de tous les pays situés à l'occident du lieu où l'on se trouve.

X

DEGRÉS DE PARENTÉ

Aïeul, aïeux.	*Djedd, djedoud.*
Grand-père, grand'mère.	*Djedd, djedda.*
Mon père, ma mère.	*Bouya, imma.*
Époux, épouse.	*Radjel, zoudja.*
Mon fils, ma fille.	*Ouldi, bennti.*
Jeune garçon.	*Tfol, ichir.*
Jeune fille.	*Tofla, ichira.*

Mon frère, ma sœur.	*Khouya, kheti.*
Mon frère de père et de mère.	*Khouya chekik.*
Mon frère de mère seulement.	*Khouya menn imma.*
Mon frère de père seulement.	*Khouya menn baba.*
Mon frère aîné.	*Khouya le kebir.*
Ma sœur aînée.	*Kheti le kebira.*
Mon frère cadet.	*Khouya es-seghir.*
Ma sœur cadette.	*Kheti es-seghira.*
Mon frère de la mamelle.	*Khouya menn le bezoula.*
Mon frère de lait.	*Khouya menn el hhalib.*
Mon beau-fils, ma belle-fille.	*Rebib, rebibti.*
Mon gendre, ma bru.	*Nesibi, mart ouldi.*
Mon oncle paternel.	*Aammi.*
Mon oncle maternel.	*Khali.*
Ma tante paternelle.	*Aammti.*
Ma tante maternelle.	*Khalti.*
Mon cousin paternel.	*Benn aammi.*
Mon cousin maternel.	*Benn khali.*
Ma cousine paternelle.	*Bennt aammi.*
Ma cousine maternelle.	*Bennt khalti.*
Neveu, fils de mon frère.	*Ould khouya, hhafidi.*
Nièce, fille de mon frère.	*Bennt khouya, hhafidti.*
Neveu, fils de ma sœur.	*Ould kheti.*
Nièce, fille de ma sœur.	*Bennt kheti.*
Jumeaux, jumelles.	*Touam, touamate.*
Veuf, veuve.	*Hadjal, hadjala.*
Orphelin, orpheline.	*Itime, itima.*
Vierge.	*Sbiya. Bekra. Aatok.*
Parents (auteurs de ses jours).	*Oualdine.*
Famille.	*Aayal.*
Postérité.	*Derriya.*
Origine.	*Assel.*

Premier-né, première-née. | *El beker, el bokra.*

Femme. — Mon beau-père, ma belle-mère.
Nesibi, nesibti.

Mari. — Mon beau-père, ma belle-mère.
Hhamouya, hhamati.

Mon beau-frère, ma belle-sœur.
Nesibi, nesibti.

Seconde femme, autres femmes.
Dorra, deraïr.

Bâtard, enfant du péché.
Ould lhharam, ould zena.

Les parents (alliés par le sang du père).
Nessbane el aamoum

Chez les Arabes, plus une famille est nombreuse, plus elle est puissante; mais, malgré cet avantage incontestable, il n'est pas rare de voir des frères, des cousins, des parents enfin, se jouer tous les mauvais tours imaginables et se détester cordialement. C'est à qui arrivera aux honneurs, aux richesses et au pouvoir; cette rivalité n'empêche pas cependant de marcher tous ensemble, quand il le faut, contre l'ennemi commun.

Lorsqu'on dit à un Arabe que quelqu'un le déteste, tient des propos sur son compte et veut lui faire du mal, il réfléchit comme s'il cherchait dans sa tête les causes de cette haine, puis il répond s'il y a lieu :

Ce n'est pas possible,
Il n'est ni mon voisin ni le fils de mon oncle.
Menn el mohhal,
La djari ou la benn aammi.

XI

NUMÉRATION

Un.	*Ouahhéd.*
Deux.	*Zoudj. Tenine.*

Zoudj s'emploie toutes les fois que le chiffre deux n'est pas joint à des dizaines ou à des centaines.

Dans les autres cas, on se sert de *tenine.*

Trois.	*Tlata.*
Quatre.	*Arbaa.*
Cinq.	*Khamssa.*
Six.	*Setta.*
Sept.	*Sebaa.*
Huit.	*Tmanya.*
Neuf.	*Tessaa.*
Dix.	*Aachera.*

Depuis deux jusqu'à dix, on met au pluriel le nom de la chose que l'on compte ; mais, au-dessus de dix, on le remet au singulier. Exemple :

Un chacal.	*Ouahhed ed-dib.*
Dix chacals.	*Aachorr diyab.*
Onze chacals.	*Ahhdach enn-dib.*

Dans ce dernier cas, l'usage veut que le chiffre onze soit joint au substantif chacal par la conjonction *enn ;* il doit en être de même jusqu'à dix-neuf.

Pourquoi? Je n'en sais rien. Probablement parce que cette conjonction sert à lier et à adoucir le nom du chiffre et du substantif.

Continuons :

Douze chacals.	*Etnach enn-dib.*
Treize chacals.	*Tlatach enn-dib.*
Quatorze chacals.	*Aarbaatach enn-dib.*
Quinze chacals.	*Khamssetach enn-dib.*
Seize chacals.	*Settach enn-dib.*
Dix-sept chacals.	*Sebaatach enn-dib.*
Dix-huit chacals.	*Temenntach enn-dib.*
Dix-neuf chacals.	*Tessaatach enn-dib.*
Vingt chacals.	*Aacherine dib.*
Trente chacals.	*Tlatine dib.*
Quarante chacals.	*Arbaaïne dib.*
Cinquante chacals.	*Khamssine dib.*
Soixante chacals.	*Settine dib.*
Soixante-dix chacals.	*Sebaaïne dib.*
Quatre-vingts chacals.	*Temanine dib.*
Quatre-vingt-dix chacals.	*Tessaaïne dib.*
Cent chacals.	*Myatt dib.*

Jusqu'à cent, quand on veut joindre des unités aux dizaines, l'unité, au contraire de ce qui se passe chez nous, doit être exprimée avant la dizaine. Exemple :

Un et vingt.	*Ouahhéd ou aachrine,*
Six et trente.	*Setta ou telatine.*
Huit et quatre-vingts.	*Tmanya ou temanine.*
Deux cents.	*Mitine.*
Trois cents.	*Telt mya.*

Quatre cents.	*Arbaa mya.*
Cinq cents.	*Khamse mya.*
Six cents.	*Sett mya.*
Sept cents.	*Sebaa mya.*
Huit cents.	*Temenn mya.*
Neuf cents.	*Tessaa mya.*
Mille.	*Alef.*

Dans un nombre composé de centaines, de dizaines et d'unités, on prononcera d'abord les centaines, ensuite les unités, puis les dizaines. Exemples :

Cent trente-six hommes se prononcent : Cent et six et trente *homme.*

Cent trente-six hommes.
Mya ou setta ou telatine radjel.

Deux mille.	*Elfine.*
Trois mille.	*Telta laf.*
Dix mille.	*Aachera laf.*

Maintenant, au-dessus de dix mille, le nombre mille retourne au singulier, conformément aux principes émis plus haut.

Vingt mille.	*Aacherine alef.*
Trente mille.	*Telatine alef.*
Quarante mille.	*Arbaaïne alef.*
Cinquante mille.	*Khamssine alef.*
Soixante mille.	*Settine alef.*
Soixante-dix mille.	*Sebaaïne alef.*
Quatre-vingt mille.	*Temanine alef.*
Quatre-vingt-dix mille.	*Tessaaïne alef.*
Cent mille.	*Myatt alef.*

Quand à des mille viennent s'ajouter des centaines, des dizaines et des unités, il faut énoncer d'abord les mille, ensuite les centaines, puis les unités et enfin les dizaines.

Exemple :

Deux mille trois cent cinquante-quatre chevaux s'énoncent : Deux mille et trois cent et quatre et cinquante *cheval*.

Deux mille trois cent cinquante-quatre chevaux.
Elfine ou telt mya arbaa ou khamssine aaoud.

Je ne m'étendrai pas davantage sur ce sujet. En voilà assez pour qu'on puisse se tirer d'embarras, et surtout comprendre et apprendre tout seul, par la pratique, les quelques autres difficultés qui peuvent se présenter.

FRACTIONS

Un quart.	*Reboeu.*
Un tiers.	*Telt. Toult.*
Une demie.	*Nauss. Nouss. Noussf.*
Un cinquième.	*Khomess. Khoumouss.*
Un sixième.	*Sedess. Soudouss.*
Un septième.	*Seboeu.*
Un huitième.	*Temenn. Temoun.*
Un neuvième.	*Tessoeu.*
Un dixième.	*Aachor.*

En dehors des chefs, des lettrés et des commerçants, les Arabes du peuple ne savent guère compter que jusqu'à cent. Pour arriver à ce chiffre, ils emploient avec une grande prestesse les phalanges intérieures des doigts de la main, ou, quand ils en ont, les grains de leur chapelet.

APPELLATION DES DIFFÉRENTES LANGUES

L'arabe.	*El aarbiya. — El aarabi.*
Le turc.	*Terkiya.*
Le persan.	*El aadjami. — El farssiya.*
L'hébreu.	*El aabraniya.*
Le kabyle.	*El Kebaïliya.—El Berbriya.*
Langue des Beni-Mezab.	*El mezabiya.*
Le nègre.	*El guenaouya.*
Le français.	*El frannssaouya.*
L'anglais.	*L'innglèziya.*
Le russe.	*Roussiya. — El mouskou.*
L'espagnol.	*Es-sbagnoul,*
L'allemand.	*En-namssaouya.*
L'italien.	*Talyane.*
Le suédois.	*Es-souid.*
Le grec.	*El gréguiya.*

Nos Arabes ne connaissent pas les Grecs, mais ils les détestent instinctivement. Ils disent que celui qui apprend seulement sept mots de grec est sûr d'aller en enfer. Cette haine date probablement de la prise de Constantinople, et elle s'est transmise par tradition.

Quant aux autres nations dont je n'ai pas cité les noms, elles peuvent être connues de quelques savants arabes, mais elles sont totalement ignorées du peuple.

CHAPITRE DOUZIÈME

La Zyara. — L'Ouaada. — La Maaouna, chant de triomphe et chant de détresse. — Le Deker. — L'Amane. — Les Khouane. — Les Moul-Saa. — Les Derkaoua.

I

LA ZYARA

La *zyara* est la visite que les Arabes des tribus rendent au tombeau du saint qu'elles vénèrent, qui possède leur confiance, et dont ils se sont déclarés les serviteurs — *kheddam*. — Ils tiennent à honneur de faire des cadeaux à la *zaouya* où il est enterré. Ils lui apportent, ou les frères des congrégations religieuses — *khouane* — vont chercher chez eux, de l'huile, de la cire, du beurre, du miel, de l'orge, des raisins secs, des pains de figues, des poules, des œufs, des moutons, des chèvres et quelquefois de l'argent. Ces provisions, sans cesse renouvelées, servent à défrayer, à nourrir et à soulager tous les étrangers qui viennent y demander l'hospitalité. Dieu sait s'ils sont nombreux !

La zyara a, d'ordinaire, lieu une fois par an : à l'époque déterminée, les visiteurs puissants ou faibles, riches ou pauvres, malades ou bien portants qui veulent l'accomplir, sont accompagnés de toute leur famille, hommes, femmes, enfants, esclaves, etc., etc.

La marche est ouverte par les bannières de la *zaouya* au milieu desquelles est porté l'étendard vert du Prophète : la hampe en est très-haute, dominée par trois grosses boules en argent et terminée par un large croissant, signe de la lumière de l'islamisme.

Puis viennent les drapeaux aux couleurs de la tribu. Derrière eux se trouve d'ordinaire une musique composée de tambourins et de hautbois — *teboul-ghaïta*, — quelquefois de cymbales retentissantes. Dans ce cas, le cymbalier est toujours un jeune nègre, le plus beau et le plus luisant qu'on a pu trouver ; il est splendidement habillé et placé sur un magnifique cheval blanc, conduit au moyen de deux longues rênes tenues, à droite et à gauche, par deux autres vigoureux cavaliers, montés sur des chevaux entièrement noirs.

Enfin, paraissent les guerriers et les chefs de la tribu ; ils sont suivis par la caravane en habits de fête. Les chevaux sont richement harnachés ; les palanquins des femmes ont revêtu leurs étoffes les plus voyantes, les plus somptueuses ; les bêtes de somme elles-mêmes, notamment les chamelles, sont parées avec soin. Le cortége entonne de temps en temps des chants religieux ou guerriers, et, sur tout son parcours, il ne manque jamais d'indiquer aux populations voisines, par des coups de fusil étourdissants, que le moment de se joindre à lui est venu. De cette manière on augmente considérablement le nombre des pèlerins qui vont se trouver réunis à la zaouya. Ce spectacle ne manque ni de grandeur

ni d'originalité; la preuve, c'est que, quand on l'a vu une fois, on l'oublie difficilement.

Dès leur arrivée, les familles s'installent dans le cimetière qui entoure le marabout en réputation. Elles s'isolent les unes des autres au moyen de cotonnades apportées à cet effet, tendues avec intelligence ; les chevaux, les mulets, les ânes et les chameaux sont entravés à la corde sur les espaces restés vides entre les tombeaux.

Pendant que les serviteurs préparent le campement et les aliments, les pèlerins vont faire leurs ablutions à la fontaine voisine et se rendent ensuite, nu-pieds, dans la chapelle du saint qu'ils sont venus visiter ; il y allument une foule de cierges de toutes les dimensions, de toutes les couleurs, et y font brûler les parfums en usage dans l'Orient : l'encens, le benjoin, le bois de sandal, etc., etc. — *Bekhour*. — Cette cérémonie pieuse est complétée par la récitation à haute voix de versets du Koran ou de prières appropriées à la circonstance.

Le lendemain, après un nouveau pèlerinage, on fait, en l'honneur du marabout, une fantazia effrénée, que savent encore animer ou encourager par leurs cris de joie habituels — *you ! you !* — les femmes et les enfants sous les yeux desquels elle se passe ; puis, le troisième jour, chacun rentre dans sa tribu, après avoir fait à la zaouya de nombreuses offrandes tant en nature qu'en numéraire.

II

L'OUAADA

L'*ouaada* est une fête patronale, son origine se perd dans la nuit des temps, et il nous serait bien difficile d'expliquer la cause réelle de cette institution.

Le mot *ouaada* veut dire paix ou rendez-vous auprès d'un lieu saint. Paix, veut dire chez les Arabes, comme chez tous ceux qui sont habituellement en guerre, repos, fêtes et plaisirs.

On entend encore par *ouaada*, l'hospitalité donnée aux pauvres de la contrée pour se libérer d'un vœu formé dans des circonstances difficiles et qui a été exaucé.

Au jour convenu, on voit accourir autour de la *koubba* — chapelle — désignée comme lieu de rendez-vous, non-seulement de la tribu, mais encore de dix à quinze lieues à la ronde, tous les parents, les amis, les alliés, en un mot toute la clientèle du marabout, et nous entendons par ce mot clientèle, les individus qui sont plus particulièrement placés sous son patronage et qui se sont déclarés ses serviteurs — *kheddam*. — Les uns arrivent caracolant sur leurs plus beaux chevaux, vêtus de leurs habits les plus riches, les autres à dos de mulet ou de chameau ; l'âne est la monture des moins aisés ; quant au pauvre, il arrive à pied. Il marchera, il est vrai, pendant toute la durée d'un soleil ; mais ne sait-il pas que comme dédommagement il prendra part à un immense festin !

Les femmes, toujours friandes de fêtes et de fantaziyas, ne manquent jamais ces *ouadaas ;* elles s'y rendent sur des mules ou des chameaux, assises dans leurs palanquins aux rideaux

de soie — *aatatiche,* — parées de leurs ornements les plus somptueux, couvertes de leurs plus beaux bijoux. Puis chacun dresse ses tentes autour de la zaouya, qui devient ainsi le centre d'un vaste *douar* — tentes placées en cercle.

La fête commence par l'invocation du *fatahh*, suivie de la récitation de certaines prières, spécialement consacrées à la circonstance. Ce sont, le plus souvent, les louanges du Prophète, celles d'un marabout vénéré, le récit de sa vie, l'exaltation de ses vertus.

Les prières terminées, vient le tour des plaisirs et de la joie. Or, pour l'Arabe, leur expression la plus forte, c'est la fantaziya, qu'il y prenne part comme acteur ou qu'il se borne à regarder.

Nous avons déjà fait connaître le bonheur qu'éprouve le cavalier à briller au milieu de cette image de la guerre et des combats, à faire parler la poudre, à appeler sur lui l'attention et les applaudissements des femmes, lesquelles, du haut de leurs montures, assistent, bien que voilées, à ce drame émouvant, voilées, oui, mais reconnaissables cependant aux yeux de l'amant. Qui a jamais pu empêcher cela ? Tout le monde sait, du reste, comment cela se passe : averti que sa maîtresse sera à l'assemblée, l'amant la devine à ses vêtements, au chameau, au mulet qu'elle monte : « C'est la fille du *chikh* un tel. » — Il y a peut-être encore de meilleurs signes de reconnaissance.

Mais le spectacle auquel nous voudrions faire assister le lecteur, c'est celui de cette *difa* qui termine la journée, et qui me ramène à mon sujet. On donne un grand éclat à cette réjouissance qui sera, pendant une année entière, le récit de la tente. Que de moutons, de chevreaux égorgés ! Quelle hécatombe de poulets ! Quelle mer de *kesskessou* offerte à tout venant, où nage une générosité sans limites ! Bruit des

dents, bruit des mâchoires, musique chère à tout ventre arabe quand s'en présente l'occasion. Aussi, les malheureux ne manquent-ils jamais d'en profiter.

Il y en a qui font métier d'assister à toutes les *ouaadas* dont la renommée aux ailes rapides leur apporte la nouvelle. Ce pèlerinage de pique-assiettes est bien caractérisé par ce dicton populaire :

Ils relèvent les quartiers de leurs pantoufles,
Dès qu'ils entendent le bruit des mâchoires.
Metallaaïne el belgha,
Aala hhess el medegha.

Pour en comprendre la raillerie, il faut savoir que les Arabes portent d'ordinaire leurs chaussures sans relever les quartiers des talons, à moins qu'ils ne veuillent courir.

Dans l'*ouaada*, et pour capitaliser à son profit des actes de bienfaisance, on donne à manger à tout venant, parents, amis, voisins, voyageurs, orphelins, aveugles, estropiés, pauvres et serviteurs quels qu'ils soient. Ce sont des repas homériques. Le maître de la tente qui reçoit les invités de Dieu, veille à tout. Chacun mange selon sa qualité, d'abord les gens de condition, puis ceux d'un rang moins élevé, et enfin la multitude. Il se déroule alors le tableau le plus pittoresque et le plus bruyant, tout cela grouille, se coudoie, se bouscule, c'est à qui arrivera le premier, c'est à qui rassasiera mieux son ventre, fût-ce même aux dépens du voisin. Je présume qu'il devait déjà en être ainsi au temps des anciens patriarches.

Ce qui distingue la *zyara* de l'*ouaada,* c'est que, dans l'*ouaada* on se défraye soi-même, en faisant, en outre, manger tous les malheureux, tandis que, dans la *zyara*, on reçoit, au contraire, l'hospitalité la plus complète.

III

LA MAAOUNA

Un homme ne peut enrichir une assemblée,
Mais une assemblée peut toujours enrichir un homme.
Ouahhéd ma iyheni djemaa.
Ou djemaa tegheni ouahhéd.

Chez les Arabes, les possesseurs de chameaux, de moutons et de chevaux, les maîtres de la fortune enfin, ne manquent jamais d'aider un homme dont le cœur est aussi noble que le bras est fort. S'il est dans la gêne, ils lui font des avances, se gardent bien de le négliger, le soutiennent en tout temps, se réjouissent et se glorifient de lui. Ils se cotisent d'ordinaire pour le tirer d'embarras. Malheur à nous, disent-ils, si nous laissons un tel dans la misère ; c'est le seigneur des hommes braves et courageux, et il ne pourrait même nourrir sa famille et son cheval, ce cheval qui a contribué à la fortune et à la gloire de la tribu. C'est impossible, il faut les secourir tous les deux ; car ils augmenteront, à un jour donné, nos richesses et notre réputation.

C'est, sans aucun doute, cette preuve de solidarité qui est devenue, dans certaines contrées, l'origine de ces fêtes de nuit — *lillt el maaouna* — la nuit du secours, — d'un caractère tellement original, qu'on pourrait les appeler fêtes à bénéfice, puisque celui qui reçoit, au lieu de se ruiner en dépenses, en tire au contraire un grand profit.

Toutes les fois qu'un fils de son bras — *benn deraaou* — se trouve dans le besoin, soit parce que des récoltes ont été

ravagées par quelque fléau, qu'une épizootie a décimé ses troupeaux ou qu'il a perdu son cheval, soit enfin parce qu'il a été frappé par un malheur quelconque, cet homme est certain d'être soutenu par ses frères. Il est même rare qu'on ne réussisse pas à le tirer de la misère dans laquelle il est tombé d'une manière imméritée.

Voici comment les choses se passent habituellement.

Le déshérité de la fortune, profitant d'un jour de marché ou d'une réunion considérable de la tribu, va trouver son *kaïd*, lui expose sa situation. Séance tenante, le chef rassemble autour de lui les *chikh*, les gens influents de la contrée, le peuple même, puis il fait connaître à tous le dénûment de celui qui fait appel à leur générosité. Ses paroles bienveillantes sont toujours entendues. Il n'a plus alors qu'à indiquer aux assistants le moment où ils devront se rendre chez celui qui a besoin de leur aide, et, afin que personne n'en ignore, il va jusqu'à faire annoncer par ses *chaouchs* ou par ses crieurs publics que tel jour, à telle heure, il y aura une *maaouna* chez un tel, fils d'un tel.

Le jour de la fête est venu : avant le coucher du soleil — *moghreb*, — de tous les points de l'horizon, on voit accourir le chef, sa suite ordinaire, les amis du héros de la journée, et surtout ceux chez qui ce dernier s'est rendu autrefois en pareille circonstance, et pour lesquels c'est un devoir sacré de venir, à leur tour, aider un frère dans l'infortune. Ces derniers, afin que leur présence soit bien constatée, ne manquent jamais d'aller saluer et les notables et l'amphitryon.

Tout le monde est réuni, le maître de la fête fait, sans retard, servir le dîner aux divers groupes qui se sont formés autour de sa demeure. Ce repas est très-simple ; il est offert de bon cœur par une main hospitalière, mais, si pauvre qu'il soit, on a le bon goût de s'en contenter.

Le repas est terminé : les divertissements commencent. On voit alors des musiciens venus quelquefois de très-loin, des chanteurs et des conteurs résidant dans la tribu ou de passage, des danseurs même — *zeffane* — faire de la musique, chanter, raconter ou danser avec un yatagan dans chaque main, en passant successivement devant les invités. Ce spectacle, plein de verve et d'entrain, est vraiment très-curieux. Pendant que la soirée s'écoule ainsi, l'hôte va de l'un à l'autre, s'ingéniant à trouver un mot gracieux pour chacun, veillant à ce que personne ne manque de rien.

Minuit — *nouss el lill* — arrive : c'est à cette heure qu'a lieu la partie la plus sérieuse de la fête. Un homme (il y en a qui font ce métier) doué d'une voix retentissante, d'une parole agréable, vient se placer devant le groupe des personnes les plus considérables, et, là, sur un tapis qu'on étend à ses pieds, les invités vont tour à tour déposer leur offrande. Elle est d'ordinaire proportionnée à la fortune qu'on possède, à l'importance du malheur à réparer, au plus ou moins de sympathie qu'on éprouve pour l'homme qui est dans la peine, comme aussi à la valeur du cadeau que ce dernier, dans des circonstances identiques, a peut-être fait lui-même autrefois à celui qui vient aujourd'hui le secourir. On en a d'autant mieux gardé le souvenir, que l'usage force à donner au moins autant qu'on a pu recevoir ; le contraire serait sévèrement blâmé par tout le monde. Pour opérer cette restitution moralement obligatoire, il n'est pas rare de voir contracter des emprunts.

Le crieur public — *berrahh*, — à chaque présent, riche ou chétif, qu'on lui remet, proclame de toute la force de ses poumons et de manière à être également entendu par les femmes reléguées dans un lieu réservé, qu'un tel, fils d'un tel, a donné tant de *boudjous* ou tant de *douros* (pièces de

2 francs et de 5 francs). Alors, suivant que le nom est plus ou moins sympathique, les assistants se communiquent leurs réflexions, et les femmes font connaître par leurs cris perçants et répétés toute la joie qu'elles éprouvent en voyant ainsi venir en aide au guerrier qui, dans les vicissitudes, les a plus d'une fois protégées.

Dans ces sortes de luttes, il n'est pas sans précédents d'entendre le *berrahh* exagérer à plaisir le chiffre des offrandes; cela flatte l'amour-propre et fait naître des rivalités qui tournent au profit du maître de la fête. On est sous les yeux de la foule, chacun veut paraître plus généreux que son voisin.

Quand ces enchères et ces surenchères se produisent, les cris des femmes deviennent plus retentissants. Les chefs encouragent les assistants, s'animent à leur tour, c'est une frénésie, mais la frénésie du bien. Depuis que le numéraire s'est répandu davantage, c'est-à-dire à partir de l'arrivée des Français, on a vu des offrandes atteindre le chiffre de 50 douros, 250 francs, et l'on en cite quelques-unes de 100 douros, 500 francs.

On touche au point du jour — *fedjer*, — la fête va finir. Un peu avant ce moment, on apporte au *kaïd* ou à l'*agha* tout ce qu'elle a pu produire; l'argent est compté en présence des gens les plus honorables, et il est immédiatement remis au brave que l'on vient tirer d'embarras. Celui-ci prend la somme qui lui revient, se couvre de ses dépenses, paye ses créanciers, offre ses remercîments, et garde le reste. Viennent ensuite les assurances, les protestations d'un dévouement réciproques et voilà comment se termine cette nuit qui a été une occasion de plaisir pour la tribu, pour ses alliés, tout en mettant un terme à l'infortune d'un frère affligé.

Je fais ici un appel à toutes les femmes de mon pays. Chez nous, en hiver, pendant que le pain est très-cher, le temps glacé, la faim entourée d'orphelins, assise à la porte du pauvre, ne s'en trouvera-t-il pas une pour introduire la *maaouna* dans nos soirées? Le bal est suspendu, la valse, un pied en l'air, replie un instant ses ailes. Les groupes se mêlent, le cœur s'élargit, et de ce chaos charmant de fleurs, de jeunesse et de grace s'élève une voix : « La *maaouna!* » dit la maîtresse de la maison. C'est la charité qui vient d'entrer, créancière de tous les malheurs. Voici un châle qu'on apporte au milieu du salon; on l'entoure : au centre, un crieur improvisé, un Arabe de fantaisie, si l'on veut, fier et jalousé, va remplir son rôle pour l'amour de Dieu. Les femmes, montrant l'exemple, jettent leurs bouquets sur le tapis, les cavaliers jettent leur bourse. « Monsieur un tel a donné tant, dit le *berrahh* français, d'une voix retentissante. Monsieur un tel, tant. —Eh bien, moi, je donne tant, crie un autre spectateur de ces enchères de la charité. » L'amour-propre, l'amour, la vanité, le plaisir d'obéir au caprice gracieux des danseuses, l'occasion qui se présente aux joueurs d'abandonner aux malheureux une part de leur gain, les rivalités qui s'établissent, maintenues cependant dans de justes bornes par la présence des femmes, qui sauront bien, sans mot dire, exciter ou retenir : tout ferait de l'aumône un plaisir d'un genre inconnu jusqu'ici. Ceux qui donnent le devraient à ceux qui reçoivent.

Dans certaines contrées, cependant, au lieu de donner une fête à bénéfice pour venir au secours d'un brave dans la détresse, on aime mieux se cotiser et le soulager sans dérangement aucun pour qui que ce soit. Les maîtres du nez — de l'amour-propre — préfèrent, dit-on , ce dernier moyen comme sauvegardant mieux leur dignité.

Je n'abandonnerai pas la *maaouna*, sans ajouter que c'est aussi pendant cette fête, au milieu des plaisirs et de l'animation dont j'ai parlé plus haut, que les *goual* — diseurs — et les *meddahh* — trouvères, — ces représentants des passions populaires, quelquefois ces improvisateurs, font entendre soit des chants religieux, soit des chants de guerre ou d'amour, dans lesquels, sur une cadence progressivement entraînante, ils exaltent Dieu, les femmes, la gloire ou les malheurs des tribus. On les trouve partout, ils ont le privilége d'être servis les premiers, afin que, leurs besoins satisfaits, ils puissent encore charmer le repas des hôtes.

Quand le ventre est rassasié,
Il dit à la tête : « Chante. »
Menine el kerch techebaa,
Igoul er-rass : ghenni.

Voici l'un de leurs chants ; il a fait fureur dans la province d'Alger. Je le reproduis parce qu'il donne une idée vraie, de l'orgueil et du fanatisme qui animaient les Arabes dans les premiers temps de la conquête. Alors, ils ne parlaient de rien moins que de prendre un jour Paris. C'est à ne pas y croire.

Chant des Hadjoutes.

On dit que les Français sont puissants,
Qu'en guerre leurs soldats sont courageux,
Qu'au moment du combat leurs rangs frémissent,
Qu'au bout de leurs fusils ils portent des lances,
Que leurs canons font voler la poussière,
Et qu'ils chargent avec franchise et vigueur.

O vous, qui parlez ainsi, vous avez donc oublié
La puissance de Dieu l'unique !
C'est lui qui gouverne et meut le firmament,
Nul ne peut lui être comparé ;
Il confond ses ennemis, punit les orgueilleux,
Et protége celui qui combat les impies.

O vous, qui dites cela, vous ne connaissez donc pas
Ces Hadjoutes qu'on cite dans les livres,
Ces Arabes qui suivent les lois du Prophète,
Et ne pensent qu'à mourir dans la guerre sainte?
Ils obéissent au sultan que Dieu leur a donné,
Au chérif des chérifs, à l'émir Aabd-el-Kader ;
Cavaliers de naissance et rôdeurs de nuit,
Il faut les voir quand ils courent à la poudre :
Par la tête du Prophète, vous diriez des faucons
Qui, du haut des airs, s'abattent sur leur proie.
Dans les combats, voici leur chant de guerre :

« Nous sommes Hadjoutes, nous sommes des gens de cœur,
Nous avons vendu nos âmes à Dieu,
Et nous méprisons la vie.
Chez nous, le feu de l'hôte ne s'éteint jamais ;
Nous protégeons les faibles, nous dispersons les forts;
Nos chevaux sont des aigles qui ploient les distances ;
Dans la mêlée, nous faisons voir nos lames,
Nos longs fusils sont montés en corail,
Nos balles font craquer les os,
Et c'est par la poudre que nous répondons aux questions.

» C'est nous qui rendons la Mitidja déserte,
Et qui bloquons les infidèles dans Alger ;
C'est nous qui ravageons Bouffarik et Blidah,

Les Beni-Moussa, le Sahel et la Maison Carrée ;
Aucun chrétien ne peut s'y installer.
Nous combattons de jour, nous combattons de nuit,
Et nous faisons avaler le fiel
Aux Français, aux renégats, ainsi qu'à tous leurs généraux !
Si vous saviez par combien de poursuites nous les avons essoufflés !

» C'est nous qui soutenons le fils de Mahhi-ed-Dine—Aabd-el-Kader,
Ce sultan qui rend fou les roumis.
Que de fois ne leur a-t-il pas fait verser des pleurs de rage !
Que de fois ne leur a-t-il pas fait grincer les dents !
Il leur a bien souvent brûlé le foie !
Son nom, jamais les Français ne pourront l'oublier :
Il est écrit dans tous leurs désastres ;
Ils le retrouvent chez leur papass égaré — évêque,
Quand ils débattent leurs intérêts,
Lorsque les veuves se remarient,
Quand les orphelins partagent les successions,
Partout enfin, les chefs même l'apprennent à leurs enfants.

» Toute chose vient en son temps !
S'il plaît à Dieu, avec le sultan, ses kalifas et ses troupes,
Suivis par d'innombrables guerriers,
Bientôt nous chasserons les Français d'Alger.
Oui, nous passerons les mers sur des barques,
Nous descendrons chez eux, nous nous vengerons ;
Chaque jour sera pour nous un spectacle nouveau ;
Nous prendrons Paris, nous nous y réunirons,
Puis nous nous emparerons des autres États,
Et nous leur apprendrons l'unité du vrai Dieu.

» N'allez pas dire : « Cela n'est pas possible ! »
Rien ne prévaut contre la volonté de Dieu !
Il aplanira les difficultés,
Il nous fortifiera de tout,
Il animera nos armées
Et confondra les adorateurs des morceaux de bois.
Les chrétiens comptent sur leurs soldats,
Sur leurs vaisseaux, sur leurs richesses,
Ils ignorent ceci, les malheureux :
Nul ne peut éviter ce que l'Éternel a décrété ! »

O mon Dieu, la chose est dans ta main :
Ordonne que les musulmans triomphent,
Et que les Français leur soient soumis ;
Aucun secret ne t'est caché,
Tu n'as qu'à dire : « Sois ! » et ce que tu veux arrive.

NOTE.

Pendant la guerre de la conquête, la tribu des Hadjoutes campait à l'ouest de la Mitidja, de l'autre côté de la Chiffa, et renforcée par les aventuriers et les fanatiques du pays arabe, elle jouait alors un rôle très-important.

Ses cavaliers étaient nombreux, hardis et entreprenants ; ils battaient la campagne de jour et de nuit ; sans cesse en mouvement, ils tenaient en haleine les postes que nous occupions, attaquaient les convois, enlevaient les traînards, les hommes isolés, les colons imprudents, les femmes, les en-

fants, et semaient ainsi la terreur dans nos centres de population.

L'émir Aabd-el-Kader et ses kalifas accordaient de grands priviléges aux Hadjoutes. On les exemptait d'impôts, de corvées, on leur remplaçait les chevaux tués par l'ennemi, et le béylik leur fournissait les munitious de guerre dont ils se servaient si bien pour nous tracasser.

Depuis la pacification, ces intrépides partisans ont été englobés dans la population européenne. Les étrangers qu'amenaient dans leur pays le fanatisme et l'amour du pillage sont rentrés chacun chez soi ; tous ont déposé les armes, et, sans nous aimer davantage, il se livrent aujourd'hui paisiblement au commerce et à l'agriculture en attendant, comme ils le disent, des jours meilleurs.

Le chant des Hadjoutes qu'on vient de lire a été composé dans un moment d'exaltation, d'orgueil et d'espoir ; voyons maintenant quelles inspirations les Arabes out trouvées lorsque, plus tard, ils ont été forcés de reconnaître notre supériorité et de se soumettre à nos lois.

Le chant qui va suivre est adressé à l'émir Aabd-el-Kader; lorsqu'il parut, il retraçait exactement la situation des Arabes.

Il est curieux de voir de quelle manière les musulmans considèrent leurs défaites, comment il les expliquent et comment ils exposent leur détresse, tout en gardant quelques vagues espérances. La vérité perce à travers les illusions de la foi religieuse. On comprend aussi l'excellence du système de guerre suivi par M. le maréchal duc d'Isly, et l'on voit que la terreur imprimée aux populations arabes par la guerre infatigable que nous leur avons faite, était le seul moyen de

les amener à composition et de leur faire accepter, comme elles le disent, les décrets du Miséricordieux.

SOUMISSION DES TRIBUS.

Chant de détresse.

Nul ne peut s'opposer à la volonté de Dieu !
Il a créé le ciel et la terre,
Les étoiles et la lune qu'on admire,
Le soleil et le dernier jour.

Le sabre nous sépare du chrétien,
C'est l'ennemi de notre foi ;
Mais ceux qui croient et se soumettent
Auront certes le paradis pour séjour.

Les infidèles se sont emparés d'Alger,
Les Turcs, ils les ont dispersés ;
Puis ils se sont rués sur nos campagnes,
Sauterelles venues en leur temps.

Alors, un sultan fut élu ;
Il se nomme Aabd-el-Kader, fils de Mahhi-ed-Dine,
Par son courage et par sa science,
Il mérite la suprématie.

Les habitants des plaines et des montagnes,
Même ceux des pays sauvages,
Tous sont accourus à sa voix
Pour marcher contre les impies.

Ce prince est né pour la gloire des musulmans !
De l'est à l'ouest, du nord au sud,

Partout nous avons suivi ses drapeaux,
Partout nous avons frappé la poudre avec lui.

L'infidèle sortait par masses ;
Nous le défaisions, nous le brisions,
Nous le ramenions jusqu'à la mer ;
Ses prisonniers, nous les parquions dans l'intérieur.

Dieu avait embelli notre temps :
Prêts à combattre, prêts à mourir,
Prêts à faire de belles actions,
La victoire nous consolait de tout.

Mais le traître prit un jour de meilleures dispositions :
Il dirigea contre nous des attaques incessantes,
Il brûla nos moissons, il pilla nos silos,
Et nous réduisit par la misère et par la maladie.

Il s'empara de nos femmes, de nos enfants,
De nos troupeaux, de nos bêtes de somme ;
L'incendie gagnait en avant.
Et nous, toujours haletants, nous fuyions devant lui ;

Fuyant le jour, fuyant la nuit,
En été, dans la saison pluvieuse,
Sans cesse assiégés par la peur,
Toujours affaiblis par la faim.

Le chef des infidèles (1), vous le savez tous,
A le cœur plein de fiel ;
Il a dit aux siens : « Courage !
Je vous réponds de soumettre les Arabes. »

(1) Le maréchal Bugeaud.

Il rangeait ses troupes en lignes redoutables,
Il se retirait, puis revenait
Avec des soldats plus nombreux,
Attaquant chaque lieu séparément.

Il se mettait en marche avec vingt corps d'armée,
Et, quand un point était ravagé,
En connaissait-il un autre,
Il y courait avec célérité.

Nous le recevions en combattant;
Nous le harcelions comme une bête fauve,
Mais il ne comptait pas ses morts,
Et ne pensait qu'à marcher en avant.

Il a de la tactique, le maudit!
On le compte au nombre des grandes nations,
Quand il nous cerne de toutes parts,
Personne ne peut nous délivrer.

Ses soldats portent tout avec eux :
Ils s'alignent comme les grains d'un collier;
Un mot suffit pour les diviser en fractions;
On dirait des remparts précédés d'un nuage tonnant.

Avec des cavaliers et des canons,
L'infidèle nous charge et nous disperse,
Tandis que ses fantassins le suivent
Comme des torrents qui débordent.

Oui, quand le roumi se précipite sur nous,
C'est comme une nuée grosse d'un déluge de balles;
Nous n'avons pas trouvé de pouvoir sur lui,
Ses feux sont meurtriers.

Plaines faciles, ravins escarpés,
Déserts, montagnes, il les a parcourus ;
Chaque jour, il change sa maison — bivac ;
Il marche et se repose en masse.

Les Français voient leurs rangs s'accroître
D'un grand nombre d'Arabes renégats,
Leurs armées se fortifient, les nôtres diminuent,
Nous ne pouvons plus continuer la lutte.

D'heure en heure, ils gagnent du terrain :
Le Dieu de forts leur donne la victoire ;
Nous en avons perdu le sens et le conseil,
Sultan, laisse-nous libres de faire ce qui convient.

Ils nous mangent si nous allons à toi,
Tu nous manges si nous allons à eux,
Nous ne savons plus où sont nos âmes ;
Est-il une plus horrible maladie ?

Il ne nous appartient pas de te faire des reproches :
Ce qui est écrit est écrit ;
Mais, au nom de Dieu, sultan, prends pitié de nos misères,
Et ne va pas détruire ta réputation.

Vois l'état des musulmans :
Leurs familles sont décimées,
Leurs chevaux sont épuisés,
Et le riche est aujourd'hui sans pain.

La poudre a mangé tous nos braves :
Ils sont au paradis, c'est vrai ;
Mais que veux-tu, sultan !
Personne ne peut braver la volonté divine.

Quelle chose possible avons-nous négligé de faire?
Quel jour avons-nous refusé le combat?
Nous t'avons soutenu de notre sang,
Nous t'avons donné nos enfants sans jamais murmurer.

Ils ne te font donc pas pitié,
Ces vieillards, ces femmes et ces enfants,
Et toutes ces créatures souffrantes
Qui n'ont trouvé nul chemin pour se sauver?

Nous sommes pris entre la pierre et la batterie:
Toutes nos richesses se sont évanouies,
Nous n'avons plus rien à te sacrifier;
Il faut nous résigner.

Le sabre est arrivé jusqu'à l'os:
Nous avons subi toutes les iniquités du monde.
Heureux ceux qui reposent sous la terre,
Ils ne voient plus les roumis aux jambes rouges!

O notre seigneur, ô notre ami!
Compatis à notre sort,
Éloigne-toi, ne t'occupe plus de nous,
Ou nous compterons ensemble au dernier jour.

Nous ne te haïssons pas, sultan!
Nous prions Dieu qu'il te conserve;
Toute chose de travers se redressera,
Et l'ancien temps reviendra.

Ne dis pas: « Ils deviendront infidèles; »
Nous ne ferons que respecter un voisin,
L'heure du chrétien est arrivée;
Elle passera, et nous t'obéirons comme autrefois.

La fortune trompeuse a pour coutume
De faire luire des jours tantôt heureux et tantôt malheureux,
Aujourd'hui l'on pleure une défaite, et demain on chante une victoire,
C'est ainsi que le Créateur l'a voulu.

O mon Dieu, par le Koran,
Par les anges, par les savants,
Et par les habitants du paradis,
Rendez la victoire aux musulmans !

Brisez la fortune des infidèles ;
Qu'ils soient chassés, qu'ils partent
Avilis par les coups des guerriers de la foi.
Nos contrées se repeupleront et les créatures vous béniront.

Mille saluts aux Arabes qui patientent,
A ceux qui sont morts pour la religion,
A ceux qui veulent une revanche,
Et qui continueront un jour la gloire de leurs ancêtres.

Mille prières sur le Prophète,
Sur ses compagnons, sur ses amis,
Et sur les chefs de la loi,
Autant de fois salut que la poudre a tonné.

Certes, comme il arrive presque toujours en pareille occurence, les critiques les plus amères n'ont pas manqué au système de guerre inauguré, en 1841, par le maréchal, duc d'Isly ; mais les Arabes, ainsi qu'on l'a vu plus haut, en ont immédiatement compris la portée, et les vaincus ont pris soin de rédiger eux-mêmes, le bulletin de nos succès. Ce

témoignage, émané d'un ennemi aux abois, me paraît précieux.

En effet, quel brillant éloge on y trouve de cette armée d'Afrique, où, malgré les énormes difficultés des distances et du terrain, malgré l'éparpillement d'un ennemi brave, fanatique et subtil, tout avait été combiné pour jouer un rôle utile, ne laisser aucun repos, aucun espoir à nos insaisissables adversaires et leur prouver que nulle part ils n'étaient à l'abri de nos coups !

Voyez-vous ces colonnes expéditionnaires opérant dans un pays absolument dénué de ressources ; obligées de porter avec elles de quoi satisfaire à tous leurs besoins, de quoi pourvoir à toutes les nécessités causées par les combats, les fatigues et les maladies, par le respect de la vie des hommes enfin, et contraignant cependant le peuple arabe à supplier son chef bien-aimé de se retirer en abandonnant une lutte qu'il déclare désormais impossible. On ne parle plus d'aller prendre Paris pour y enseigner aux infidèles l'unité du vrai Dieu ; le désespoir a succédé à l'enthousiasme. N'est-ce pas là une page saisissante de notre histoire de l'Algérie !

IV

LE DEKER

J'ai parlé des serviteurs volontaires — *kheddam* — qui se donnent par masses à un tombeau de marabout, dans une zaouya. Voici ce que c'est : Les gens d'une tribu ont éprou-

vé quelque mésaventure, on leur a volé leurs troupeaux, l'eau manque à la récolte, il y a une épidémie, ou bien c'est pour acquitter un vœu, ils vont trouver celui en qui ils ont placé toute leur confiance. La cérémonie est simple :

« O monseigneur, disent-ils, nous sommes des gens de telle tribu, nous avons entendu parler de ta puissance et de tes miracles ; nous venons à toi pour que tu nous fasses obtenir par tes mérites la protection divine. Ton *deker* est court, il est bien meilleur que celui des autres ; donne-le-nous ; il nous portera bonheur, et nous serons tes serviteurs à jamais. »

Le *deker* est une prière de quelques mots seulement imposée par un saint homme, avec l'obligation de la dire plusieurs centaines de fois par jour, le matin et le soir, en comptant sur son chapelet.

Quand un pareil lien s'est établi entre un marabout et une tribu, celle-ci ne tirera plus un seul coup de fusil en guerre, ne prendra pas une seule décision importante, alliance, déplacement, expédition, sans avoir consulté le chef spirituel qu'elle s'est donné. En échange de sa protection et de ses vœux, tous, au besoin, se feraient tuer pour lui.

Il ressort de ce qui précède que la puissance des marabouts a pour principe la reconnaissance et le respect des croyances religieuses dont cette aristocratie théocratique est la représentation visible. S'étonnera-t-on après cela qu'à sa voix, les tribus ennemies éteignent leur colère ? S'étonnera-t-on encore qu'elle puisse soulever le peuple contre une invasion étrangère dont le succès serait la perte de leur influence. Dans la pensée des masses, le sultan même passe après le marabout, car, disent-elles, si le sultan peut nous faire du mal, Dieu peut nous en faire bien davantage. Il suffit donc au marabout d'une menace : « Que Dieu vous maudisse !

qu'il rende vos femmes, vos palmiers et vos chamelles stériles ! » pour que tous viennent lui baiser les pieds.

— Au surplus, *nihil novi sub sole.* Dans les monastères du Thibet et de la Chine, en même temps séminaires et hospices comme les zaouyas, on retrouve absolument le même *deker*, la même inféodation à des saints comme chez les Arabes.

On va même plus loin qu'eux : Quand le chapelet, aussi d'origine asiatique, ne peut plus fonctionner entre les mains du fidèle qui travaille, dort, boit ou mange, on croit encore continuer ses prières par l'intermédiaire de petits moulins en matière légère exposés au vent, au-dessus du toit de la maison. Comme il faut être sans cesse en communication avec la Divinité, on leur a fait mentalement une délégation fictive et religieuse, et on les appelle moulins à prières. Le voyageur en voit de toutes les couleurs, de toutes les dimensions ; cela tourne incessamment avec un empressement joyeux ; ainsi l'imagination, toujours habile à se tromper, emploie différents procédés suivant les lieux et les circonstances. En Europe, on a vu des femmes, pour doubler leur créance dans le ciel, faire jeûner leurs domestiques. En Asie, ce sont des moulins qui aident à terminer les prières imposées — *deker*. — Combien d'héritiers ne chargent-ils pas aussi des saules à branches souples et pendantes de prier seuls sur les tombes de leurs ancêtres ? Il y a là une raison profonde : L'âme en présence de l'infini sent son néant et se cherche des auxiliaires. — Le *deker* « Dieu est grand, le plus grand ! » que cet Arabe accroupi broie entre ses dents, est de la même famille que les superstitions dont je viens de parler. Les lèvres remuent, l'esprit est ailleurs ; mais on a donné extérieurement satisfaction à la loi ou à la coutume religieuse, et c'est l'essentiel.

Je ne quitterai pas le *deker* sans dire encore que, si le serviteur d'un marabout en réputation se marie, l'usage veut, dans certaines contrées, qu'il lui conduise son premier-né soixante jours après sa naissance. Le saint rasera de ses propres mains la tête de l'enfant, en lui laissant sur le sommet une touffe de cheveux qui prend le nom de *guetaya*. Cette touffe de cheveux, il devra la conserver jusqu'au moment où, après s'être marié lui-même, il lui naîtra un fils qui, à son tour, subira la même opération. Ce jour-là, mais ce jour-là seulement, le père pourra faire couper sa *guetaya*, car il aura transmis religieusement à sa descendance la bénédiction dont il aura été l'objet.

Le mot marabout, que les Arabes prononcent *merabet* au singulier, et *merabetine* au pluriel, veut dire lié. Il a la même signification que le mot « religieux, » qui vient de *ligare*. Le marabout est la personnification de la noblesse religieuse.

Les Français ont donné, par extension, le nom de marabouts aux petits monuments qui renferment des tombeaux de marabouts, et qui s'appellent en réalité — *koubba* — dômes.

Voici le portrait du marabout fait par les Arabes :

La culotte toujours fermée ;
Le coffre toujours ouvert au nom de Dieu ;
Ils ne marchent qu'entourés des gens de race.
Seroual el mekfoul,
Sendouk el mahhaloul — lellahh.
Itemchou ghér be oulad el aassoul.

V

L'AMANE

L'amane est tantôt un sauf-conduit et tantôt une amnistie. Dans les deux cas, et cela se conçoit, il ne peut être donné qu'à des envoyés, à des coupables ou à des vaincus. C'est là sa grande différence avec l'anaya kabyle, dont j'ai parlé longuement ailleurs. Ce dernier n'est qu'un passe-port que tous et chacun peuvent donner, si cela leur plait, à un étranger.

Pour un motif ou pour un autre, un Arabe a encouru la colère de son chef, il a quitté sa tribu, il n'y retournera que s'il a obtenu par écrit l'amane. Voilà le sauf-conduit qui protége désormais sa vie.

Maintenant, une tribu ou une fraction de tribu s'est révoltée; elle a commis des méfaits, et, pour se soustraire à une répression sévère, elle a abandonné son pays. Au bout d'un certain temps, lasse de sa fuite, elle veut revenir; d'un autre côté, pour des raisons politiques, on est disposé au pardon. Comment va-t-on faire pour s'entendre? La tribu demande l'amane, s'engage à une soumission complète: on le lui envoie, et le passé est oublié. Voilà l'amnistie.

Il est extrêmement rare que le pouvoir trahisse l'amane accordé: le faire, c'est renoncer pour toujours à toute influence, à tout crédit.

Le mot amane est le substantif du verbe *amenn*, croire, se fier, avoir confiance.

VI

LES KHOUANE, LES FRÈRES — LES MOUL-SAA — LES DERKAOUA

Par la longue nomenclature des phrases et formules contenues dans ce livre, j'ai déjà assez indiqué la force du sentiment religieux qui porte les Arabes à fonder partout sur le Koran leur organisation civile, politique et administrative. La terre, je le répète, est divisée pour eux en deux parts : les musulmans et l'ennemi.

C'est aussi la formule romaine : *adversus hostem æterna auctoritas esto*. Tout ce que les Romains purent prendre sur eux de faire dans les commencements de leur puisance à l'égard de ce qui n'était pas eux, fut de le considérer comme un ennemi cessant momentanément de l'être : *hostis*, *hospes*, hôte.

Une personnalité aussi vivace qui a résisté aux guerres intestines, aux mélanges des populations, aux différences de climat, maintient réunis sous une idée commune tous les membres épars de cette grande famille de l'islam. Un musulman, quel qu'il soit, Turc, Arabe, Persan, Indien, Tartare, etc., etc., est toujours le même partout. L'obligation absolue du pèlerinage de la Mecque est la chaîne qui relie tout ce monde-là. Je l'ai montré au commencement de cet ouvrage.

Mais, en dehors de l'organisation puissante dont je viens de parler, il existe en outre dans l'Algérie des associations particulières qu'il est utile de bien connaître et surtout de bien surveiller. Ce sont les *khouane*, les frères ; ces volontaires de la foi, qui constituent des ordres religieux indé-

pendants les uns des autres. Chacune de ces congrégations a ses statuts et ses prières propres, qui consistent soit dans une formule — *deker* — dictée par le chef auquel elles se sont données, soit dans une manière spéciale de réciter le chapelet. Entrer dans l'une ou dans l'autre s'appelle prendre la rose de tel ou tel saint, faire partie de la confrérie de tel rosaire.

Voici les principales, désignées par le nom de leurs fondateurs :

Sidi Aabd-el-Kader el Djilali, dont le tombeau est à Bagdad.

Sidi Aabd-er-Rhhamane bou Keberine, le père des deux tombeaux. L'un se trouve dans le Djerdjera, et l'autre aux environs d'Alger.

Sidi Hamed-el-Tedjini, mort dans le Maroc ; ses descendants habitent encore *Aaïn-Mahdi*.

Sidi Moulay Thayeb, chérif, descendant du Prophète, dont l'ordre jouit d'une très-grande influence, principalement dans le Maroc.

Sidi Mohhamed ben Aaïssa, père de la secte des *aaïssaoua*, qui joignent à l'exaltation religieuse commune aux autres confréries la spécialité de faiseurs de tours et de charmeurs de serpents, moyens de persuasion infaillibles sur les populations arabes. Des différents ordres de *khouane*, c'est peut-être le plus dangereux, parce qu'il échappe généralement à la défiance, voyage partout avec un bon prétexte, toujours bien accueilli. On se rappelle involontairement, en les voyant, ces psylles, qui de Numidie, venaient amuser Rome de leurs jongleries célèbres.

On doit bien s'attendre à ce que la haine du chrétien, de l'étranger, possesseur du pays, soit une des plus étroites obligations des *khouane*. C'est en effet de chez eux que sont lancés contre notre domination ces *moul saa*, ces maîtres de

l'heure et ces *cherfa,* chérifs vrais ou faux, en qui les tribus frémissantes sont toujours prêtes à saluer le libérateur. Aussi, sans cesse en marche pour parcourir le pays, souffler la guerre, diminuer les défaites par des prophéties après coup, et ramasser pour l'instant favorable toutes les forces musulmanes contre l'infidèle, tel est le rôle de ces ordres redoutables et insaisissables à la fois, qui étendent du Maroc à la Mecque leur action persévérante et cachée.

Je n'ai qu'un mot à dire d'une autre secte, les *derkaoua,* qui est véritablement une société secrète, politique et religieuse tout à la fois. Leur nom signifie « les rapiécés », à cause de leurs vêtements qu'ils affectent de porter en loques, et « les cachés », à cause du mystère dont ils enveloppent leurs statuts. Également ennemis des Turcs, d'Aab-el-Kader et des Français, ils ne connaissent que leurs chefs ; aussi la qualification de révoltés s'attache-t-elle en outre à leur ordre dans toute l'Afrique. La guerre contre tout pouvoir établi, le retour à la pureté primitive de la religion, qu'ils prétendent altérée, voilà leur objet et leur but (1).

(1) Consulter, pour les ordres religieux de l'Algérie, le très-utile ouvrage de M. le capitaine d'état-major de Neveu, aujourd'hui général de brigade. Il a pour titre : *les Khouan.*

CHAPITRE TREIZIÈME

PROVERBES ET SENTENCES

Les proverbes sont nombreux sous la tente. — Le hhenna, c'est la terre du paradis. — La femme est reine dans sa maison. — Où est passé votre argent, ô les chrétiens? — La terre musulmane verse des pleurs de désespoir. — Le monde est avec celui qui est debout. — C'est celui qui a mal aux dents qui doit courir après le dentiste. — L'aigle lui-même ne peut pas voler sans plumes. — Le taureau ne se fatigue pas de porter ses cornes. — Quand le cri de l'oiseau de race (faucon) se fait entendre, tous les coqs se taisent.

Au point où nous en sommes, il est, je crois, temps de dire un mot sur les sentences et proverbes principaux qui ont cours en Algérie. Celui qui saura les appliquer à propos dans la conversation passera aux yeux des indigènes, non-seulement pour un homme de savoir-vivre, mais, ce qui lui sera plus utile encore, pour un homme habitué aux usages et à la langue du pays. Il obtiendra, par ce moyen, une facilité de relations et une considération plus grande.

Les proverbes sont nombreux sous la tente. Là, comme chez nous, ils sont la sagesse des nations. Je vais en citer

quelques-uns ; en même temps qu'ils seront un exemple, ils serviront peut-être mieux que toutes les descriptions à montrer le caractère du peuple arabe. Je les ai recueillis moi-même dans les tribus :

L'oiseau de la nuit (la chauve-souris) dit aux rats : « Je suis votre frère. »
Il dit aux oiseaux : « Je suis des vôtres. »
Viennent les rats, il leur montre ses dents ;
Viennent les oiseaux, il leur montre ses ailes.
Tair ellill igoul el firane : ana khou-koum.
Ou igoul le tiaur : ana men koum.
Idjiou le firane, iouri-houm sennine.
Idjiou et-tiaur, iouri-houm djennhhaïne.

La guerre avec les infidèles,
Quand bien même avec des pertes.
El djahad fel kafara,
Oua loukane bel khessara.

Ce proverbe, très-répandu, et malheureusement trop suivi, nous donne encore la mesure de l'amitié que nous portent les Arabes.

Une pierre de la main d'un ami, c'est une orange.
Hhadjera menn idd lhhabib tchina.

Le chameau ne voit pas sa bosse,
Mais il voit très-bien celle de son frère.
El djemel ma ichouf hhedebtou,
Ou ichouf hhedebete khouh.

Celui qui met la tête dans le son
Sera picoté par les poules.
Li idir rassou fel nekhala,
Iberbechouh le djadje.

Ceci s'applique aux gens qui, ne tenant pas leur rang et fréquentant des gens mal élevés, s'étonnent ensuite de leur grossière familiarité.

Vante le brave quand bien même il est ton ennemi.
Cheker el aarroum, oua loukane ikoun aadouk.

La forêt n'est jamais brûlée que par son propre bois.
El ghaba ma hhareg-ha ; ghér ooud menn-ha.

L'oiseau de race vante toujours son gîte.
Tair el hhorr icheker be mebatou.

Quand tu vois un chacal suer, dis : « Le lévrier est à ses trousses. »
Kif ïaareg, ed-dib, goul : selougi menn ourah.

Celui qui compte sur son voisin se couche sans souper.
Li itekel aala djarou ibat bela aacha.

Celui qui a du blé trouve à emprunter de la farine.
Li aandou el guemhheu, isselef ed-deguig.

Celui qui ne se rassasie jamais, mourra un jour avec la faim.
Li ma-ichebaach, makane la imoute djïyaane.

On se sert de ce proverbe pour blâmer l'ambitieux que rien ne peut satisfaire.

La beauté de l'homme consiste dans son esprit,
Et l'esprit de la femme consiste dans sa beauté.
Zine er-radjel fi aakelou,
Ou aakel le mra fi hhessenn-ha.

Le *hhenna*, c'est la terre du paradis.
El hhenna, trab el djenna.

Le *hhenna-lawsonia inermis*, disent les Arabes, a une couleur et une odeur agréables.

Sept jours après la naissance de ses petits-fils, sid el Hhassenn et sid el Hhaoussine, le Prophète en a fait orner leurs mains. Depuis, cet exemple est suivi pour tous les enfants qui viennent au monde.

Les jeunes mariés se conforment aussi à cet usage. Il porte bonheur.

Avant le mariage, les femmes se teignent les cheveux en rouge avec du hhenna, et, dès qu'elles sont mariées, en noir, toujours avec du hhenna mélangé avec de la noix de galle.

On teint également en rouge avec du hhenna la queue et la crinière des chevaux d'élite ; quelquefois même, la laine des agneaux que l'on garde dans les familles pour la récréation des enfants.

On s'en sert encore pour durcir la peau des chevaux qui se blessent facilement, et, dans le but de guérir certaines maladies, on l'administre à l'intérieur.

Et enfin, comme Mahomet avait la barbe rouge, souvent, dans leur désir de lui ressembler en tout, les fanatiques, les gens de religion, se teignent la barbe en rouge avec du hhenna.

C'est une bonne action, lors des jours de fête, que de donner du hhenna aux familles pauvres qui n'ont pu s'en

procurer. On en trouve, du reste, aujourd'hui dans tous les pays musulmans.

Les Hébreux le connaissaient sous le nom de *hacopher*, et les Grecs sous celui de *cypros*.

On croit que le hhenna contient beaucoup de matière colorante, mais les Arabes ne s'en servent pas pour teindre leurs étoffes.

Consulte toujours ta femme,
Et fais ensuite à ta tête.
Chaour martek
Ou dir rayek.

Dans ce proverbe, les Arabes se vantent; cela ne se passe pas toujours ainsi ; gardons-nous donc de croire que l'influence de la femme est nulle dans la famille, quand son action va jusqu'à s'exercer quelquefois dans la tribu. Tout le monde sait aujourd'hui que l'émir Aabd-el-Kader, pendant sa captivité en France, n'a cessé de témoigner à sa mère, *lalla Zohra*, des égards tels, qu'ils auraient honoré même un enfant de notre civilisation. Il est juste de dire qu'elle passait pour avoir grandement contribué à son élévation, pour l'avoir aidé dans la prospérité et noblement soutenu dans le malheur, aussi bien par son énergie que par la sagesse de ses conseils.

La femme arabe professe un grand respect pour son mari, elle ne l'appelle que *sidi*, monseigneur, c'est vrai ; elle lui baise la main à l'époque de certaines fêtes religieuses, ou bien quand elle le reçoit après une longue absence, c'est encore vrai ; mais lui, de son côté, ne prend pas une décision importante sans son assentiment. J'ai vu souvent, en plein marché, des Arabes remettre à huit jours une affaire par ce motif qu'ils voulaient, pour la terminer, avoir l'approbation

de leurs femmes. Le principe général est celui-ci : Pour tout ce qui concerne le ménage, les enfants, l'intérieur de la famille, la femme est la maîtresse absolue ; pour tout ce qui concerne, si j'ose m'exprimer ainsi, les relations extérieures, politique, pouvoir, honneurs, commerce, etc., etc., c'est l'homme qui décide.

Le silence or, la parole argent.

Sommt deheb, ou el hadera, fodda.

Un Arabe a dit : « Lorsque j'avance une parole, j'en deviens l'esclave, tandis que, si je la retiens, j'en reste le maître. »

Youness — Jonas, — étant sorti du ventre de la baleine, resta muet pendant quelque temps. A ceux qui lui en demandèrent la raison, il répondit : « Pourquoi voulez-vous que je recommence à parler à tort et à travers, quand ce sont mes discours insensés qui m'ont conduit à habiter le corps d'un poisson ! »

Dans la bouche qui est fermée, la mouche ne peut entrer.

El foum el meghlouk matedekhollou debbana.

Celui que notre mère a épousé,
Nous le tenons pour notre père.
Li khedat imma-na,
Itsemma baba-na.

Les Arabes emploient assez souvent ce dicton avec les Français, surtout quand ils ont intérêt à les tromper en leur faisant croire qu'ils se sont soumis à notre domination sans aucune espèce d'arrière-pensée.

Celui qui augmente le nombre de ses amis reste sans ami.

Li ketter el hhabab, ibka bela hhabib.

Les juifs à la broche,
Et les chrétiens à l'hameçon.
El ïhoud fi seffoud,
Ou en-nessara fi sennara.

Ton ami, s'il est près,
Vaut mieux que ton frère, s'il est loin.
Hhabibek el guerib,
Khér menn khouk el baaïd.

L'absent n'est plus qu'un étranger.
El ghaïb, gherib.

Le rire sans motif
Provient du peu d'éducation.
Ed-dhhak bla aadjeb,
Menn kollet el aadeb.

C'est quand on est dans l'embarras que l'on peut distinguer l'ennemi de l'ami.
Fed-dik idhar el aadou menn es-sedik.

Sois bon pour ta femme,
Tu prendras la femme de ton voisin.
Hhassenn be martek,
Takhod mart djarek.

La religion maintient l'homme,
Comme le mors maintient le cheval.
Ed-dine ichedd el ennsann,
Kif el lazma techedd el hhossann.

Celui qui prête à usure,
Un chien vaut mieux que lui,
Bel marda li ïaati drahamou,
Kelb khér mennou.

Donne des ordres au paresseux, il te donnera des conseils.

Keddi el aadjezane, idebber aalik.

Celui qui épouse sa maîtresse,
Devient *tahhane* dès la première nuit de ses noces.
Li izouedj khelliltou,
Tahhane menn lilltou.

Le mulet seul renie son origine.
Ma ïnnker asselou ghér le beghol.

Les enfants des ânes se battent à coups de pied,
Mais les enfants des princes se battent à coups de sabre.
Oulad el hhamyr be rekla,
Oulad el moullouk be sekkine.

Donne à celui qui est présent,
Couvre celui qui dort,
Et oublie celui qui est absent.
Li hhader, aatouh,
Li ragued ghettouh,
Ou li ghaïb ennssouh.

Comme en pays arabe on dort presque toujours sous la tente ou en plein air, on ne manque jamais de couvrir, même pendant le jour, celui qui, peu vêtu, a été surpris par le sommeil.

C'est là une précaution hygiénique reconnue bonne par tout le monde. On la prend pour autrui, certain qu'à l'occasion il vous rendra le même service.

Le chien ne se souvient que du lieu où il a été battu,
Ou de celui où il a rassasié son ventre.
El kelb ma itfeker ghér faaïne kela tréhha,
Oulla faaïne chebaa kerchou.

Tu as la main dans la peau de bouc; si tu n'en tires pas du beurre, tu en tireras toujours du lait caillé. (On fait le beurre dans des outres en peau de bouc.)

Iddek fe chekoua: ila ma-tedjebed zebda, tedjebed raïb.

Ce proverbe peint bien la vie arabe. Les employés du gouvernement n'étant pas payés, quand on est au pouvoir, on se hâte d'en profiter pour faire ou pour augmenter sa fortune. Exactions, ruses, tromperies, concussions, tous les moyens sont bons pour en arriver là. Ce sont les administrés qui sont la peau de bouc dont il est parlé. Cependant, il est juste d'ajouter que les chefs donnent en général une généreuse hospitalité et qu'ils sont astreints à une représentation qui entraîne des dépenses considérables.

Chaque pays se croit la Syrie.

Koul berr aand halou Cham.

La queue du lévrier ne se redressera pas, quand bien même tu la mettrais pendant vingt ans dans un étui.

Dennb esselougui ma itsseguemm oua loukane tedirou fel kaleb aacherine sena.

Les chefs arabes m'ont souvent répondu par ce dicton quand je les engageais à jeter les leurs dans la voie de notre civilisation.

O le médecin! guéris-toi toi-même, avant de vouloir guérir les autres.

Ya tebib ! daoui nefssek kebel ma tedaoui en-nass.

La mort avec la vengeance vaut mieux que la vie avec le déshonneur.

El moute fi akhod et-tar, khér menn el aaïcha maa laar.

L'ami sincère ne se connaît que dans le moment du danger.

Es-sedik ma-inaaref la ouakt ed-dik.

La terre est une charogne ; ceux qui la recherchent sont des chiens.

Ed-denya djifa, ou tollab-ha, kelab.

Un ennemi doué de raison
Vaut mieux qu'un ami ignorant.
El aadou el aakel,
Khér menn es-sedik el djahel.

Le froid apprend à voler le charbon.
El berd yaallem serket el fahham.

Où est passé votre argent, ô les chrétiens ?
Ils ont répondu : « Dans l'entêtement et dans les pertes (dans les folles dépenses). »
Ouine mechaou draham-koum ya nessara ?
Galou : fel aanade ou le khessara.

En effet, les Arabes, depuis le dernier cavalier jusqu'au chef le plus puissant, tous, malheureusement pour nous, ont la conviction qu'un peu plus tôt ou un peu plus tard, nous quitterons leur pays. Notre présence chez eux est une calamité qui leur a été infligée par Dieu, en punition de leurs péchés. Le Tout-Puissant satisfait, il pardonnera, et les chrétiens seront, à leur tour, vaincus et humiliés. Quand cela arrivera-t-il ? ils l'ignorent. Comment cela se passera-t-il ? ils n'en savent absolument rien ; mais les Français auront un jour de grands embarras européens, ils ne pourront continuer ni leurs armements, ni leurs dépenses ; un maître de

l'heure viendra — *moul saa*,— se produira, et la délivrance aura lieu au moment où l'on y pensera le moins.

Un chef illustre de notre armée plaçant un matin son camp dans les environs de *Goudiyel* — province d'Oran, — vit un berger qui, appuyé sur son bâton, paraissait plongé dans une profonde méditation, et qui, au lieu de s'éloigner, n'avait pas même l'air de s'apercevoir de tous les mouvements de troupes qui s'opéraient autour de lui. Étonné de l'indifférence de cet homme, il s'en approcha. « Que fais-tu là ? lui dit-il — Ce que je fais-là, tu veux le savoir ? — Oui.—*Eh bien, je regarde la terre musulmane qui, envahie par les chrétiens, verse des larmes de désespoir.* » La rosée avait été abondante, et notre fanatique faisait ainsi allusion aux gouttes d'eau qui étaient suspendues à chacun des brins d'herbe que nous foulions aux pieds.

Celui qui a été sauvé par ses jambes
L'est aussi bien que celui qui a été sauvé par son bras.
Li mennaaou, keraaou,
Ki li mennaaou deraaou.

Les Arabes, ainsi que je l'ai dit, tiennent en grande estime le courage, et cependant, chose étonnante, ils n'accablent pas de leur mépris ceux qui en sont totalement dépourvus. Ce n'est pas leur faute, Dieu l'a voulu, il faut les plaindre au lieu de les blâmer. L'homme faible de cœur peut même arriver, chez eux, à une certaine influence s'il fait un noble usage de sa fortune, et s'il est habile dans les conseils.

Après l'*aasser* (trois heures de l'après-midi), ne dépasse le pays habité
Que l'enfant d'une ânesse.
Menn baad el aasser, ma ifoute el aamara.
Ghér ould el hhamara.

C'est là un conseil donné par l'expérience, et que les Européens devraient bien suivre plus souvent. Il n'arriverait pas autant d'accidents dans un pays si vaste et si désert, où, pendant le jour même, on a toutes les peines du monde à les éviter. Quand la nuit paraît, comment protéger les voyageurs contre les entreprises des bandits ou des fanatiques, s'ils ne s'arrêtent pas à temps dans une tribu, dans un douar, à proximité de l'un de ces nombreux postes de surveillance établis pour leur sécurité? C'est presque impossible. Aussi qu'arrive-t-il? Des crimes et des vols sont commis, et l'on en rend responsables les Arabes, tandis que ce sont les entêtés et les imprudents qu'il faudrait punir.

Ce qu'ont fait nos ancêtres, ils l'ont fait,
Et ce qu'ont ajouté les poëtes, ils l'on ajouté.
Li darou djedoud-na darou,
Ou li zadou le medahh zadou.

Quand le coq a faim, il rêve qu'il se trouve sur le marché aux grains.
Menine ed-dik idjooeu, inoum rohhou fel rahhba.

Ne jette pas l'eau avant d'avoir trouvé de l'eau.
Ma tekiss ma, hatta tessib ma.

Celui qui va tout droit
Vaut mieux que celui qui marche en zigzag.
Li ïemchi koubala koukala,
Khér menn li ïemchi chaterouane.

Celui qui n'a pas de couteau
Est bien malheureux au milieu des artichauts — sauvages.
Li maandou sekkine,
Bine el kherachef meskine.

Une pièce d'argent dans la main
Vaut mieux qu'une pièce d'or perdue.
Oukiya fel keff
Khér menn soultani fet-telf.

Le lévrier, quand il va à la chasse, dit :
« Si mon maître tue, je mangerai;
Et, si mon maître est tué, je mangerai encore. »
Selougui menine istad, igoul :
Ila moulaya ïktel, nakoul,
Ou ila moulaya imoute, nakoul.

Ce proverbe suffit à lui seul pour peindre le caractère des Arabes : mobile, pillard, fataliste et égoïste. Vous êtes vainqueurs, Dieu l'a voulu, je suis à vous ; vous êtes vaincus, Dieu vous a retiré sa protection, gare à vous! En voulez-vous la preuve ? La voici : A la bataille d'Isly, lorsque le camp du fils de l'empereur du Maroc fut enlevé par l'illustre maréchal Bugeaud, tous nos officiers de cavalerie ont vu de très-nombreux Arabes qui marchaient sous la bannière ennemie profiter de la déroute générale qui fut la suite de cette vigoureuse action de guerre, mettre pied à terre, piller les tentes et les bagages de leur maître, et crier à nos spahis, qui, à trois cents pas d'eux tout au plus, leur envoyaient encore quelques balles :

— O... nos frères, pourquoi brûler encore de la poudre ? Tout est fini ; mangez (pillez) de votre côté et laissez-nous manger du nôtre.

Et il fut ainsi fait.

Si tu ne peux entrer par la porte de l'amour,
Entre par la porte de l'or.
Ila bab el œuchk meghlouk.
Foute aala bab deheb.

Le cheval noble dit :
« Fais-moi manger comme si j'étais ton frère,
Et monte-moi comme si j'étais ton ennemi. »
El aaoud lhhorr igoul :
Oukkelni ki khouk,
Ou rekkebi-ni ki aadouk.

Où est passé votre argent, ô les juifs ?
Ils ont répondu : « Dans les samedis et dans les fêtes. »
Ouïne mechaou draham-koum, ya lihoude,
Galou : Fi seboute ou laayoude.

Et, en effet, les juifs, dans le courant de l'année, célèbrent un nombre incroyable de fêtes. Parmi les principales, je citerai :

1° Le premier jour de l'an. *Rechana*, en hébreu; *rass el aam* en arabe.

2° Le jour du pardon. *Keppour*, en hébreu ; *nehar semahh* en arabe.

3° La fête des cabanes. *Sekoute*, en hébreu ; *aaïd en nouala* en arabe.

Elle a été instituée pour perpétuer le souvenir des misères que les Israélites ont eu à supporter dans le désert après leur fuite de l'Égypte. Cette fête dure huit jours.

4° La fête des friandises. *Pourim*, en hébreu ; *aaïd el hhalaouate* en arabe.

Elle a été établie en l'honneur d'Esther, qui, par son dévouement et sa merveilleuse beauté, sauva les Israélites des fureurs d'Assuérus, à qui son premier ministre, Amane, avait arraché un ordre général d'extermination.

5° La fête des galettes. *Pissahh*, en hébreu ; *aaïd le fetira* en arabe.

Elle rappelle le repas avec des galettes sans sel et sans levain que, par ordre de Moïse, les Israélites durent faire avant de se mettre en route pour quitter l'Égypte. C'est la Pâque, elle dure huit jours.

6° Et, enfin, la fête de l'eau ou des semaines. *Chabou oout*, en hébreu ; *aaïd el ma* en arabe.

On la célèbre, suivant les Arabes, en souvenir de l'eau pure et abondante que Moïse fit jaillir d'un rocher pour apaiser la soif ardente de son peuple, exténué par une marche longue et pénible dans le désert; et, suivant les juifs, à cause des sept semaines qui se sont écoulées depuis la Pâque, dans le but de rappeler l'époque où la loi fut donnée par Dieu à Moïse sur le mont Sinaï. Je crois cette dernière version la plus exacte.

Maintenant, si à ces fêtes et à quelques autres que je n'ai pas citées on ajoute tous les samedis de l'année — dimanches des juifs, — qui sont, je crois, au nombre de cinquante-deux, pendant lesquels personne, mais absolument personne, ne travaille, on verra que, chez les Israélites, le nombre de jours de chômage est considérable. Comment expliquer alors l'aisance, la richesse, le luxe même que ces gens-là montrent en tous lieux, si ce n'est par la conduite, l'habileté dans les métiers, le besoin qu'on a d'eux dans les contrées arriérées, et, surtout, par une intelligence supérieure du commerce qui appartient réellement à cette race?

Quoi qu'il en soit, pendant les jours de fête, on est vraiment étonné de la somptuosité déployée dans les vêtements par les Israélites des deux sexes. Les hommes sont proprement, convenablement habillés, et les femmes, couvertes de bijoux souvent d'un grand prix, ne portent, en général, que des robes de soie — *lebedenn* — garnies de broderies en or sur la poitrine et recouvrant d'habitude de riches vestes à

manches, lesquelles ne dépassent pas le coude — *keftane.* — Leur tête est entourée d'un *sarma*, espèce de bonnet en or ou en argent, rappelant, par sa forme et par son élévation, celui de nos Cauchoises; leurs épaules sont couvertes par un châle à couleurs éclatantes — *tekhelila*, — et leurs pieds sont enfermés dans des pantoufles élégantes — *bechemak*. — La question des modes étant réservée, je serais porté à croire que nulle population au monde ne l'emporte de ce côté sur le bien-être général des Israélites. Il est vrai que, dans tout l'Orient, ils le payent très-cher, par les vexations sans nombre que des gens cruels quelquefois, fanatiques toujours, leur font supporter; mais ils s'en vengent en leur soutirant le plus d'argent qu'ils peuvent.

Celui qui a trahi le premier, trahira le second.
Li gheder louel, igheder et-tani.

L'avare, vole-le, et ne lui demande rien.
El bekhil, khouene-lou oua la tetlob-lou.

C'est un homme âgé, il se souvient du creusement de la mer.
Radjel kebir, iaakel aala hhafir el bahhar.

Le maître de la bonne foi l'emporte toujours sur le maître de la ruse.
Moul niya igheleb moul lhhéila.

Le miel, les moutons et la poterie,
N'en font commerce que les fous.
Dak, sak ou le bak,
Ma issebebou fi-ha ghér lhhomak.

Celui qui n'a pas d'épaules (de protecteurs) est méprisé.
Klil le ketaf, inndel.

Je comprends ce proverbe chez les Arabes. En effet, dans un pays où, avant l'arrivée des Français, la force brutale dominait presque toujours la justice et la loi, où des familles nombreuses et puissantes étaient, de temps immémorial, en possession du pouvoir, des hommes et des richesses, on conçoit que celui qui n'avait ni parents ni amis pour le soutenir ou le défendre, devait être bien exploité et bien malheureux. Il ne pouvait s'en tirer qu'en devenant le client d'un grand seigneur, qui, moyennant certains services et certaines redevances, lui accordait sa protection. Du temps de la féodalité, cela ne se passait pas, du reste, autrement chez nous.

La parole oui, amène les tracas;
La parole non, éloigne les ennuis.
Kelemete oua, tedjib le ghebina;
Kelemete la, matedjib bela.

La connaissance des hommes: trésor.
La parole des femmes: vent.
Œurf er-redjal, kenouz,
Kelab en-nessa, réhh.

Le plus noble des hommes
Est celui qui est utile à tout le monde.
Acheref ennass,
Li ïnfaa gaa lel nass.

La poitrine des hommes de race
Est le tombeau du secret.
Sedour el hharrar,
Kebour le serar.

Passe sur la rivière qui fait du bruit;
Méfie-toi de celle qui est silencieuse.
Djouz aala ouad el hharare,
Ou la tedjouz aala ouad sakouti.

Ne fait deux choses à la fois que le chien :
Il aboie et il agite la queue.
Ma-idir zoudj messaïl ghér el kelb :
Innbahh ou iriyech be kaaltou.

Personne ne s'est encore échappé de son tombeau.
Ma-kane menn dja harebane menn keberou.

Travaille pour ton honneur jusqu'à ce qu'il soit réputé,
Et, quand il est réputé, dors et reste tranquille.
Khedem aala aardek hhatta ichéaa,
Ou ila chaa, ergoud ou khalli.

O l'acheteur! pense au jour de la vente.
Ya chari! etfeker youm el béaa.

N'engraisse pas ton chien, il te mordra ;
Laisse-le avec la faim, il te suivra.
Ma-tessemmennchi kelbek, yakoulek ;
Khallih bel djooeu, itebbaak.

Celui qui a fini son temps,
N'a plus qu'à allonger ses jambes.
Li oufa adjelou,
Imedd ridjelou.

Celui qui est décidé à mourir ne supplie pas.
Li imoute, ma idemmem.

Enquiers-toi de ton voisin,
Avant de t'enquérir de la maison ;
Et renseigne-toi sur ton compagnon,
Avant de demander le chemin.
Chouf le djar,
Kebel ed-dar ;
Ou chouf, er-refik
Kebel et-trik.

Le voisin n'est bon qu'à augmenter les ordures et à faire des cancans.
El djar iketer ez-zebel ou ikherodj el khobar.

Le renversement des selles,
Le labourage des marais,
Et l'amour des renégates.
Gharfate esseroudj,
Hhart el meroudj,
Ou sahhabet el aaloudj.

Celui qui patiente vaut mieux que celui qui désire,
Et celui qui désire vaut mieux que celui qui désespère.
Li isstenna kher menn li itemenna,
Ou li itemenna khér menn li gataa lyass.

Quand tu vois du rouge dans le ciel, le soir,
Prépare ton cheval pour la marche ;
Mais, si tu vois du rouge dans le ciel, le matin,
Rentre ton cheval dans le douar.
Menine techouf el hhamora fel aachi,
Oudjed aaoudek lel mechi ;
Ou menine techouf el hhamora fes-sebahh,
Dekhol aaoudek lel merahh.

La bonne nouvelle, que Dieu l'apporte,
Et la mauvaise, que Dieu l'éloigne,
Li fiha khér, Allah idjib-ha,
Ou li mafi-ha khér, Allah ibaad-ha.

Il a passé une nuit dans le marais, et, le lendemain matin, il était le cousin des grenouilles.
Bat lila fel merdja, sebahh benn aam el djerane,

La montée pour aller à un ami, c'est une descente.
El aagueba toual lhhabib hhadoura.

L'ennemi ne devient jamais ami,
Et le son ne devient jamais farine.
El aadou ma irdjaa sedig.
Ou en-nekhala ma terdjaa deguig.

Le lion et le cochon,
De chacun le père est connu.
Sebaa ou lhhallouf,
Koul-ha, bouh maarouf.

Quand le chien a de l'argent, on lui dit : « Monseigneur le chien ! »

El kelb menine ikoun aandou drahame, igouloulou : sidi kelboune.

Celui qui dit : « Le lion n'est qu'un âne ! »
Eh bien, qu'il aille lui mettre un licou.
Li igoul : es-sebaa hhemar,
Irohheu iressennou.

Ce proverbe est souvent appliqué par les Arabes à ceux d'entre eux qui, par haine contre nous, se plaisent à nier jusqu'à la bravoure de nos soldats, dont, au fond, ils sont par expérience très-convaincus.

Le *montement* des chevaux,
Le *lâchement* des lévriers,
Et le cliquetis des boucles d'oreilles,
Vous ôtent les vers d'une tête (dissipent les chagrins).
Rekoub le ferass,
Teloug le merass,
Ou tékerkib le kherass,
Iguelaa ed-doude menn er-rass.

C'est un homme habile : il prend des gazelles monté sur un âne.

Radjel kombass : ihhakem le ghezal aala dahar el hhemar.

Les Arabes, qui sont d'une mobilité extrême et qui cependant ont été très-souvent atteints dans leurs intérêts matériels par nos lourdes colonnes dont ils se moquaient avec bonheur, emploient maintenant ce dicton quand ils parlent des Français :

Le monde est avec celui qui est debout.
Ed-denya maa louakef.

La peur apprend à courir vite.
El khouf ïaallem es-sebok.

Le raisin sec n'est bon à manger que lorsqu'il est ridé.
Ez-zebib ma itkel ghér mekemmech.

On se sert, en général, de ce dicton pour excuser un ami que l'on entend blâmer d'avoir épousé une femme belle encore, mais déjà vieille.

La femme fuit la barbe blanche,
Comme la brebis fuit le chacal.
El mra therob menn echib,
Kif en-naadja menn ed-dib.

On raconte qu'un homme âgé et à barbe blanche rencontra, un jour, en voyage, une femme dont la tournure et la démarche, bien qu'elle fût entièrement voilée, excitèrent au plus haut point son attention. « Qui que tu sois, lui dit-il, si tu n'es pas mariée, je t'épouse en te donnant la dot que tu voudras, et, si tu es mariée, que Dieu bénisse ta famille et ton mari à cause de toi. —Je ne suis pas mariée, lui répondit-elle, mais mes cheveux sont tout blancs et je pense que cela ne vous conviendra pas.—Assurément, répliqua le vieil Arabe sans balancer. » Et il la quitta d'un pas pressé. Quand il fut un peu plus loin, la femme ainsi abandonnée le rappela et lui cria de toute la force de ses poumons : « Par Dieu, monseigneur, je n'ai pas encore vingt ans, et mes cheveux sont noirs comme l'aile du corbeau ; mais j'ai voulu vous

montrer aussi que je n'aimais pas non plus ce que vous n'aimiez pas vous-même.

Dieu pardonne à l'amant et à la maîtresse :
Il ne pardonne jamais à celui qui les fait se rencontrer.
Rebbi ighefor le-zani ou ez-zaniya :
Ou ma igheforch el moulaki.

Celui qui veut manger du miel doit savoir supporter la piqûre des abeilles.
Li ïhheb el aassel issberr aala lessaa en-nahhal.

Celui qui dit ce qui ne plaît pas,
S'expose à entendre ce qu'il ne désire pas.
Li igoul ma innbaghi,
Issmaa li ma ichthi.

Une tête sans finesse,
Une citrouille vaut mieux qu'elle.
Rass bela hhéïla,
Kabouya khér menn-ha.

Les chrétiens sont les ennemis de Dieu ;
On ne peut les vaincre qu'en leur jurant par Dieu.
En-nessara aadiyane Allah,
Ou ilkhodou ghér be aahad Allah !

Ainsi, on ne peut vaincre les chrétiens que par des serments faits au nom de Dieu. Ce proverbe, ce n'est pas moi qui l'ai inventé, il a cours dans tout le pays arabe. A bon entendeur, salut.

Si tu veux te venger d'un homme, envoie-lui une jolie femme,

Et, si tu veux te venger d'une femme, envoie-lui un beau jeune homme.

Ida tehheb tenntkom menn radjel, siyeb aalih mra zina.
Ida tehheb tenntkom menn mra, siyeb chebab aali-ha.

La nuit des accidents, aucun chien de garde n'aboie.
Lillt le keda ma innbahh fi-ha kelb.

Mets tes chagrins dans un filet,
Il en tombera et il en restera.
Dir el hemm fe chebka,
Chi itéhh ou chi ibka.

Couche-toi avec du chagrin plutôt qu'avec du repentir.
Bate fel ghid ou la tebate fe nedama.

Je te donnerai le pouvoir quand germera le sel,
Et fleurira le charbon.
Naatik el hherma menine innbett el melhh,
Ou inououer el fahham.

Le rat qui se presse fait le bonheur de la chatte.
El far mekallok menn saad el gotta.

L'année de la glace,
Laboure et laboure encore.
Aam el djelid,
Hharett ou zid.

Le mensonge n'ajoute rien au courage.
El kedeb ma izidche fer-rekoubiya.

Il n'y a que la terre — tombe — qui puisse raraasier l'œil — de l'ambitieux.
La ichebbaa el aaïn, ghér et-trab

Cavalier celui qui monte aujourd'hui.
Faress menn erkeb elyoum.

Le mort, que Dieu lui soit miséricordieux,
Et le vivant, que Dieu le sauve.
Li mate Allah irhhamou,
Ou li aach Allah issellemou.

Fais-moi vivre aujourd'hui, tu me tueras demain.
Hhayini elyoum ou ktelni gheda.

Quand la porte est ouverte,
Il peut entrer un lion ou un ogre.
El bab el mahhaloul.
Idkhol sebaa ou le ghoul.

C'est celui qui a mal à la dent
Qui doit courir après la tenaille — le dentiste.
Li dorrtou dersstou,
Iffetech aalel koullab.

Ne vante le marché
Que celui qui y gagne.
Ma icheker es-souk,
Menn ghér li irbbahh fih.

C'est la réponse que font les Arabes à ceux de leurs core ligionnaires qui, devant eux, se permettent de vanter les chrétiens.

Que lui manque-t-il ? C'est un oiseau de la mosquée
Il boit dans un bassin et il couche sur les tuiles.
Ouatchta khessou : zaoudj el djamaa,
Ichrob fel khassa, ou ibat fel karmoude.

Le lion brise et les chacals mangent.
Es-sebaa iherress ou diyab takoul.

Le cavalier qui n'a pas d'armes,
C'est comme un oiseau qui n'a pas d'ailes.
El faress bela selahh,
Kif et-tair bela djenahh.

Oh ! l'impatient ! pourquoi te presses-tu ?
Rien ne se fait que par l'ordre de Dieu.
Ya le mekallok aalach tetkallok,
Koul-chi, be amer Allah.

Quand celui qui parle est insensé, celui qui l'écoute doit-être sage.
Ila kane el metkellem mahboul, ikoun el messennote aakel.

Achète un cheval rapide, si tu poursuis, tu atteins,
Et, si tu es poursuivi, tu te sauves.
Echeri aaoud sabok, ila tetred, telhhag ;
Ou ila tekoun metroud, temnaa.

Pour un secret, ne soyez que deux.
Un troisième ne serait qu'un bavard — indiscret.
Es serr bine tenine ;
Ou et-talete ghér fedouli.

Dans ce monde, il y a trois choses auxquelles il ne faut jamais se fier :

La fortune, les femmes et les chevaux.

Telt messaïl ma itoumanouch fed-denya :

Ez-zemane, en-nessa ou le kh̲éil.

Maintenant, me dira-t-on, voilà des proverbes et des sentences qui peuvent, nous en convenons, donner une idée des mœurs et de la tournure d'esprit des Arabes; mais, dans la pratique, comment les approprier aux besoins si variés des circonstances et de la conversation? Je vais essayer de le faire pour quelques-uns, ils serviront d'exemple pour les autres.

Balance-t-on devant vous à tenter une entreprise juste, honnête, mais cependant pleine de périls, dites :

Mets ta confiance en Dieu et ne crains plus rien.

Amenn be Rebbi, ou la tekhaf.

Vous trouvez-vous en face de gens faibles, indécis, se décourageant pour la moindre contrariété, pour le plus petit obstacle, remontez-leur le moral par les maximes suivantes prononcées d'un ton doctoral :

La patience est la clef de la réussite.

Es-seber meftahh le feredj.

Ou bien :

Le toujours (la persévérance) use même le marbre.

Ed-douam itk̲ob er-rekham.

Entendez-vous un homme, trahi par la fortune, faire bon marché de sa dignité, gémir, se plaindre ou se mettre en fureur au lieu de se résigner, dites-lui :

L'oiseau de race (le faucon), quand il est pris, ne se débat plus, — se soumet à son sort.

Tair lhhorr, ila hhassel, maïlkhebotche.

Vient-on à citer un homme qui réussit dans toutes ses entreprises, et qui, cependant, ne paraît mériter les faveurs de la fortune, ni par ses talents, ni par son intelligence, appliquez-lui cette sentence :

Une once de bonheur vaut souvent mieux qu'un quintal d'intelligence.

Oukiya saad khér menn konntar aatel.

A celui qui se vante d'avoir fait de belles actions et qui n'en attribue pas la moindre part à ses compagnons, répondez :

L'aigle lui-même ne peut pas voler sans plumes.

El oogab ma-ïtairchi bela rich.

Trouvez-vous sur votre route un homme vaniteux, ridicule, qui s'ingénie pour faire croire à tous qu'il est d'une noble origine, bien que réellement il soit d'une basse extraction, donnez-lui un salutaire avertissement en glissant adroitement ce qui suit dans la conversation :

On a demandé : « Quel est ton père, ô monsieur le mulet ? »
Il a répondu : « Le cheval est mon oncle. »
Galou : achekoun babak ya sid le beghol?
Djaoub : khali laaoud.

Vous convient-il de donner un bon conseil à celui qui,

malgré son vif désir, n'ose cependant point entrer en lutte avec un homme puissant et dangereux, dites-lui :

Serre les dents,
Et tu feras desserrer les dents de ton ennemi.
Ziyer senanek,
Irtekhefou senane sahhabek.

S'agit-il d'un jeune homme arrivé trop vite au pouvoir, qui s'y essaye avec ardeur, mais dont les actes inexpérimentés sont un sujet continuel de plaintes pour les administrés, dites avec les Arabes :

Les barbiers apprennent à raser
Sur la tête des orphelins.
Ytaalemou el hhaffafa
Aala rouss el itama.

Pour comprendre la force et la vérité de cette sentence, il faut savoir que, dans les tribus, les Arabes se font d'ordinaire raser avec un mauvais petit couteau, — *mouss,* — plus ou moins tranchant, plus ou moins bien repassé, et qui, je l'ai vu moi-même, leur arrache souvent, avec des grimaces nerveuses, des larmes involontaires. Le pauvre orphelin n'a aucun parent qui puisse exiger pour lui que le couteau coupe mieux.

Vous blâme-t-on de vous montrer trop sensible à quelques mauvais procédés, à quelques propos méchants partis de bas, et qui ne peuvent par cela même porter aucune atteinte à votre honneur, ni à votre considération, d'un air impatienté, ne craignez pas de laisser échapper la sentence suivante :

La vérité est avec toi : la mouche ne tue pas ;
Mais cependant elle finit par faire mal au cœur.
El hhak maak ed-debbana ma tektelch,
Oua lakenn toudjaa le galb.

Si quelqu'un se plaint vivement de votre sévérité à son égard, ainsi que de la franchise avec laquelle vous lui reprochez ses torts ou ses défauts, ramenez-le à des sentiments meilleurs par cette maxime pleine de sens et de vérité :

Les paroles de l'ennemi font rire ; les paroles de l'ami font pleurer.
Kelam el aadou, idahhak, ou kelam lhhabib ibekki.

Quand, à la guerre, malgré les bonnes mesures que vous avez prises, l'un de vos inférieurs veut discuter, et trouve toujours pleines de périls les entreprises dont vous le chargez, persistez dans l'exécution de vos ordres, et terminez ainsi la conversation :

Au surplus, la montée est aussi difficile pour le chacal que pour le lévrier.
Oua baadou, el aagueba ed-dib ou selougui.

Fait-on remarquer que, si vos armes sont bonnes, on les trouve cependant trop lourdes, dites tout simplement :

Le taureau ne se fatigue pas de porter ses cornes.
El aadjemi ma ïaayach be guerounou.

Et vous passerez pour un homme rompu aux fatigues de la guerre.

Parle-t-on en votre présence d'un homme qui, doué d'une

rare énergie, a su, dans un moment difficile, maintenir une foule en fureur et faire accepter sa supériorité par tous, dites : Je n'en suis pas étonné :

Quand le cri de l'oiseau de race (le faucon) se fait entendre, tous les coqs se taisent.

Yda enntok̲ et-thair lhhorr mabk̲a dik ïddenn.

CHAPITRE QUATORZIEME

LE SAVOIR-VIVRE

Soyons humains, polis et bienveillants pour les vaincus. — Le savoir-vivre est agréable à Dieu. — Ne jouez pas avec les chiens, ils se diraient vos cousins. — L'Arabe est égoïste. — Les gens heureux portent bonheur. — N'oubliez ni le bien ni le mal. — L'arabe de bonne compagnie. — On met le nom de Dieu partout. — Comment on se gare du mauvais œil. — Le rouge et le jaune. — Usages délicats. — Ne sifflez ni ne chantez auprès des tentes. — Comment on se débarrasse des importuns, — Les cinq questions qu'il ne faut jamais poser. — L'écriture du démon. — Orgueil effréné des Arabes. — On peut être ignorant, on n'est pas mal élevé.

Dans les chapitres précédents, j'ai essayé de faire connaître aux personnes qui étudient les mœurs des peuples dans un intérêt purement spéculatif quelles sont celles des Arabes.

J'ai tenté principalement de donner, sur ce point, des idées vraies aux fonctionnaires civils et militaires, aux magistrats, aux voyageurs, aux commerçants, aux colons, à tous ceux enfin qui peuvent se trouver en relation avec la

société mulsumane ; j'ai désiré surtout leur indiquer ce qu'il convient de faire et ce qu'il convient d'éviter quand ils ne voudront pas froisser ou irriter, sans aucune espèce de profit, une race guerrière, très-orgueilleuse d'une religion opposée à la notre, impatiente du joug, et avec laquelle nos relations sont cependant incessantes, tant pour en obtenir une complète soumission que pour en exiger des sacrifices pénibles, sans doute, mais indispensables à notre installation sur le sol.

Envisagée à ce point de vue, cette question, à laquelle je vais encore donner quelques développements, me paraît avoir un caractère de haute politique. En effet, pourquoi pousser à l'animosité, à la rancune, à la révolte peut-être, par de misérables blessures faites à l'amour-propre, quand, avec les vaincus, nous avons déjà tant de sujets capitaux sur lesquels nous sommes forcément en désacord ? Restons donc à leur égard humains, polis et bienveillants dans la vie habituelle ; la force, quand il faudra en faire, n'y perdra certes rien (1)

(1) Au milieu des graves soucis qui le préoccupaient alors, Bonaparte ne négligeait aucune occasion de montrer aux Arabes le plus profond respect pour les anciens usages.

Le 18 août, se trouvant au Caire, il présida à la fête annuelle du Nil, l'une des plus grandes fêtes nationales de l'Égypte, et il en augmenta la pompe par la participation de l'armée.

Deux jours après, le 20 août, on célébra la fête de la naissance de Mahomet avec plus de pompe encore que la fête du Nil. Les maisons des principaux français furent illuminées comme celles des musulmans. Bonaparte et son cortége allèrent présenter leurs félicitations au chikh el Bekri, chef de la famille reconnue la première parmi les descendants du Prophète, et qui avait été, le matin, élu *nakib el acheraf*, ou chef des *chikh* du Caire.

Bonaparte pour lui donner, en quelque sorte, l'investiture de cette haute dignité, voulut de ses propres mains le revêtir d'une pelisse d'honneur, et non-seulement il accepta, avec tous les officiers qui l'ac-

En 1845, le maréchal duc d'Isly, gouverneur général de l'Algérie, se rendant à Moustafa-Pacha, suivi d'un nombreux état-major, aperçut en avant de lui, dans la rue Bab-azoun, un zouave qui frappait violemment un Arabe. On le lui amena. « Pourquoi, lui dit-il, battez-vous cet homme? Que vous a-t-il fait? — Eh! mon maréchal, lui répondit le zouave qui, suivant l'expression militaire, se trouvait un peu dans les vignes du Seigneur, voilà une demi-heure que je lui parle, et cet animal-là fait semblant de ne pas me comprendre. —Apprenez l'arabe, il vous comprendra.—Ah! pardon, mon maréchal, c'est à lui d'apprendre le français; *je suis le peuple vainqueur, moi!* »

Le peuple vainqueur fut mis en prison pour quinze jours, et, le lendemain, il parut un ordre très-sévère dans lequel le maréchal, faisant comprendre à tous l'injustice et les dangers de pareils excès, prescrivait une surveillance incessante pour qu'ils ne se renouvelassent plus.

Ces préliminaires posés, j'entre en matière :

Aux yeux des Arabes, le savoir-vivre est chose agréable à Dieu autant qu'aux hommes; leur Prophète a dit :

« Ce qui constitue la foi, c'est de donner à manger, de parler toujours avec bonté et de rendre strictement le salut à quiconque vous l'a adressé. »

Les règles de la politesse et de l'étiquette font donc partie de la religion. Elles sont invariablement fixées. Le code des

compagnaient, un magnifique repas à l'orientale que ce personnage lui offrit, mais encore il poussa, pour sa part, *la condescendance aux mœurs locales jusqu'à manger avec ses doigts.*

Toutes ces concessions aux idées religieuses et aux coutumes du peuple vaincu, Bonaparte les faisait pour gagner sa confiance et son affection, etc, etc.

Les Français en Égypte.— Souvenirs de M. le colonel Chalbrand. — 1865.

relations sociales est connu de tous, du dernier paysan comme du plus illustre parmi les nobles — *djouad* ; — il en résulte un niveau général d'urbanité que personne ne dépasse guère, mais au-dessous duquel il est peu de gens qui se tiennent. Tandis que, chez nous, il y a des gens bien et mal élevés, des hommes de bon et de mauvais ton, les Arabes, sous ce rapport, se ressemblent à peu près tous ; chacun d'eux tient son rang ; chacun conserve ce respect de soi-même qui est recommandé par le proverbe suivant :

Ne jouez pas avec les chiens, ils deviendraient vos cousins.
Ma telaabouch maa le kelab, issirou benaïn aam koum.

Cette dignité de manières n'est pas seulement extérieure ; elle provient d'une autre source encore que des préceptes dont ils sont imbus.

Quand vous voyez un Arabe de la plus basse classe, de la position la plus infime, se présenter avec assurance la tête haute et le regard fixé dans les yeux de celui qu'il aborde, fût-il sultan, pacha, kalifa, soyez convaincu qu'il n'y a pas là seulement de la vanité personnelle; il y a surtout cette fierté légitime de l'homme qui croit en Dieu et qui le sait au-dessus de nous, à égale distance du puissant et du faible, regardant du même œil le cèdre et l'hysope.

Cette pensée n'est-elle pas corroborée par le dicton suivant que vous trouvez à chaque instant dans la bouche des Arabes ?

O mon esclave, pourquoi crains-tu mon esclave ?
Sa vie et la tienne ne sont-elles pas dans ma main ?
Ya aabdi aalach tekhaf menn aabdi ?
Aamrek ou aamrou fi iddi ?

Dans nos réunions les plus nombreuses, un Arabe isolé n'est jamais intimidé, jamais l'embarras ne lui fait commettre une gaucherie, jamais sa position de vaincu, de dépendant, ne le trouble ou ne l'humilie. Soumis et suppliant même, s'il le faut, un dédain dissimulé le vengera, et il se croira toujours supérieur à vous de toute la distance qui sépare le sectateur du Prophète de ce qu'il appelle l'adorateur du morceau de bois.

En dehors de cet orgueil du croyant, un autre sentiment éminemment philosophique et religieux l'anime encore.

Certes, l'Arabe ne méconnaît ni la splendeur de la richesse, ni la grandeur de la puissance, ni les agréments du luxe et du faste; mais, en entrant dans nos palais, en contemplant les merveilles étalées à ses yeux, en paraissant devant ces hommes qu'entourent tous les prestiges, il se dit avec fierté: « Dieu, qui dispose de tout sur la terre, aussi bien que dans le ciel, pouvait me combler, moi, de toutes ces faveurs. J'aurais loué Dieu ; je dois le louer encore, car ma part est la meilleure. Ils ont leur paradis sur cette terre, qui est une auberge où l'homme entre et d'où l'homme disparaît en quelques heures; moi, le paradis m'attend après ma mort, et le paradis, c'est l'éternité. »

Malheureusement pour les Arabes, à cette croyance ferme, inébranlable, toujours présente à leur esprit, ne se joint pas une pensée de solidarité. Ils ont la foi, mais ils n'ont ni la charité, ni l'oubli des injures.

Ils sont partout, en haut comme en bas, profondément égoïstes, et cela, malgré leur souverain respect, leur vénération, j'ose le dire, pour la vieillesse et pour la famille ; car on sait que le fils ne doit ni s'asseoir, ni fumer, ni prendre la parole devant son père, pas plus que le frère cadet devant son frère aîné.

Deux causes ont produit cet égoïsme si fatal aux musulmans. La première est la conviction qu'être malheureux sur la terre, c'est être déshérité de Dieu ; c'est sinon avoir mérité son infortune, au moins être hors d'état d'en sortir par soi-même ou par ses semblables. Tous les efforts pour empêcher le bras du malheur de s'appesantir sur quelqu'un sont de vaines tentatives, et une commisération trop vive ne peut être qu'une récrimination ridicule contre la volonté de Dieu.

J'ai connu un chef arabe qui regardait comme un présage de grand malheur la rencontre avec un estropié de naissance. « Si Dieu l'avait aimé, disait-il, cela ne lui serait point arrivé ; » et il rentrait chez lui pour n'en plus sortir de la journée.

Ne te fais pas l'ami d'un borgne et ne mange jamais de ses provisions.

S'il y avait du bien en lui, Dieu ne lui aurait pas fait sauter l'œil.

La tesshhab el aaouer, ou la takoul menn aaouïnou.

Loukan fih khér, ma-tayyer-lou Rebbi aaïnou.

Voici encore un fait dont je puis garantir la vérité :

Un agha, faisant sa visite obligée au bey de sa province, n'apprit sa destitution qu'en rencontrant son successeur, dont l'escorte, fort modeste et composée uniquement de ses serviteurs, se grossit immédiatement de tous les agents civils et militaires qui s'étaient mis en route avec le haut fonctionnaire en disgrâce. Celui-ci, sur le point de rester seul, ne put s'empêcher de leur reprocher ce manque de courtoisie. « Que veux-tu, lui dirent-ils, c'est Dieu qui a prononcé : tu as fini ton temps. Le chien va toujours là où il est sûr de trouver son pain. »

La fréquentation des gens heureux porte bonheur.
Khellate el mesaaoudine tessaad.

L'anarchie est venue en aide à ce fatalisme ; chacun était en danger, chacun dut songer à soi.

Cet état moral peut se représenter par un dicton très-répandu dans toutes les contrées où nous dominons ; ce n'est certes pas moi qui l'ai inventé.

La peste est arrivée dans le pays :
O mon Dieu, éloigne-la de ma tribu !
El hhabouba djat fel belad :
Ya Rebbi, baad-ha menn aarchi !

La peste est arrivée dans ta tribu :
O mon Dieu, éloigne-la de mon douar !
El hhabouba djat fi aarchek :
Ya Rebbi, baad-ha menn douari !

La peste est arrivée dans ton douar :
O mon Dieu, éloigne-la de ma tente !
El hhabouba djat fi douarek :
Ya Rebbi, baad-ha menn khéïmti !

La peste est arrivée dans ta tente :
O mon Dieu, éloigne-la de ma tête !
El hhabouba djat fi kheïmtek :
Ya Rebbi baad-ha menn Rassi !

Voilà une confession naïve qui, s'il en était besoin, serait parfaitement complétée par les maximes suivantes :

O toi qui t'occupes des misères des autres,
Et ta misère, que lui feras-tu ?
Ya lahi be hhemm ennass,
Ou hhemmek, ki taamel lou ?

Celui qui ne peut être utile, éloigne-le :
Dans ce monde il ne sert à rien,
Et dans l'autre il ne sauve pas.
Li ma-infaa, ed-defaa ;
Fi hadi ma-infaa,
Ou fi lakhra ma ichefaa.

On a demandé : « Sais-tu quand finira le monde? »
On a répondu : « Oui, le jour où je mourrai. »
Galou : ouaktach toufa ed-denya?
Djaoubou : nhar li memoute ana.

Quant à l'oubli des injures, les sentences suivantes nous diront aussi ce qu'il faut en penser.

Mon bien pour ton bien :
Celui qui commence est le plus généreux.
Mon mal pour ton mal :
Celui qui commence est le plus injuste.
Khéri be khérek :
El badi akrem.
Chorri be chorrek :
El badi adlem.

Celui qui oublie le bien et le mal
N'est pas un homme de race.
Li yennssa el khér ou echorr,
Machi hhorr.

Ce qui précède peut être nié, ou tout au moins discuté au nomde la religion musulmane ; mais, les mœurs et les préjugés étant plus forts que les lois, c'est ainsi que cela se passe dans la pratique.

Voyons maintenant quels sont les usages auxquels il faut

se conformer chez les Arabes sous peine de passer pour un homme mal élevé.

Un homme qui a ce que nous appelons de la tenue, qui est soigné dans sa mise, qui tient à se conformer aux préceptes de la bonne compagnie, et, chez les Arabes, la bonne compagnie est celle qui s'honore d'être pieuse jusque dans les plus petits détails, coupe ses moustaches à la hauteur de la lèvre supérieure, et ne laisse que les coins dans toute leur longueur ; il évite ainsi de salir ses vêtements en mangeant; il fait raser ses cheveux une fois par semaine, pratique soigneusement les ablutions voulues par la loi, fait souvent rafraîchir sa barbe, qui est taillée en pointe, et ne néglige jamais de se nettoyer les ongles. Les ronger avec les dents serait du plus mauvais ton. D'après les préjugés arabes, les ongles sont des démons: quand on les coupe, il ne faut pas les jeter à terre, il faut les jeter au feu ou les enterrer.

En présence de vieillards ou de supérieurs, de son père, de ses oncles ou de son frère aîné, il faut se garder, sous peine de déconsidération, non-seulement de prononcer des mots licencieux, de se livrer à des allusions grivoises, mais encore de mettre la conversation sur les femmes ; il est même interdit d'en prononcer le nom.

Si, cependant, on est forcé de se servir d'une phrase mal sonnante pour des oreilles arabes, on peut se la faire pardonner par la formule ordinaire de *hhachak*, qui correspond assez bien avec celle de *sauf votre respect* de nos paysans. Exemple :

Hier, je suis allé à Alger, et, sur ma route, sauf votre respect, j'ai rencontré un troupeau de cochons.

El baraihh rohheut lel Djezaïr ou hhachak, fe trék tlaguite maa doulet el hhalalef.

Lorsqu'on parle d'un malheur possible, quelque éloigné qu'il soit, il est du plus mauvais goût de mettre son interlocuteur en jeu. On ne peut pas dire, par exemple :

Par Dieu, c'est un bon tireur ; comme d'ici à la porte, il te jetterait par terre avec une balle.
Ouallah radjel derrab : ki menna lel-bab itéyyhhak be ressass.

Il faut dire :

Il tuerait son ennemi.
Itéyyahh aadouh.

Si vous vantez quelqu'un devant un ami ou même un étranger, il est de bon goût de leur donner les qualités de l'absent. Exemple :

Un tel est un homme sage et courageux comme toi ou comme celui qui m'écoute.
Felane radjel aaḵel ou raḵba kifek ou kif el messennote.

Principe absolu : Il faut faire intervenir le nom de Dieu toutes les fois que vous parlez de l'avenir. Ainsi, ne dites jamais devant les Arabes : « Demain, il fera beau temps; demain, je ferai ceci ou cela, » sans ajouter :

S'il plaît à Dieu.	*Ennchaallah.*

Cette omission suffirait à vous déconsidérer, car personne ne peut connaître l'avenir, qui est tout entier dans les mains de Dieu. A l'appui de leurs idées sur ce sujet, les Arabes racontent la légende suivante :

En énumérant ce que ses forces lui permettaient de faire, le lion dit un jour :

Ennchaallah — s'il plaît à Dieu, — j'enlèverai, sans me gêner, le cheval.

Ennchaallah — s'il plaît à Dieu, j'emporterai la génisse, et son poids ne m'empêchera pas de courir.

Lorsqu'il en vint à la brebis, il la crut tellement au-dessous de lui, qu'il négligea cette religieuse formule : « S'il plaît à Dieu, » et Dieu le condamna, pour le punir, à ne pouvoir jamais que la traîner. Si le fait est vrai, il est probable que le lion, dégoûté par l'odeur désagréable du suint, n'implante qu'avec répugnance ses dents dans la laine de cet animal.

Dans toute exclamation arrachée à la surprise doit se trouver le nom de Dieu, ce nom qui conjure le mal.

Gloire à Dieu !	*Sebahane Allah !*

Il n'y a de force que par Dieu.
La koua illa bellah.

Jamais un Arabe n'entreprend une course, une chasse, ne procède à un acte quelconque, le plus ordinaire même, sans prononcer d'abord ces mots ;

Au nom de Dieu !	*Bessemellah !*

Quand vous parlez d'une personne honorable décédée depuis plus ou moins de temps, ce serait une grande impolitesse que de citer son nom sans le faire suivre immédiatement de ces mots :

Que Dieu lui accorde sa miséricorde !
Allah irhhamou.

De même que, si l'on vous demande des nouvelles d'une personne décédée depuis quelque temps déjà sans qu'on l'ait su, ne répondez pas :

Un tel est mort. | *Felane mate.*

Mais dites seulement :

Que Dieu lui soit miséricordieux !
Allah irrhhamou !

On vous comprendra, et vous n'aurez pas prononcé le nom de la mort, qui est toujours une chose désagréable, à moins qu'on ne parle de la mort reçue dans la guerre sainte.

Ce perpétuel retour vers Dieu donne, si je ne me trompe, aux phrases les plus banales du dialogue arabe un ton touchant, un accent pénétré qui prouve jusqu'à l'évidence combien les mulsumans tiennent à leur religion. Peuvent-ils l'oublier quand on la leur rappelle ainsi à chaque acte de la vie, à chaque instant du jour ?

Malgré la propension des Arabes à faire des compliments, des flatteries de tout genre et en toute occasion, il serait maladroit, en entrant dans une tente, de vanter un cavalier, un enfant, un cheval, en disant seulement : « Quel beau cheval, quel bel enfant, quel admirable cavalier ! » sans ajouter aussitôt :

Que la bénédiction de Dieu soit sur eux !
Fi-houm el baraka !

Ou bien :

Que le cheval — ou l'enfant — soit béni, avec l'allongement de ta vie et la protection de Dieu !

Mebrouk el aaoud — el ichir — be toulane aamrek ou seterr Allah.

En agissant autrement, on se ferait considérer comme un méchant ou un envieux qui cherche à porter la perturbation et le malheur dans la famille, à jeter un sort, *aaïn.*

L'*aaïn,* qui veut dire le mauvais œil, est un acte d'envie secrète et invincible; il peut venir d'un âmi tout comme d'un ennemi, même d'un indifférent.

Quand on se doute que le mauvais œil s'est abattu sur un homme, sur un animal ou sur un objet quelconque, on va trouver des *tolbas* ou des femmes qui passent pour savoir en débarrasser, au moyen de certaines pratiques, ou bien encore à l'aide de quelques paroles sacramentelles que l'on enferme dans un petit sachet en filali et que l'on porte en guise de talisman — *hherz.* — On croit encore détourner sa funeste influence en s'écriant vivement :

Mes cinq doigts dans ton œil !
Khamsa fi aaïnek !

Au même ordre d'idées appartient l'impolitesse que l'on pourrait commettre en désignant quelqu'un avec le doigt.

Dans les villes, pour se préserver de l'aaïn, on suspend un vieux fer à cheval dans la maison. Celui qui vous aura envié, jalousé, doit recevoir un coup de pied de cheval dans l'œil et en mourir.

Quand, pour donner de la force à son affirmation, un ami va jusqu'à se désirer du mal, il faut se hâter de détourner l'effet de cette sorte d'imprécation prononcée contre soi-même. A ces paroles :

Si je t'ai menti, que Dieu vide ma selle !
Ida guedebt aalik, Allah ikheli serdji !

Répondez sur-le-champ :

Que le mal soit loin de toi !
Baaïd el bela aalik!

En société, à peine ces mots prononcés :

J'ai vu en songe,	*Cheft fel menam,*

Tout le monde s'écrie :

Le bien, s'il plaît à Dieu.	*El khér ennchaallah.*

S'il arrive une contrariété, un accident à un ami qui est sur le point de se mettre en route, d'accomplir un acte quelconque de la vie, dites-lui :

S'il plait à Dieu, tu n'auras pas de mal ! Tu viens de payer, de désintéresser le malheur.
Ennchaallah, la bass aalik ! Defaat el bela.

Les Arabes, attribuant aux couleurs éclatantes, au rouge principalement, des idées de joie et de bonheur, quand on veut souhaiter du bien à quelqu'un d'une manière générale, on lui dit :

Que Dieu te rougisse la figure !
Allah ihhammer-lek oudjhek !

Les couleurs sombres, le jaune principalement, éveillant, au contraire, des idées de misère et de chagrin, si l'on veut souhaiter du mal, on s'écrie :

Que Dieu te jaunisse la figure !
Allah isseffer lek oudjhek

Quand on rencontre un ami qui sort du bain, on lui dit :

Qu'il te soit comme un bain pris avec l'eau de Zemzem !
Hhammam Zem'zem !

Il vous répondra :

S'il plaît à Dieu, tu prospéreras.
Ennchaallah terbahh !

Byr Zemzem est la source que Dieu fit jaillir dans le désert pour apaiser la soif d'Ismaël, qui, sur les instances de Sara, venait d'être chassé, avec sa mère, par Abraham. Les mulsulmans la tiennent en grande vénération ; quand ils se rendent à la Mecque, ils ne manquent jamais de rapporter à leurs parents et à leurs amis un peu de cette eau miraculeuse dont ils se servent pour arroser les linceuls de ceux que Dieu appelle à lui. On l'enferme dans des vases solides, à goulot étroit, et que l'on nomme *zemzemiyate.*

Chez le barbier, dès qu'un homme vient de se faire raser la tête, les assistants le complimentent ainsi :

Avec la santé, le *rasement.*
Sahha et-thhaffif.

Il doit répondre :

Qne Dieu vous bénisse !
Allah ibarek fikoum !

Si, sur votre chemin, vous voyez quelqu'un qui travaille, n'oubliez pas de lui dire :

Que Dieu te vienne en aide !
Allah ïaaounek!

Un ouvrier vous a-t-il présenté un produit de son travail, en le lui rendant, prononcez ces paroles :

Que Dieu te donne la force !
Allah ïaatik sahha !

Dans les deux cas, on vous répondra :

Que Dieu soit miséricordieux pour les auteurs de tes jours !
Allah irhham oualdik !

Passez-vous devant des gens qui sont à table, saluez-les ainsi :

Que Dieu vous rassasie ! | *Allah ikennaa-koum !*

Quand un éternument se produit devant vous, hâtez-vous de dire :

Que Dieu te préserve ! | *Allah inedjik !*

Après un gros soupir, faites cette exclamation :

Que Dieu me pardonne tout ce que j'ai fait !
Staghfir Allah bi ma kana !

A l'offre d'une pipe de tabac ou d'une tasse de café, etc., répondez :

Qu'elle soit la bienvenue ! | *Marhhaba !*

— Vous apporte-t-on des primeurs, raisins, figues, melons, pastèques, etc., etc., remerciez en disant :

Qu'ils soient les bienvenus! la figure du Prophète est venue nous visiter.
Marhhaba ! Zar-na oudjh en-nebi.

Quand le moment arrive de dormir pour un hôte que vous avez reçu sous votre tente, en le quittant, dites-lui :

Dors et que tes rêves soient agréables !
Ergoud, ou noumek hhalou !

A un homme entrant dans un appartement sans en fermer la porte, ne criez pas brutalement: « Ferme ta porte; » faites-lui tout simplement cette allusion :

Que Dieu se rappelle le menuisier !
Allah irhham en-nedjar !

Il comprendra et s'exécutera de bonne grâce.

D'après les mœurs arabes, on ne peut pas satisfaire, en restant debout, à ce besoin naturel que notre tolérance européenne nous permet d'accomplir dans cette position. Si, devant eux, nous violons ce principe, et cela nous arrive souvent, on ne nous le pardonne pas.

L'éructation n'est pas une grossièreté. Quand donc arrive ce qui, chez nous, serait un grave accident, ce qui, chez eux, n'est qu'un indice de prospérité, de large satisfaction d'appétit, l'auteur de cette incongruité dit avec le plus grand sang-froid :

Je remercie Dieu. | *Lhhamedou tellah !*

Sous entendu : « Qui m'a donné assez de bien pour remplir mon ventre. »

Il est du plus mauvais ton de siffler. Les hommes du peuple eux-mêmes ne sifflent que pour réunir les chiens. On a eu le talent de leur faire croire qu'en sifflant on appelle inévitablement le malheur sur sa tête. Ici, du moins, le préjugé n'a été imposé que pour un motif raisonnable.

Chez les Arabes, on applaudit, comme chez nous, en se frappant les mains l'une contre l'autre — *tessefik*. *Keff.* — Seulement, au lieu de crier « Bravo ! bravo ! » on crie : *Sahha ! sahha !* — que Dieu te donne la force !

Quant aux applaudissements des femmes, ce sont les cris de joie : *you ! you !* dont j'ai déjà parlé. On les nomme *tezegherite.*

Dans les tribus, si un homme chantait auprès des tentes, non pas devant, mais seulement à proximité des femmes, il risquerait fort d'attraper un coup de fusil.

C'est un péché que de manger dans la rue. On peut ainsi exciter la convoitise de plus pauvre que soi ; dehors, dans la campagne, on se cache comme on peut, et, si quelqu'un vient à passer, il faut l'inviter à partager le repas, quelle qu'en soit la frugalité.

On ne doit jamais éteindre un flambeau avec son souffle, mais avec le vent produit par le passage rapide de la main. Pourquoi ? Parce que, la lumière étant regardée comme un des signes visibles de la Divinité, ce serait l'outrager que de la mettre en contact avec un air vicié et corrompu.

Voulez-vous du feu pour allumer votre pipe, ne dites pas :

Apportez-moi du feu ! | *Djib-li en-nar* !

Vous prêteriez le flanc à un jeu de mots tout entier à votre désavantage, le mot *nar* s'appliquant surtout au feu de l'enfer ; mais dites :

Apporte-moi la paix, la tranquillité !
Djib-li el aafia !

Veut-on se débarrasser, avec politesse, d'nn demandeur fatigant et sans qu'il puisse répliquer un seul mot, on l'écoute avec attention, puis on lui répond, en mettant en avant le nom de Dieu :

Vas-t'en, il n'y aura que du bien, Dieu te l'apportera.
Rohheu, ma-kane la le khér, idjiblek Rebbi.

Ou bien :

Dieu l'ouvrira, cette porte, et pour nous et pour vous.
Iftahh Allah, aalina ou aalikoum.

Dieu verra cela ! | *Iferredj Allah !*

On n'insistera pas ; un bon musulman ne peut douter de la munificence de Dieu.

Voulez-vous couper court à des questions ennuyeuses ou n'y pas répondre, le moyen est simple ; on dit :

Cela est loin de moi ; la nouvelle en est chez Dieu.
Je n'ai point à me mêler des affaires de Dieu.
Il n'y a que Dieu qui sache les choses lointaines.
Baaïd aaliya ; khobar aand Rebbi.
Maandi medkhoul fi œulm Allah.
Ma yaalem bel Ghiyoub, ghér Rebbi.

Tenez-vous absolument à ne pas vous expliquer, faites cette simple exclamation :

Dieu !	*Rebbi !*

S'agit-il de mettre fin aux reproches que peuvent se permettre des amis indiscrets, vous avez une recette toute préparée ; répondez aux leçons qu'on vous fait après coup, pour une maladresse ou pour une faute commise :

C'était l'ordre de Dieu !	*Hhakoum Allah !*
C'était écrit chez Dieu !	*Mektoub Rebbi !*
Dieu l'a voulu !	*Rebbi bgha !*
Dieu m'a trouvé !	*Rebbi sab-ni !*

Tout le monde se taira, et c'est là le plus grand point : être impénétrable, ne se laisser entamer par aucune importunité.

Quand on ne veut pas répondre à des questions posées par un supérieur, on le lui fait comprendre en disant :

Tu es sultan, et tu en sais plus que moi.
Ennta soultane, ou ennta taarf.

L'entretien s'arrête. Du reste, ce titre de sultan, tout inférieur le donne pour ainsi dire à son supérieur, ou même à son égal, quand il a besoin de lui.

Voulez-vous faire continuer un récit intéressant à quelqu'un qui s'arrête pour reprendre respiration, lâchez-lui ces mots :

Et alors ?	*Dik saa ?*

Il poursuivra d'ordinaire; mais, si cela ne lui convient plus, il se hâtera de répondre :

Et alors, il est tombé dans un puits, et nous l'en avons tiré.
Dik saa tahh fel bir ou djebednah.

Cela équivaut à dire: « Je ne parlerai plus. »

Quand un Arabe veut arrêter son interlocuteur trop pressé de lui couper la parole, il n'a qu'à employer la formule religieuse suivante :

Prie sur le Prophète. | *Salli aal nebi.*

On prendra patience ; on le laissera achever.

En temps de trouble, quelqu'un vient-il d'un air mystérieux et pour vous sonder dans un intérêt quelconque, vous demander :

Qu'y a-t-il ? ou que n'y a-t-il pas ?
Ach kane ? ou ach ma kane !

Si vous ne voulez pas le renseigner, répondez-lui :

Il y a du bien, et il n'y a pas de mal.
Khér kane ou chorr ma kane.

Ou, si vous l'aimez mieux :

Dieu est partout.
Kane Rebbi fi koul mekane.

On peut encore s'en tirer en lui disant :

Il y a beaucoup à dire, mais le kadi est occupé.
El kelame bezzaf ou le kadi ra mecheghoul.

Vous avez mis en avant le non de Dieu, il cessera de vous importuner.

Maintenant, vient-on vous annoncer un événement, une nouvelle qui vous est connue depuis longtemps, et pour laquelle, en France, vous ne manqueriez pas de dire : « Ah ! oui ! M. de la Palisse est mort ; » prononcez simplement ces paroles :

Viens, ô ma mère ! je te montrerai la maison de mon père.

Adji ya imma ! nourrik dar baba.

Veut-on prouver à quelqu'un que sa présence ou ses services ne sont plus agréables, on ne le blessera par aucune parole insultante, on ne lui dira jamais brutalement : « Va-t'en ! » on se contentera, s'il vous adresse la parole, de lui répondre froidement en fixant les yeux à terre. Il comprendra sur-le-champ qu'il est en disgrâce et cessera de vous importuner. Cela s'appelle *hhott el aaïn* — le détournement des yeux — *hhott aaïnih fih.* « Il a ôté ses yeux de lui » veut donc dire : « Il lui a retiré ses faveurs, son amitié. »

C'est presque une injure que de demander à un chef arabe s'il veut vendre son cheval, autant lui dire qu'on le croit dans la misère et trahi par la fortune : quand il juge à propos de s'en défaire, il l'envoie sur un marché lointain, ou il fait connaître son intention dans la contrée. Cette faute-là, nous la commettons souvent.

De même, il est peu délicat de vanter ou de paraître admirer le cheval, les armes ou n'importe quoi appartenant à un homme de naissance. Il se regarderait comme contraint mo-

ralement à vous l'offrir. On prétend cependant que ces exemples de générosité se voyaient autrefois plus souvent qu'aujourd'hui.

Les Arabes nous blâment de notre excès de curiosité; s'arrêter dans la rue, y écouter ce que disent les passants ou se retourner pour admirer quelqu'un ou quelque chose, leur paraît une grave atteinte à la dignité, même entre coreligionnaires, à plus forte raison quand il s'agit des chrétiens.

Dans les réunions et dans les fêtes, gardez-vous bien d'engager un Arabe, pour peu qu'il soit considéré, à chanter, à danser ou à jouer d'un instrument quelconque. Il ne pourrait se rendre à vos désirs; s'il le faisait, il porterait atteinte à sa dignité et à sa considération; les siens le placeraient aussitôt dans la catégorie des bouffons et des baladins — *zeffane*.

A côté de cela, les gens bien élevés peuvent, sans se déconsidérer, aller passer la journée dans la boutique d'un tailleur, d'un sellier ou même d'un menuisier. Pourquoi? Parce que ces états sont propres et n'amènent, en général, de relations qu'avec des personnes riches ou bien élevées.

Chez les barbiers et dans les cafés ne s'arrêtent d'ordinaire que les étrangers ou les gens du peuple.

Si vous voyez un Arabe vous offrir, lors d'une rencontre, la main gauche, ne l'acceptez pas, c'est un signe de mépris. Chez les musulmans, la main gauche ne peut servir que pour les ablutions secrètes.

Dans vos relations avec les Arabes haut placés, n'ayez

jamais la pensée de les engager à faire avec vous des promenades à pied. Ils accepteraient peut-être par politesse; dans le fond, ils n'en seraient nullement charmés. Les Arabes ne marchent que pour leurs affaires; ils n'en éprouvent le besoin ni pour faire la digestion, ni pour éviter l'obésité, etc., etc., car leur sobriété et le genre de vie qu'ils mènent les met à l'abri de tous les dangers que l'intempérance ou l'oisiveté font courir à la santé. Aussi, quand ils voient des chrétiens se promener à grands pas sur une place publique, ils les tournent en ridicule et ne manquent jamais de dire :

Regarde, regarde, voilà les chrétiens qui frappent la danse; — ils sont fous.

Denneġ, denneg, en-nessara rahoum idrobou ed-dansa, — mahbel.

Il en est de même pour l'exercice du cheval. Les Arabes ne s'en servent qûe pour faire la guerre, surveiller leur fortune, paraître dans les fêtes publiques et dans les réunions religieuses, — *ouaada;* — alors, ils en usent et en abusent. Hors de là, ils vont presque toujours au pas, ne comprenant nullement que l'on puisse monter à cheval pour le seul plaisir de courir sur une grande route. En voyant un officier galoper dans les rues, souvent je les ai entendus dire avec malice : « Mais où va donc un tel à une pareille allure? Il faut qu'il soit bien pressé. Il est sans doute chargé par son général de porter une dépêche très-importante. »

Il est aussi du plus mauvais ton de proposer des paris. La gageure est une espèce de jeu, et les jeux de hasard sont sévèrement prohibés par la loi musulmane.

On lit dans le Koran, chapitre 5, verset 92 :

« O croyants! le vin, les jeux de hasard, les statues et le sort des flèches sont une abomination inventée par Satan. Abstenez-vous-en, et vous serez heureux. »

Quand un chef, quel que soit son rang, paraît devant ses inférieurs, s'il marche, il ne marche qu'avec dignité, ni trop vite, ni trop lentement, et, s'il parle, il ne le fait qu'à voix basse, avec une grande sobriété de gestes. Cette conduite lui est au surplus recommandée par Dieu lui-même. On trouve dans le Koran, chapitre 31, verset 18 :

« Cherche à modérer ton pas et à baisser ta voix, car la plus désagréable des voix est bien la voix de l'âne. »

Si vous ne voulez vous déconsidérer complétement aux yeux d'un Arabe, ne lui posez jamais l'une des cinq questions suivantes :

1° Quel temps fera-t-il demain?

2° Cette femme qui est enceinte donnera-t-elle le jour à une fille ou à un garçon?

3° La journée sera-t-elle heureuse ou malheureuse?

4° Quand un tel doit-il mourir?

5° Quand aura lieu la fin du monde?

Vous passeriez pour un impie ou pour un ignorant qui ne sait même pas que Dieu seul peut décider de semblables choses.

N'offrez jamais de vin ni de liqueurs à un Arabe devant ses coreligionnaires, ce serait le mettre dans une position très-délicate. En effet, il acceptera ou il refusera. S'il refuse, il vous aura peut-être contrarié; et, s'il accepte, il se sera déconsidéré. Le Prophète a dit : « Le vin est le père de toutes les abominations. »

Voulez-vous avoir le portrait d'un Arabe, prenez-vous-y avec beaucoup d'adresse et de ménagements; autrement, la représentation des figures étant formellement interdite par Dieu lui-même, vous pourriez fort bien éprouver un refus. Toutefois, je ne me suis jamais aperçu que l'obéissance à ce précepte allât, chez les musulmans, jusqu'à leur faire refuser les monnaies étrangères sur lesquelles sont gravés les portraits de nos souverains. Il est vrai que, depuis quelque temps, certains savants affirment que la prohibition n'atteint pas la peinture, mais seulement la sculpture, c'est-à-dire les statues, qui, pouvant devenir des idoles, sont un empiétement sur les attributions de Dieu, car lui seul peut donner la vie.

Les gens de grande tente laissent le tatouage au peuple, qui en use et en abuse; les femmes le regardent comme un ornement, bien qu'il soit défendu par la religion; on l'appelle :

L'écriture du démon. | *Ketibte chytane.*

Après la mort, l'ange Azraïl doit couper lui-même la chair envahie par le tatouage.

Dans vos relations avec les Arabes, soyez ferme, sévère, si vous le voulez; ils ne s'en plaindront pas, si en même temps vous vous montrez juste, poli, prudent dans vos actions, circonspect dans vos paroles. Rappelez-vous constamment que vous avez affaire au peuple le plus rancunier et le plus orgueilleux de la terre. Rarement il pardonne une offense. Laissez-le parler, il va vous dévoiler son caractère.

Toute blessure peut se guérir et s'oublier,

Excepté la blessure faite par la langue, qui ne se guérit ni ne s'oublie.

Koul djerhh ibra ou itenassa;

Ghér djerhh lessane, la ibra ou la itenassa.

La ville où l'on s'est moqué de toi,

Quitte-la, quand bien même elle serait bâtie avec des rubis.

El belad ouïne temeskherou aalik.

Khalli-ha oua loukane mebeniya bel yakoute.

En me parlant, dis : « O monseigneur ! » et dépouille-moi si tu veux ;

Mais ne dis jamais : « O mon chien ! » quand bien même tu devrais m'enrichir.

Goulli : ya sidi ! ou aari-ni ;

Ou la tegoulli : ya kelbi baadema teghenni-ni.

Puisque nous parlons de l'orgueil des musulmans, disons encore qu'un Arabe, lorsqu'il rencontrera un chrétien sur sa route, ne manquera jamais de s'ingénier pour ne pas lui permettre de passer à sa droite, ce qui, d'après ses idées, le placerait dans un état d'infériorité. L'axiome suivant peint toute sa pensée à cet égard.

Quiconque n'est pas musulman, place-le toujours à ta gauche.

Li machi messlem, chemelou.

N'entamez jamais de discussions religieuses avec un Arabe ; c'est tout à fait inutile.

Ou vous aurez affaire à un homme prudent et bien élevé, et alors il vous laissera parler, vous répondra avec politesse, évitera même de vous blesser, et la plupart du temps se contentera de sourire en essayant de changer la conversation.

Ou vous aurez affaire à un fanatique, et alors, comme d'un côté il ne peut, le Koran à la main, vous faire aucune espèce de concession, et que d'un autre il n'ose pas vous dire ce qu'il pense parce que vous êtes le vainqueur, au lieu de s'évertuer à combattre vos arguments, il se bornera à tourner et retourner devant vous les grains de son chapelet, en priant mentalement Dieu de débarrasser son pays de la présence des impies et des infidèles.

La conversion de ces gens-là étant donc démontrée impossible, ce qu'il y a de mieux à faire avec eux, c'est de ne pas nous occuper de leur religion : agir autrement serait nous attirer de leur part un redoublement de haine sans résultat aucun.

Je reviens au savoir-vivre.

Il y a, comme on a pu le voir, dans l'ensemble des règles qui le constituent en pays arabe une grande ressemblance entre nos pratiques et les leurs; mais il y a des différences aussi. Chez nous, éviter les défauts que je viens de signaler est le fait d'un homme à qui son éducation, son habitude de voir le monde a donné du tact et de la tenue; c'est le privilége de certaines classes. Chez les Arabes, pas un, quelles que soient sa naissance et sa position sociale, qui puisse méconnaître les minutieuses obligations qu'impose la fréquentation du monde; on peut être ignorant, on n'est pas mal élevé.

Une autre différence est celle-ci; nous n'avons pas, nous, de règles invariables. C'est en général de l'usage, de la con-

vention. Autant il est dangereux de s'affranchir de ces bienséances, autant il serait ridicule d'en proclamer sans cesse la nécessité. Les Arabes, au contraire, dogmatisent sur ces minuties avec autant de solennité que sur des points de controverse religieuse. Je me trompe; il n'y a point là de controverse, ce sont des vérités fondamentales. Elles sont acceptées par tous, les yeux fermés, parce que c'est encore et surtout de la religion.

CHAPITRE QUINZIÈME

PENSÉES ET MAXIMES

Pensées religieuses ou mondaines, philosophiques ou poétiques. — Elles soulèvent un coin du voile qui nous sépare de la vie arabe. — L'Orient est resté immobile. — Il ne vit que de légendes et de traditions. — Dieu, la femme, la religion et la guerre. — Il n'y a rien après. — Nous marchons, les Arabes n'avancent ni ne reculent. — Se mettront-ils en chemin?

Ces pensées, que nous donnons avec intention dans le désordre pittoresque où elles se sont produites, ont été recueillies, pour la plupart, dans les fréquents entretiens que j'eus avec Aab-el-Kader, à l'époque de son séjour forcé en France. Je passai alors près de lui quatre mois consécutifs, au fort Lamalgue, où il avait été d'abord interné, puis au château de Pau, où, le général L'heureux et moi, nous eûmes mission de le conduire en 1848 par ordre du gouvernement On comprend que, parlant moi-même arabe, je dus profiter avec empressement de ces relations journalières avec l'illustre captif, pour rassembler des renseignements précieux sur cette civilisation arabe qui nous est encore si peu connue, véritable forteresse dont il est difficile de forcer l'entrée.

L'origine d'une grande partie de ce recueil explique naturellement les allusions fréquentes qu'on y trouvera à la mauvaise fortune de l'émir, et leur donne, à ce titre, si je ne me trompe, un attrait historique particulier.

Ces pensées, alternativement religieuses ou mondaines, philosophiques ou poétiques, jettent quelques rayons de lumière sur un sujet presque ignoré encore, et que nous avons tout intérêt à connaître. En nous initiant, dans une certaine mesure, aux idées dominantes, à la littérature de ce peuple si différent de nous, elles soulèvent, pour ainsi dire, un coin de ce voile mystérieux qui, malgré la conquête et une domination déjà longue, nous sépare encore de la société arabe.

I

La fortune.

La fortune n'a qu'un œil placé sur le sommet de la tête. Tant qu'elle ne vous a pas vu, elle vous prodigue les noms les plus tendres, elle vous appelle son cher enfant et vous comble de faveurs ; mais, un beau jour, elle vous prend dans ses bras, vous élève jusqu'à elle, vous examine avec attention, et puis vous repousse avec horreur, en s'écriant : « Va-t'en, va-t'en, je me suis trompée, non, tu n'es pas mon fils. »

(L'émir Aabd-el-Kader, captif au fort Lamalgue)

Les différents âges de la vie.

On demandait à une femme arabe :

— Que pensez-vous d'un jeune homme de vingt ans ?

— C'est, dit-elle, un bouquet de jasmin.

— Et d'un homme de trente ans?
— Celui-là est un fruit mûr et savoureux.
— Et d'un homme de quarante ans?
— C'est un père de fils et de filles.
— Et d'un homme de cinquante ans?
— Il peut passer dans la catégorie des prédicateurs.
— Et d'un homme de soixante ans?
— Il n'est plus bon qu'à tousser et à gémir.

Le sultan.

Le sultan est un palais dont le visir est la porte. Si tu veux passer par la croisée, tu risques fort de te rompre le cou.

L'antilope effrayée.

Ses yeux sont les yeux d'une antilope effrayée:
Elle respire l'air pur du désert;
Elle ne vit que de laitage et de gibier,
Et son teint est bruni par le soleil.
Quand je mourrai, je veux qu'on lave mon corps avec ses pleurs,
Et qu'on m'ensevelisse dans ses cheveux.

La victoire.

Allons, guerriers, prenez la charge!
Vous avez le nez trop fier pour reculer :
Le fer ne se coupe qu'avec le fer,
Et si la parure des femmes, c'est la hhenna,
La parure des hommes, c'est le sang de l'oppresseur.

Aujourd'hui s'appellera le jour de la vengeance !
La victoire appartient à ceux qui savent mépriser la mort.

Les chagrins de ce monde.

Trois choses dans ce monde mettent à l'épreuve la patience la plus rare, et font perdre la raison au plus sage :
L'obligation de quitter les lieux où l'on est né ;
La perte de ses amis ;
La séparation de celle qu'on aime.

(L'émir Aabd-el-Kader, captif au fort Lamalgue.)

La langue.

La langue interroge l'homme, matin et soir.
Le matin : « Comment vas-tu ? lui dit-elle.
— Bien, si tu ne me compromets pas. »
Et le soir : « Comment as-tu passé la journée? lui demande-t-elle encore.
— Bien, si tu ne m'as pas compromis. »

Les yeux bleus.

Je t'aime, femme aux yeux bleus, parce que tes yeux sont ceux de tous les oiseaux de race (des faucons).

Nos guerriers.

Les uns sont des lions qui défendent leurs petits,
Les autres sont des aigles qu'anime la vue du sang ;
Ceux-ci sont froids comme la neige qui tue,
Ceux-là sont vifs comme la poudre qui brûle.

Leurs chevaux mangent une orge pure,
On les abreuve du lait de nos chamelles,
Pour eux, le loin est toujours près ;
Sans nul doute, ils vaincront tous les peuples à chapeau (les chrétiens).

La dernière heure.

Il est bien à plaindre, celui qui n'a ni mère, ni femme, ni fille, pour l'assister à sa dernière heure.

Courage, ô mon cœur !

O mon cœur, tu es saisi d'effroi;
Courage, ne redoute pas les coups des hardis combattants!
Jette-toi dans la mêlée, coupe le fer avec le fer,
Et sauve l'honneur des musulmans.
Celui qui cherche à ne jamais mourir,
Verra toujours ses vœux trompés.

(L'émir Aabd-el-Kader, captif au fort Lamalgue.)

La gazelle.

Avant de l'avoir vue, je n'aurais jamais cru qu'il fût possible à la gazelle de prendre la forme d'une femme. Aujourd'hui, j'en suis certain.

L'amour.

L'amour commence par un regard, de même qu'un incendie commence par une étincelle.

Un sage, voyant un chasseur qui s'était arrêté pour causer

avec une jolie femme, lui cria : « O toi qui poursuis et tues les animaux sauvages, prends garde que cette femme ne te prenne dans ses filets ! »

Les griffes du lion.

Si le sultan vous attire à lui,
N'en montrez aucun orgueil ;
Et, s'il s'éloigne de vous,
N'en concevez aucun chagrin.

Rappelez-vous que les princes ont les caprices des enfants et les griffes du lion.

La fin du monde.

On demandait à un Arabe : « Crois-tu à la fin du monde ? — Oui, répondit-il, depuis que j'ai perdu ma femme, la moitié du monde a déjà disparu pour moi ; et, quand je mourrai à mon tour, l'autre moitié s'en ira. »

Le sommeil de l'amant.

Elle m'a fait dire : « Tu dors, et nous sommes séparés ! » J'ai répondu : « Oui, mais c'est pour reposer mes yeux des pleurs qu'ils ont versés. »

Les honneurs et les richesses.

Celui qui recherche avec avidité les honneurs et les richesses, je le compare à un homme altéré qui veut étancher sa soif avec de l'eau de la mer. Plus il boit, plus il veut boire, et il boit ainsi jusqu'à ce qu'il finisse par en mourir.

(L'émir Aabd-el-Kader, captif au fort Lamalgue.)

Le bonheur en mariage.

Les plus grandes présomptions de bonheur dans une union sont les qualités suivantes : la beauté, la fécondité, le bon caractère, l'origine, l'intelligence, la pureté et la piété.

La beauté. — La femme qui est belle enchaîne les regards de son mari, et les détourne des autres femmes. Elle l'empêche de tomber dans le crime abominable de l'adultère.

La fécondité. — La femme féconde remplit l'un des grands buts du mariege.

Le bon caractère. — La femme d'un bon caractère est pour son époux une couronne d'or; elle bannit de la maison les tracas et les soucis.

L'origine. — La femme de noble origine soutient son mari dans les épreuves de la vie, l'encourage et donne à ses enfants des sentiments généreux.

L'intelligence. — La femme intelligente aide son mari, surveille sa fortune, et lui laisse tout son temps pour les grandes affaires.

La pureté. — La femme pure obtient l'amour de son mari et gagne son intimité. La nature nous porte à préférer la personne que le premier nous avons aimée.

La piété. — Enfin, la femme pieuse conserve la chasteté, et donne à sa famille un parfum de sagesse et de religion.

(L'émir Aabd-el-Kader, captif au fort Lamalgue.)

Une once d'honneur.

Souviens-toi qu'une once d'honneur
Vaut mieux qu'un quintal d'or.

Les conseils.

Ne méprisez jamais les conseils, de quelque part qu'ils viennent. Rappelez-vous que la perle est très-recherchée malgré sa grossière enveloppe.

Le collier.

Au jour de son départ, nous nous volions des coups d'œil;
Une mèche de ses cheveux flottait sur ma corde de chameau;
Puis mes pleurs ont coulé comme des perles liquides;
Si j'avais pu les réunir, j'en aurais fait un collier pour son cou.
Allons, mon cœur, sachez supporter la séparation :
Nul ne peut s'opposer à la volonté de Dieu;
Et vous, mes yeux, quand je veux consoler mon cœur,
Ne venez plus me trahir par vos larmes!

Le vizir.

Le vizir peut être comparé à un homme qui serait monté sur un lion : les passants tremblent en le voyant, et lui, plus qu'eux encore, redoute sa monture.

Nos femmes.

Nos femmes, fraîches comme le coquelicot,
Ne sont-elles pas portées sur des chameaux,

Ces vaisseaux de la terre,
Qui marchent du pas noble de l'autruche?
Ne sont-elles pas couvertes de voiles,
Qui, traînant loin derrière elles,
Désespèrent même nos marabouts?
Ne sont-elles pas parées de corail,
De bijoux enrichis d'ornements,
Et le tatouage bleu de leur corps
Ne fait-il pas plaisir à voir?
Tout en elles ravit l'esprit de ceux qui croient en Dieu;
Vous diriez les fleurs des fèves que l'Éternel a créées.

L'ambition.

Quand Dieu veut perdre la fourmi, il lui donne des ailes; pleine de joie et d'orgueil, elle s'envole; un petit oiseau passe, la voit et la croque.

(L'émir Aabd-el-Kader, captif au fort Lamalgue.)

Le kadi.

Un kadi, voulant marier sa fille, s'adressa à son voisin pour lui demander conseil. « Comment se fait-il, lui dit ce dernier, que vous veniez me consulter, vous que l'on consulte ordinairement ?— N'importe, reprit le kadi, j'attends de vous un service, rendez-le-moi.— Eh bien, voici ce que j'ai à vous dire :

« Le roi des Perses ne voulait pour sa fille que des hommes riches;

» Le roi des Roums — des chrétiens — préférait la beauté;

» Le roi des Arabes recherchait l'origine;

» Et notre prophète Mohhammed n'aimait que la piété.

» Voyez maintenant ce que vous voulez faire. »

Le captif.

L'homme ne peut avoir du large dans le cœur
Qu'autant qu'il en voit dans le ciel.

(L'émir Aabd-el-Kader, captif au fort Lamalgue.)

Les tourments de l'amour.

Ah ! si les princes connaissaient les tourments de l'amour,
S'ils savaient que c'est un feu qui brûle dans la poitrine,
Ils ne puniraient que par la séparation,
Et ne récompenseraient que par la réunion.

La barbe blanche.

Quand la barbe commence à blanchir, prenez garde à vous :
L'heure du départ approche ; mais pourquoi s'en attrister ?
Ce monde est faux et mensonger ;
Pendant quelques instants, on en savoure les biens ;
Puis il faut en reconnaître l'inanité.
Voyez : la mort a détruit toutes les générations ;
Pauvre ou riche, il faut rentrer dans la poussière,
Et ni sultan ni vizir n'ont pu revenir à la vie.
Les palais eux-mêmes deviennent les tombeaux de leurs maîtres.

(L'émir Aabd-el-Kader, captif au fort Lamalgue.)

Le cheval que je veux.

Moi, je veux un cheval docile, qui aime à mâcher son mors,
Qui sache supporter la soif, qui sache supporter la faim,
Et qui fasse dans un jour la marche de cinq jours.

Il me portera dans la tente de Meryem — Marie,
Cette femme plus puissante que le bey de Mascara,
Lorsqu'il sort avec ses cavaliers rouges,
Au bruit des canons et des tambours.

L'âne.

Celui qui n'a jamais chassé, ni aimé, ni tressailli au son de la musique, ni recherché le parfum des fleurs, ne dites pas que c'est un homme ; dites que c'est un âne.

La meilleure des femmes.

La meilleure des femmes est celle qui porte un fils dans son sein,
Qui en conduit un par la main,
Et dont un autre suit les pas.

Le choix.

Si tu veux te marier, informe-toi de la branche à laquelle tu t'allies, sur quel arbre elle a poussé et quelle terre l'a nourrie.

N'oublie pas que, si la racine communique au tronc ce qu'elle a de bon, elle lui communique aussi ce qu'elle a de mauvais.

(L'émir Aabd-el-Kader, captif au fort Lamalgue.)

Les fleurs sans parfum.

Préférez la bonté à la beauté.
Il est dans le cœur humain d'aimer tout ce qui est beau ;

mais dans ce monde combien ne trouve-t-on pas de fleurs éclatantes qui brillent, plaisent à nos yeux, et pourtant sont totalement dépourvues d'un doux et suave parfum.

(L'émir Aabd-el-Kader, captif au fort Lamalgue.)

La veuve.

Par Dieu, je n'épouserais pas une veuve, ses yeux fussent-ils les yeux de la gazelle :

Elle s'entretient avec son mari, et pense à celui qui est mort.

Conseils à suivre.

Ne vous attachez pas à un homme inhumain : tôt ou tard vous le trouverez impitoyable pour vous comme pour les autres.

Ne parlez pas d'une chose que vous ne voudriez pas avoir dite le lendemain.

Ne restez jamais seul avec une jolie femme, ne dussiez-vous employer votre temps qu'à lire le Koran.

Le trésor.

Les richesses peuvent se perdre,
Les honneurs sont un nuage qui se dissipe ;
Mais les vrais amis sont un trésor qui reste.

(L'émir Aabd-el-Kader, captif au fort Lamalgue.)

Ceux qu'il ne faut pas consulter.

Ne consultez jamais, ni l'ignorant, ni l'ennemi, ni l'en-

vieux, ni l'homme indécis, ni l'homme à deux visages, ni le lâche, ni l'avare, ni l'amoureux :

L'ignorant induit en erreur;

L'ennemi veut votre perte ;

L'envieux ne désire jamais le bonheur d'autrui ;

L'homme indécis ne dit ni oui ni non ;

L'homme à deux visages veut contenter tout le monde ;

Le lâche a toujours la vue troublée ;

L'avare ne pense qu'à son trésor ;

Et l'amoureux est un esclave qui ne peut briser ses liens pour dégager sa raison.

L'amant vaincu.

Je suis vaincu par l'amour ; mais elle est si belle, que je ne suis point humilié par ma défaite.

Le mariage.

Lorsqu'un jeune homme se marie, le démon pousse un cri affreux : les siens l'entourent aussitôt et lui demandent le sujet de sa douleur.

— Un fils d'Adam, répond-il, vient encore de m'échapper.

L'œil et l'oreille.

On demandait à un poëte arabe comment il pouvait aimer une femme qu'il ne connaissait même pas.

— Je l'aime, répondit-il, parce que, si l'œil n'a pas vu, l'oreille a entendu, et que l'oreille a le pouvoir, aussi bien que l'œil, de porter jusqu'au cœur les émotions passionnées de l'âme.

Le cheval marabout.

Mon cheval vaut mieux que tout,
Mieux que mon père, mieux que mes oncles,
Mieux que les biens de cette terre ;
Aucun sultan n'a monté son pareil.
C'est un marabout, les femmes viennent le visiter.

L'homme.

Il y a trois sortes d'hommes : l'homme homme, l'homme demi-homme, et l'homme qui n'est pas un homme.

Le premier est celui qui, ayant une grande expérience des affaires, ne dédaigne pas de consulter.

Le second est celui qui, ne pouvant se fier à la solidité de son jugement, a le bon sens de consulter.

Et le troisième est celui qui, dépourvu de toute capacité, ne consulte jamais.

La ville antique.

Il était écrit sur la porte principale d'une ville de l'antiquité : « Pour entrer chez un sultan, il faut réunir les trois conditions suivantes : *Sagesse, richesse et résignation.*

Plus bas, on avait mis : « C'est faux ; si un homme possédait seulement l'une de ces trois qualités, jamais il ne franchirait la porte d'un palais. »

L'autre monde.

L'autre monde et celui-ci sont comme l'orient et l'occi-

dent : on ne peut se rapprocher de l'un sans s'éloigner de l'autre.

(L'émir Aabd-el-Kader, captif au fort Lamalgue.)

Le mouchoir de soie.

La tribu que tu vois arrêtée devant ce défilé,
Devant ce défilé couronné de combattants,
O mon frère ! dis-moi comment elle passera ?
— Mon seul chagrin, c'est un mouchoir de soie,
Roulé autour d'un front orné de noirs cheveux.
Sans Djamila — la parfaite, — je n'ai plus qu'à jeter le monde sur sa figure.

La grandeur d'âme.

La meilleure manière de se débarrasser d'un ennemi dont les sentiments sont élevés, c'est de lui pardonner : on en fait un esclave.

(L'émir Aabd-el-Kader, captif au fort Lamalgue.)

La solitude.

Allons, retirez-vous, souvenirs de ce monde !
A mes yeux, vous ne valez pas l'aile d'un moucheron.
Je suis connu par le buveur d'air, la nuit et les combats.
Je suis connu par le sabre, la plume et le papier,
Je suis plus aigu que la lance,
Et je supporte la faim comme le loup.
C'est égal, aujourd'hui, je veux la solitude ;
La solitude, c'est le bonheur, le temps m'en a instruit ;
Jamais on ne me verra plus rechercher ni le cheval,
Ni les femmes, ni la cour d'un émir.

Le rendez-vous.

Porte les yeux sur les douars des Angades,
Puis lève-les au ciel, et compte les étoiles.
Pense à nos montagnes, à leurs étroits sentiers;
Pense à l'ennemi où tu n'as pas d'amis;
Viens seul, m'a-t-elle dit, et ne compte que sur ton cœur.

La sagesse.

Quand Dieu créa la sagesse, il lui dit: « Va-t'en. »

Quelque temps après, il lui cria: « Reviens. »

La trouvant fidèle et obéissante, il décida qu'il ne la placerait que dans l'âme de ses plus sincères adorateurs; et c'est ainsi qu'elle est devenue pour l'homme de bien ce que sont les entraves pour le cheval.

(L'émir Aabd-el-Kader, captif au fort Lamalgue.)

La puce.

Quelle que soit sa faiblesse, il ne faut jamais mépriser un ennemi.

Combien de fois une simple puce n'a-t-elle pas empêché un éléphant de se reposer, et combien de fois encore n'a-t-elle pas causé des insomnies à un prince auguste et puissant!

(L'émir Aabd-el-Kader, captif au fort Lamalgue.)

Job.

Celui qui supporte patiemment les défauts de sa femme

recevra des mains de Dieu une récompense semblable à celle qu'il accorda à Job après ses longues souffrances.

La beauté.

Quoi qu'on en puisse dire, la beauté plaide puissamment sa cause dans nos cœurs et sait toujours obtenir le pardon de ses cruautés.

Souvent même elle gagne notre faveur, au point de nous faire oublier ses crimes.

(L'émir Aabd-el-Kader, captif au fort Lamalgue.)

La tourterelle.

En été, quand le sommeil a donné sa nourriture à mon corps,
Quand l'œil de la lumière a dissipé les ombres de la nuit,
Et que la chaleur mord tout jusqu'à la pierre,
Le chant de la tourterelle me remplit de désirs.
Au milieu des rameaux du palmier que le moindre vent agite,
A côté de la feuille qui se plaint et soupire,
La passion la dévore.
Par ma tête ! elle réveille en moi les ardeurs des temps passés.

Le kohhel.

Quand une femme s'est orné les yeux de kohhel, paré les doigts de henna, et qu'elle a mâché le mesteka — résine du lentisque — qui parfume l'haleine et rend les dents blan-

ches, elle devient plus agréable aux yeux de Dieu ; car elle est plus aimée de son mari.

Jésus-Christ.

On dit à Jésus-Christ (*sid-na-Aïssa*) :

— Au lieu de te fatiguer comme tu le fais, achète au moins un âne pour te soulager dans tes courses.

— Je crois, répondit-il, être trop chéri de Dieu pour qu'il m'impose l'obligation de le négliger pour un âne. Celui qui ne possède rien dans ce monde sera le plus riche dans l'autre.

(L'émir Aabd-el-Kader, captif au fort Lamalgue.)

Mon père.

Hélas ! j'ai perdu mon père,
J'ai perdu la tige dont je suis un rameau.
C'était ma gloire, c'était mon sang ;
Un sort fatal a détruit mon bonheur.

Nos tribus étaient fières d'un tel chef :
Il avait toutes les beautés de l'âme et du corps,
Quand il sortait, c'était un lion superbe ;
Quand il rentrait, c'était un loup satisfait.

Sa tente renfermait des chevaux qui hennissaient,
Des chameaux qui portaient,
Et des moutons qui vêtaient ;
On l'appelait la tente des invités de Dieu.

Il protégeait contre la colère des hommes ;
Sa main n'était jamais fermée ;

Nul ne l'entendit jamais questionner l'étranger,
Et ne le vit un seul jour manger seul.

Ah ! s'il était une rançon qui pût satisfaire la mort,
Nous nous réunirions tous pour la payer.
Ah ! si la douleur pouvait rappeler à la vie,
Notre douleur lè ranimerait ;

Mais Dieu seul est éternel,
Et nous avons dû le déposer froid et nu dans la tombe.
Que le Tout-Puissant lui soit miséricordieux,
Et qu'il nous enrichisse de sa résignation !

L'insensé.

O mon cœur ! pourquoi t'obstiner à faire remonter les eaux vers les montagnes?

Tu es l'insensé qui poursuit le soleil.

Crois-moi, cesse d'aimer une femme qui ne te dira jamais oui;

Le grain semé dans un sebkha (lac salé) ne produira jamais d'épis.

La prudence.

Ne te mêle jamais de ce qui ne te regarde pas. Rappelle-toi que, lorsque les lévriers se disputent avec acharnement un morceau de viande, s'ils voient passer un chacal, ils abandonnent leur proie et se réunissent tous pour s'élancer sur lui.

L'instruction.

Instruire de bonne heure, c'est graver sur le marbre ;
Mais instruire tard, c'est écrire sur le sable.

(L'émir Aabd-el-Kader, captif au fort Lamalgue.)

Celle que j'aime.

Elle est fière, elle est noble, je l'ai vu par écrit ;
Ses longs cheveux tombent avec grâce
Sur ses épaules larges et blanches ;
On dirait les plumes noires de l'autruche
Qui vit dans les pays déserts et surveille sa couvée.
Ses sourcils sont des arcs venus du pays des nègres,
Et ses cils, vous jureriez la barbe d'un épi de blé
Mûri par l'œil de la lumière (le soleil) au milieu de l'été.
Ses yeux sont ceux de la gazelle
Quand elle s'inquiète pour ses petits,
Ou bien c'est encore un éclair
Devançant le tonnerre au milieu de la nuit.
Sa bouche est pleine de grâce, sa salive, sucre et miel;
Et ses dents bien rangés ressemblent aux grêlons
Que l'hiver en furie sème dans nos contrées.
Son cou, c'est l'étendard que plantent nos guerriers
Pour braver l'ennemi ou rallier les fuyards ;
Et son corps sans défaut vient insulter au marbre
Qu'on emploie pour bâtir les colonnes de nos mosquées.
Blanche comme la lune que la nuit vient entourer,
Elle brille à l'égal de l'étoile qu'aucun nuage n'obscurcit ;
Dites-lui qu'elle a blessé son ami de deux coups de poignard, l'un aux yeux, l'autre au cœur.
L'amour n'est pas un fardeau léger.

Le poëte.

Le poëte ne se couvre de fleurs et n'est véritablement

inspiré que lorsqu'il est excité par une joie très-vive, ou lorsqu'il est en proie à un profond chagrin.

(L'émir Aabd-el-Kader, captif au fort Lamalgue.)

La chose incomparable.

Pour soigner un malade,
Pour pleurer un mort,
Ou pour dissiper les chagrins,
Il n'y a rien de comparable à la femme.

La vie.

La vie est ainsi faite que, pour un jour de joie, on y compte un mois de chagrin, et que, pour un mois de plaisir, on y compte une année de douleur. Il n'y a de force qu'en Dieu.

(L'émir Aabd-el-Kader, captif au fort Lamalgue.)

Le cheval amoureux.

Sabok — le rapide, — pourquoi hennir ainsi ?
Ton amour ne me laisse aucun repos.
Si tu veux les belles filles de nos chevaux,
Moi, je veux aussi celles qui mettent du noir à leurs paupières.

La vieille femme.

Ne prenez jamais une femme plus vieille que vous.

D'ordinaire, un homme vaut mieux à l'extrémité qu'au commencement de sa carrière. Pourquoi ? Parce qu'alors il a gagné en savoir, en expérience et en résignation ; son

humeur est plus égale, il est moins sujet à l'emportement, et sa fortune est assise. Mais en est-il de même pour la femme? Non. Sa beauté passe, elle devient inféconde, elle devient chagrine, maussade, et son caractère va toujours s'aigrissant.

Si donc quelqu'un vient vous annoncer qu'il a épousé une femme sur le retour, soyez certain qu'il a pris les deux tiers du mal que renferme la vie d'une femme.

La piété.

N'épousez jamais une femme pour son argent : la richesse peut la rendre insolente ;

Ni pour sa beauté : sa beauté peut la perdre ;

Épousez-la pour sa piété.

(L'émir Aabd-el-Kader, captif au fort Lamalgue.)

Les richesses.

Les biens de ce monde portent rarement bonheur, et ils nous privent presque toujours des avantages de l'autre.

Le repentir.

Le repentir d'un jour, c'est de se mettre en route, sans savoir où l'on pourra trouver un gîte.

Le repentir d'une année, c'est de ne pas avoir semé ses terres en temps convenable.

Et le repentir de toute la vie, c'est d'avoir épousé une femme sans s'être édifié sur sa famille, sur son caractère et sur sa beauté.

Si nous étions des hommes.

Si nous étions des hommes, et si vous étiez des femmes,
Jamais nous ne supporterions un pareil outrage ;
Mourir en braves ou faire mourir ses ennemis,
Voilà ce qui convient aux maîtres de l'amour-propre.
Mais, puisque vous êtes insensibles à la honte,
Prenez la parure des fiancées, ornez vos yeux de kohhel,
Teignez vos doigts avec du henna, et ne vous ménagez pas les parfums.
Par Dieu, le maître du monde !
Vous n'avez été créés que pour porter nos vêtements,
Pour tisser des bernouss et pour soigner des enfants.

Le paradis de la terre.

Le paradis de la terre se trouve sur le dos des chevaux,
Dans le fouillement des livres,
Ou bien auprès d'une jolie femme.

Le coq.

On disait à un coq : « Tu n'es qu'un ingrat et un mauvais cœur. On te nourrit bien, on te procure toutes les jouissances de la vie, on te vante, on t'admire, et cependant, quand nous voulons te caresser, tu nous fuis avec horreur. Vois l'oiseau de race (*tair el horr* — le faucon), il n'a jamais vécu que que dans les pays sauvages, et, s'il devient captif, il se résigne immédiatement, s'habitue très-vite à son maître, ne veut plus le quitter et se montre reconnaissant des bons traitements dont il est l'objet.

— C'est vrai, répondit le coq; mais, s'il avait vu saigner et rôtir autant de ses semblables que j'ai vu de mes frères passer à la broche, il ne tiendrait pas une autre conduite que la mienne. »

(L'émir Aabd-el-Kader, captif au fort Lamalgue.)

La résignation.

Avec une corde très-solide, on avait attaché un chien au cou d'un chameau. D'abord, faisant des efforts inouis, il se fit traîner et ne voulut pas marcher; mais le chameau, fort et vigoureux, l'entraînait avec lui, sans même s'apercevoir de sa résistance. Bientôt, contusionné, déchiré, couvert de sang et presque étranglé, le chien comprit que ce qu'il avait de mieux à faire, c'était de se résigner.

(L'émir Aabd-el-Kader, captif au fort Lamalgue.)

Le destin.

Le destin est pourvu d'une main garnie de cinq doigts de fer. Quand il veut soumettre l'homme à sa volonté, il lui en met deux sur les yeux, deux dans les oreilles, et, lui plaçant le cinquième sur la bouche, il lui dit : « Tais-toi! »

(L'émir Aabd-el-Kader, captif au fort Lamalgue.)

II

Toulon.

Toulon ! tu m'as comblé de faveurs et de bienfaits. Quelle noblesse est la tienne, relevée comme elle l'est, par tous les dons de la nature !

Je savais que tu étais une ville estimée par les hommes de cœur, et je t'ai trouvée préoccupée de l'accueil honorable que tu voulais m'accorder.

Les qualités de l'homme généreux se trouvent réunies dans celui qui a la main libérale et la parole obligeante.

La poussière abattue par une pluie d'orage ne s'inquiète pas de quelques gouttes de rosée.

Toulon ! couronne la liste de tes nobles qualités, auxquelles personne ne peut prétendre, et donne à l'hôte qui est descendu chez toi, qui a reçu ton hospitalité, donne-lui la permission de se rendre à la Mecque.

De cette manière, tous les maux qui l'accablent, toutes les afflictions d'une mauvaise santé seront dissipés.

Alors, je te citerai dans un éloge qui fera mention de tes hommes et de tes monuments.

Sois prospère, vaillante porte de la France ! toi qui, dans la générosité, dans la guerre et dans la gloire, as toujours tenu une place élevée.

Tu fais l'ornement de ton pays ; il brille par l'éclat de ton cortége guerrier, aussi bien que par la cavalcade de ta science.

Tu l'ornes encore par tes vaisseaux, dont les corps sont

jeunes, dont l'haleine est du poison, et dont les soupirs sont un feu qui embrase tout.

Voilà tes châteaux, voilà tes foudres lancées par tes canons! voilà tes retranchements et ta nombreuse armée!

Quand l'ennemi vint tenter chez toi une descente, il y rencontra les traits enflammés que tu sais diriger dans les ténèbres, et il dut se retirer avec la honte.

Tes habitants n'ont qu'une seule occupation : ils étudient la manière d'écraser la tête de leurs jaloux adversaires.

Maintenant, ô Toulon! si tu dis : « Tu m'as bien décrite, » je répondrai : « Ma plume est impuissante à énumérer toutes tes qualités. »

Puis je passerai à un autre sujet, et j'ajouterai : « Quelle réponse feras-tu à celui qui est venu te visiter? » Il est impossible que tu le laisses partir sans étancher sa soif;

Car tu surpasses tous les rivaux que le monde peut t'opposer; tu sais garder ta parole et remplir tes engagements.

Que Dieu dirige tes lettres vers ceux qui sont tes hôtes! qu'elles leur apportent des paroles de consolation et d'espérance!

Afin qu'ils puissent s'éloigner avec confiance, et jouissant d'un bien-être dont aucun danger ne pourra plus troubler la sécurité (1).

(L'émir Aabd-el-Kader, captif au fort Lamalgue.)

(1) L'original de ces vers sur Toulon est encore entre mes mains; il est écrit en entier de la main d'Aabd-el-Kader, traduit et certifié par M. le baron Rousseau, interprète principal de l'armée d'Afrique. Il m'a été remis le 15 février 1848, alors que je me trouvais en mission au fort Lamalgue. A cette époque, l'émir ne connnaissait pas la France, mais instinctivement il cherchait à intéresser à son malheur tous ceux qu'il supposait pouvoir lui être utile. J'eus l'honneur de lui présenter alors une foule de personnes de distinction, et je déclare que pas une seule ne se retira sans emporter une très-haute idée de l'esprit et du caractère de l'illustre captif.

Le fat.

Celui qui n'a pas lu, pourquoi écrit-il?
Il perd l'encre de son écritoire.
Et celui qui n'a pas eu de bonnes fortunes, pourquoi ment-il?
Il flétrit la réputation des mères de nos enfants.

L'absence.

Elle a dit : « O mon Dieu! rends-le-moi promptement,
Ne fais pas de peine à ceux qui se sont juré;
N'as-tu pas fait entrer l'amour dans mon cœur,
De même que tu as donné le mouvement à mes doigts?
Tant qu'il sera loin, mon âme conservera le deuil,
Le henna ne teindra plus mes mains,
Le koheul ne noircira plus mes paupières,
Et personne, dans un sourire, ne verra plus mes dents. »

La science.

La science, c'est la pluie du ciel : quand une goutte d'eau tombe dans une huître entr'ouverte, elle produit la perle; si elle tombe dans la bouche de la vipère, elle produit le poison.

(L'émir Aabd-el-Kader, captif au fort Lamalgue.)

La bienfaisance.

Soyez bienveillant pour tout le monde; et, dans la pratique de la vie, donnez à chacun ce qui lui revient, en proportion de son éducation et de son intelligence. Un médecin,

quelle que soit sa science, ne peut appliquer le même remède à tous les maux.

La femme maigre.

Méfiez-vous de la femme qui est très-maigre, qui est toujours malade ou qui feint de l'être, qui rit sans motif et qui se plaint sans cesse, qui est jaune de couleur, et qui, après avoir poussé un soupir vers le ciel, en pousse deux vers la terre.

Une âme errante.

Quand je ne serai plus et que mon âme errante promènera son vol dans le désert, je penserai encore aux belles et aux jeunes femmes que j'ai sauvées, le matin, à l'heure des combats, lorsqu'elles fuyaient éperdues, avec leurs voiles en désordre

La terre.

Bien fous ceux qui ne veulent pas comprendre l'inanité des choses de ce monde ; car, chaque jour, la terre crie dans les airs :

« N'ayez aucune confiance en moi, mes paroles font rire et mes actions font pleurer. »

(L'émir Aabd-el-Kader, captif au fort Lamalgue.)

Portrait d'un guerrier arabe.

Je n'ai jamais vu une peau recouvrant de la chair,
Ni chair recouvrant des tendons,

Ni tendons recouvrant des os,
Comme sa peau, sa chair et ses tendons.
Il est impossible aussi de trouver un cœur logé dans une poitrine d'homme,
Que l'on puisse comparer au sien.
Les Arabes vivent de leur gloire,
Que Dieu bénisse le lait qui les nourrit !

La bien-aimée.

J'ai pensé à toi, ma bien-aimée, lorsque, m'élançant dans les hasards, j'ai vu les glaives nus étinceler autour de nous.

Lorsque des mains détachées par le sabre, s'envolaient dans l'espace ;

Lorsque des têtes humaines roulaient, sanglantes, sous les pieds de nos chevaux,

Oh ! alors le souvenir de ton amour remplissait mon âme, et je sentais ma poitrine sur le point d'éclater ;

Elle devenait impuissante à comprimer les battements précipités de mon cœur.

(L'émir Aabd-el-Kader, captif au fort Lamalgue.)

Le cheval rétif.

Mon cheval devient rétif devant ma tente :
Il a vu la maîtresse des bagues prête à partir ;
C'est aujourd'hui que les jeunes gens
Doivent mourir pour les femmes de la tribu.

Conseils d'un père à son fils.

Aime les chevaux, les armes et la chasse :

Par les chevaux, tu pourras te procurer les richesses, le bien-être, et tu t'élèveras en dignité ;

Par les armes, tu écarteras le mal et tu te garantiras de la méchanceté des hommes ;

Et par la chasse, tu apprendras la guerre, tu fortifieras ta santé et tu banniras les chagrins.

Pensez à l'autre monde.

Vos enfants sont pour la tombe, vos palais pour la ruine.

Tout ce qui vit doit un jour disparaître.

O mes amis, ne laissez pas la terre vous tromper et vous trahir ;

Souvenez-vous que la mort est toujours debout au seuil de votre porte.

(L'émir Aabd-el-Kader, captif au fort Lamalgue.)

L'espèce humaine.

Les hommes sont faits, les uns avec de l'or, les autres avec de l'argent, et le plus grand nombre avec du cuivre.

N'acceptez chacun que pour sa valeur réelle.

(L'émir Aabd-el-Kader, captif au fort Lamalgue.)

Dieu.

O fils d'Adam, reconnais Dieu, et il te préservera ;

Adore-le, et tu le trouveras.

Si tu as quelque chose à demander, ne t'adresse pas aux hommes, demande-le au Tout-Puissant.

Sache que, quand bien même tout un peuple unirait ses

efforts contre toi, il ne pourrait te faire aucun mal si Dieu daigne te couvrir de sa protection.

(L'émir Aabd-el-Kader, captif au fort Lamalgue.)

L'amitié.

Je te le jure par Dieu, le maître du monde,
Jamais le soleil ne se lève sans que je pense à toi ;
Et, quand il se couche, ton souvenir est encore dans mon cœur.
Suis-je avec des amis, je ne prends jamais la parole
Sans que tu sois le sujet de ma conversation ;
Et quand, consumé par une soif brûlante,
Je vais goûter à l'eau la plus pure,
Je vois encore ton ombre dans le fond de mon verre.

(Vers adressés au colonel Daumas par l'émir Aabd-el-Kader, captif au fort Lamalgue.)

La méfiance.

Il faut se méfier d'un jeune homme quand on a une jolie femme,
De sa femme quand on veut garder un secret,
Et d'un gueux quand on a de l'argent.

L'Arabe du désert.

Les habitants des villes sont fatalement contraints de reconnaître un maître ; mais, nous qui vivons sous la tente, toujours prêts à la fuite comme au combat, nous ne reconnaissons d'autre maître que Dieu.

Le fer.

La chose la plus forte que Dieu ait créée, c'est le fer.
Eh bien, le fer est vaincu par le feu,
Le feu par l'eau,
L'eau par les chevaux, qui traversent à la nage les rivières les plus profondes, et qui courent plus vite que les fleuves les plus rapides ;
Les chevaux par leurs cavaliers,
Les cavaliers par leurs femmes,
Les femmes par leurs enfants,
Les enfants par leurs maîtres,
Les maîtres par le sultan,
Et le sultan par la grande communauté des croyants.

Rien de nouveau.

Un lion vint un jour rôder autour d'une tente, s'empara de celui qui l'habitait, le déchira et le mangea. La victime avait poussé de grands cris ; là-dessus, la tribu de sortir et de s'enquérir de la cause de ce tumulte. « Ce n'est rien, lui dit-on ; le lion est venu et il a dévoré le maître d'une tente, voilà tout. »

(L'émir Aabd-el-Kader, captif au fort Lamalgue.)

L'anarchie.

Lorsque les temps sont bouleversés, voici comment il faut te conduire :
Avec des chanteurs, chante plus haut qu'eux ;
Avec ceux qui crient, crie plus fort qu'eux ;

Avec des gens honnêtes, soit plus honnête qu'eux ;
Et avec des coquins, sois coquin plus qu'eux ;
Si tu trouves des chacals mangeant de la charogne, fais-toi chacal et mange avec eux ; sans cela, ils te mangeront.
En un mot, rugis avec les lions, et, dans l'empire des singes, cabriole mieux qu'eux (1).

Le mépris de la mort.

Pourquoi la vie nous est-elle si chère? Parce qu'on a sous les yeux tout le bien-être qu'on s'est créé ou qui nous a été légué par nos pères ; les richesses, les honneurs, la bonne chère, les belles habitations, les lits moëlleux, les jardins, les eaux, les femmes et les enfants, et que l'on se figure l'autre monde comme étant totalement dépourvu de tous ces avantages ; mais, si, au contraire, on méprisait ce qui nous réjouit tant sur cette terre, pour croire solidement que le ciel nous donnera des jouissances bien supérieures, on ne craindrait plus la mort.

(L'émir Aabd-el-Kader, captif au fort Lamalgue.)

L'équitation.

Oui, donnez du talon à vos chevaux ;
Apprenez, et apprenez-leur ce qui vous servira ;
Dans ce monde, il faut qu'un jour ou l'autre
L'homme se rencontre avec son demandeur (le demandeur de sa vie).

(1) Inutile d'ajouter que ces principes, en pays arabe, ne sont suivis que par les aventuriers : malheureusement, ils y sont nombreux.

O fils d'Adam!

O fils d'Adam! tant que mon règne durera, ne redoute pas les sultans, et mon règne ne périra pas.

O fils d'Adam! ne mets ton espoir qu'en moi. Si tu te confies à d'autres, tout bien t'échappera ; mais, si tu m'invoques, tu me trouveras.

O fils d'Adam! je t'ai créé pour m'adorer.

J'ai arrêté quelle serait ta fortune, ne te fatigue donc pas à l'augmenter.

Ne sois pas cupide et ne t'inquiète de rien; si tu te montres satisfait de la part que je t'ai faite, tu dormiras tranquille et je te chérirai ; si, au contraire, tu n'es pas content de ton sort, je susciterai contre toi les exigences de ce monde, je t'abandonnerai et tu deviendras errant comme les animaux sauvages, sans jamais rien obtenir au delà de ce que je t'aurai assigné.

J'ai créé les sept cieux et les sept terres sans me fatiguer, pourquoi donc me fatiguerais-je à t'accorder ce qui me coûterait évidemment moins à faire?

O fils d'Adam! je suis ton ami, j'ai le droit d'exiger ton amour ; ne me demande jamais des choses déraisonnables, injustes, et demain je ne te demanderai pas de comptes. Si je ne suis point inflexible envers ceux qni me désobéissent, que ferai-je donc, moi, le Tout-Puissant, pour ceux qui suivent mes lois?

Les hommes de ma tribu.

Où sont les hommes de ma tribu? où sont mes frères?

Où sont ceux qui chantaient pour moi des chants d'amour?

Où sont les braves qui méprisaient la mort !

Et qui criaient au jour du combat : « Je suis un tel, fils d'un tel ! »

Enfants des Oulad-Yagoub (enfants de Jacob), me laisserez-vous conquérir par ces chiens altérés de sang ?

La jument noble (bhorra).

Ya bhorra ! ô la noble ! ô ma fille ! par votre honneur, écoutez-moi : Je vous ai élevé de race en race, je vous ai fait boire, sur la fin des nuits, du lait de chamelle, et ma mère vous a donné ses soins. Tout le monde a les yeux sur vous ; montrez à ces enfants du péché ce que vous savez faire ; sauvez-vous et sauvez votre maître.

Le départ des amis.

Que de fois mon cœur et mes membres n'ont-ils pas été brisés par le départ des amis !

C'est quand on se sépare que la fortune semble nous donner un avertissement.

Éloigné de vous, mes chers amis, je vais m'agiter dans l'étourdissement : le messager de l'avenir ne m'a-t-il pas annoncé tous les maux qui m'attendent ?

Amis de cœur, vous, mes seuls amis ! En qui vais-je placer mes espérances quand vous serez loin de moi ?

Me voici comme l'oiseau dont on a coupé les ailes, et qui reste captif dans le filet des inquiétudes et du malheur.

Amis qui me quittez ! amis que je ne pourrai plus remplacer ! quand me sera-t-il permis de vous revoir ?

Hélas ! comme votre absence va m'affliger ! Où trouver la

consolation ? La résignation elle-même ne saura me la procurer.

Si vous demandez en quel état je me trouve depuis notre séparation ; par la main droite de Dieu, je ne sais plus où est mon âme (1).

Salem.

Salem est mort le jour d'un grand combat,
Mais il est mort en me sauvant la vie ;
J'en porterai le deuil, c'est un fils que j'ai perdu.
Je vous laisse les chevaux, ô pasteurs !
Ils me connaissent et je les connais ;
Le Temps (la Fortune) vient de me trahir,
Jamais je ne monterai plus ceux auxquels on met un frein.

Les épreuves.

Il y a dix choses que l'homme doit inévitablement connaître pendant sa vie :

Le plaisir et la douleur,
La réunion et la séparation,
L'aisance et la gêne,
La santé et la maladie,
La joie et le chagrin.

(L'émir Aabd-el-Kader, captif au fort Lamalgue.)

(1) Vers adressés aux généraux L'heureux et Daumas, par Aabd-el-Kader, quand, au bout d'une mission de quatre mois auprès de l'émir, ils durent s'en séparer après l'avoir conduit au château de Pau, par ordre du gouvernement. Ils ont été traduits et certifiés par M. le baron Rousseau, interprète principal de l'armée d'Afrique, et c'est là une constatation aussi précieuse qu'honorable des égards que, tout en remplissant nos devoirs, nous n'avons cessé de témoigner à celui qui avait si noblemement défendu son pays.

La vertu des guerriers.

J'ai dit à mon âme, prête à s'échapper comme une étincelle du soleil, pour fuir les hommes courageux qui lui faisaient face :

« N'ayez aucune crainte, restez sur la place du combat : la fermeté est la vertu des guerriers ; personne ne peut vivre un seul jour au delà du terme que Dieu lui a fixé. »

(L'émir Aabd-el-Kader, captif au fort Lamalgue.)

La confiance.

Ne mettez jamais votre confiance ni dans la Fortune, ni dans les femmes ;

Placez-la dans celui qui ne meurt pas (en Dieu).

(L'émir Aabd-el-Kader, captif au fort Lamalgue.)

Le silence.

On se repent rarement de s'être tu ;
On se repent souvent d'avoir trop parlé.

Le guerrier trahi par la fortune.

J'ai préparé pour les combats un noble coursier aux formes parfaites, qu'aucun autre n'égale en vitesse.

J'ai aussi un sabre étincelant, qui tranche d'un seul coup le corps de mes ennemis.

Et cependant, la Fortune m'a traité comme si je n'avais jamais goûté le plaisir de monter un buveur d'air ;

Comme si je n'avais jamais ressenti les douleurs de la séparation ;

Comme si je n'avais jamais assisté au spectacle émouvant de nos chevaux de race surprenant l'ennemi à la pointe du jour ;

Comme si, enfin, après une défaite, je n'avais jamais ramené des fuyards aux combat, en leur criant :

« Fatmas ! filles de Fatmas ! La mort est une contribution frappée sur nos têtes. Par Dieu, le maître du monde, tournez l'encolure de vos chevaux et reprenez la charge. »

(L'émir Aabd-el-Kader, captif au fort Lamalgue.)

La femme issue du paradis.

Je voudrais être sa touba (robe) blanche,
Pour la garantir du froid et de la pluie ;
Je voudrais être ses belgha (pantoufles) rouges,
Pour la préserver des ronces et des épines ;
Ou mieux encore, la terre elle-même,
Pour la sentir me marcher sur les joues.
Oui, c'est une femme issue du paradis.
Si tu la vois, tu en deviendras fou,
Et, si elle te quitte, tu en mourras.

Deux contre un.

On demandait à un chef arabe, renommé pour sa vaillance, comment il se faisait que toujours il réussît à tuer ceux qui avaient l'audace de se mesurer avec lui. « Lorsque je livre un combat singulier, répondit-il, une voix interieure me crie que j'ai le pouvoir de tuer mon adversaire, et, de

son côté, mon adversaire sent qu'il marche à la mort. Nous sommes alors deux contre un, voilà tout mon seeret. »

Les sages.

Les sages, chez les Arabes, ont toujours conseillé de vivre loin des sultans et des cours. Peu de personnes, disent-ils, réussissent à échapper aux effets du poison, à la haine d'une femme et à l'amitié d'un prince.

Le nageur (cheval de guerre).

Qu'est devenu le temps où je montais un nageur
A l'œil noir, aux naseaux larges,
Aux membres secs, au cœur fidèle?
C'était un épervier de carnage,
Et la vie ne valait plus rien pour moi
Dès que la bride n'était plus dans ma main.
J'étais jeune alors, je cherchais le péril,
Je me riais des corbeaux du malheur;
Le loin me paraissait toujours près,
Et ma tente regorgeait de butin.

Le courage.

Il a trois sortes de courages :

Le premier consiste à se placer au centre de l'armée, à sortir des rangs, à brandir son sabre et à s'écrier : « Y a-t-il quelqu'un ici qui ose se mesurer avec moi? »

Le second consiste à ne jamais s'émouvoir ; à contenir sa troupe avec fermeté, pour la faire concourir, en temps opportun, à l'action générale, lorsque la bataille est engagée.

Le troisième consiste à ne jamais désespérer, à réveiller, par de nobles paroles, l'ardeur des siens, à frapper les fuyards à la figure pour les ramener au combat, à ne pas laisser enfin, entre les mains de l'ennemi, le brave dont le cheval a été tué. C'est à ce propos qu'on a dit :

« Le guerrier qui protége courageusement et habilement une retraite, sera considéré dans l'autre monde à l'égal de l'homme pieux qui intercède pour ceux qui sortent du droit chemin. »

(L'émir Aabd-el-Kader, captif au fort Lamalgue.)

Le four à chaux.

Mon cœur, je le compare à un four à chaux :
Son feu calcine les pierres à l'intérieur,
Sans que la fumée paraisse à l'extérieur.

Les écueils.

Chaque chose a son écueil :
Quel est l'écueil de la sagesse ? la colère.
L'écueil de l'esprit ? l'orgueil.
L'écueil du savoir ? l'oubli.
L'écueil du discours ? le mensonge.
L'écueil de la bienfaisance ? la vanité.
L'écueil de la générosité ? la fréquentation des avares.
L'écueil de la force ? l'oppression.
L'écueil de la religion ? la négligence des pratiques.
Et l'écueil d'un noble cœur ? l'attrait des voies nouvelles.

L'outrage.

Pardonner l'outrage, c'est marcher au mépris.

Devant l'ennemi.

Devant l'ennemi, conduis-toi de telle sorte que, si tu es vaincu, on t'excuse.

La retenue dans les discours

Si vous pouviez voir le registre où sont inscrites vos bonnes et vos mauvaises actions, vous déchireriez votre langue.

On demandait à un sage combien il comptait de vices dans un fils d'Adam. « Ils sont si nombreux, répondit-il, qu'on ne saurait en faire le calcul ; mais j'ai remarqué qu'une seule vertu pouvait les racheter tous. — Et quelle est cette vertu ? — La retenue et la convenance dans les discours. »

L'homme libre.

L'homme libre n'est qu'un esclave, s'il est cupide ;
Et l'esclave devient libre, s'il sait se contenter de peu.

(L'émir Aabd-el-Kader, captif au fort Lamalgue.)

L'orgueilleux.

Celui qui monte sur le minaret pour appeler les fidèles à la prière (le mouddenn), en descend ensuite et vient s'agenouiller avec nous ; mais toi, parce que la fortune t'a favorisé, tu nous accables de tes dédains. Prends garde, celui qui ne dort jamais, te doit une punition.

Le conseil.

Le conseil est lourd pour celui qui le donne;
Il est léger pour celui qui le reçoit.

Abraham, le chéri de Dieu.

Abraham, le chéri de Dieu, demanda un jour à l'un de ses serviteurs comment il vivait.

— Comment je vis? lui répondit celui-ci, je vais vous en instruire. Si j'ai de quoi manger, je mange; si je n'ai rien à manger, je patiente.

— Ce n'est pas assez, reprit notre seigneur Abraham, il faut faire comme moi. Si j'ai de quoi manger, je mange et je partage, et, si je n'ai rien à manger, je rends encore grâce à Dieu.

Nos coursiers.

Nos nobles coursiers passent leur temps à rivaliser de vitesse:

Les femmes essuient avec leurs voiles la sueur qui ruisselle de leurs fronts,

Ils balancent la tête comme s'ils voulaient se débarrasser des entraves qui les retiennent captifs, et ils sont attentifs au moindre cri.

Sur leur dos sont montés des lions féroces.

(L'émir Aabd-el-Kader, captif au fort Lamalgue.)

La fierté.

Il est des espèces de jalousies que Dieu admet, comme il est des sentiments de fierté qu'il approuve.

La jalousie que Dieu admet est celle qui naît d'un soupçon légitime; et la jalousie qu'il réprouve est celle qui n'est basée sur aucun motif.

La fierté qu'il permet est celle qui anime l'homme dans les combats; et la fierté qu'il condamne est celle qui n'est fondée que sur une futile vanité.

L'aiguille.

Le sabre peut teindre en rouge sa lame étincelante,
Et cependant l'aiguille passe là où il ne peut passer.

Ce qui plaît à Dieu.

Rien n'est plus agréable à Dieu qu'une goutte de sang répandu pour sa cause, ou une larme glissant sur la joue, pendant la nuit, par suite de la crainte qu'il inspire.

(L'émir Aabd-el-Kader, captif au fort Lamalgue.)

Le célibataire.

En temps de révolution, le célibataire, c'est l'oiseau de race qui, fier, indépendant, cherche librement sa proie dans les airs; et l'homme marié, c'est le faucon captif qui, le capuchon sur les yeux et la chaîne au pied, ne peut que se conformer à la volonté de son maître.

(L'émir Aabd-el-Kader, captif au fort Lamalgue.)

Le buveur d'air.

Ses oreilles rivalisent avec celles de la gazelle,
Ses yeux sont les yeux de la femme agaçante,
Son front ressemble à celui du taureau,
Ses narines à la caverne du lion.
Son encolure, ses épaules et sa croupe sont longues ;
Il est large du siége, des membres et des flancs ;
Il a la queue de la vipère, les jarrets de l'autruche,
Et ses talons vigoureux sont éloignés du sol.
Je compte sur lui comme sur mon cœur ;
Aucun sultan n'a montré son pareil.

Une merveille de la nature.

Un chef arabe dit un jour à son fils :

— Parle peu, tu feras bien.

— Et si, en parlant beaucoup, répondit celui-ci, j'allais faire mieux encore ?

— Dans ce cas, reprit le père, tu serais une merveille de la nature.

L'ombre de Dieu sur la terre.

Un Arabe du désert demanda un jour à un sage quel était cet homme portant le nom de sultan, devant qui tous les dos se courbaient et toutes les têtes s'abaissaient.

— C'est, lui répondit-il, l'ombre de Dieu sur la terre ; on doit le glorifier ; s'il fait le bien, il en obtiendra la récompense ; et, s'il fait le mal, ses sujets n'ont qu'à patienter, il en sera sévèrement puni. Tout pasteur de peuple qui ne le

dirige pas avec justice et bonté est, tôt ou tard, privé de la miséricorde de Dieu.

(L'émir Aabd-el-Kader, captif au fort Lamalgue.)

Les couleurs.

Le jaune a de l'éclat et de la convenance,
Le rouge est vif et beau,
Le vert est entraînant,
Le noir est triste ;
Le blanc seul a de la grandeur et de la noblesse.

Sauve-nous et sauve nos chevaux.

O mon Dieu ! sauve-nous et sauve nos chevaux !
Chaque jour, nous couchons dans un pays nouveau ;
Pourvu qu'elle se rappelle nos veillées,
Avec les flûtes et les tambours !

Le guerrier de la vérité.

Le guerrier de la vérité doit avoir :
Le courage du coq,
Le fouillement de la poule,
Le cœur du lion,
L'élan du sanglier,
La ruse du renard,
La prudence du porc-épic,
La vélocité du loup,
La résignation du chien,
Et, enfin, la complexion du naguir (petit animal du Kho-

rassan, tellement robuste, que sa santé ne peut être altérée ni par les fatigues, ni par les privations.

Le vieillard.

Vieillard, n'épouse jamais une jeune fille,
Quand ses dents seraient des perles
Et ses joues des bouquets de roses :
Elle te mangerait ton bien et t'ensevelirait dans une natte.

L'Arabe nomade.

Dieu a diversifié les goûts et les caractères afin que, par ce moyen, les hommes se missent d'accord sur ce qui peut être avantageux au plus grand nombre. Sans une grande variété dans les aspirations, ils auraient tous voulu le pouvoir, les honneurs, les richesses, les douceurs de la vie, et cela n'aurait pu que nuire au bien-être général en détruisant l'harmonie sociale. Remercions le Tout-Puissant d'avoir su embellir aux yeux de chacun la position dans laquelle il se trouve ; grâce à sa prévoyance, des gens que l'on serait tenté de plaindre se considèrent comme les plus heureux des hommes. Ne soyons donc pas avides, et nous vivrons en rois, ne dussions-nous avoir en partage que la paix du cœur.

Voyez l'Arabe nomade : il campe dans une vaste plaine où il n'entend que le cri du chacal et la voix de l'ange de la mort.

Son habitation consiste en quelques pièces d'étoffes grossières, tendues, puisque le bois lui manque, avec les os des animaux qu'il a égorgés pour se nourrir.

Il a devant sa tente ses chameaux, son cheval et son chien,

et sous cette maison de poil, comme il l'appelle, — *bite echaar* —ses enfants et ses femmes, dont les plus riches parures se composent de pièces d'argent ou de cuivre enfilées les unes au bout des autres.

Le soleil est le foyer où il se chauffe, la lune est son flambeau ;

La chair et la laine du mouton suffisent à sa nourriture, comme à son habillement ;

Veut-il se régaler, il chasse l'autruche et la gazelle ;

Le lait et l'eau du ciel, voilà toute sa boisson.

Est-il malade, les herbes du désert composent ses médicaments;

Quant aux parfums, il n'en connaît pas d'autres que les odeurs du goudron, de la gazelle, et des plantes du Sahara.

Il se couche là où le surprend la nuit : sa demeure ne peut crouler, elle défie les tremblements de terre.

Et cependant, cet homme est musulman, mais il a jeté le monde sur sa figure ; il est loin du caprice des sultans, il est content de son sort, et, dans sa rude existence, il rend encore grâce à Dieu.

L'expérience.

La modestie dépend du savoir-vivre ;

Le bonheur, de la sécurité ;

La bonne société, de la bonne éducation ;

La sagesse, de l'expérience,

Et l'homme expérimenté, pour la protection ou pour le salut d'un pays, vaut souvent mieux qu'un guerrier renommé.

La guerre sainte (djahad).

Où sont ces jeunes gens montés sur des chevaux de race,
Qui broient leur mors avec furie ?
Où sont ces bernouss noirs, ces étriers qui brillent,
Et ces longs éperons qui font marcher les morts?
Lorsqu'ils courent à la poudre,
Semblables à l'épervier, ils fondent sur le roumi — chrétien ;
Avec leurs riches fusils, ils font craquer les os ;
C'est une pluie de sang qui tombe sur la contrée.
Ils sont partis : quels admirables cavaliers !
Notre émir marche à leur tête :
Vous diriez la lune suivie par les étoiles ;
Jamais femme n'enfantera leurs pareils.
O mon Dieu ! vous à qui rien n'est impossible,
Rendez la victoire à nos drapeaux ;
Faites triompher les hommes qui vous ont vendu leurs âmes,
Et rassasiez les vautours de la chair des impies.

La femme acariâtre.

La femme acariâtre est pour son époux ce qu'est un lourd fardeau pour un vieillard.

La femme douce et bonne est, au contraire, une couronne d'or pour son mari. Chaque fois qu'il la regarde, son cœur et ses yeux se réjouissent.

L'œil du prince.

De même que, par un miroir pur, net et bien poli, un

souverain peut connaître sa laideur ou sa beauté, de même par un ministre capable, intègre et fidèle, il connaîtra la valeur de ses actes, les besoins de ses sujets, la situation de son empire.

L'œil du prince est l'ornement d'un trône, c'est un vizir qui sait la vérité et ne craint pas de la dire.

(L'émir Aabd-el-Kader, captif au fort Lamalgue.)

Les caprices.

Un Arabe dit à l'un de ses amis :

— Vous êtes jeune, beau, riche et bien élevé, pourquoi ne vous approchez-vous pas du prince ?

— Parce que, lui répondit-il, j'ai lu, j'ai entendu dire et j'ai vu que le sultan donnait quelquefois vingt mille pièces d'or à un homme par caprice, et qu'il en faisait précipiter un autre du haut des remparts sans motif. Or, comment puis-je le rechercher, quand j'ignore si j'aurai le sort du premier ou du dernier.

Le langage.

On peut juger un homme par son langage, comme on reconnaît au son qu'il rend l'état d'un vase. Un sage a dit :

— Toutes les fois que je suis en présence d'un homme, il m'inspire un certain respect, jusqu'à ce qu'il ait parlé. Si je le trouve éloquent et sage, ce respect ne fait que croître ; mais, si je ne découvre chez lui ni esprit, ni jugement, il perd toute considération à mes yeux.

O noir de mon œil!

O noir de mon œil ! ô printemps de mon cœur !

Le destin nous a laissé la flèche perfide de la séparation ;

Mais, dès que le vent qui vient de ta contrée
Soulève les bords frémissants de ma tente,
Je t'aspire, je te respire,
Et j'use mes paupières à te pleurer.
Reviens, reviens, je t'en conjure,
Par Dieu l'unique, tu ressusciteras un mort.

Prière.

O mon Dieu! préserve-nous de la misère, de la maladie et de l'amour.

Instructions royales.

Un sultan célèbre avait préparé trois maximes sur trois papiers différents, et les avait remis à son ministre, en lui disant : « Lorsque vous me verrez sortir des voies de la sagesse et de la raison, je vous donne l'ordre de me les présenter l'une après l'autre.

Sur le premier était écrit :

« Vous n'êtes pas un Dieu, vous mourrez, et la terre vous dévorera. »

Sur le second :

« Ayez compassion de ceux qui sont sur cette terre, pour que celui qui est au ciel vous soit un jour miséricordieux. »

Sur le troisième :

« Ne disposez de vos sujets que suivant la sagesse et les préceptes de l'Éternel. »

Nous sommes Arabes.

Nous sommes Arabes : c'est nous qui dédaignons ce monde ;

Le plus grand roi n'en a jamais emporté qu'un linceul.
Notre vertu, c'est la résignation ;
Notre fortune, le mépris des richesses ;
Notre bonheur, l'espoir d'une autre vie ;
Et, si la misère vient à tourner autour de nous,
Nous n'en glorifions pas moins Dieu.

Tel est l'aperçu que je puis donner aujourd'hui de la littérature, de la poésie et de la tournure d'esprit des Arabes. On y trouvera, si je ne me trompe, un mélange de naïveté et de finesse, de mélancolie et de passion, d'originalité et d'éclat, et cet ensemble de qualités opposées pourra nous initier véritablement au caractère des races sémitiques. Montesquieu a dit cependant :

« Les poëtes et les orateurs, mauvaise source d'informations pour l'histoire. »

Oui, chez les peuples latins, dont il a voulu parler, mais non chez les Orientaux. Pourquoi ? Parce que l'organisation sociale des Arabes les force d'une manière invincible à ne vivre que de légendes et de traditions. L'Orient est resté immobile ; tel il était, tel il demeure, et, si Abraham tombait aujourd'hui du ciel dans une tribu quelconque, il reconnaîtrait, toujours vivantes, les mœurs et les idées de son temps. C'est donc dans leurs chants populaires, dans leurs sentences et leurs dictons, dans leurs poëtes et leurs trouvères, ces gardiens héréditaires des pensées nationales, qu'il faut encore aller chercher les meilleurs renseignements.

A présent, comme autrefois, ils n'ont que deux idées : Dieu et la femme ; deux passions : la religion et la guerre.

Il n'y a rien après, et c'est ce rien qui fait la séparation permanente entre eux et nous.

Dans leur marche à travers l'humanité, les deux races européenne et sémitique s'avancent d'un pas inégal. Nous avons augmenté, nous augmentons chaque jour les connaissances de nos ancêtres ; les Arabes, au contraire, prétendent qu'ils n'ont rien de mieux à faire que de conserver les traditions des aïeux. Nous marchons, ils n'avancent ni ne reculent. Se mettront-ils en chemin? j'en doute.

FIN

TABLE

FIN DE LA TABLE

Clichy. — Imp. M. Loignon, Paul Dupont et Cie, rue du Bac-d'Asnières, 12.


Digitized by Google



